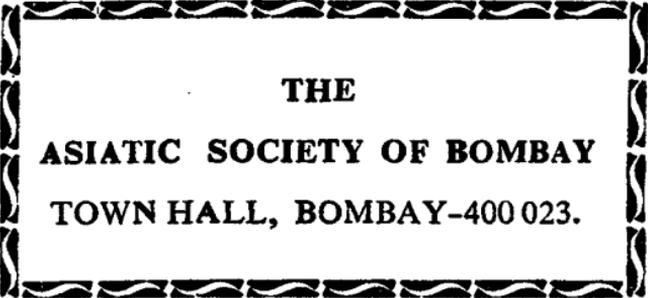




00086024



**THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.**

Fr 910-4

Wai/HIS

86024



00086024

recourir aux auteurs grecs les mesures qu'il donne de l'Italie, de l'Italie, que les Romains avaient alors couverte de palais, et ornée comme un beau jardin. Pomponius Mela, pour décrire la Scythie d'Europe, sous le règne de Claude, se contente de traduire Hérodote, qui l'a précédé de cinq cent cinquante ans; et lorsque l'auteur romain écrivait, il est probable que la plupart des peuples nomades, dont l'historien grec avait désigné l'emplacement, n'existaient plus dans les mêmes lieux. Au sixième siècle de notre ère, Avienus décrit les côtes occidentales de l'Europe, d'après des auteurs grecs très-anciens, et donne des noms de plusieurs peuples qui depuis long-temps avaient disparu, et qui n'étaient point connus alors dans les lieux où il les place. Dans nos temps modernes on décrivait encore, au quinzième et au seizième siècles, certaines parties du monde d'après la géographie de Ptolémée, composée onze cent soixante ans auparavant, et plusieurs villes que ce géographe grec avait placées dans l'Inde, et que l'on ne pouvait reconnaître, ont été transportées trois mille six cents lieues plus à l'est, sur la côte occidentale d'Amérique, dont Ptolémée n'a pas même soupçonné l'existence. C'est ainsi que Cagaya, la dernière position que ce géographe indique sur la côte orientale d'Asie, se trouve placée sur les côtes du Pérou, dans les cartes de Munster, qui parurent vers le milieu du seizième siècle.

Les systèmes et les conjectures qu'on a formés

pour suppléer aux lacunes que présentait la science, sont devenus aussi une source d'erreurs et de confusion, parce qu'on n'a pas eu soin de les distinguer des connaissances positives. Ainsi les Phéniciens paraissent avoir su qu'on pouvait faire le tour de l'Afrique, et cette opinion, qui était exacte, fut celle de Strabon et de plusieurs autres; mais elle fit place à une conjecture erronée qui prévalut lorsque la géographie fut cependant parvenue à un plus haut degré de perfection : alors Marin de Tyr et Ptolémée, adoptant une fautive conjecture d'Hipparque, prolongèrent l'orientale d'Afrique, vers l'est, depuis le Promontorium ou cap Brava, jusqu'à Cati Chetigua, sur la côte de Malakka, faisant à la mer des Indes une mer intérieure. On savait au temps d'Hérodote, que la mer Caspienne n'avait point de communication avec l'Océan; et cependant les Grecs, après les conquêtes d'Alexandre, et lorsqu'ils eurent acquis, par cette expédition, des connaissances si neuves, si belles, si étendues, si exactes sur la Perse, crurent, d'après de faux rapports, que la mer Caspienne était un golfe de la mer du Nord : cette erreur prévalut; et plus de trois siècles après, le docte Strabon critique Ptolémée, pour avoir dit que la mer Caspienne était un grand lac de la presqu'île au-delà du Gange. On pensait aussi qu'au-delà de Thina et à l'extrémité orientale de l'Asie, la côte se courbant vers l'ouest et remontant vers le nord, allait rejoindre l'embou-

aucc de la mer Caspienne : ce système , qui fut
lui d'Ératosthenes , de Strabon , de Pomponius
Mela , de Plinè , se perpétua encore dans les cin-
quième et sixième siècles , et fut adopté par Solin ,
Artien-Capella et Æthicus ; cependant les progrès
des découvertes en avaient depuis plus de quatre
cents ans démontré la fausseté , et Ptolémée , vers
le milieu du second siècle de l'ère chrétienne , tra-
çait la mer Caspienne , sans lui donner aucune
communication avec l'Océan , et plaçait une terre
inconnue , là où les auteurs du système dont nous
avons parlé imaginaient leur océan Sérique ou
oriental. Ptolémée savait aussi que l'Afrique se
prolongeait au sud au-delà des limites des con-
naissances acquises de son temps , et il plaçait de
ce côté une autre terre inconnue , et d'une étendue
indéterminée. Les cosmographes des douzième ,
treizième et quatorzième siècles conservèrent
l'océan Sérique ; comme Ptolémée , cependant ,
ils ôtèrent toute communication entre l'Océan et
la mer Caspienne , mais au lieu de prolonger ,
à l'exemple du géographe d'Alexandrie , la côte
orientale d'Afrique jusque dans l'Inde , et de
former de l'océan Indien une mer intérieure ,
ils tracèrent , comme Strabon , une côte fictive au
sud de l'Afrique , entre le cap Bojador , limites
des connaissances à l'ouest , et la côte de Zan-
zebar à l'est.

La plupart des anciens croyaient aussi que la
zone glaciale et la zone torride étaient également

inhabitables; ils renfermaient toute la terre habitable dans un quadrilatère placé au nord de l'équateur, et ils pensaient que toutes les terres où l'on trouvait des hommes et des animaux, étaient plus septentrionales que le dixième degré de latitude sud, et plus méridionales que le cinquante-deuxième de latitude nord. Les anciens s'étaient aperçus que le monde connu de leur temps n'occupait qu'une petite portion du globe terrestre. Ils eurent de répugnance à croire que les immenses espaces de l'hémisphère du sud et de celui de l'ouest étaient couverts par les eaux de l'Océan; c'est pourquoi quelques géographes supposèrent au midi le continent des Antichthones, qu'ils plaçaient dans la zone habitable, au sud et vis-à-vis l'ancien monde. On trouve surtout cette idée dans Manilius et dans Pomponius Mela. D'autres, par la même raison, imaginaient une ou plusieurs terres dans l'Océan Atlantique ou occidental: de là l'île Atlantide de Platon et d'autres auteurs. Strabon a soupçonné qu'il pourrait y avoir une ou plusieurs terres habitées dans l'Océan Atlantique entre l'Europe et l'Asie. Ainsi on peut dire que les anciens ont en quelque sorte deviné le Nouveau-Monde, et le Monde Maritime ou l'Australie et la Polynésie. Les idées obscures et vagues qu'ils se formaient à ce sujet enfantèrent un grand nombre d'erreurs qu'ils transmirent aux modernes. Ceux-ci crurent aussi à l'existence de ces terres australes; et de toutes les erreurs antiques ce fut celle qui subsista

le plus long-temps. Il y a environ soixante ans qu'un des plus célèbres géographes de France, que le successeur de Delisle et de d'Anville traçait sur ses cartes, dans l'hémisphère austral, deux immenses continents entièrement distincts de la Nouvelle-Hollande et de la Terre de Van Diemen; il dessinaït les rivages de ces contrées fantastiques avec des détails circonstanciés; il assurait que le plus grand de ces nouveaux mondes avait près des côtes une chaîne de montagnes semblables à celles des Cordières d'Amérique, et qu'il y existait des fleuves aussi considérables que ceux de la Sibirie. Les anciens croyaient aussi que l'ancien Monde, le seul qu'ils connussent, avait de l'ouest à l'est une longueur double de sa largeur du nord au sud.

Tous ces systèmes arrêterent les progrès des découvertes, et rendirent même inutiles pour la science plusieurs de celles qu'on avait faites, et qu'on ne voulut point admettre, parce qu'elles contraiaient les idées reçues. A toutes ces causes de déception il faut encore ajouter le mélange et la confusion des mesures itinéraires qui portent le même nom, et dont les modules très-divers n'ont souvent point été connus de ceux qui les ont employés. De nos jours même, malgré les grands progrès de la science, nos cartes ne nous offrent qu'un tableau inexact de l'état actuel de nos connaissances, puisque les contrées qui ont été levées et mesurées, celles qui ont été simplement recon-

mes, celles qui ne sont tracées que sur de vagues autorités, ou d'après de simples conjectures, sont dessinées avec des détails également circonstanciés, et ne sont point distinguées les unes des autres; qu'aucune analyse, qu'aucun livre, adapté à ces cartes, ne nous fait connaître les véritables limites des découvertes. Cependant des hommes, d'ailleurs instruits, qui les ignorent, écrivent et raisonnent d'après les parties les plus incertaines de ces cartes, comme d'après des faits authentiques et certains: il en était de même chez les anciens; et lorsqu'on se fonde sur leur témoignage antique, ou n'appuie souvent ses recherches que sur un antique erreur.

On voit, d'après ce que nous venons de dire, que lors même qu'on a surmonté les difficultés déjà si grandes qui résultent de la nécessité de déterminer les positions des lieux, et qu'on est parvenu à fixer la correspondance des noms anciens avec les noms modernes, on ne peut encore établir la série chronologique des découvertes géographiques, ni par conséquent écrire avec exactitude l'histoire de la géographie; mais il est possible de faire connaître assez exactement les limites des connaissances des auteurs qui nous restent.

Les écrits de Moïse semblent restreindre le monde connu des Égyptiens, dix-neuf siècles avant Jésus-Christ, à l'Égypte et aux déserts qui l'environnent, à l'Arabie, à la Syrie, à la Perse occi-

dentale, à l'Asie mineure, aux îles de l'Archipel et à la Grèce.

Homère, qui écrivait environ mille ans avant Jésus-Christ, avait des connaissances extrêmement détaillées pour tout ce qui concernait la Grèce, les îles de l'Archipel, la grande île de Crète, la côte d'Asie opposée à la Grèce. Il est évident qu'il avait beaucoup voyagé, et que sa vaste tête avait conservé un souvenir très-vif des lieux qu'il avait parcourus; mais ses écrits nous apprennent que les connaissances des Grecs étaient, de son temps, beaucoup plus restreintes que celles des Egyptiens au temps de Moïse, sur-tout à l'orient, où elles ne s'étendaient pas au-delà du Phare, et du désert qui sépare la Syrie et l'Asie mineure de la Mésopotamie et de la Perse. Au midi, si on excepte la vallée formée par le Nil ou le fleuve Egyptus, les Grecs, au temps d'Homère, ne connaissaient que cette partie de la côte d'Afrique qui s'étend vers l'ouest jusqu'au cap Bon, où se termine l'Atlas; enfin ils n'avaient que des notions très-confinées sur le golfe Adriatique, la Sicile et la partie méridionale de l'Italie; le reste de cette péninsule leur était inconnu.

L'an six cent trente-neuf avant Jésus-Christ, Colchus de Samos fut, contre son gré, porté, par les vents d'est, à Tartesse ou Cadix, à l'embouchure du Guadalquivir: le premier des Grecs, il pénétra au-delà des colonnes d'Hercule, que les Phéniciens et les Carthaginois avaient depuis

long-temps franchies. Antérieurement à cette époque, les Grecs appelaient Hespérie toutes les contrées qui, au couchant, marquaient les limites de leurs connaissances, et par cette raison ils donnèrent successivement ce nom à l'Illyrie, à l'Italie, à l'Espagne, à mesure que les progrès de leurs découvertes et l'établissement de leurs colonies s'étendaient de plus en plus vers l'ouest. On retrouve, dans presque tous les auteurs anciens, des vestiges de ces antiques dénominations, long-temps après qu'elles furent tombées en désuétude. Les noms d'Hyperboréens et d'Éthiopiens ont de même servi, dans les différents siècles, à désigner les peuples connus les plus reculés au nord et au midi. Ainsi Hérodote place d'abord la région des Hyperboréens au nord de la Scythie européenne, vers les sources du Don et du Dnieper; et des temps de Plin, cette région se trouve reculée jusqu'au pôle boréal. Les Éthiopiens d'Homère sont les habitants de l'Arabie déserte; Hérodote place ses Éthiopiens orientaux dans l'Inde. L'Éthiopie des Romains formait la limite de leurs connaissances en Afrique; c'étaient les montagnes d'Abyssinie et le désert de Sahara. Dans le système de ceux qui, avec Hipparque, croyaient que l'Afrique et l'Asie ou l'Éthiopie et l'Inde étaient réunies par une terre méridionale, les Éthiopiens se trouvaient limitrophes des Indiens: Virgile et Lucain ont donc pu, d'après ces idées, faire descendre le Nil des frontières de l'Inde. De même

les Grecs des premiers temps crurent à l'existence de peuples situés derrière les lieux où le soleil se couche, et ceux où il se lève; ils croyaient ces peuples toujours plongés dans les ténèbres, et les nommaient Cimmériens. On ne doit pas être surpris de trouver, dans l'antiquité, des Cimmériens sur les bords du Pont-Euxin, près du Bosphore de Thrace, et en Italie; au levant et au couchant, derrière le palais du Soleil, et aux portes de l'Enfer; et ensuite au nord de la Germanie, sous le nom de Cimbres : à mesure que les découvertes reculent les limites du monde connu; c'est-à-dire à mesure que l'on pénètre dans de nouveaux pays éclairés par l'astre du jour, on reportait plus loin de Cimmériens ou le pays des ténèbres.

l'Hérodote, plus de cinq cents ans après Homère, voyagea dans les trois parties de l'ancien monde, et retraça, dans son histoire, toutes les notions géographiques qu'il avait pu se procurer sur les contrées lointaines : vers l'est, elles s'arrêtaient à l'Inde, vers le nord-est, aux monts Himmala, et comprenaient la petite Boukharie; au nord, elles s'étendaient jusqu'aux steppes qu'occupent les Kirguises et les Cosaques du Don, et jusqu'au pays de l'ambre jaune, à l'embouchure de la Vistule, ou du Rodaune ou Éridanus qui s'y jette; au nord-ouest, jusqu'aux îles Sorlingues ou les Cassiterides, et à la côte méridionale d'Albion; à l'ouest, jusqu'au cap Sacré ou cap Saint-Vincent, en Ibérie, et jusqu'au cap Soloë ou cap Spartel

en Afrique; et enfin au midi, jusqu'aux montagnes d'Abyssinie et au désert de Sahara.

Il faut remarquer que les Grecs n'eurent jamais une connaissance positive des îles Canaries; ils en avaient entendu parler par les Carthaginois, ce qui donna lieu aux récits sur l'île Atlantide, et aux fables des îles Fortunées, placées d'abord dans les oasis, à l'est de l'Égypte. Le souvenir de cet archipel était même perdu à Carthage, lors de la prise de cette ville par les Romains; car Polybe n'en rapporta la connaissance d'aucune île nouvelle, et les Romains ne se doutèrent de l'existence des Canaries qu'environ soixante-quinze ans ou même cent ans après lui. Il en fut de même de l'Irlande ou de l'île Sacrée des Hiberniens dont les Grecs avaient entendu parler par les navigateurs phéniciens et carthaginois, mais qu'ils n'ont connue d'une manière certaine que depuis l'époque des conquêtes des Romains dans les Gaules.

Parmi les contrées renfermées dans les limites des connaissances géographiques d'Hérodote, celles sur lesquelles il avait le plus de notions précises et détaillées, étaient la Grèce, l'Asie mineure, la Grande-Grèce ou la partie méridionale de l'Italie, la Sicile, l'Égypte, et tout le pays situé entre l'Euphrate, l'Indus et le Djyhoûn, c'est-à-dire l'Arménie, la Médie, la Perse, l'Arie et la Bactriane; mais il ne connaissait que les noms et les situations respectives de l'Arabie, de l'Ibérie,

de la Celtique ou Gaule, des îles d'Albiou et des Cassiterides; et il avait encore des idées plus vagues sur les autres contrées septentrionales de l'Europe.

Dans le quatrième siècle avant Jésus-Christ, les conquêtes d'Alexandre-le-Grand donnèrent aux Grecs une connaissance plus exacte des parties orientales de l'Asie; une flotte commandée par Néarque et Onesicrite explora les côtes du Mekran et du golfe Persique: c'est de cette époque, c'est-à-dire de l'an trois cent vingt-six avant Jésus-Christ, que datent les premières connaissances sur les limites maritimes du vaste continent de l'Asie. Au nord, les progrès des conquêtes d'Alexandre s'arrêtèrent à l'Oxus ou au Djyhoûn, vers l'est à l'Indus et aux affluents de ce fleuve; au sud s'étaient aussi bornées celles de Darius, cent dixante-dix ans auparavant. Cependant, dès le sixième siècle avant l'ère chrétienne, les relations que les Grecs entretenaient avec l'Assyrie, la Médie et la Perse, les avaient instruits de l'existence du fleuve Indus ou Sind; mais aucun détail leur était parvenu sur les peuples qui habitaient au-delà: ce fleuve et les déserts qui l'accompagnent à l'orient avaient été une barrière que les armées victorieuses de Ninus, de Sémiramis et de leurs successeurs n'avaient jamais franchie; et l'histoire si incertaine des conquêtes de Bacchus, d'Hercule et de Sésostris, dans les parties orientales de l'Asie, était encore tellement incon-

nue des Grecs, du temps d'Hérodote, qu'ils durent à cet auteur les premières notions positives sur l'existence et les noms de quelques peuplades situées à l'est de l'Indus. Alexandre se fit accompagner par des ingénieurs, qui furent chargés de mesurer exactement les marches de son armée. Les chefs de ces ingénieurs, Diognètes et Bétou, publièrent les résultats de ce grand travail, et leur ouvrage fut la source où puisèrent depuis tous les géographes qui voulurent déterminer l'étendue de ces contrées, les positions et les distances respectives des lieux. Les mesures qu'on trouve dans les itinéraires dressés par Diognètes et Bétou étaient d'une parfaite exactitude, et lorsqu'on étudie en détail l'expédition à jamais célèbre d'Alexandre-le-Grand, on s'aperçoit qu'il a pris de telles précautions pour que ses marches hardies fussent utiles aux progrès de la géographie, qu'il semble n'avoir voulu conquérir le monde que pour le livrer à la connaissance du genre humain.

Aussi, après la mort d'Alexandre, le goût de la géographie se répandit assez généralement parmi les Grecs pour que Dicéarque osât prêter à cette science les ornements de la poésie et les secours du rythme et de la mesure; il composa une *Description de la Grèce*, en vers; il combina les diverses mesures géographiques qu'il put rassembler, et chercha à dresser une carte du monde connu, plus exacte que celles qu'on avait publi

jusqu'alors ; enfin il mesura la hauteur des diverses montagnes de la Grèce ; il fut le premier qui traita de l'orologie ; comme d'une des branches distinctes de la science , et qui en fit sentir l'importance , dans un traité spécial sur les montagnes du Péloponèse.

Séleucus Nicator , un des successeurs du conquérant macédonien , franchit enfin la barrière qui , vers l'est , avait jusqu'à lui arrêté les progrès des découvertes ; il fit connaître toute la partie septentrionale de l'Hindoustan , jusqu'aux embouchures du Gange. Patrocle , qui , sous ce roi et ses successeurs , gouverna la Babylonie , perfectionna la géographie des contrées montagneuses situées au midi de la mer Caspienne ; mais ce fut lui qui introduisit l'erreur relative à la partie septentrionale de cette mer , qui , depuis cette époque , et durant tant de siècles , fut considérée comme un golfe de la mer du Nord. Les Grecs régnèrent et firent fleurir les sciences dans la Bactriane et la Sogdiane : ils pénétrèrent dans les parties méridionales de l'Hindoustan. Les flottes de Ptolémée firent le tour des côtes de cette vaste péninsule , et en complétèrent la découverte. Deïmaque , Mégasthènes , Patrocle et Dyonisius en publièrent des relations détaillées ; et on eut aussi connaissance de la grande île de Taprobane ou de Ceylan. Si l'on admet , avec Hérodote , que les côtes méridionales de l'Arabie avaient été parcourues , dès le sixième siècle avant l'ère chrétienne , par Scylax

de Caryande, sous Darius, fils d'Hystaspes, il faut reconnaître alors que, depuis, les révolutions politiques avaient fait préférer, pour le commerce, la voie des caravanes, et que cette navigation avait été interrompue; car, sous Alexandre-le-Grand, Néarque, Androsthène de Thase, Archias et Hiéron de Solis tentèrent inutilement de l'exécuter : on cessa même, pendant quelque temps, de la croire possible; on ne l'entreprit avec succès que quelques années après la mort de ce conquérant, sous Ptolémée-Evergètes, qui étendit aussi par ses conquêtes les connaissances géographiques au sud de l'Égypte, et dans le grand bassin que forment les affluents du Nil.

Ce fut aussi sous le règne de Ptolémée-Evergètes, deux cent soixante ans avant Jésus-Christ, qu'Eratosthènes recueillit toutes les connaissances éparses dans différents ouvrages sur la géographie, y ajouta les découvertes faites de son temps, et composa un traité complet sur cette science, qui, pendant quatre siècles, fut le livre classique et fondamental où les auteurs puisèrent leurs connaissances géographiques. Les limites du monde connu qu'Eratosthènes retraça sur sa carte, étaient Thinaë, à l'orient; mais l'embouchure du Gange formait le terme des connaissances positives qu'il avait recueillies sur l'Inde. La position de Thinaë, et celle du cap des Coliaques, étaient purement hypothétiques, et tenaient, comme Strabon nous l'apprend, aux efforts que faisait Eratosthènes

pour prolonger le continent vers l'est, et lui donner une longueur double de celle de sa largeur. Eratosthènes eut, sur les sources du Nil et sur le cours de ce fleuve, des renseignements au moins aussi certains et aussi exacts que ceux que l'on possède aujourd'hui. A l'occident et au nord, les connaissances d'Eratosthènes étaient celles de Pythéas; et pour la côte ouest d'Afrique, celles d'Hérodote. Ainsi, sur la carte d'Eratosthènes, les côtes de l'Arabie, la partie gangétique de l'Inde, l'île d'Albion et Thule, le cours du Nil, vers ses sources, indiquaient, indépendamment d'autres améliorations, les grands progrès que la science géographique avait faits parmi les Grecs depuis Hérodote.

Hipparque, cent quarante ans avant Jésus-Christ, né pour la gloire des sciences exactes, et pour y introduire de grands moyens de perfection, jeta, dans l'école d'Alexandrie, les premiers fondements d'une géographie purement astronomique: on présume qu'il eut, le premier, l'idée des projections géographiques; mais n'ayant pas de matériaux nouveaux, il chercha seulement à rectifier la carte d'Eratosthènes; il ne fit que substituer des erreurs à celles qu'il voulait combattre, et en ajouter de nouvelles.

L'agrandissement de deux grands empires, celui des Romains et celui des Parthes, donna ensuite une nouvelle face à la géographie, et contribua puissamment à ses progrès. Les trois guerres pu-

niques, celles d'Illyrie, contre Teuta, les guerres contre les Gaulois, celles d'Espagne, celles de Macédoine, contre Philippe, étendirent successivement les découvertes des Romains, avec la gloire de leurs armes; car la guerre fut toujours leur principale occupation, et c'est en conquérant le monde qu'ils apprenaient à le connaître. Cependant les Grecs, qu'ils avaient domptés, furent, pendant long-temps, les seuls assez instruits et assez habiles pour mettre en œuvre ces nouvelles richesses, et ajouter ces nouveaux matériaux à l'édifice de la science. Les premiers géographes de l'empire romain furent des Grecs : Polybe et Posidonius ont précédé Agrippa.

Deux siècles avant Jésus-Christ, ou plus de cinquante ans avant Hipparque, Polybe, retenu comme ôtage par les Romains, et témoin de leurs conquêtes aussi rapides qu'étonnantes, entreprit d'en écrire l'histoire, et de donner une description du monde plus exacte que celle des auteurs qui l'avaient précédé. Pour ajouter à la perfection de ses ouvrages, il parcourut la Grèce, l'Italie, l'Égypte, la portion des Gaules et de l'Ibérie soumise par les Romains, les contrées d'Afrique qui avaient été le théâtre de leurs exploits, et les côtes occidentales de cette partie du monde que les Carthaginois avaient découvertes long-temps auparavant. Il essaya de passer au creuset d'une saine critique toutes les connaissances géographiques acquises de son temps; et il fit un livre

exprès pour réfuter l'erreur de ceux qui croyaient que la zone torride était inhabitable. Les contradictions dont la relation de Pytheas était remplie, firent que Polybe considéra les découvertes du voyageur marseillais comme autant d'impostures; il nia l'existence de Thule et de l'île Basilia, et il déclara que tout le nord de l'Europe, compris entre le Tanais, ou le Don, et Narbonne, était entièrement inconnu de son temps : « L'Océan, « disait-il, qui baigne les côtes occidentales de « cette partie du monde, n'a encore reçu aucun « nom particulier : ce n'est que depuis peu qu'il « a été découvert, et les nations qui en occupent « les bords sont toutes barbares. » Ainsi un scepticisme poussé trop loin, et une trop grande confiance dans les lumières du siècle où il vivait, égaraient Polybe; cet esprit si judicieux faisait perdre à la science le fruit de plusieurs siècles de travaux, et restreignait beaucoup trop les limites du monde connu de son temps.

Cependant les nouvelles guerres entreprises depuis par les Romains en Macédoine, contre Persée; en Syrie, contre Antiochus; celles contre Mithridate-Eupator, qui avait soumis lui-même les régions situées au-delà du Tyras et jusqu'aux Palus-Méotides, et ensuite la Colchide, l'Hyrkanie, la Bactriane et une portion des Scythes; les guerres contre Jugurtha, roi de Numidie, et contre Arétas, roi d'Arabie; enfin les expéditions de Jules César dans les Gaules, dans la Bretagne

et dans la Mauritanie, étendirent considérablement le cercle des découvertes géographiques, et confirmèrent ou perfectionnèrent un grand nombre de celles que Polybe, deux siècles avant, avait rejetées. On connut de nouveau l'Hibernie ou l'Irlande, dont Pytheas, Eratosthènes, Polybe et Hipparque n'avaient point admis l'existence, quoiqu'elle eût été constatée plusieurs siècles auparavant par les navigateurs carthaginois. L'astronome Posidonius, ami du grand Pompée, avec ces nouveaux matériaux, et d'après les observations qu'il avait faites, crut pouvoir rectifier le système géographique d'Eratosthènes; et, en le rectifiant, il commit des erreurs encore plus fortes. Posidonius renfermait le monde habitable dans une ellipse très-allongée et pointue aux deux bouts, qu'il comparait, pour la forme, à une fronde : comme il avait entendu, à Cadix, la relation des voyages d'Eudoxe de Cyzique, il crut à la possibilité de faire le tour de l'Afrique, et il fit tous ses efforts pour détruire l'erreur d'Hipparque, qui faisait considérer la mer des Indes comme une mer intérieure.

Enfin, sous Auguste, les Gaules furent entièrement soumises et mieux décrites; on dompta les Astures et les Cantabres; la Pannonie, la Rhétie, la Mœsie, c'est-à-dire la Dalmatie, la Bosnie, la Servie et la Bulgarie, qui jamais n'avaient été bien connues des Grecs, furent conquises et réduites en provinces par Germanicus, qui pénétra aussi dans

la Germanie, jusqu'à l'Elbe. Aetius Gallus, soit par lui-même, soit par ses lieutenants, fit la guerre en Égypte, en Éthiopie, en Arabie; et les Romains s'occupèrent enfin à donner une description de leur vaste empire. Agrippa la termina; et dressa cette carte célèbre qui fut exposée dans le grand portique; mais il y a lieu de présumer qu'au commencement du règne de Tibère, elle n'était pas encore publique à Rome, puisque Strabon, qui avait séjourné dans cette ville, ne l'a point vue: cependant ce savant auteur, en compilant sa géographie, a soigneusement consulté les ouvrages de Dicéarque, d'Eratosthènes, de Polybe, d'Hipparque, de Posidonius et d'un grand nombre d'autres. Les limites des connaissances positives de Strabon étaient, au nord, Jerne ou l'Irlande, et l'embouchure de l'Elbe. Cet auteur avoue que tout ce qui est au-delà de ce fleuve, et au nord de l'embouchure du Tanais ou du Don, lui est inconnu; et il refusait de croire à l'existence de Thule, parce que la terre, suivant lui, était inhabitable à quatre mille stades au nord de la Bretagne. Vers l'est, Ceylan ou la Taprobane, et Thinaë, étaient, dans son système, les limites du monde connu; mais c'est parce qu'il copiait Eratosthènes, car il nous apprend que ses connaissances positives ne s'étendaient que jusqu'aux embouchures du Gange, où seulement, dit-il, un petit nombre de marchands ont pénétré. Quant à l'Afrique, ses connaissances s'arrêtent

sur la côte orientale à Noticornu , près de Bandel-Caus , et sur la côte occidentale au Bambotum Fluvius , ou la rivière de Nun , jusqu'ou Polybe s'était avancé.

Cependant , au moment même de la publication de l'ouvrage de Strabon , les Romains faisaient encore de nouvelles conquêtes et de nouvelles découvertes : une flotte romaine doublait le cap Skagen ou le Cimbrorum Promontorium , tournait autour de la presqu'île du Jutland , ou de la Chersonèse Cimbrique , nommée aussi Cartris Peninsula , et découvrait , vers l'an seize de Jésus-Christ , l'île Funen , ou Scandia , ou Baltia Insula , ainsi que d'autres îles de la Baltique , voisines de la côte ; on s'avança dès lors jusqu'au cap Perrispa , à l'entrée du golfe de Finlande.

Quarante-trois ans après Jésus-Christ , l'empereur Claude entreprit de soumettre la Bretagne , et s'y transporta avec une armée commandée par Plautius : des flottes romaines s'avancèrent vers le nord , et découvrirent les îles Ebudes ou îles Western , et les Orcades : Suétorius Paulinus , sous Néron , s'empara de l'île Mona ; Pétilius Cerialis , sous Vespasien , pénétra chez les Brigantes ; et Agricola , vers l'an soixante-dix-huit de Jésus-Christ , acheva de dompter les peuples du sud de l'île d'Albion. Agricola , en faisant faire à sa flotte le tour de la Calédonie , eut connaissance de Thule , ou la principale île des Schetland , que Pytheas avait dit être située

à six journées de navigation de la Bretagne, et qu'il semble avoir confondue avec l'Islande, dont il entendit aussi parler. L'empressement des dames romaines pour se procurer le succin, ou l'ambre jaune, dont elles se paraient, établit un commerce réglé entre Carnunte en Pannonie, ou Altenbourg sur le Danube, et les contrées situées à l'embouchure de la Vistule, ou le pays des Venedi. Un chevalier romain, envoyé par Julianus, entrepreneur des jeux publics sous Néron, se rendit, par terre, jusque sur la côte où l'on recueillait cette précieuse production; il en rapporta une prodigieuse quantité, et donna ainsi une nouvelle activité à ce commerce, qui procura de nouvelles lumières sur l'intérieur de la Germanie, dont on ne connaissait que les frontières et les côtes. Enfin Hippalus, ayant observé la propriété des moussons, osa cingler droit de l'Afrique dans l'Inde; en rendant ainsi les communications avec ce dernier pays plus promptes et plus faciles, il contribua puissamment à en perfectionner la géographie. L'expédition du consul romain Suétonius Paulinus dans le Sildjimessa, ou au-delà de cette partie du mont Atlas qui bornait au midi la Mauritanie-Tingitane; celle de Cornélius Balbus, dans le Fezzan et le Khaouar, chez les Garamantes, donnèrent de nouvelles lumières sur l'intérieur de l'Afrique, sur la Phazania-Regio ou le Fezzan, et sur les diverses oasis ou contrées fertiles placées au sud de l'Atlas, sur les limites du grand désert.

Toutes ces nouvelles connaissances acquises depuis Strabon se retrouvent surtout dans l'Histoire naturelle de Pline. Cet auteur n'a point connu l'ouvrage de Strabon, publié cependant assez longtemps avant le sien ; mais il a puisé abondamment dans tous les autres écrivains grecs, et il réfute lui-même, en une seule phrase, ceux qui voudraient, d'après son texte, étendre bien au-delà de leurs bornes réelles les découvertes faites par les Romains, puisqu'il dit expressément que l'Europe formait un tiers du monde connu de son temps, l'Asie seulement un quart, et l'Afrique un cinquième.

Vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, les progrès du luxe et du commerce multiplièrent les voyages dans la haute Asie et dans la Sériqué, sur laquelle la relation d'un marchand nommé Maès Titianus donna depuis quelques notions imparfaites. L'expédition de Septimius Flaccus en Éthiopie et dans le pays des Garamantes, et celle de Julius Maternus dans le pays d'Agysimba, procurèrent de nouveaux renseignements sur l'intérieur de l'Afrique, et firent soupçonner la vaste extension de ce continent vers le sud. Alors Marin de Tyr compulsa les auteurs qui avaient écrit avant lui, tira de nouveaux éclaircissements des voyageurs et des écrivains de son temps, et en forma un corps complet de géographie, dans lequel les nouvelles bases des cartes qu'il avait construites se trouvaient discutées. A

mesure que Marin recueillait des connaissances plus exactes, il s'empressait de corriger son ouvrage, et il en fit paraître ainsi plusieurs éditions successives.

Au commencement du second siècle de l'ère chrétienne, Trajan recula jusqu'à ses dernières limites la vaste étendue de l'empire romain, et procura encore, par ses conquêtes, de nouvelles connaissances géographiques sur la Dacie ou une partie de la Hongrie et de la Walachie, et sur la Mésopotamie. Les grandes routes que les Romains pratiquèrent pour établir des communications faciles entre les nombreuses provinces qui leur étaient soumises, le soin qu'ils eurent de les mesurer et d'indiquer les distances par des colonnes milliaires, les itinéraires écrits et dessinés de ces routes, qu'ils publièrent à différentes époques, contribuèrent à introduire dans les détails de la géographie une précision inconnue avant eux.

Enfin, vers le milieu de ce second siècle de l'ère chrétienne, paraît le grand ouvrage de Ptolémée, qui s'élève comme un brillant fanal au milieu de la nuit des temps, et nous montre en détail des parties du monde où jamais les armes romaines n'avaient pénétré, dont tous les auteurs qui précèdent nous indiquent à peine les noms et les situations, sur lesquelles, pendant un grand nombre de siècles après, on ne reçoit point de nouvelles lumières, et qui ne sont éclairées que par celles qu'il nous prête. Ce phénomène scientifique

provient de deux causes : la première est la perte de l'ouvrage de Marin de Tyr, dont Ptolémée s'est emparé pour former ses tables, et qu'il s'est contenté de corriger dans un petit nombre de points, en assujettissant les longitudes et les latitudes des lieux à la projection stéréographique, et enfin en les classant selon un ordre plus clair et plus méthodique. La seconde cause est due à la décadence rapide de l'empire romain, et à celle des sciences et des lettres, peu de temps après la publication de l'ouvrage de Ptolémée. Cet ouvrage nous donne les limites de toutes les connaissances géographiques acquises par les anciens. C'étaient, à l'ouest, la côte occidentale d'Afrique, jusqu'au cap de la Punta Blanca, ou cap Juby, qui formait l'extrémité sud du golfe du Couchant, les îles Fortunées et les îles Canaries, les côtes d'Espagne, de la Gaule, de l'Irlande, de la Bretagne ou d'Albion, les îles occidentales d'Ecosse : au nord, les dernières terres connues étaient les îles Schetland, dont la principale, Mainland, est la Thulé de Marin de Tyr, de Ptolémée, de Strabon, de Virgile, de Pline, de Solin, et de tous les auteurs romains; le cap Perispa, à l'entrée du golfe de Finlande, et les îles du Cattegat. La Norwège et la Suède, la Scandinavie du moyen âge, ne furent connues que longtemps après Ptolémée.

Le plateau de la Russie, alors couvert de forêts, qui renferme les sources du Wolga, du Don ou

Fanaïs, jusqu'aux sources de la Kama, et ensuite le mont Algydin, qui fournit les sources de l'Oby, continuaient, à l'orient du cap Perrispa, les limites du monde connu des anciens; elles renfermaient ainsi les steppes des Kirguises, ou les Alani-Scythæ de l'antiquité.

En poursuivant notre circuit vers l'est, nous rencontrons la Scythie en-deçà de l'Imaüs, qui est la Soungarie et le Turkestan occidental. En inclinant au sud-est, et au-delà des monts Bogdo et Alak ou l'Imaüs, on trouvait la Scythie au-delà de l'Imaüs, ou la petite Boukharie des modernes et la région Casia, qui est Caschgar. Ce pays était séparé de la Bactriane et de la Sogdiane, à l'ouest, par les Sacæ et les Comedæ, peuples situés dans les vallées occidentales du Belour-Tag; vers les sources du Sihcun et du Djyhoün. Les diverses vallées qui se trouvent de chaque côté des monts Belours, dans la grande et la petite Boukharie, paraissent avoir formé, du temps de Pline, la Sérique, d'où les Romains tiraient cette laine précieuse envoyée du Thibet dans cette contrée. Les Casiri et les Tochari que Pline nomme au nombre des peuples Sères, sont évidemment les habitants du pays de Caschgar et du Tokarestan; Ptolémée, mieux instruit, place, un demi-siècle après, ces mêmes Tochari dans la Bactriane. La Sérique de ce dernier auteur renfermait le pays des Issedons et des Asmiréens, et paraît avoir compris, non-seulement la vallée

de Serinagar, mais encore toutes les vallées qui sont au nord de l'Inde, le Cachemire, le Boutan, et la partie méridionale du Thibet, la seule contrée du monde d'où l'on tire encore aujourd'hui la serica materies, qui n'est pas la soie, mais le poil de chèvre avec lequel on fabrique les tissus de laine les plus fins et les plus précieux. Les chaînes des monts Moustag, et le désert de Cobi, qui se trouvent au nord, formaient de ce côté les limites du monde connu des anciens; elles se continuaient à l'orient par cette chaîne de montagnes élevées qui, à l'ouest de Lassa, sépare le Thibet de la Chine; et dans la mer imaginaire qui, d'après certains systèmes, couvrait toute cette partie du nord de l'Asie qui était inconnue, le prétendu promontoire Tabis de Pomponius Mela rappelle évidemment le nom du Thibet. En redescendant vers le midi, les royaumes de Barmas, de Mien, et de Siam ou Sian, pays des Sinæ de Ptolémée, marquent le terme des connaissances acquises au temps de cet auteur; mais, peu de temps après la publication de son ouvrage, on parcourut toute la côte de Malakka et du golfe de Camboye, jusqu'à la pointe de Camboye, qui est le Notium Promontorium, et on inséra dans les tables du géographe d'Alexandrie cette portion des côtes, qui ajoutait aux connaissances anciennes toute la presque île de Malakka et le golfe de Sian. On paraît même avoir entendu parler des îles du grand Archipel de Notasie; car les noms des îles

Sabadibæ et Jabadiu, qui se trouvent, d'après les tables de Ptolémée, placées au sud de la Chersonèse d'or ou de Malakka, nous rappellent évidemment, par leurs terminaisons, diba ou diva, diu ou div, le mot malais qui signifie île. Ainsi Jabadiu ou Java-div est l'île de Java, et les Sabadiva ou îles Saba sont différents promontoires de Sumatra, qu'on a pris pour des îles. Enfin les îles Sindæ de Ptolémée, peuplées d'anthropophages, étaient des portions de Bornéo ou bien de Banka ou Biletoun, dans le voisinage du détroit de la Sonde.

Quoique les cartes de Ptolémée nous donnent, avec beaucoup de détails et une grande exactitude, toutes les côtes connues de son temps au midi, depuis la pointe de Camboye jusqu'au Pratum Promontorium ou cap Brava en Afrique, sans omettre celles de la grande île Taprobane ou de Ceylan, cependant les Lacdives, les Maldives et autres petites îles de l'océan Indien, éloignées des rivages du continent, s'y trouvent placées comme au hasard et d'une manière très-erronée. Le défaut de boussole empêchait les anciens de se hasarder en pleine mer; ou lorsque, favorisés par les moussons, ils quittaient les côtes, ils n'osaient point s'écarter de leur route, ni changer de direction : leurs connaissances hydrographiques se bornaient à celles des rivages des continents et des grandes îles qui en étaient voisines. Ainsi les côtes de Camboye, de Malakka, de l'Inde, de Ceylan,

de la Gédrosie, ou de la Perse, ou du golfe Persique, de l'Arabie, du golfe Arabique, de l'Azanie ou côte d'Ajan, formaient les limites du monde connu au sud. Nous avons déjà fixé au cap Brava les bornes des connaissances antiques sur la côte est d'Afrique. Sur la côte ouest, le fond du golfe du Couchant et l'Hippodrome d'Éthiopie étaient dans la baie formée par la rivière nommée Akassa sur quelques cartes. Les anciens savaient que la côte occidentale d'Afrique continuait au sud-ouest; mais la force des courants qui, à partir de cet endroit, se croisent et se brisent sur une côte aride et brûlante, les avait empêchés de pénétrer plus loin, et de doubler le cap Bojador.

Pour compléter le circuit du monde connu des anciens, au temps de Ptolémée, il ne nous reste qu'à tracer les limites de leurs découvertes dans l'intérieur de l'Afrique; mais il n'est guère possible de remplir cette tâche d'une manière satisfaisante, à cause du défaut de renseignements modernes sur ces contrées. Cependant, d'après l'ouvrage de Ptolémée et celui de Pline, les connaissances anciennes de ce côté, en commençant vers l'est, semblent se terminer, au sud de l'Abysinie, aux monts Samen et Tchakha, qui fournissent les sources du Tacazzé, du Bahr-el-Azrec et des autres affluents du Nil.

Nous apprenons, par l'ouvrage de Ptolémée, que, selon Marin de Tyr, Septimius Flaccus avait été trois mois pour aller du pays des Garamantes

dans celui d'Éthiopie, en traversant la Libye, et que Julius Maternus, selon le même auteur, avait employé quatre mois lorsqu'il alla, de Leptis-Magna, ou Libida des modernes, près de Tripoli, rejoindre les Garamantes à Garama, et de là porter la guerre en Éthiopie, et au pays d'Agy-simba, où l'on trouve des rhinocéros. Nous ignorons à quelle époque ont été faits ces deux grands voyages. Ptolémée est le seul qui nous en ait transmis la connaissance; mais nous ne pouvons douter que c'est d'après les notions géographiques qui en étaient résultées, que Ptolémée a tracé ces grands fleuves qu'il fait couler dans l'intérieur de l'Afrique, et au sud du mont Atlas, et sur lesquels on a tant disserté. Considérant que les anciens ont connu tout le bassin du Nil, et les oasis qui sont à l'ouest du Nil, nous avons précédemment affirmé que Septimius Flaccus et Julius Maternus avaient dû franchir le grand désert, et que les fleuves de Ptolémée se retrouveraient probablement dans le Bournou, et dans les contrées voisines de ce pays. Les dernières découvertes des Anglais, telles qu'elles sont tracées sur la mappemonde de Gardner, et les récits qu'on a faits à Burckhardt, confirment nos conjectures à cet égard. Il nous paraît aujourd'hui certain que le fleuve Om Teymen, dont il a été fait mention à Burckhardt, qui prend sa source au sud du Darfour, et coule à l'ouest, qu'on nomme aussi Djyr, et qui traverse un pays nommé Djyr, est la

Gir de Ptolémée; mais, comme ce pays nous est totalement inconnu, il est impossible d'établir les autres points de concordance qu'il doit présenter avec les détails donnés par le géographe grec. Il n'en est pas de même du Niger, du même auteur, que l'on reconnaît facilement dans le grand fleuve nommé You, découvert par les voyageurs anglais: ce fleuve coule à l'est, et se décharge dans le lac Tchad, qui est le Libya-Palus de Ptolémée, dans lequel coule son Niger. Les contrées qui, sur la carte moderne, sont au sud, nommées Yacoba, Gizoua, Adamowa, sont dans le pays d'Agysimba de Ptolémée; et c'est à cette région montagneuse que se terminaient les connaissances des anciens. A l'ouest, elles ne se sont pas étendues au-delà des sources du You et du pays de Kano ou Gano, des derniers voyageurs anglais, qui n'est pas, comme on l'a cru, le Kana d'Édrisi. Nous persistons à penser que toute la partie occidentale du grand désert de Sahara, et toute la portion occidentale du Soudan, où coule le grand fleuve Joliba, et où se trouve la ville de Tombouctou, a été inconnue à Ptolémée, et est, comme nous l'avons ailleurs démontré, une découverte des Arabes. Mais nous reviendrons plus amplement sur ce sujet intéressant lorsque nous donnerons l'histoire des voyages qui ont été exécutés dans l'intérieur de l'Afrique.

Après la publication de l'ouvrage de Ptolémée, les guerres des peuples barbares contre les Romains, tant en Orient qu'en Occident, donnèrent

quelques nouvelles notions sur les parties septentrionales de l'Europe. Les travaux relatifs aux mesures des routes de l'empire, commencés sous Jules César, quarante-quatre ans avant Jésus-Christ, et continués à différentes époques, jusque sous Théodose II, vers la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne, procurèrent à la géographie des itinéraires aussi nombreux qu'exactes. Les armées romaines, qui se portaient successivement d'une extrémité à l'autre de ce vaste empire, contribuaient à en faire connaître plus exactement les différentes parties. L'empereur Septime-Sévère, lorsqu'il conduisit ses troupes, des bords de l'Euphrate et du Tigre, jusque dans les montagnes de la Calédonie ou de l'Écosse, où il pénétra le premier, l'an deux cent neuf de l'ère chrétienne, exécuta une marche beaucoup plus longue que celle d'Alexandre-le-Grand, quoique beaucoup moins célèbre. Une partie de ces nouvelles lumières, acquises depuis Ptolémée, a échappé à l'injure des siècles, et se trouve consignée dans la Table de Peutinger, et dans le recueil des itinéraires anciens, dans les histoires d'Ammien Marcellin et de Procope, dont l'importance, sous ce rapport, n'a pas été assez sentie. Ammien Marcellin nous donne, sur la position des peuples de la Germanie et de la Sarmatie, fondateurs de tous les états modernes de l'Europe, des notions plus exactes que toutes celles qu'on peut puiser dans Tacite, dans Plin, et dans Ptolémée; cet auteur est pour

l'histoire moderne ce qu'Hérodote est pour l'histoire ancienne : c'est dans son livre qu'on découvre les origines des nations actuelles de l'Europe, et qu'on retrouve les lieux de leur naissance, et leurs premiers titres de noblesse. Les nombreux renseignements que Procope nous fournit sur les peuples de la Mer Noire et des environs du Caucase, sont d'autant plus précieux, que l'auteur avait été lui-même sur les lieux. De son temps, c'est-à-dire au sixième siècle, on connut, pour la première fois, l'existence de la Norvège et de la Suède. Les terres qui, au sud de cette contrée, sont séparées par le canal de Skagger Rack et celui du Cattegat, furent considérées comme deux grandes îles. On transporta le nom de Scandinavia ou Scandia à celle qui était à l'est, nom qui s'est conservé dans celui de Skanie, que porte un canton de la Suède. On nomma Thule ou Tyle, la plus occidentale de ces îles ou une partie de la Norvège, dont un district s'appelle encore aujourd'hui Thyle-Mark : *tell* ou *tuile*, en ancien saxon, signifie *limite*, et *Mark*, en allemand moderne, désigne aussi une frontière; ainsi ce nom de Thyle-Mark était composé de deux mots répétant la même idée. Il est remarquable aussi qu'en persan le mot *ser* signifie aussi extrémité, limite, et que le nom de Sères a été, dans l'antiquité, celui du dernier peuple connu vers l'orient. Pline indique aussi des Sères à l'extrémité de la péninsule de l'Inde, où sont Sera

et Seringapatnam. Héliodore et Lucain placent des Sères en Éthiopie; enfin Pausanias indique les véritables Sères en Arabie, et dans les parties les plus reculées de la Mer Rouge.

Les progrès que nous venons d'indiquer furent les derniers que les anciens firent dans la connaissance du globe. Les peuples barbares du Nord se précipitèrent en foule sur l'empire romain, et se le partagèrent. Les guerres qu'ils se livrèrent entre eux après leurs conquêtes, ne produisirent d'abord que des massacres successifs, et accrurent pendant plusieurs siècles le désordre et la confusion. Toutes les nations rétrogradèrent et désapprirent peu à peu ce qu'elles avaient su. La religion chrétienne, qui devait rendre aux sciences de si grands services, en contribuant à adoucir la férocité des vainqueurs; et à leur faire recevoir des mains des vaincus les bienfaits de la civilisation, ne fit d'abord qu'accroître les ténèbres. Tout ce qui, dans les sciences, paraissait aux fidèles contraire aux récits des livres saints, fut rejeté comme des erreurs impies et sacrilèges. On peut juger de l'extrême ignorance de ces temps, par l'ouvrage du moine Cosmas, écrit au sixième siècle, et dont les idées cosmologiques sont encore plus bizarres que celles d'Homère: il donne cependant une description de Ceylan et de la côte occidentale de l'Inde, plus détaillée que toutes celles qu'on trouve dans les auteurs précédents. Des extraits succincts et pauvres des anciens, et surtout de Plinie

et de Solin, sont tout ce qui nous reste des temps qui suivent. Les ouvrages de Martien Capella, de Moïse de Chorène, d'Isidore de Séville, de l'anonyme de Ravenne et de Dicuil, nous donnent la mesure de la décadence graduelle des sciences, et surtout de la géographie.

Cependant la grande révolution produite par la naissance de l'islamisme sembla transporter pour toujours le sceptre du monde dans les mains d'un peuple obscur et nomade. Telle était l'ignorance des Arabes, au milieu du septième siècle, et lors de l'apparition du livre qui devait changer leurs destinées, que, dans tout le Yemen, il ne se trouva pas un seul individu en état de le lire et de le copier. La nécessité de le connaître et de l'étudier rendit l'art de lire et d'écrire aussi commun parmi eux, qu'il avait été rare auparavant. Ce peuple valeureux, rassasié d'exploits militaires, s'aperçoit enfin qu'il est une gloire plus désirable que celle de conquérir la terre : il tourne son activité vers la culture des lettres ; et des bibliothèques, des institutions savantes se forment à Bassora, à Bagdad, à Koufa, à Ispahan, à Samarcande, à Firouzabad, à Nisapour, à Damas, à la Mecque, au Caire, à Cordoue. La civilisation et les connaissances humaines se perfectionnent en Orient, où elles avaient commencé, et où elles s'étaient éclipsées pendant si long-temps ; l'ignorance et la barbarie s'appesantirent, au contraire, de plus en plus sur les nations de l'Occident.

Mais les progrès des Arabes en astronomie et en géographie ne furent pas aussi grands qu'on aurait eu lieu de l'espérer, d'après l'étendue de leurs conquêtes et le grand nombre de leurs colonies. Le despotisme militaire et religieux, qui fut la base de leurs gouvernements, arrêta l'essor de l'esprit humain. Leurs observations astronomiques ne furent jamais assez précises pour pouvoir servir à réformer le système géographique de Ptolémée. Ils le traduisirent, mais leurs découvertes leur en faisaient sentir l'insuffisance, et ils ne le suivirent point aveuglément. A l'exemple de quelques auteurs d'Occident, ils adoptèrent de préférence les idées de Strabon, de Pomponius Mela, et d'autres géographes grecs et latins, sur les parties méridionales de l'Afrique et l'extrémité orientale de l'Asie. Ils tâchèrent de déterminer les latitudes des lieux par la durée des plus grands jours; ils divisèrent en sept climats le monde connu de leur temps, et chaque climat en un certain nombre de régions. Ils fixèrent d'abord les distances respectives des lieux, par le moyen des itinéraires, sans tracer sur les cartes aucun cercle de longitude, et sans les assujettir à aucune projection : ainsi les méthodes scientifiques en géographie rétrogradèrent, et on fut forcé, pour créer de nouveau la science, de se servir des mêmes procédés qu'on avait employés avant Marin de Tyr et Ptolémée. Les Arabes ne firent donc luire qu'une lumière vague et incertaine; et ils ne

recueillirent point de leurs entreprises audacieuses et de leurs courses hardies la gloire due à leur activité et à leur courage.

Cependant il est certain que deux mahométans, dont nous avons la relation, voyagèrent, au neuvième siècle, dans le vaste empire de la Chine. Nous savons que les Arabes, depuis le dixième siècle jusqu'au quatorzième, établirent des colonies dans plusieurs îles de l'archipel d'Orient, à Sumatra, à Java, aux Moluques, et sur la côte orientale d'Afrique, à Melinda, à Mombaza, jusqu'à Sofala et dans la grande île de Madagascar; qu'ils pénétrèrent dans l'intérieur du vaste continent africain, au-delà du grand désert, et s'avancèrent vers l'ouest au-delà du Joliba et de la région où est située Tombouctou. Toutes ces contrées avaient été ignorées des anciens : ainsi les limites du monde connu se trouvèrent agrandies de tous côtés par les Arabes; mais ils ne mirent point dans leurs écrits cette clarté et cette précision dont les Grecs et les Romains leur avaient fourni des modèles. Cependant ils ne manquèrent pas de géographes : Ebn Haukal, qui publia, dans le dixième siècle, son grand ouvrage géographique, avait été précédé d'un grand nombre d'autres. L'Édrisi, au milieu du douzième siècle, possesseur de toute la science de ses compatriotes, alla puiser toutes les connaissances de l'Occident à la cour de Roger, roi de Sicile, pour lequel il construisit un globe d'argent du poids

de huit cents marcs : il en publia la description ; et ce livre , dont nous n'avons qu'un abrégé imparfait et tronqué , nous prouve qu'à l'exemple des Romains , les Arabes avaient eu soin de dresser des itinéraires aussi nombreux qu'exacts des divers pays soumis à leur domination , et qu'ils possédaient sur l'intérieur de l'Arabie , de l'Afrique et de la Tartarie indépendante , des connaissances bien supérieures à celles que nous avons aujourd'hui. Dans le treizième siècle , Nassir Eddin , astronome persan , dressa des tables de longitude et de latitude , à l'imitation de Ptolémée : son exemple fut suivi par Aboul-Feda , dans le milieu du quatorzième siècle , et par Oulough-Beigh , au commencement du quinzième. L'ouvrage d'Aboul-Feda est accompagné de détails géographiques sur chacun des lieux dont il donne les longitudes et les latitudes : il a soin de citer ses autorités ; il avoue que les relations de la Chine , données par des navigateurs , étaient incertaines et défectueuses ; que celles sur l'Inde étaient également douteuses ou mensongères ; qu'il n'avait rien recueilli de nouveau sur l'intérieur de l'Afrique ; et que tous les royaumes de l'ouest , depuis Constantinople jusqu'à la mer Atlantique , lui étaient peu connus.

Les Arabes ne soupçonnèrent même pas l'existence du Nouveau-Monde ; leurs connaissances au sud de l'Afrique ne dépassèrent pas le cap des Courants. L'île de Madagascar leur fut obscuré-

ment connue. Ils ignorèrent toujours la communication qui existait entre la mer Ténébreuse, ou la mer Atlantique, et la mer d'Herkend ou des Indes; et même plusieurs de leurs géographes, préférant le système de Ptolémée à celui d'Eratosthènes ou de Strabon, continuaient de dessiner une longue côte inconnue entre l'Afrique et l'Asie, faisant ainsi de la mer des Indes une mer méditerranée. Cependant ils ne manquèrent pas d'habiles navigateurs: à la fin du quinzième siècle, Vasco de Gama les trouva sur la côte orientale d'Afrique, familiarisés avec la boussole et l'astrolabe; et ce fut un pirate arabe qui guida les vaisseaux portugais, lorsqu'ils traversèrent pour la première fois l'océan Indien. Mais les plus importantes découvertes des Arabes ont été dans l'intérieur de l'Afrique occidentale.

Les cosmographes d'Europe négligèrent de suivre la méthode savante des auteurs arabes que nous venons de nommer, soit parce qu'ils ne connaissaient pas leurs ouvrages, soit parce qu'ils ne trouvaient point leurs latitudes et leurs longitudes suffisamment exactes. Ils s'attachèrent à l'ouvrage d'Édrisi, dont les manuscrits étaient accompagnés de planisphères réduits d'après son globe. Ces réductions et ces copies imparfaites paraissent avoir servi de base à tous les planisphères du même genre qui furent construits dans les douzième, treizième, quatorzième siècles, et même dans le commencement du quinzième. Tous nous montrent, et par les noms, et par le dessin

des contrées, et par les diverses légendes qui s'y trouvent écrites, un amas confus de la géographie des Grecs, des Romains, des Arabes, et des connaissances plus ou moins récentes acquises en Occident.

L'empire des khalifes, assemblage d'éléments hétérogènes que l'enthousiasme avait subitement unis, ne put jamais recevoir d'organisation régulière : les croisades arrêterent ses progrès ; sa chute, produite par l'anarchie inséparable de sa grandeur, fut aussi précipitée que son accroissement avait été rapide. Les déchirements furent affreux ; les hordes du Nord, sous la conduite de Gengiz-Khan, de Tamerlan, en profitèrent pour conquérir encore l'Orient, et former de nouveaux états : partout elles firent rétrograder la civilisation.

En Europe, au contraire, elle faisait des progrès lents, à la vérité, mais constants et graduels. Les connaissances antiques avaient trouvé un refuge dans les asiles de la piété et dans la sainte obscurité des cloîtres. Le désir d'étendre la foi chrétienne porta de pieux missionnaires à visiter des contrées lointaines, et engagea d'intrépides guerriers à affronter tous les périls de la guerre et les fléaux plus redoutables des climats étrangers. Cet enthousiasme sacré jeta le premier germe de ce goût pour les voyages et les entreprises, qui devait former un des traits caractéristiques des peuples modernes, et avoir une si puissante influence sur leur système de colonisation, sur leurs rapports

commerciaux , leurs gouvernements , leurs mœurs et leurs habitudes. Nous apprenons , par la Vie de saint Columban , que , dès le sixième siècle , des vaisseaux partis de France visitaient les îles occidentales d'Écosse , puisque l'un d'eux y porta la nouvelle d'un tremblement de terre qui avait eu lieu alors en Italie. De zélés et savants solitaires se retirèrent dans l'Irlande , encore barbare , et s'établirent aussi dans les îles Feroër , au commencement du huitième siècle. Un passage de Dicuil , moine irlandais , qui écrivait au commencement du neuvième siècle , nous apprend que plusieurs missionnaires ses compatriotes avaient abordé dans l'Islande , en sept cent quatre-vingt-quinze. Ils considérèrent cette île comme l'antique Thule ; et c'est sous ce nom que Dicuil la désigne. Cependant l'esprit d'entreprise qui , dans ce siècle , s'était manifesté parmi les nations du Nord , porta les Norwégiens dans cette même île , l'an huit cent cinquante-cinq , ou soixante ans après le voyage des moines dont parle Dicuil. En s'avancant encore davantage vers l'ouest , ils abordèrent dans le Groënland , l'an neuf cent quatre-vingt-deux , sans se douter que ces terres glacées se trouvaient rapprochées , ou faisaient partie d'un vaste continent qui se prolongeait presque d'un pôle à l'autre. Cette découverte fut renouvelée et constatée par le voyage et la relation des frères Zeni de Venise , en treize cent quatre-vingt-dix ; et elle a pu , dans le siècle suivant , exercer

une forte influence sur les idées de Christophe Colomb, et lui donner ce degré de résolution qui le portait à soutenir seul la possibilité d'un projet dont l'exécution devait changer la face du monde.

Les découvertes des Norvégiens retracées confusément, donnèrent lieu à un nouveau système de la part des géographes des dixième, onzième et douzième siècles. Unissant ensemble la mer Glaciale, la mer Baltique, la mer Blanche et la mer Caspienne, ils considéraient toutes les terres du nord comme ne formant qu'une seule île et qu'un seul royaume; et les Amazones, ces guerrières si célèbres, que dans l'antiquité on avait placées dans cette partie inconnue de la Scythie qui est au nord du Caucase, furent reculées plus loin lorsqu'on connut des contrées plus septentrionales: la Scandinavie fut définitivement considérée comme le lieu de leur séjour.

Mais tandis que les nations du nord de l'Europe découvraient obscurément de nouvelles terres inconnues aux anciens, les peuples de l'occident et du sud de cette partie du monde se reportaient dans les contrées septentrionales et orientales d'où elles étaient sorties, et qui étaient restées sauvages ou barbares. Les sanglantes expéditions de Charlemagne commencèrent la civilisation de la Germanie. Les guerres de cet empereur, et les relations des voyages d'Ohther et de Wulfstan, que le grand Alfred inséra dans sa traduction d'O-

rosius, contribuèrent à faire connaître le nord de l'Europe : le christianisme y pénétra, et bientôt de vastes forêts disparurent, les terres y furent défrichées, les manufactures et les arts y fleurirent : de toutes parts s'élevèrent de nombreuses et opulentes cités ; de nouvelles nations se formèrent, et illustrèrent par de nouveaux noms les fleuves, les montagnes, les lacs et les diverses parties de leur sol auparavant obscur ou inconnu : elles accrurent ainsi le domaine de la géographie, et l'enrichirent de nouveaux détails. On vit alors renaître dans toutes les classes du peuple ce désir de connaître les contrées étrangères, précurseur des grandes découvertes. Giraud de Barri, auteur du douzième siècle, dont le génie ne s'élevait pas au-dessus de l'ignorance et de la crédulité de ses contemporains, se vit obligé de lire trois fois de suite, au peuple d'Oxford, sa description de l'Irlande ; le premier jour fut consacré aux pauvres de la ville, le second aux docteurs et aux étudiants, le troisième à la bourgeoisie. Ainsi, lors de la brillante aurore de la civilisation européenne, Hérodote avait lu aux Grecs rassemblés à Olympie, tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait appris, tout ce qu'il avait entendu dire sur les diverses contrées de la terre, et sur l'histoire des peuples qui les habitaient.

Enfin, dans le commencement du treizième siècle, les conquêtes de Genghiz-Khan, empereur des Mongols, et le vaste empire qu'il fonda, atti-

rèrent l'attention de l'Europe sur cette Scythie, dont on n'avait point auparavant soupçonné la vaste étendue. Les puissances chrétiennes de l'Europe avaient dissipé d'immenses richesses, et consumé de nombreuses armées dans leurs sanglantes croisades; elles se voyaient sur le point de perdre entièrement le fruit de tant de sacrifices, et d'être expulsées de Jérusalem. Ces longues guerres leur avaient procuré de nouvelles connaissances sur les contrées orientales, et elles conçurent l'espoir de trouver dans Genghiz-Khan un appui contre les Turcs et les Arabes: tels furent les motifs qui donnèrent lieu aux missions de Carpini, Ruysbroeck ou Rubruqui, et d'Ascelin. Ces voyageurs pénétrèrent, par le nord de la mer Caspienne, jusqu'à Karakoroum, la célèbre capitale du Cathay, située sur l'Orchon, qui se décharge dans la Selinga. Carpini et Ascelin publièrent leurs relations, et apprirent à l'Europe étonnée, que des peuples nombreux et de grands pays occupaient cette partie du globe que les géographes avaient couverte des eaux de l'Océan: l'Eoüs, cette mer fabuleuse de l'antiquité, disparut pour toujours, et des hordes sauvages, des nations puissantes et belliqueuses sortirent tout-à-coup de ses eaux imaginaires. Il est remarquable que c'est à cette époque des grandes agitations de l'ancien monde, que les traditions d'Amérique font remonter les plus importantes révolutions de ce continent, l'organisation de ses premiers

empires. C'est en treize cent vingt-cinq, lorsque les deux hémisphères semblaient encore totalement étrangers l'un à l'autre, que fut fondée la ville de Mexico, qui devint dès lors la capitale du royaume d'Anahuac. Ainsi il y eut, parmi les nations, dans les treizième et quatorzième siècles, un mouvement plus général et plus grand qu'à toute autre époque de l'histoire.

Les relations de Carpini, de Rubruqui et d'Ascelin facilitèrent au courageux Marc-Pol les moyens d'exécuter ses étonnants voyages, qui eurent lieu depuis douze cent soixante-onze jusqu'à douze cent quatre-vingt-dix-sept. Des spéculations commerciales lui avaient fait quitter sa patrie; et sa relation, dictée de mémoire, et où règne une grande confusion, n'obtint pas d'abord toute l'attention qu'elle méritait : cependant elle faisait connaître, pour la première fois, les extrémités orientales et centrales de l'Asie, le Japon, une partie des îles de l'archipel oriental, du continent de l'Afrique, la grande île de Madagascar; et si dans la longue série des siècles on cherche quels sont les trois hommes qui ont le plus contribué aux progrès de la connaissance du globe, le modeste nom du voyageur vénitien vient se placer sur la même ligne que ceux d'Alexandre-le-Grand et de Christophe Colomb.

Quoique le commerce de l'Orient fût, dans les treizième et quatorzième siècles, la source des richesses de Venise, de Gênes, et des républiques

d'Italie, cependant on fut long-temps avant de rien ajouter aux découvertes de Marc-Pol : mais ses récits se trouvèrent confirmés par les voyageurs qui le suivirent, par Oderic de Portenau, qui pénétra dans l'Inde et à la Chine, de l'an treize cent vingt à treize cent trente; par l'Anglais Jean de Mandeville; par Schildberger de Munich, qui visita l'Asie centrale, et suivit Tamerlan dans ses expéditions; par l'itinéraire de Baudoin Pegoletti, que les intérêts de son commerce avaient conduit à Pékin; par le voyage de Clavijo, qui, en l'an quatorze cent trois, fut envoyé à Samarcande, en qualité d'ambassadeur pour la cour d'Espagne. Toutes ces relations, et surtout celle de Pegoletti, nous prouvent que les communications entre l'Europe et la Chine, par les deux Boukharies, le grand désert de Cobi et le Thibet, étaient, dans les quatorzième et quinzième siècles, assez faciles et assez fréquentes : aussi ces contrées étaient mieux connues à cette époque qu'elles ne le sont aujourd'hui; et c'est en combinant ce petit nombre de relations antiques et imparfaites, et surtout celle de Marc-Pol, avec des renseignements plus certains et plus récents sur les contrées environnantes, que les géographes modernes parvinrent à remplir un peu le vide de nos connaissances sur l'Asie centrale.

Ainsi se préparaient les étonnantes découvertes des Portugais, qui commencèrent avec le quinzième siècle, sous les auspices d'un héros, l'infant

don Henri. L'opinion de plusieurs géographes de l'antiquité, qui figuraient l'Afrique comme une espèce de triangle, dont l'hypothénuse formait le côté méridional, terminant cette partie du monde à la moitié de sa longueur, semblait confirmée par les récits de la navigation des Phéniciens, sous Necos, par ceux d'Eudoxe de Cyzique, sous Ptolémée-Lathure; et malgré la grande autorité de Ptolémée, qui, selon les idées d'Hipparque, joignait l'Afrique orientale à l'Inde, cette opinion fut adoptée par les Arabes, et prévalut en Europe lors du renouvellement des lettres. Ce qu'elle avait de vrai et d'erroné contribua également à soutenir le courage des Portugais dans les tentatives qu'ils firent pour atteindre l'extrémité méridionale de l'Afrique, qui paraissait se prolonger indéfiniment devant eux.

A l'époque où l'on doubla le cap de Bonne-Espérance, et où l'on découvrit le Nouveau-Monde, la plupart des nations de l'Europe étaient parvenues à ce degré de civilisation qui permet au génie de se développer en liberté; tout était préparé pour cette grande gloire du seizième siècle, qui peut-être a surpassé celle de tous les autres siècles. L'invention de la poudre à canon assurait aux peuples civilisés une supériorité décisive sur tous les peuples sauvages ou barbares, et rendait les conquêtes presque aussi faciles que les voyages: l'imprimerie reproduisait les chefs-d'œuvre que le temps avait épargnés, et enrichissait les mo-

dernes de toutes les connaissances antiques. La géographie, plus que toutes les autres sciences, se ressentit de cette forte impulsion que reçurent alors des esprits vigoureux et de grandes âmes. Le génie de la navigation, qui, dans l'antiquité, avait été retenu dans un perpétuel esclavage, fut tout à coup affranchi par l'invention de la boussole, et put s'emparer des mers. On vit alors, une des plus petites et une des plus obscures nations de l'Europe enfanter des héros qui, par des prodiges d'audace et d'habileté, acquirent à leur patrie un vaste empire, et une éternelle renommée. C'est par le récit de leurs exploits retracés dans le livre suivant, que nous commencerons cette histoire.

FIN DE L'INTRODUCTION.

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.



PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

LIVRE PREMIER.

HISTOIRE DES PREMIÈRES DÉCOUVERTES DES PORTUGAIS EN AFRIQUE.

CHAPITRE I.

Premières expéditions des Portugais en Afrique.

L'ANNÉE 93 de l'hégire, et 711 de l'ère chrétienne, l'Espagne fut soumise à Wallid Ibou Abdoulmelek, sixième calife Ommyan de Bagdad, par Tarik et Mousa, que le comte Julien, pour venger l'honneur de sa fille, avait introduits dans l'Andalousie. Les Arabes y formèrent bientôt de petites monarchies, dont les rois vécurent en si mauvaise intelligence, que leurs divisions facilitèrent, en 718, à Dom Pelayo, ou Felage, prince des Asturies, le moyen de leur faire

tête. Ses successeurs continuèrent heureusement la guerre pendant plus de trois cents ans; et dans le cours de l'année 1085, Alfonse VI, roi de Castille et de Léon, se rendit maître de Tolède. Ce monarque, pour reconnaître les services de Henri de Bourgogne, petit-fils de Robert, roi de France, qui avait conduit ses armes avec beaucoup de succès, lui fit épouser la princesse Thérèse sa fille aînée, en lui accordant pour douaire le pays de Portugal, avec tout ce qu'il pourrait prendre sur les Maures, c'est-à-dire sur les anciens habitants de la Mauritanie, qui avaient conquis depuis peu sur les Arabes la partie occidentale de l'Afrique et de l'Espagne. Dom Alphonse, fils de Henri, érigea son héritage en monarchie, après avoir fait un grand carnage des Maures, et fut le premier roi de Portugal. Ces redoutables ennemis se virent encore plus maltraités sous le règne de Jean I^{er}, qui acheva de les chasser entièrement. Il les poursuivit au-delà de la mer en 1415, et se rendit maître de Ceuta. Ainsi l'Afrique devint le théâtre de cette guerre, qui ne fut interrompue que par des entreprises beaucoup plus avantageuses au Portugal.

Cette prise de Ceuta est rapportée par Walsingham, auteur contemporain (1). Il raconte que le roi de Portugal, « assisté des Allemands et des marchands anglais, vainquit les Arabes (qu'il nomme les Agariens) dans les états du roi Betinarin (il veut dire de Bani-Marins (2); qu'il en précipita un grand nombre aux en-

(1) Voy. l'*Histoire d'Angleterre*, par Walsingham, à l'année 1415.

(2) C'était une tribu de Maures ou d'Africains, qui vainquirent les Arabes en 1299.

fers; qu'il prit leur ville, située sur le bord de la mer, environnée d'un mur, et d'une si grande étendue qu'on lui donnait, dit-il, vingt milles de tour.» Le roi Jean avait quelque droit à cette assistance des Anglais (1), parce qu'il avait épousé la princesse Philippa, fille de Jean de Gant, duc de Lancastre, et sœur du roi Henri IV, roi d'Angleterre. Ce fut le prince Henri, troisième fils de Jean et de Philippa, qui forma le projet de la découverte d'un nouveau monde par la navigation.

CHAPITRE II.

Voyages et découvertes des Portugais au long des côtes d'Afrique jusqu'au cap Vert (2).

HENRI, troisième prince de Portugal, accompagna le roi son père au siège de Ceuta, et dans l'âge le plus tendre il y signala son courage et sa conduite. A son retour d'Afrique, il rapporta une si vive passion de découvrir de nouvelles contrées par les voyages de mer, qu'il employa plus de quarante ans à cette entreprise. Son penchant naturel lui avait fait cultiver la géographie et les autres parties des mathématiques.

(1) Vingt-sept vaisseaux anglais, qui étaient destinés pour une expédition à la Terre-Sainte, touchèrent au port de Lisbonne, d'où ils consentirent à suivre le roi contre les Maures.

(2) Barros, *Asia*, décad. 1, liv. 1, ch. 11, édit. in-8°; Lisboa 1777.

ques (1). Il joignit à ces connaissances toutes les lumières qu'il put tirer de ses informations. Il interrogea particulièrement les Maures de Fez et de Maroc sur tout ce qui concernait les Arabes qui bordaient les déserts d'Afrique et de l'Asséna; sur ceux qui possédaient le royaume de Jalofs, assez voisin de la Guinée. Il sut que les états du nord de l'Afrique s'enrichissaient par le commerce avec cette contrée et en tiraient beaucoup d'or. Il conçut le projet d'y pénétrer, et de procurer à son pays ce moyen de prospérité. Pour se livrer entièrement à ce soin, il choisit pour sa résidence une petite ville nouvellement fondée, à laquelle il donna le nom de Terçanabal, et qui est très près du cap Sagrès au royaume d'Algarve (2), d'où la vue de la mer enflammait continuellement ses désirs et ses espérances. Un jour au matin, après avoir passé la nuit dans toutes ses réflexions, il donna brusquement ses ordres pour le départ de deux vaisseaux, qui mirent effectivement à la voile avec plusieurs autres qui se trouvèrent prêts à les suivre. Mais ils n'allèrent pas plus loin que le cap Bojador, soixante lieues au-delà du cap Nam ou de Non, alors le terme de la navigation espagnole. Le nom de Bojador vient du mot espagnol *bojar*, qui signifie tourner, parce qu'il faut faire un circuit pour passer ce cap, qui s'avance près de quarante lieues vers l'occident. Il forme à sa pointe un courant d'environ six lieues, qui s'enfle beaucoup en

(1) Il avait fait venir de l'île Majorque un mathématicien fort versé dans la navigation, et dans l'art de faire des instruments et des cartes de mer. Il fonda une école et une académie dont il le fit chef.

(2) Cette ville a été depuis appelée Ville de l'Infant.

se brisant contre les sables. Ce spectacle effraya les aventuriers. Ils ne firent pas réflexion qu'en prenant le large ils pouvaient doubler facilement la pointe du cap, et ce premier obstacle leur fit abandonner leur commission (1).

Le prince Henri, qui comprit tout d'un coup la cause de leur erreur, renvoya sur un petit vaisseau, en 1418, Juan Gonzalez Zarco et Tristan Vaz Texeira, deux gentilshommes de sa maison, avec ordre de passer ce terrible cap, et de reconnaître toutes les terres qui, suivant l'opinion des savants et les informations des Arabes, devaient s'étendre jusqu'à l'équateur. Avant qu'ils eussent pu gagner la côte d'Afrique, ils essayèrent une si affreuse tempête, qu'ayant cru mille fois leur sépulture assurée dans les flots, ils regardèrent comme une faveur du ciel d'être jetés dans une petite île, à laquelle ils donnèrent le nom de Puerto-Santo. Les habitants n'en étaient ni civilisés, ni tout-à-fait barbares; mais la terre y était très-fertile. Cette nouvelle causa tant de joie au prince Henri, que donnant trois vaisseaux bien équipés à ses deux gentilshommes, auxquels il joignit Barthélemi Perestrello, il leur fit prendre de la semence de toutes sortes de grains et des bestiaux pour cultiver l'île de Puerto-Santo. Ils n'y portèrent que deux lapins; mais ces animaux s'y multiplièrent avec une si étrange fécondité, que dans l'espace de deux ans ils détruisirent tout ce

(1) Tel est le récit des écrivains espagnols : selon Cà-da-Mosto, on ne serait parvenu qu'en 1432 au cap de Non. Voy. ci-après liv. 11, et Placido Zurla, *dei Viaggi e delle Scoperte africane*, da Alvisio Cà-da-Mosto, Venezia 1815, p. 36 et 37. J'expliquerai cette contradiction.

qui avait été semé ou planté. Perestrello, qui avait obtenu la propriété de l'île, et qui avait entrepris de la peupler, se trouva forcé d'y renoncer.

(1) Jean Gonzalez et Tristan Vaz acceptèrent, en 1419, la commission d'un autre voyage. Après quelques jours de navigation, ils découvrirent une espèce de nuée fort sombre, qui leur causa d'abord de l'étonnement ; mais, n'en ayant pas moins continué leur course, ils trouvèrent une île couverte de toutes sortes d'arbres, à laquelle ils donnèrent le nom de *Madeira* qui, en portugais, signifie bois de charpente. Cette île est un peu au sud de *Puerto-Santo*; et pour l'étendue, la douceur de l'air, et l'abondance des productions, c'est la plus considérable de la mer occidentale. Chacun des deux chefs eut sa part d'une si belle découverte, qui leur fut confirmée par des lettres patentes du prince, avec le titre de capitaines. Tristan donna son nom à la pointe où il avait pris terre, et Juan Gonzalez nomma sa portion, qui était près de la ville actuelle de *Funcial*, *Camera de Lobos*, c'est-à-dire caverne de loups, parce qu'il y trouva une cave qu'il prit pour la retraite de ces animaux. On y découvrit aussi une chapelle, avec un tombeau élevé par le célèbre *Macham* (2), anglais, qui, se sauvant, dit-on,

(1) Tous ces détails sont tirés de *Faria y Souza*, de *Jean de Barros*, d'*Antonio Galvam*, et des autres écrivains portugais et espagnols.

(2) La chapelle portait le nom de *Jésus*. Le port où *Macham* avait débarqué porte encore celui de *Machico*. Il était sorti du vaisseau avec sa maîtresse, qui avait beaucoup souffert de la tempête. Ses compagnons partirent sans avoir pensé à les rappeler. La dame en mourut de regret. *Macham*, après avoir enterré déceimment sa maîtresse, et lui avoir élevé une chapelle avec un tombeau, sur lequel il trouva le moyen de graver sa

d'Angleterre en Espagne, avec une femme qu'il aimait, avait été jeté dans ce lieu par la tempête, vers l'an 1344. Au-delà d'un bois de cèdre, au fond d'une baie, on vit un espace moins boisé que le reste, où trois rivières, se réunissant, formaient deux petites îles. Ce site avantageux marqua l'emplacement de la ville future de Funchal, ainsi nommée, dit-on, d'un mot portugais qui signifie un champ couvert de fenouil. L'île étant entièrement couverte de bois, Gonzalez et Vaz commencèrent par y mettre le feu pour la rendre capable de culture. La flamme s'y répandit avec tant de violence, qu'elle s'y nourrit pendant sept ans entiers, en poussant une fumée épaisse, mêlée d'étincelles, qui s'apercevait de fort loin, comme les éruptions du mont Etna; de sorte que le bois devint aussi rare à Madère qu'il y avait été commun. Le prince Henri y fit apporter de Sicile des cannes de sucre, qui réussirent merveilleusement. Dans un petit nombre d'années, la cinquième partie du revenu que le prince avait réservée pour son ordre militaire, montait à plus de 60,000 arabes, dont chacune fait environ 500 livres de notre monnaie, quoique dans sa circonférence l'espace cultivé n'eût guère plus de neuf milles. On bâtit bientôt des églises à Madère, et, en 1432, l'on y établit un évêque. Le roi Édouard,

triste aventure, se fit une barque d'un tronc d'arbre, et s'abandonna aux flots. Il eut le bonheur d'être poussé sur la côte d'Afrique, où les Maures le regardèrent comme un homme aimé du ciel, et le présentèrent à leur roi, qui l'envoya au roi de Castille. Nous donnerons cette singulière relation dans un des livres suivants.

frère du prince Henri, lui donna cette île, et revêtit l'ordre militaire de Christ de la juridiction spirituelle (1).

Il y avait déjà douze ans que le prince Henri n'épargnait rien pour assurer la découverte de la Guinée. Celle de deux îles, dont il n'était redevable qu'au hasard, avait augmenté ses espérances, et lui faisait mépriser toutes les objections qu'on faisait contre son entreprise; une des plus redoutables était le préjugé alors universel, que si les blancs s'avançaient sous l'équateur, ils seraient aussitôt métamorphosés en nègres, par la seule ardeur du soleil. Enfin Gilianez, assez hardi pour lui garantir l'exécution de ses ordres, doubla ce terrible cap Bojador, qui avait jusqu'alors arrêté les plus braves; et cette action fut mise, par les écrivains de son temps, au-dessus des travaux d'Hercule. Tout favorisait les succès au prince Henri. Le pape Martin V avait déjà, par une bulle donnée en avril 1418, accordé aux Portugais, pour la prise de Ceuta, des indulgences plénières, et avait exhorté les chrétiens à former une espèce de croisade contre les Sarrasins leurs ennemis. Le pape Eugène IV, en 1436, renouvela cette exhortation, et concéda aux Portugais la permission de conquérir les îles Canaries. Enfin le pape Nicolas V rendit, en janvier 1554, cette bulle célèbre par laquelle il concédait aux rois de Portugal, à l'exclusion de tous les autres princes chrétiens, pendant vingt-cinq ans, toutes les terres d'Afrique que les Portugais avaient découvertes jusqu'à

(1) Barros, déc. 1, liv. 1, ch. III, p. 29.

cette embouchure du Nil qui se trouve en Guinée, ce qui voulait dire jusqu'au Sénégal (1).

Mais reprenons la suite de notre récit : Gilianez remit à la voile dans sa barque, en 1434, accompagné d'Alonzo Gonzales Baldaya, qui montait un vaisseau plus considérable. Ils s'avancèrent trente lieues au-delà du cap; et, s'étant hasardés à toucher le rivage, ils découvrirent un grand nombre d'hommes, et quantité de troupeaux. Mais, sans pousser plus loin leurs recherches, ils retournèrent en Europe, après avoir donné, pour unique fruit de leur voyage, le nom d'angra de Ruyvos, baie des Rougets, à cette côte (2). L'année suivante fut plus heureuse. Ils allèrent douze lieues plus loin; deux chevaliers courageux offrirent de pénétrer dans ces régions redoutées, Hector Homen et Diego Lopez d'Almeida. Ils débarquèrent à cheval, et rapportèrent le soir qu'ils avaient rencontré dix-neuf sauvages armés de javelincs, qui s'étaient mis en fuite en les apercevant. Les deux Portugais en avaient blessé quelques-uns, et l'un d'eux revenait blessé lui-même. Baldaya prit terre à cette nouvelle; mais il ne découvrit plus les Maures. Il trouva seulement, dans une cave qu'ils avaient habitée, plusieurs choses de peu de valeur, qui furent regardées de tous ses gens comme le présage d'un butin beaucoup plus riche. Ils nommèrent cet endroit angra dos Cavallos ou baie des Chevaux. Ils avancèrent encore l'espace de douze

(1) Les auteurs anglais, que Prevost a copiés, ont ici, comme dans d'autres endroits, commis des erreurs et des anachronismes que nous avons fait disparaître.

(2) Barros, *Asia*, déc. 1, liv. 1, ch. v, p. 47.

lieues jusqu'au rocher ou à la pointe de Gale ; et, s'étant arrêtés à l'embouchure d'une rivière, ils y virent plus de cinq mille loups marins, dont ils tuèrent un grand nombre. Ils en apportèrent les peaux, dont on faisait alors beaucoup de cas, parce qu'elles étaient fort rares. Sur la côte, où ils firent quelques recherches, ils ne trouvèrent que des filets étendus pour sécher. Enfin, toutes leurs provisions étant épuisées, ils furent obligés de retourner vers leur prince.

Antoine Gonzalez fut envoyé au même lieu dans le cours de l'année 1440, pour y charger son bâtiment de peaux de loups marins. Un jour qu'il s'était avancé l'espace de huit lieues dans les terres, avec dix de ses gens, il découvrit un homme nu qui portait deux dards à la main, et qui conduisait un chameau ; c'était un Maure que la crainte saisit, et qui se laissa prendre sans résistance. En retournant à son vaisseau, Gonzalez tomba dans un gros de quarante Maures qui prirent la fuite, et qui lui laissèrent enlever une femme qu'ils avaient avec eux. Ces deux prisonniers furent les premiers habitants de cette côte qui tombèrent entre les mains des Portugais. Gonzalez trouva sur le rivage un autre vaisseau de sa nation qui arrivait sous le commandement de Nunno Tristan. Avec cette augmentation de forces, il regagna la terre, et dans l'obscurité de la nuit il rencontra d'autres Maures. Ses gens se trouvèrent si près de ces barbares, qu'ils les saisirent entre leurs bras, sans les reconnaître autrement qu'à leur nudité, et par la différence du langage ; ils en tuèrent trois, ils en prirent dix, et retournèrent à leurs vaisseaux. Ce lieu reçut d'eux

le nom de puerto del Cavallero, ou port du Chevalier, à l'honneur d'Antoine Gonzalez, à qui Nunno Tristan y conféra cette dignité. Ils avaient à bord un Arabe qui entendait la langue des Maures. Ils le mirent à terre avec la femme dont ils s'étaient saisis, pour engager les habitants à racheter les prisonniers. Le jour suivant, il en parut sur le rivage environ cent cinquante, les uns montés sur des chameaux, les autres à cheval, qui pressèrent les Portugais de descendre, mais qui, les voyant sourds à leurs instances, s'enfuirent en leur jetant une volée de pierres. Gonzalez retourna en Portugal avec quelques esclaves. Tristan continua de s'avancer jusqu'au cap Blanc (capo Blanco); et n'y ayant trouvé personne, quoiqu'il y découvrit des traces d'hommes, il remit à la voile aussi vers le Portugal.

En 1442, Antoine Gonzalez retourna sur la même côte, accompagné du principal de ces prisonniers, qui lui avait promis pour sa rançon sept esclaves de Guinée, mais qui oublia sa promesse aussitôt qu'il eut reçu la liberté. Cependant d'autres Maures se présentèrent à l'arrivée de Gonzalez, et lui offrirent, pour la rançon de deux jeunes gens qu'il avait pris l'année précédente, dix nègres (1) de divers pays, avec une quantité considérable de poudre d'or. Ce fut la première fois que l'Afrique fit luire ce précieux métal aux yeux des aventuriers portugais; et cette

(1) On appelle ici Mores ou Maures les Africains les plus civilisés, et Nègres ceux des parties méridionales, qui sont tout à la fois plus noirs et plus barbares. La discussion serait inutile ici sur un point de simple usage; d'autres raisons la rendront nécessaire dans la suite.

raison leur fit donner à un ruisseau qui coule environ six lieues dans les terres, le nom de rio del Ouro, ou rivière de l'Or. Ils apportèrent en Europe, avec ce précieux trésor, des peaux de buffles, et quelques œufs d'autruches. Tout le monde y admira la couleur des esclaves. L'or excita les désirs de l'avarice, et porta Nunno Tristan à recommencer le même voyage en 1443. Ayant pénétré plus loin, il doubla le cap Blanc et découvrit l'île d'Adeger (1), qui est une de celles d'Arguim. Il vit vingt barques remplies chacune de quatre Maures, qui passaient de l'île au continent. Sept hommes, qu'il fit descendre dans sa chaloupe, donnèrent la chasse à cette multitude de sauvages, dont ils firent quatorze prisonniers. Il s'avança dans la même baie vers une autre île qu'il nomma de las Garzas, parce qu'il s'y trouvait un grand nombre de ces oiseaux (2), et qu'il en prit plusieurs.

L'ardeur pour les découvertes croissait en Portugal au retour de chaque vaisseau qui rapportait quelque fruit de son voyage. On venait admirer, de toutes les parties du royaume, les moindres richesses que les aventuriers avaient enlevées à l'Afrique. En 1444, Lançarote ou Lancelot Gilianes, qui avait doublé le premier le cap de Bojador, Étienne Alonzo, Rodrigue Alvarez et Jean Diaz, ayant obtenu la permission du prince à certaines conditions, formèrent une compagnie dans la ville de Lagos, pour continuer les découvertes. Ils équipèrent dix caravelles, dont le commandement fut confié à Lancelot. A leur arrivée

(1) Barros, déc. 1, liv. vi, vii, p. 63.

(2) Les hérons. C'est aussi le nom que les Français donnent à cette île

dans l'île de las Garzas, Martin Vincent et Giles Vasquez, accompagnés chacun de huit soldats dans leurs barques, s'approchèrent de l'île de Nar, prirent d'assaut une ville qu'ils trouvèrent sans défense, y tuèrent beaucoup de monde, et ramenèrent cent cinquante-cinq prisonniers. Lancelot attaqua Tider et d'autres îles toutes situées de même que Tider et Nar dans la baie d'Arguim (1). Lancelot, dans ces îles, fit quarante prisonniers. Le prince Henri, à qui ces dépouilles de l'Afrique furent présentées, récompensa généreusement les chefs de l'expédition.

Gonzalo de Cintra étant parti pour les côtes d'Afrique, en 1445, avec un seul vaisseau, aborda aux îles d'Arguim, et s'engagea pendant la nuit dans une petite baie, pour gagner le rivage. Le reflux de la mer l'ayant laissé à sec, il fut surpris le matin par les Maures, qui lui tuèrent sept hommes. Ce fut le premier sang que ces entreprises coûtèrent au Portugal. Ce lieu prit du capitaine le nom d'angra ou baie de Gonzalo de Cintra, quatorze lieues au-delà de rio del Ouro. Antoine Gonzalez, Diego Alonzo et Gomes Perez firent voile, en 1446, pour la même rivière, avec trois caravelles, et l'ordre de traiter de paix, de commerce et de conversion avec ces barbares. Leurs propositions furent rejetées; mais ils ramenèrent un des naturels du pays, qui consentit volontairement à les suivre; et Jean Fernandez, sur la foi de cette espèce d'otage, demeura dans le pays avec le même dessein. Nunno

(1) Dans la première feuille d'*Afrique* de Sanuto, ces trois îles sont près de la côte. Garzaro ou Las Garzas des relations est la plus septentrionale, Tider la plus méridionale, et Nar est entre les deux.

Tristan, dans un autre voyage, enleva vingt esclaves d'un village voisin. Denis Fernandez passa l'embouchure de la rivière de Sanaga ou le Sénégal, qui divise les Assénages du pays de Jalofs, prit quatre nègres qui s'occupaient à la pêche; et, pénétrant plus loin, il découvrit, à l'extrémité occidentale de l'Afrique, le cap Vert, ainsi nommé des beaux arbres qui le couvraient. Mais, sans s'y arrêter, il se hâta de porter cette nouvelle au prince, après avoir planté une croix de bois sur le rivage.

Antoine Gonzalez, Garcie Mendez et Jean Alonzo, quoique séparés dans leur course par une violente tempête, se rejoignirent, en 1447, aux îles d'Arguim. Ils fondirent ensemble sur un village d'où ils enlevèrent vingt-cinq Maures. C'était toujours le plus agile qui faisait le plus grand nombre de prisonniers en courant après ces fuyards: Lorenzo Diaz en prit sept, tandis que chacun des autres prit à peine le sien. Cette pointe fut nommée cabo del Rescate, c'est-à-dire cap de Ranson, parce qu'on y convint de celle de quelques Maures. La joie des Portugais fut extrême en y retrouvant Jean Fernandez, qu'on y avait laissé dans le dernier voyage. Il était en bonne santé, quoiqu'il eût contracté quelque chose de la grossièreté des habitants. Il leur apprit tout ce qu'il avait observé. Le pays était si plat et si ouvert, que les naturels mêmes y perdaient souvent leur chemin, et n'avaient alors, comme sur mer, d'autres guides que les étoiles, les vents et les oiseaux. Ils menaient une vie errante et pastorale, mais fort misérable; leur nourriture était une sorte de grain que la terre produisait sans culture, quelques herbes,

des lézards, des sauterelles séchées au soleil, dont l'ardeur est extrême dans une région qui est sous le tropique du cancer. Ils buvaient le lait de toutes sortes d'animaux, parce que l'eau est extrêmement rare; et par cette raison, lorsqu'ils allaient à la chasse, ils épargnaient les femelles. Ceux qui n'étaient pas éloignés de la mer se nourrissaient quelquefois de leur pêche; et lorsque les Portugais leur présentaient du blé, ils le dévoraient sans préparation. Le terroir était stérile. C'étaient des sables continuels, qui produisaient à peine quelques palmiers, et quelques figuiers sauvages. Ils n'avaient pour maisons que des tentes. Leurs habits étaient des peaux de bêtes. Les plus distingués portaient des alhaïks, qui sont une espèce de mauvais crépon, et les chefs d'autres étoffes un peu plus riches, mais dont la meilleure n'était pas bonne. Leur unique occupation était le soin de leurs troupeaux; leur langage et leurs caractères, les mêmes que sur les côtes de Barbarie, avec aussi peu de différence qu'il y en a du castillan au gallicien. Ils n'avaient point de roi, mais ils étaient divisés en clans ou en compagnies sous différents chefs. Fernandez, réduit en esclavage, avait obtenu la confiance et la protection d'un chef maure nommé Huade Mirmon, qui lui avait permis d'épier le retour de ses compatriotes, afin de se joindre à eux. Les Portugais, en retournant vers leur patrie, tuèrent quelques Maures au cap Blanc, et firent cinquante-cinq prisonniers.

Dinis Janez d'Agram, Alvaro Gil, et Mafoldo de Setubal, chacun avec sa caravelle, abordèrent dans l'île d'Arguim, où ils prirent sept Maures, qui les ai-

dèrent à faire quarante-sept autres prisonniers. Ils parcoururent ensuite la côte du continent pendant quatre-vingts lieues, et cette course ne leur produisit que cinquante esclaves ; mais ils perdirent dans l'île de las Garzas sept de leurs Portugais, qui furent surpris et tués par les Maures. Lancelot, qui avait déjà commandé une petite flotte, partit de Lagos avec quatorze vaisseaux et le titre d'amiral. Alvaro et Dinis Fernandez, Jean de Castille, et quantité d'autres, faisant voile en même temps à Madère avec treize vaisseaux, ils se trouvèrent ensemble au nombre de vingt-sept capitaines, dont neuf de la flotte de Lagos se détachèrent immédiatement pour gagner l'île d'Arguim, où Dinis Janez était encore. Il leur persuada de ruiner cette île pour venger la mort des sept Portugais qu'il y avait perdus. Mais les Maures, informés du danger, prirent la fuite. Il n'en resta que douze, dont huit furent tués, et quatre pris, avec perte d'un seul Portugais. Alvaro de Freytaz revint en Europe avec ses trois vaisseaux. Lancelot s'avança jusqu'à l'île de Tider, qui lui parut abandonnée ; mais, lorsqu'il se disposait à remettre à la voile, il découvrit plusieurs Maures qui le raillaient, par leurs grimaces, de n'avoir pu les trouver. Deux de ses gens, indignés de cette insulte, se jetèrent dans l'eau avec leurs armes, et gagnèrent la terre à la nage. Leurs compagnons, voyant les Maures prêts à les recevoir, sautèrent après eux pour les soutenir. L'action fut vive ; une partie des Maures fut tuée, et l'on en prit soixante. Suero da Costa quitta Lancelot avec trois vaisseaux, pour retourner en Portugal. Il prit neuf Maures dans un village du cap Blanc, et

parmi eux une femme qui le trompa fort adroitement. Elle lui promit une rançon fort considérable; étant traitée plus humainement sur cette promesse, elle choisit un instant pour se jeter dans les flots, proche de l'île de Tider; et rien ne put l'empêcher de gagner le cap à la nage. Lancelot, trouvant ses compagnons disposés à le suivre, forma le dessein de s'avancer jusqu'aux Assenages et aux côtes de la Guinée; mais, après quelques légères entreprises, il prit le parti de gagner l'île de Palma. Il toucha dans sa course à Gomera, où deux chefs des Maures, Piste et Brucho, qui avaient reçu quelques faveurs du prince Henri, lui en marquèrent vivement leur reconnaissance. Il leur découvrit son dessein; et, les ayant fait consentir à le suivre, ils abordèrent ensemble à l'île de Palma. Soixantedix esclaves qu'ils y enlevèrent, avec une grosse femme qui passait pour la reine d'une partie de cette île, furent l'unique fruit de ce voyage. On retourna à l'île de Gomera. Jean de Castille, peu content d'un si petit avantage, enleva indignement de ce lieu plus de vingt insulaires qui lui avaient accordé leur amitié et prêté leurs secours. Le prince Henri répara cet outrage en les renvoyant bien vêtus dans leur île.

Gomera et Palma appartiennent aux Canaries. Ces îles avaient été découvertes, en 1395, pour Henri III, roi d'Espagne; et vingt-deux ans après, en 1417, Jean de Béthencourt, gentilhomme français, obtint de Jean II, roi de Castille, la permission de les conquérir. Il subjuga celles de Lancerota, de Fuertaventura et de Ferro. Masiot de Béthencourt, son neveu, qu'il laissa pour les gouverner, se rendit maître de Gomera. Mais

Poncle, ayant fait un échange de cette conquête avec le prince Henri de Portugal, pour quelques terres de l'île de Madère, vint fixer son séjour dans cette île. Comme celles de Canaries sont au nombre de douze, et qu'il en restait huit à conquérir, c'est-à-dire la Grande Canarie, Palma, Graciosa, Inferno, Aleganza, Santa Clara, Rocca, et Lobos, le prince envoya dans le cours de l'année 1447 (1), sous la conduite de dom Ferdinand de Castro, une flotte de deux mille cinq cents hommes d'infanterie et de cent vingt lances, qui se répandirent dans tous ces lieux, et convertirent, suivant le témoignage des historiens portugais, un grand nombre d'infidèles. Mais les prétentions de l'Espagne firent abandonner cette entreprise. Dans la suite, Henri IV, roi de Portugal, donna les îles Canaries à dom Martin de Atayde, comte d'Antonguia. Enfin, par un traité d'Alphonse de Portugal et de Ferdinand de Castille, elles sont demeurées à l'Espagne. Les habitants de ces îles étaient gouvernés par un certain nombre de chefs. Leur religion n'était point uniforme. Au lieu d'armes de fer, ils se servaient de bâtons et de pierres. La partie supérieure de leurs habits était de peau, et le bas de feuilles de palmier de différentes couleurs. Ils se rasaient la barbe avec des pierres tranchantes. Leurs chefs avaient les prémices de toutes les vierges qui se mariaient. Les enfants étaient allaités par des chèvres. La nourriture commune des insulaires était le froment, l'orge, le lait, différentes sortes d'herbes, des lézards et des serpents.

(1) Antoine Galvam place cette expédition en 1427.

Lancelot, dans son retour en Portugal, découvrit la rivière d'Ovidech, à laquelle il donna le nom de Sana-ga, ou de Sénégal, de celui d'un Maure qu'il avait remis sur cette côte. On prenait alors cette rivière pour une des branches du Nil, parce qu'on avait été informé qu'elle venait de fort loin du côté de l'est. Étienne Alonzo la remonta dans une barque l'espace de quelques milles, et se saisit de deux jeunes nègres, qui lui furent disputés vigoureusement par leurs pères. Rodrigue Anez et Dinis Diaz furent ici séparés de la flotte par une grande tempête, et retournèrent heureusement en Portugal. Lancelot, tirant au cap Vert, aborda dans une île où il ne trouva que des boucs et des chèvres; mais il y découvrit ces trois mots français, gravés sur l'écorce d'un arbre : *Talent de bien faire*. C'était la devise du prince Henri. Elle exprimait ses grands desseins. Lancelot comprit à cette vue qu'il n'était pas le premier Portugais qui eût abordé dans ce lieu. Alvaro Fernandez y était venu de Madère. Tandis que Lancelot était à l'ancre, Gomez Perez se mit dans l'esquif pour côtoyer l'île, et jeta, vers quelques Maures qu'il aperçut, un petit miroir, avec une image de papier qui représentait un crucifix. Ils mirent l'un et l'autre en pièces, et ne répondirent que par une volée de pierres. Les Portugais étaient résolus de venger cette insulte; mais un furieux orage, qui dispersa leurs vaisseaux, suspendit les effets de leur ressentiment. Lorenzo Diaz arriva le premier en Portugal. Gomez Perez alla relâcher à l'embouchure de rio del Ouro, où il prit un esclave et quantité de loups marins. Les naturels de cette région lui parurent assez

traitables. Alvaro Freytas et Vincent Diaz prirent cinquante-neuf esclaves dans l'île de Tider. Dinis Fernandez et Palacanó en prirent soixante-huit au cap Sainte-Anne. Ces succès étaient légers, mais ils en annonçaient de plus grands. D'ailleurs, ils avaient peu coûté jusqu'alors au Portugal, puisqu'on n'avait perdu dans toutes ces expéditions que quinze ou vingt hommes, et un petit vaisseau dont l'équipage s'était sauvé.

CHAPITRE III.

Continuation des découvertes depuis le cap Vert jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

Avec quelque ardeur que les Portugais eussent poussé leurs entreprises, la crainte arrêta encore les plus braves. Des mers inconnues, des côtes désertes, ou des habitants pauvres et farouches, qui n'offraient aucun butin plus précieux qu'eux-mêmes, et qu'il fallait combattre ou surprendre pour faire un petit nombre d'esclaves, tel était encore l'objet des aventuriers ; et des avantages si médiocres laissaient trop de force aux grandes impressions du péril et de la crainte. Le projet de chercher un passage aux Indes par les mers d'Afrique, n'aurait pas eu sans doute plus de succès que celui d'en trouver un par les mers du Nord, si le courage invincible et les judicieuses réflexions du prince Henri n'eussent été capables de lui faire surmonter toutes sortes d'obstacles.

Nunno Tristan, pressé par les ordres de ce prince, s'avança un peu au sud du cap de Mastos, à soixante lieues au-delà du cap Vert. Il jeta l'ancre à l'embouchure d'une grande rivière, qu'il nomma rio Grande (1). Ayant entrepris de la remonter lui-même dans sa chaloupe, il découvrit bientôt une multitude de nègres dans treize barques, qu'ils nomment almadies: Il fut environné de ces barbares, qui lui lancèrent une nuée de flèches empoisonnées. La plus grande partie de ses gens fut tuée avant qu'il pût regagner son vaisseau, et ceux qui se présentèrent pour le secourir n'eurent pas un meilleur sort. Il avait reçu lui-même une blessure mortelle, dont il expira le même jour. Quatre de ses compagnons, échappés seuls de cette triste aventure, ramenèrent son vaisseau en Portugal, après avoir erré long-temps sans connaître leur route.

Alvaro Fernandez, neveu de celui qui avait découvert Puerto-Santo et Madère, fit le même voyage. Il alla quarante lieues plus loin que Tristan, mais presque avec autant d'infortune. Ayant débarqué dans un lieu qu'il croyait désert, il fut attaqué par un grand nombre de barbares, qui tuèrent plusieurs de ses

(1) M. J. Stanier Clarke, dans son ouvrage intitulé *the Progress of Maritime discovery*, 1803, in-4°, p. 221, prétend qu'il est ici question de la Gambie: il se trompe. La distance de cent quatre-vingts milles, ou soixante lieues marines, indique bien le rio Grande. Il ne faut point oublier que les premiers navigateurs, et, d'après eux, tous les géographes du commencement du seizième siècle, considéraient l'embouchure de la Gambie comme une des embouchures du Sénégal. M. Clarke, prenant la Gambie pour le rio Grande, termine à tort, selon nous, la navigation d'Alvaro Fernandez au capo Roxo.

gens, et qu'il ne mit en fuite qu'après avoir tué leur chef. Il s'avança ensuite jusqu'à la rivière de Tabites, à cent milles au sud du rio Nunno (1), où, pour surcroît de malheur, il tomba dans une autre troupe de nègres, qui le blessèrent lui-même, et qui le forcèrent de quitter le rivage. Gilianez partit dans le même temps avec dix caravelles, pour reconduire à Gomera les prisonniers que Jean de Castille avait enlevés injustement. S'il relâcha au cap Vert, ce ne fut que pour y être battu par les nègres, et pour y perdre cinq hommes. Comme il avait été plus heureux chez les Maures, il retourna dans l'île d'Arguim, où il enleva quarante-huit esclaves. En repassant à Palma, il prit deux femmes; mais cet enlèvement lui aurait coûté cher si Diego Gonzalez ne l'eût sauvé par des prodiges de valeur. Il tua seul sept insulaires, et leur chef, qui les conduisait avec une palme à la main, pour marque de sa souveraineté.

Peu après, en 1554 et 1555, fut fait ce voyage du Vénitien Cà-da-Mosto, qui le premier donna des renseignements sur Timbouctou et l'intérieur du Soudan; et s'avança au-delà du cap Vert jusqu'à la Gambie et au rio Grande. Nous reviendrons sur ce voyageur, lorsque dans le livre II de cette histoire nous donnerons l'analyse des premières tentatives des Vénitiens et des Génois sur cette partie de l'Afrique. Nous nous proposons seulement, pour le présent, de suivre

(1) Barros, déc. 1, liv. 1, xiv, t. 1, p. 121. Cette rivière de Tabites ne se trouve sur aucune carte; mais, d'après les distances données, on voit que c'est une de celles qui se jettent sur la côte située entre les îles des Idoles et la pointe des Matabons.

les Portugais dans le cours de leurs découvertes.

Gomez Perez, après avoir été trompé par quelques Maures de Rio-dol-Ouro, qui lui avaient promis une grosse rançon, se vengea de leur perfidie en faisant parmi eux quatre-vingts esclaves. L'année suivante, qui était 1448, Diego Gil Homen partit chargé des ordres du prince, pour établir quelque commerce avec les Maures de Messa, douze lieues au-delà du cap Guer, ou Geer, et non loin de Santa-Cruz. Il s'y procura cinquante esclaves nègres pour cinquante Maures qu'il rendit volontairement; et Jean Fernandez, qui était resté sans crainte chez les Assenages, se vit forcé de demeurer malgré lui sur cette côte. Homen rapporta de ce voyage un lion qui fit alors l'admiration de Lisbonne. Le bruit de tant d'expéditions n'ayant pu manquer de se répandre dans tous les états de l'Europe, Ballarte, gentilhomme danois, d'un mérite extraordinaire, et capable d'une grande entreprise, vint, avec la recommandation de son roi, offrir ses services au prince Henri de Portugal. Ferdinand Alonzo partait alors avec la qualité d'ambassadeur vers le roi du cap Vert. Le prince voulut qu'il fût accompagné de Ballarte. En prenant terre au cap, ils trouvèrent les habitants du pays armés pour s'opposer à leur descente. Mais les ayant fait assurer par deux nègres qu'ils venaient avec des intentions pacifiques, et que leur dessein n'était que de convertir et de civiliser leur nation, ils furent reçus fort humainement. Le farim, ou le gouverneur, les pria d'attendre sur la côte qu'il eût communiqué au roi la nouvelle de leur arrivée; et, dans l'intervalle, on commença pai-

siblement à commercer. Entre les richesses du pays, les nègres montrèrent quelques dents d'éléphants, ce qui fit naître à Ballarte une vive curiosité de voir quelques-uns de ces animaux en vie. Un nègre s'offrit à lui procurer cette satisfaction; mais une querelle étant survenue entre les rameurs du bateau qui le conduisait, et les nègres, Ballarte fut assassiné en s'efforçant d'apaiser le tumulte. Une si lâche trahison força les Portugais de se retirer, sans attendre l'arrivée du roi.

Le Portugal changea de maître dans le cours de la même année. Édouard étant mort après un règne fort court, Alphonse V, son fils, qui n'était âgé que de six ans, monta tranquillement sur le trône. Pendant sa minorité, dont il ne sortit qu'à l'âge de dix-sept ans, l'état fut gouverné par le prince Pedro, son oncle, et frère du prince Henri. Les différends qui s'élevèrent ensuite à la cour firent languir les découvertes, parce qu'elles commencèrent à se faire au nom du roi. Cependant la première démarche du jeune monarque fut d'accorder au prince Henri des lettres exclusives, qui portaient défense de passer le cap Bojador sans la permission de ce prince, et de lui donner le cinquième et le dixième de tous les biens qui venaient du même pays. L'année d'après, il lui permit de peupler les îles Açores; qui avaient été découvertes par Gonzalo Vello. On en compte neuf: Saint-Michel, Sainte-Marie, Jésus ou Tercère, Graciosa, Saint-George, Pico, Fayal, Flores, et Corvo, qui est la plus éloignée du côté de l'occident, comme Saint-Michel, Sainte-Marie, du côté de l'orient. Leur

latitude n'est pas fort différente, et c'est presque la même aussi que celle de Lisbonne. Le nom d'Agores (éperviers) leur vient du grand nombre d'oiseaux de cette espèce qu'on y aperçut en les découvrant. On trouva dans l'île de Corvo une statue équestre, couverte d'un manteau, mais la tête nue, qui tenait de la main gauche la bride du cheval, et qui montrait l'occident de la main droite. Il y avait sur le bas d'un roc quelques lettres gravées, qui ne furent point entendues; mais il parut clairement que le signe de la main regardait l'Amérique.

Le commerce d'or et de nègres qu'on avait commencé si heureusement aux îles d'Arguim, fit naître au nouveau roi de Portugal la pensée de bâtir dans une de ces îles un fort qui porta le nom d'Arguim. Suero Mendez, qui en obtint le gouvernement, acheva cet ouvrage en 1461. Mais dès l'année 1455, Cà-damosto avait trouvé des constructions dans l'île d'Arguim, exécutées par les ordres de l'infant don Henri. Ce fut l'année 1462, si l'on en croit les historiens, qu'un Génois, nommé Antonio de Noli, qui avait été envoyé au roi Alphonse par la république, découvrit les îles du cap Vert. Il aperçut aussi l'île de Mayo, à laquelle il donna ce nom, parce qu'il y était arrivé le premier jour de mai. Le jour suivant il en vit deux autres, qu'il nomma Saint-Jacques et Saint-Philippe. Les autres îles du cap Vert se nomment Fuego, Brava, Bonavista, Sal, Saint-Nicolas, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Saint-Antoine. Elles portent en général le nom de cap Vert, parce qu'elles ne sont qu'à cent lieues de ce cap, à l'occident. Pedro de Cintra et

Suero de Costa allèrent cette année jusqu'à Sierra-Leone.

Ce récit des historiens portugais n'est pas exact dans toutes ses parties, et nous verrons ci-après que, dès l'année 1456, Cà-da-Mosto avait découvert les îles du cap Vert, et leur avait donné des noms; mais Noli compléta cette découverte faite par Cà-da-Mosto, et au lieu de quatre îles signalées par ce dernier, il en reconnut dix de différentes grandeurs.

L'année 1463 fut la dernière du prince Henri, auteur et fondateur immortel de toutes les découvertes, mais particulièrement de celles du sud et de l'est. On nous a conservé jusqu'aux traits de sa figure et de son caractère. Sa taille était bien prise, ses jambes grosses et robustes, son teint fort blanc, ses cheveux rudes et épais, sa contenance terrible pour ceux qui n'étaient point accoutumés à le voir; car il était peu sujet à la colère, et dans ses plus grands emportements il conservait toujours de l'empire sur sa passion. Le fond de son humeur était une gaieté raisonnable. Personne n'était plus circonspect et plus réservé que lui dans ses discours. Simple dans ses habits, patient dans l'embarras des affaires, ferme et courageux dans le danger, versé dans les sciences, et sans contredit le premier mathématicien de son temps : extrêmement libéral, zélé pour la religion, sans que parmi tant de vertus on lui ait reconnu particulièrement aucun vice. Il vécut dans le célibat, et l'on n'a point appris qu'il se fût jamais lassé de la continence. Enfin l'opinion qu'on avait de son mérite et de sa prudence, lui fit conserver pendant toute sa vie beaucoup d'auto-

rité. Ce court éloge était dû dans cet ouvrage à la mémoire d'un si grand prince. Ses découvertes s'étendirent depuis le cap de Non jusqu'à Sierra-Leone, c'est-à-dire du vingt-neuvième degré de latitude du nord, au huitième degré. Il mourut au cap de Sagres, dans sa soixante-septième année, et son tombeau se voit encore dans l'église de Batalla, avec celui du roi son père.

On commençait à fonder de si grandes espérances sur le commerce de la Guinée, qu'en 1469, Fernand Gomez le prit à ferme du roi, pour la somme de cinq cents ducats, pendant l'espace de cinq ans; somme légère quand on la compare au profit de ces derniers temps, mais considérable pour ceux qui n'avaient encore recueilli de tant d'entreprises et d'expéditions que des fruits si médiocres. Fernand Gomez s'engageait, par un article de ses conventions, à pousser ses découvertes cinq cents lieues plus loin. En 1471, le commerce de l'oro de la Mina, ou de l'or de la mine, fut découvert au cinquième degré de latitude, par Jean de Santeren, et par Pedro de Escalone. Ils allèrent jusqu'au cap de Sainte-Catherine, trente-sept lieues au-delà du cap de Lope Gonzalez, à deux degrés et demi de latitude méridionale. Fernando Po découvrit l'île qu'il nomma Hermosa ou Formosa, ou la Belle, mais qui prit ensuite son propre nom, tandis que plus au nord le cap et la rivière conservèrent le nom de Formose. La dernière découverte, sous le règne d'Alphonse, fut celle du cap Sainte-Catherine, qui prit ce nom du jour auquel il fut découvert. Il s'en était fait d'autres avant celle-ci, comme celle de

la côte d'où fut apportée cette substance que les Italiens, connaissant mieux sa valeur que son nom, appelèrent d'abord graine du Paradis. Ils la reçurent des Maures de cette partie de la Guinée, qui, traversant le pays de Mandinga et les déserts de la Libye, la portèrent au port de Mundibarca, dans la Méditerranée. On avait découvert aussi dans le même temps les îles de Saint-Thomas, Anno Bueno et Principe, qui avaient été négligées, parce que le roi était alors occupé d'une guerre en Mauritanie. Il paraît que ces nouvelles découvertes avaient fait alors bien peu d'impression, puisqu'en 1525, Garcie de Loaysa, chevalier de Malte, étant arrivé aux îles Moluques, par une autre route, avec une flotte espagnole, y trouva des Portugais, avant qu'on sût en Portugal qu'il y en eût dans ces lieux. Et le même amiral s'étant avancé au second degré de latitude méridionale, jusqu'à l'île de Saint-Matthieu, qu'il trouva déserte, y remarqua néanmoins plusieurs traces des Portugais; car, sans compter divers arbres fruitiers, et quelques troupeaux apprivoisés, il lut sur l'écorce d'un arbre une inscription qui lui apprit que les Portugais avaient été dans cette île dix-sept ans auparavant. Ils y avaient joint la célèbre devise du prince Henri, *talent de bien faire*, suivant l'usage des matelots de leur nation, qui laissaient ce témoignage de leur arrivée dans tous les lieux où ils abordaient.

En 1479, un traité de commerce fut signé le 4 septembre à Alcazoves, entre Ferdinand de Castille et Alphonse roi de Portugal. Par ce traité, le commerce de la Guinée et de toute la côte occidentale d'Afrique,

et la conquête de Fez, furent garantis au Portugal. Les îles Canaries furent cédées à l'Espagne.

Jean II, fils d'Alphonse, et son successeur, en 1481, observant que les richesses des pays découverts apportaient une augmentation considérable à son revenu, et connaissant par expérience les profits de la Guinée, que son père lui avait accordés pour l'entretien de sa maison, fit élever un fort dans cette partie de la côte où s'exerçait le commerce de l'or, qui se nommait Saint-Jorçe-da-Mina ou Saint-George-de-Mina, du nom du saint sous l'invocation duquel on le plaçait, et du nom de la côte où il était placé. Il équipa, pour l'exécution de cette entreprise, douze vaisseaux, qui furent chargés de tous les matériaux nécessaires, avec des provisions pour six cents hommes, dont cinq cents étaient soldats, et le reste ouvriers. Diego de Azambusa, qui eut le commandement de cette flotte, entreprit à son arrivée de cimenter la paix qui avait été conclue quelque temps auparavant avec les habitants du pays. Il communiqua d'abord ses intentions au prince, qui se nommait Karamansa ou Kasamansa. Ensuite, ayant débarqué sans opposition, il prit possession du lieu, et fit élever sur un arbre les armes du Portugal. Le roi nègre se rendit sur la côte, accompagné d'un grand nombre de ses sujets, qui étaient nus jusqu'à la ceinture, ayant le reste du corps couvert de feuilles de palmiers, et des peaux de singes qui leur pendaient au long des cuisses. Ils étaient tous armés, les uns de boucliers et de javelots, les autres d'arcs et de flèches. Plusieurs avaient pour casques des peaux autour de la tête, ce qui ren-

daît leur figure ridicule plutôt que terrible. Le roi avait les jambes et les bras couverts de plaques d'or. Il portait une chaîne autour du cou, et de petits grelots attachés à sa barbe. Devant lui marchait un grand nombre d'instruments, plus bruyants qu'harmonieux, tels que des sonnettes, des trompettes de cornes, et d'autres puérités inconnues aux Portugais. Il s'approcha pompeusement du chef des Européens. Sa contenance paraissait composée à la douceur et à la joie. Il lui prit la main, en signe de paix. Son premier officier fit la même chose. Après les premières cérémonies, Azambusa s'étendit sur les motifs de son voyage, en commençant par celui de la religion. Il assura les Africains que le principal dessein de son roi était de les instruire de la foi chrétienne; il en releva les avantages; et il finit par demander la permission de bâtir une maison pour loger ses gens: il entendait un fort, pour tenir les barbares dans la soumission. « Je ne prétends point, dit un auteur portugais, persuader au monde que notre unique dessein fût de prêcher, pourvu qu'on se persuade que le commerce n'était pas non plus notre seul motif. »

L'amiral fut écouté avec beaucoup d'attention, et les offres de religion furent acceptées; mais la proposition de bâtir un logement ou un fort, fut rejetée sans exception. La grossièreté des nègres n'empêche point qu'ils n'entendent leurs intérêts. Azambusa redoubla ses instances. Enfin le roi nègre donna son consentement et se retira. Aussitôt les ouvriers portugais se mirent à briser un roc pour commencer leur

travail. Les nègres, qui faisaient de ce roc un des objets de leur culte, se crurent insultés, et chassèrent les ouvriers. Azambusa prit le parti le plus sage, qui était de les apaiser par des présents de peu de valeur. Le fort s'acheva. Il fut nommé Saint-George, à cause de la dévotion particulière que le roi de Portugal avait pour ce saint. Dans peu d'années, s'étant fort accru, il obtint le titre et les privilèges d'une ville. Azambusa s'y établit avec soixante hommes, et renvoya sa flotte chargée d'or. Il demeura trois ans gouverneur de cette colonie, et remit son office avec honneur; exemple, s'il faut s'en rapporter à l'auteur portugais, rare dans sa nation, et dont Azambusa fut récompensé.

Quoique le roi Jean fût plus déterminé que jamais à chercher une route par mer pour le commerce des épiceries, il s'avisa de craindre que les autres princes de l'Europe n'en voulussent partager quelque jour les avantages avec lui, sans avoir eu part à la dépense. Dans cette idée, il cacha d'abord soigneusement les progrès des découvertes des Portugais. De là provient la difficulté ou plutôt l'impossibilité d'en tracer l'histoire avec précision ou exactitude, après le temps qui suit immédiatement la mort du prince Henri. Jean fit en outre déclarer, en 1484, à toutes les cours des princes chrétiens, que ceux qui lui fourniraient des hommes pour faire des conquêtes sur les infidèles, recevraient un retour proportionné à leurs avances. Mais on regardait encore son entreprise sinon comme chimérique, du moins comme incertaine et sujette à mille dangers. Tout le monde fermant l'oreille à ses

offres, il s'adressa au pape, pour faire confirmer la première donation du saint-siège; et non-seulement cette demande lui fut accordée, mais il obtint qu'aucun autre prince n'aurait la liberté de faire des découvertes de l'occident au levant, et que tout ce qui serait découvert par d'autres nations que la sienne, appartiendrait au roi de Portugal. Il ne considérait pas qu'on pouvait faire des découvertes du levant à l'occident, comme de l'occident à l'orient, et qu'une donation dans ce sens pourrait nuire quelque jour à son domaine dans les Indes orientales. En effet l'on verra, dans la suite de cette histoire, que ce fut le cas des Portugais.

Depuis la donation du saint-siège, le roi de Portugal prit le titre de seigneur de la Guinée. Jusqu'alors l'usage avait été de planter des croix de bois dans les pays nouvellement découverts; mais le roi donna ordre qu'à l'avenir on portât de grosses pierres, sur lesquelles fussent écrits son nom, et celui du capitaine, avec l'année de l'expédition. Diego Cam fut le premier qui exécuta ce nouveau règlement. En 1484, il passa le cap Sainte-Catherine, dernière découverte du roi Alphonse; et s'étant avancé jusqu'à la rivière de Congo, que les habitants nomment Zayre, il ne fit pas difficulté de la remonter, et de pénétrer assez loin dans les terres. Les deux rives lui présentèrent quantité de nègres, mais qui ne furent point entendus par ceux de quelques autres régions qu'il avait avec lui. Il comprit néanmoins, par leurs signes, qu'ils avaient un roi, dont la résidence était fort éloignée. Il lui envoya des présents; et, s'ennuyant enfin d'attendre

trop long-temps le retour de ses députés, il remit à la voile, avec quelques nègres qu'il emmena sans violence. Le roi Jean fut si satisfait de les voir, que les ayant comblés de caresses et de présents, il renvoya Cam avec eux, pour lier un commerce durable avec leur nation. Cam les rendit à leur prince, et reçut fidèlement les Portugais qu'il avait laissés derrière lui. Il fit des propositions qui furent écoutées; mais donnant au roi de Congo quelque temps pour se déterminer, il continua ses découvertes jusqu'au vingt-deuxième degré de latitude méridionale. A son retour, il trouva la cour de Congo si bien disposée, qu'après lui avoir témoigné beaucoup d'affection pour les Portugais, et de penchant pour leur religion, le roi choisit quelques-uns de ses principaux sujets, qu'il le pria de mener en Portugal, et de faire baptiser, pour les renvoyer à Congo, avec des ministres de l'évangile. Ils reçurent le baptême à Beja. Le roi et la reine servirent de parrains à leur chef, qui se nommait Zakouta, et lui donnèrent le nom de dom Juan. Les autres reçurent la même faveur des principaux seigneurs portugais, dont ils prirent les noms et les surnoms.

Entre le fort Saint-George et Congo se trouve le royaume de Benin, dans lequel on n'avait point encore pénétré. Le roi de cette grande région, jaloux des avantages qu'il voyait tirer à ses voisins du commerce des Portugais, feignit de l'inclination pour le christianisme, et demanda des missionnaires pour l'instruire. On s'empressa de lui en accorder; mais il parut bientôt que la religion avait eu moins de part à

son zèle que l'avarice. On apprit qu'il achetait des esclaves chrétiens, et les Portugais mêmes ne se firent pas un scrupule de lui en vendre, après les avoir fait baptiser. Ce scandaleux commerce dura jusqu'au règne de Jean III, prince religieux, qui le défendit sous de rigoureuses peines. « Le ciel, dit un historien portugais, qui récompense la vertu au centuple, permit, pour s'acquitter envers ce prince, qu'on découvrit une nouvelle mine d'or, au-dessous de celle de « Saint-George. »

On apprit des ambassadeurs du roi de Benin, qui étaient venus demander des missionnaires en Portugal, que deux cent cinquante lieues au-delà de leur pays, régnait un prince fort puissant, dont le nom était Ogane, si redouté par la grandeur de ses forces, que pour s'assurer du repos dans leurs états, les rois de Benin recevaient de lui une sorte d'investiture, qui consistait dans une longue croix de cuivre, de la forme des croix de Saint-Jean de Jérusalem, et travaillée fort curieusement. On envoyait de Benin un ambassadeur avec de riches présents, pour solliciter ces marques de la royauté; mais il ne voyait jamais Ogane, qui ne parle que derrière un rideau, et qui découvre seulement un de ses pieds à la fin de l'audience, pour marquer qu'il accorde ce qu'on lui demande. Les Portugais s'imaginèrent que ce puissant monarque devait être le Prêtre-Jean, parce que diverses relations lui attribuaient la même puissance et les mêmes formalités.

En 1486, ils équipèrent deux vaisseaux et un aviso pour parvenir, par mer, en tournant autour de l'Afrique, aux états du Prêtre-Jean. Le commandement de

cette expédition fut donné à Barthélemi Diaz ; le second vaisseau était commandé par Juan de Infant ; et Pedro Diaz , frère de Barthélemi , eut le commandement de l'avis. La famille des Diaz était déjà célèbre dans l'histoire des découvertes , puisque Juan Diaz avait été un des premiers qui eût doublé le cap Bojador , et Laurent Diaz était le premier parvenu à la baie d'Arguim. Barthélemi Diaz mit à la voile vers la fin du mois d'août , et cingla directement vers le sud. Arrivé à cent vingt lieues au-delà du point visité par les derniers navigateurs , il érigea sur la côte d'Afrique une croix avec les armes de Portugal. Selon les historiens portugais , cette première croix fut à Sierra-Pedra , à vingt-quatre degrés et demi (1) de latitude sud ; ce point n'est point facile à déterminer , aujourd'hui que cette côte est encore très-imparfaitement connue. La latitude donnée par les auteurs portugais le porte un peu au nord de la baie de Saint-Thome , et près d'une petite île que les cartes marines anglaises désignent sous le nom d'île Bird ou d'île d'Oiseau. Cependant une carte portugaise manuscrite , dressée au commencement du seizième siècle , et à une époque peu éloignée de la découverte de Diaz , qui est en notre possession , nous fait voir la position de Sierra-Parda , succédant immédiatement et à peu de distance au sud de capo Serra , au nord d'angra Ilheo ou Valvish bay , et près du lieu où nos cartes modernes placent Farilhoens ; à vingt-deux degrés et demi de latitude sud. En 1786 , c'est-à-dire exactement quatre siècles après le

(1) Barros , déc. 1 , liv. III , ch. IV , p. 186 , dit 24° sud.

voyage de Barthélemi Diaz, sir Home Popham et le capitaine Thompson, en explorant cette même côte d'Afrique, aperçurent sur un roc près d'Angra-Pequena ou la Petite-Baie, à vingt-six degrés trente-sept minutes de latitude, une croix de marbre avec les armes de Portugal, dont l'inscription n'était pas lisible (1). Nous ne croyons pas que cette croix soit celle que Diaz avait érigée, et nous préférons nous en rapporter à la carte que nous avons citée comme au témoignage le plus rapproché et le plus authentique; d'autant plus que ce témoignage se concilie avec l'histoire des précédentes découvertes. En effet, il est dit que Diaz s'avança à cent vingt lieues au-delà du point visité par le dernier navigateur; ce dernier navigateur était Diego, dont les découvertes ne s'étendirent pas au-delà du cap Negro, et les cent vingt lieues au sud ne peuvent nous porter plus bas que le point fixé par la carte portugaise.

Quoi qu'il en soit de cette discussion, que l'on pardonne en faveur de l'intérêt du sujet, les historiens portugais, continuant le récit de la navigation de Diaz, nous apprennent qu'après avoir érigé cette croix à Sierra-Pedra, il osa prendre le large et prit la résolution de faire un grand trajet sans toucher terre; si bien que lorsqu'il aborda pour la première fois, il se trouvait à quarante lieues à l'est du cap qu'il cherchait à doubler, et qu'il avait passé sans l'apercevoir. L'escadre fit voile en vue d'une baie qu'on nomme Des-los-Vaqueros, baie des Vachers, à cause de la grande quantité de vaches qu'on vit sur la côte; c'est aujour-

(1) Major Rennel, *Geogr. of Herodotus*, p. 698.

d'hui Vlesch bay ou Vaccas-bay près Rio-Fermoso ou la rivière Gaurits. En continuant leur voyage, les Portugais touchèrent à une petite île ou roche qui fut nommée Pennol de Cruz ou Santa-Cruz, parce que Barthélemi Diaz y fit construire une colonne et une croix en pierre. Il avait eu la précaution d'emmener avec lui des nègres richement habillés qu'il mettait à terre, afin de donner aux natifs une haute idée des richesses des Portugais. On avait pourvu ces nègres de diverses denrées, et ils étaient chargés de trafiquer avec les natifs, de prendre des renseignements, et surtout de s'enquérir du royaume du Prêtre-Jean. De l'île de la Cruz, qui porte encore ce nom et se trouve dans la baie d'Algoa, Barthélemi Diaz continua de s'avancer vers l'est sans se douter encore qu'il eût franchi le cap qui termine l'Afrique au sud. Parvenue vingt-cinq lieues plus loin, l'escadre entra dans une rivière qui, ayant été découverte par le commandant du second vaisseau, fut, par cette raison, nommée Rio-del-Infante; c'est aujourd'hui Groote-visch-River, ou la Grande rivière des Poissons. Barthélemi Diaz fut découragé en voyant la côte se prolonger indéfiniment vers l'est; et désespérant de tourner l'Afrique au sud, il céda aux instances de son équipage, et résolut enfin de s'en retourner. Il y était d'ailleurs contraint par la nécessité; ses provisions étaient épuisées, et il s'était trouvé séparé de l'avis commandé par son frère, qui aurait pu lui en fournir. A peine Barthélemi Diaz et ses compagnons eurent-ils navigué quelques milles à l'ouest, qu'ils furent saisis de surprise et de joie en apercevant ce cap si redouté, si désiré, si long-temps cher-

ché, et qu'à cause des brouillards qui le dérobaient et de l'éloignement où ils se trouvaient, ils n'avaient point aperçu lorsqu'ils l'avaient doublé pour la première fois. Ils y élevèrent une croix et la dédièrent à saint Philippe. Pour comble de satisfaction, ils retrouvèrent leur aviso; sur neuf hommes il n'en restait plus que quatre, les autres avaient été massacrés par les noirs; et sur les quatre qui restaient, un d'eux, Fernand Cobazzo, expira de joie en revoyant ses compatriotes. Les découvertes de Diaz s'étaient arrêtées à environ sept degrés à l'est du cap des Aiguilles. A son retour, dans la relation qu'il fit de son voyage à Jean II, il s'étendit sur les dangers qu'il avait courus et les tempêtes qui l'avaient assailli pour doubler le cap immense inconnu avant lui, et il annonça qu'il l'avait nommé cabo Tormentoso, cap des Tempêtes; le roi, mieux inspiré et charmé de cette découverte, répliqua: « Qu'il soit nommé plutôt cap de Bonne Espérance »; et ce nom lui est resté.

CHAPITRE IV.

Les Portugais entreprennent de découvrir, par terre, les Indes orientales. Circonstances de leurs premiers établissements dans les royaumes de Mandinga, de Guinée et de Congo.

AVANT le départ de Diaz, le roi de Portugal avait envoyé un religieux franciscain, nommé Antonio de Lisboa, pour chercher par terre une route aux Indes

orientales : mais n'ayant aucune connaissance de la langue arabe , ce religieux était revenu avec les compagnons de son voyage , sans avoir été plus loin que Jérusalem. La découverte du cap de Bonne-Espérance sembla propre à faire renaître un projet si mal exécuté. Le roi choisit deux hommes de sa maison , Pedro de Covilham et Alonzo de Payva , dont il avait mis l'habileté et le courage à l'épreuve dans d'autres occasions. Ils entendaient tous deux l'arabe. Leur commission était de découvrir les états de Prêtre-Jean , et le pays d'où venaient les drogues et les épices qui avaient fait si long-temps le commerce des Vénitiens. Ils devaient aussi s'informer si la navigation était possible , du cap de Bonne-Espérance aux Indes orientales , et prendre des mémoires sur tout ce qui avait quelque rapport à cette entreprise. On leur donna une carte , tirée de la mappemonde de Calsadilla , évêque de Vyseu et savant astronome , avec cinq cents écus , et des lettres de crédit pour de plus grosses sommes , s'ils en avaient besoin dans les pays étrangers. Ils partirent de Lisbonne au mois de mai 1487 ; leur route fut par Naples et par l'île de Rhodes , qui appartenait encore aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. De là , s'étant rendus à Alexandrie , ils gagnèrent le Caire , sous la qualité de marchands. Une caravane de Maures de Fez et de Tremisen les conduisit à Tor , sur la mer Rouge , au pied du mont Sinaï , dans l'Arabie Pétrée , où ils furent informés du commerce de Calcut. Ayant fait voile ensuite à Aden , hors du golfe , ils se séparèrent , Covilham pour prendre le chemin de l'Inde , et Payva celui de l'Éthiopie et de l'Abyssinie ; après être con-

venus du Caire pour leur rendez-vous. D'Aden, Covilham se rendit à Cananor, dans un vaisseau de cette ville; ensuite à Goa. La mer des Indes vit pour la première fois un Portugais. Il reprit sa route par Sofala, sur la côte orientale d'Afrique, pour y visiter les mines d'or. Ce fut là qu'il acquit la connaissance de l'île de Saint-Laurent, que les Maures nommaient l'île de la Lune, si connue depuis sous le nom de Madagascar. De Sofala il revint à Aden. Enfin étant arrivé au Grand-Caire, il y trouva des lettres du roi Jean, qui l'informaient de la mort de son compagnon. Elles avaient été apportées par deux Juifs, Rabbi Abraham de Beja, et Joseph de Lamega : Covilham renvoya le dernier en Portugal pour informer le roi du succès de son voyage; et se faisant accompagner de l'autre, il reprit la route de Tor, et de là celle d'Aden. La fameuse ville d'Ormuz, dont il entendit vanter le commerce, lui parut propre à multiplier ses lumières; il y fit voile; il y employa quelque temps à ses observations. Rabbi Abraham l'ayant quitté pour suivre les caravanes d'Alep, il retourna par la mer Rouge, d'où il se rendit enfin à la cour de Prêtre-Jean (1), c'était le nom qu'on donnait alors au monarque de l'Abysinie. Covilham réussit tellement bien auprès de ce monarque, et lui devint si nécessaire que, soit par force, soit par adresse, il l'obligea à demeurer dans ses états et à y finir ses jours. Covilham eut cependant le bonheur de revoir encore ses compatriotes avant de mourir, lorsque, en 1525, dom Rodrigue de Lima

(1) Ce n'est point ici le lieu d'examiner les divers sentiments sur ce nom.

fut envoyé en ambassade en Abyssinie. Pendant que Covilham résidait à la cour du roi des Abyssins, ce dernier fit partir pour l'Europe un prêtre éthiopien nommé Lude Marc, qui se rendit d'abord à Rome, et de Rome en Portugal. Les informations qu'il donna au roi firent revivre toutes les espérances des Portugais. Il fut renvoyé en Afrique avec des instructions pour l'établissement d'une correspondance entre les deux cours.

Avant que Lude eût quitté Lisbonne, il y vit arriver Bemoi, prince de Jalofs, que de puissants intérêts y avaient conduit. Biran, son frère, qui régnait dans le pays de Jalofs, l'avait nommé son successeur, par la seule opinion qu'il avait de son mérite. Il avait un autre frère nommé Sibeta, qui, dans la jalousie de cette préférence, tua Biran et se saisit du gouvernement. Bemoi fit quelque résistance avec le secours de Gonzalo Coello, que le roi Jean lui avait envoyé dans l'espérance de le convertir à la religion; mais les délais qu'il trouva le moyen d'apporter à sa conversion le rendirent suspect, et Coello reçut ordre de l'abandonner. Cependant il justifia ses intentions, et les Portugais furent contents de ses excuses. La fortune ne l'ayant pas mieux traité, il perdit une bataille qui le força de se retirer en Portugal, pour y solliciter de nouveaux secours. On commença par l'instruire des principes du christianisme, lui et vingt-quatre de ses principaux sujets qu'il avait amenés à sa suite. Il fut baptisé. Le roi Jean lui donna son nom, et pour armes une croix d'or en champ d'azur, avec le cimier de Portugal. Il fit hommage au roi, pour tous les états

qu'il devait posséder. Toutes ces cérémonies furent accompagnées des plus grandes marques de joie. Les Portugais firent éclater leur magnificence par des fêtes; et Bemoi, avec son cortège, leur donna le spectacle de diverses courses à cheval et à pied, montant à cheval et descendant avec une agilité surprenante, galopant debout sur la selle, et ramassant à terre un caillou, dans la plus grande vivacité de la course. Enfin, lorsqu'il fut près de retourner dans ses états, le roi lui fournit vingt caravelles bien armées, pour aider à son rétablissement, et pour bâtir un fort sur la rivière de Sanaga ou Sénégal (1).

Le pays des Jalofs est situé entre deux fameuses rivières, la Gambia ou Gambie, et le Sanaga ou Sénégal. Celle-ci prend différents noms dans les divers pays qu'elle parcourt, et forme quantité d'îles, dont la plupart ne sont habitées que par des bêtes sauvages. Elle est navigable l'espace de cent cinquante lieues, jusqu'à l'endroit où, tombant d'une chaîne de rochers perpendiculaires, elle forme dans sa chute une arcade sous laquelle on peut passer à sec. Cette cascade cause un bruit terrible, mais produit un des plus beaux spectacles de la nature. La Gambie roule plus d'eau que le Sanaga, dans un cours d'environ cent quatre-vingts lieues. Ce fleuve n'est pas navigable dans toute cette étendue; mais quoiqu'il reçoive plusieurs rivières du pays de Mandinga, il a moins d'impétuosité que le Sanaga. Ces deux fleuves ont une abondance surprenante de toute sorte de poissons, sans parler des crocodiles, des

(1) Barros, déc. 1, liv. III, ch. VI, VII et VIII, t. 1, p. 200 à 213.

chevaux marins, et des serpents ailés (1). Leurs bords sont peuplés d'éléphants, de buffles, de sangliers, et d'autres animaux aussi étonnants par leur grosseur que par leur nombre et par la variété de leur forme. Les eaux de la Gambia et du Sanaga causent le vomissement quand on les mêle ensemble, et n'ont aucun effet prises séparément. Au sud-est le pays que les nègres nomment Guine ou Genne (2).

C'est dans cette partie de l'Afrique qu'est situé le grand cap, auquel on a donné le nom de cap Vert, vers le quatorzième degré de latitude nord. Le pays s'étend à l'est environ cent soixante-dix lieues. Il est nommé Dengueh par les Jalofs. Là sont aussi les Toucoures, les Sargoles, les Foullus, les Azanages, les Brabans, les Tigourares, les Ludayas. Plus dans l'intérieur est le pays de Zimbala, et le royaume de Tamgouboutou (Tombouctou), qu'on nomme aussi Iça (Issa), et qui s'étend loin vers l'orient (3). Il est fertile, et rempli d'habitations ou de villes fort peuplées. Les marchands du Grand-Caire, de Tunis, d'Oran, de Tremisen, de Fez, de Maroc, et d'autres lieux, fréquentent beaucoup Tomboutou ou Tombouctou, qui est comme le dépôt de l'or de Mandinga. Ce fut ce motif qui porta le roi Jean à bâtir un fort sur la rivière de Sanaga. Les vingt caravelles étaient commandées par dom Pedro Vaz de Cunna. Elles abor-

(1) Ces serpents ailés ne paraissent dans aucun voyageur.

(2) Barros, déc. 1, liv. cxv, ch. viii, t. 1, p. 215. On reconnaît ici le Genni de Mungo-Park.

(3) Barros, t. 1, p. 213. Ces premiers renseignements sur l'intérieur de l'Afrique, puisés par Barros dans les anciennes relations, sont d'un grand intérêt, et nous y reviendrons dans la suite.

dèrent heureusement avec Bemoi, et l'on commença aussitôt à construire le fort. Mais soit par la crainte de quelque trahison, soit par celle d'être arrêté trop long-temps dans un pays barbare, l'amiral portugais tua lâchement le malheureux Bemoi, dans la vue, dit nettement l'historien portugais, qui n'épargnè jamais les coupables de sa nation, de cacher par un crime si honteux une lâcheté encore plus odieuse, celle d'être retourné en Europe sans avoir achevé son ouvrage. Ainsi, toutes ces préparations n'aboutirent à rien.

L'ambassadeur du roi de Congo, bien instruit des principes de la religion, fut renvoyé dans son pays, en 1489, avec trois vaisseaux. Les Portugais y furent reçus agréablement par un vieux seigneur nommé Manisons, qui demanda le baptême et le reçut sous le nom de Marmel. Son fils prit celui d'Antonio. Les nègres assistèrent au nombre de vingt-trois mille à cette cérémonie; et le roi même, qui était neveu de Manisons, loin de condamner sa conduite, augmenta considérablement son bien, et fit détruire les images profanes dans toute l'étendue de son empire. Ce monarque faisait sa résidence à Ambasso Congo, ville éloignée de la mer d'environ cinquante lieues. Il y reçut Ruy de Sousa, commandant des Portugais, assis dans un fauteuil d'ivoire, sur un trône fort orné. Le roi nègre était nu de la ceinture en haut, le reste du corps enveloppé d'une pièce de damas bleu céleste. Il portait un bracelet de cuivre au bras gauche, et sur ses épaules pendait une belle queue de cheval, qui est chez ces barbares la marque de la royauté. Sa tête était couverte d'un bonnet en forme

de mitre , composé d'un tissu de feuilles de palmier , mais avec tant d'art , qu'on l'aurait pris pour du velours ciselé. Non-seulement il accorda la permission de bâtir une église ; mais , embrassant lui-même le christianisme avec une partie de ses sujets , il reçut le baptême dans une assemblée de plus de cent mille hommes , qui étaient attirés tout à la fois par la curiosité , et par les préparatifs d'une guerre contre quelque état voisin. Le roi se fit nommer Jean , et la reine , Éléonore , à l'honneur du roi et de la reine de Portugal. Il marcha de la cérémonie du baptême au combat , avec quatre-vingt-trois mille hommes , et vainquit glorieusement ses ennemis.

Le prince , son fils , qui était occupé à la guerre , fut baptisé à son retour , et prit le nom d'Alphonse. Mais Panso Aquitimo , second fils du roi , ne voulut point changer de religion ; et le roi même , offensé qu'on ne lui accordât qu'une femme , résolut de laisser la couronne à ce fils ; au préjudice de son aîné , qui demeura ferme dans sa conversion. Alphonse se trouvait banni de la cour à la mort de son père ; mais il y retourna aussitôt , et fut reconnu pour successeur. Aquitimo eut recours à l'épée. Il fondit avec des troupes nombreuses sur son frère , qui n'avait autour de lui qu'un petit nombre de chrétiens , nègres et portugais. Cependant l'usurpateur fut battu et fait prisonnier. Alphonse , que sa conversion n'avait pas rendu plus humain , lui fit ôter la vie. Il n'eut pas de peine à rétablir la paix. Il détruisit toutes les idoles de son pays ; il étendit son nouveau culte avec beaucoup de zèle ; il envoya ses fils , ses petits-fils et ses

neveux en Portugal, pour y faire leurs études. Deux de ces jeunes princes furent élevés à la dignité épiscopale, pour servir de soutien à la religion dans leur patrie. En mémoire de la défaite de son frère, et des autres circonstances que j'ai rapportées, le roi prit pour armes une croix de gueule, fleurie d'argent, entre deux croix pattées, chargées des armes de Portugal.

Au commencement de l'année 1493, on vit arriver dans la rivière de Lisbonne Christophe Colomb, qui revenait du Nouveau-Monde par lui découvert, et où ses services avaient été employés par le roi d'Espagne, ou plutôt par la reine. Il rapportait quelques habitants de ces régions, de l'or, et d'autres richesses. Ce grand homme avait offert, quelque temps auparavant, ses lumières au roi de Portugal, qui regrettait alors de ne les avoir pas employées, et qui traita Colomb avec beaucoup de considération. Quelques-uns de ses courtisans lui proposèrent de le faire tuer, autant pour le punir de quelques discours hardis qui lui étaient échappés, que pour dérober aux Espagnols le fruit de ses découvertes. Mais le roi prit le parti de le congédier avec honneur. Cependant il lui resta beaucoup d'agitation sur tout ce qu'il avait entendu des succès de Colomb, dans la crainte qu'ils ne regardassent les pays où les droits du Portugal s'étendaient par la donation du Saint-Siège, et que ses sujets cherchaient depuis si long-temps. Cette inquiétude lui fit armer une flotte, commandée par dom François de Almeida, ensuite vice-roi des Indes, pour s'opposer aux progrès des Espagnols. Mais le pape même sembla prendre

parti contre lui, en accordant cette année à la couronne de Castille une donation formelle de tout ce qu'elle pourrait découvrir aux Indes occidentales. Les alarmes augmentant en Portugal, il y eut plusieurs ambassades entre les deux cours. On pesa long-temps les droits et les intérêts. Enfin l'on s'accorda par un traité, que nous aurons occasion de rapporter par la suite.

Après la mort du prince Bemoi, souverain de Jalofo, les Portugais ne perdirent point l'espérance de pousser leurs avantages dans ce pays, au long du Sana. Si ceux qu'on y avait envoyés avec la dernière flotte n'avaient point exécuté leur commission, ils avaient découvert du moins de nouvelles terres, et s'étaient concilié l'affection des habitants. Le commerce fut heureusement continué, et la correspondance entretenue entre la cour de Portugal et tous ces princes africains. Pedro de Evora et Gonzale Anez furent envoyés à ceux de Tukurol, le Tocrou d'Edrisi, et à ceux de Tongouboutou ou Tombouctou (1). Roderigo Rebelo, Pedro Reynel et Juan Colaco, remontèrent la rivière Cantor ou la Gambie, et portèrent des présents aux princes Mandi-Mansa et Temala, chefs des Fouli, nation la plus belliqueuse de ces vastes contrées. Le roi Jean lia commerce aussi avec le prince des Moses, peuple fameux dans ce siècle, et avec Mohammed Eba Manguzul, petit-fils de Mouza et roi de Songo (2),

(1) Barros, déc. 1, liv. III, ch. XII, tom. 1, p. 257.

(2) Barros, déc. 1, liv. III, ch. XII. C'est d'après cette indication que d'Anville a placé sur sa carte Songo, ville des Madingues. La ressemblance du nom indique le Sego de Mungo-Park. La position porte plutôt à croire

ville de Mandinga fort peuplée et qui est située à cent quarante lieues à l'est du cap Palmas. On croyait ce roi voisin du Prêtre-Jean et de la Nubie. Ceux qui s'y rendirent partirent du fort Mina. Ce roi maure, après avoir pris des informations sur tout ce qui regardait le Portugal, déclara que des quatre cent quarante-quatre monarques dont il était descendu, il n'en connaissait que quatre qui eussent été plus puissants que celui de Portugal. C'était celui de l'Yémen, ou de l'Arabie heureuse, celui de Bagdad, celui du Grand-Caire, et celui de Tukurol.

Dans le même temps, les Portugais travaillaient à l'établissement d'un comptoir dans la ville de Huaden⁽¹⁾, soixante-dix lieues à l'est d'Arguim. Avec la vue du commerce de l'or, ils pensaient à s'ouvrir de ce côté-là une route aux états du Prêtre-Jean, et toutes sortes de moyens furent employés pour le succès de cette entreprise. Mais la mort du roi Jean les interrompit. Disons à la gloire immortelle de ce prince, que non-seulement il fixa la souveraineté du Portugal dans la Guinée, région féconde en or, en ivoire, et remplie d'autres richesses, mais qu'il ouvrit comme la porte aux actions les plus héroïques qui furent exécutées après lui; car c'est ici que les Portugais vont s'occuper sans relâche à découvrir par mer les Indes orientales.

que Songo est le Kong de Bowdich, de M. J. Dupuis et autres voyageurs modernes.

(1) Hoden, Waden, Ouaden, Guaden, selon les différentes cartes où cette position se trouve placée.

CHAPITRE V.

Premier voyage des Portugais aux Indes orientales, par les mers d'Afrique. .

LE récit de cette fameuse expédition se trouve dans un grand nombre d'historiens, tels que Jean de Barros, Ramusio, Osorius, Maffée, Faria y Sousa, etc. Mais il n'y en a point de plus exact que Hernan Lopez de Castanheda, qui nous a laissé en huit tomes l'histoire de la découverte et de la conquête des Indes orientales par les Portugais. On peut lire dans l'avertissement de cet ouvrage, les raisons qui doivent faire respecter la fidélité de Hernan Lopez : mais en commençant l'histoire de tant d'événemens extraordinaires, il nous a paru important de réveiller par cet avis la confiance et l'attention des lecteurs.

Emmanuel, roi de Portugal, en recevant la couronne de Jean, son prédécesseur, n'hérita pas moins du désir, ou plutôt de la passion ardente de trouver par la mer une route plus courte et plus sûre aux Indes orientales, que celle qui était connue depuis long-temps par la terre. Si cette entreprise ne passait plus pour une chimère, elle ne laissait pas d'être généralement condamnée. On renouvelait toutes les objections qui s'étaient élevées à la découverte du cap Vert, et qui, ayant été bientôt confondues, avaient osé renaître après la découverte du cap de Bonne-

Espérance, comme si la tempête qui avait alors effrayé Diaz eût dû recommencer sans cesse, et ne jamais permettre de doubler ce cap. On ne se rendait pas même à l'expérience, qui avait fait voir toutes ces difficultés vaincues. Chaque nouvel obstacle était regardé comme le plus insurmontable. Mais le roi Emmanuel, résolu de mépriser les raisonnements vulgaires, aussi long-temps que les siens seraient approuvés de plusieurs personnes dont il connaissait la pénétration et l'habileté, jugea seulement que le succès de ses desseins dépendait du choix des ministres qu'il allait employer. Il se trouvait dans la ville d'Estremôz. Ce fut là qu'il nomma pour commander sa flotte Vasco de Gama, gentilhomme de sa maison, natif du port de Sines (1). Gama réunissait toutes les qualités que semblait demander une si grande entreprise; la prudence, la fermeté, le courage, avec une expérience déjà signalée dans la navigation. Le roi joignit à son choix toutes les marques d'honneur qui pouvaient le relever. Il donna au nouvel amiral le pavillon qu'il devait porter, sur lequel était la croix de l'ordre militaire de Christ; et le héros portugais fit le serment de fidélité sur cette croix.

Il reçut du roi des lettres pour divers princes de l'Orient, tels que le Prêtre-Jean, ou l'empereur d'Abbyssinie, et le zamorin, ou le roi de Calecut. On lui remit aussi le journal de Pedro de Covillham et une carte sur laquelle étaient tracées les précédentes dé-

(1) Petit village de Portugal, de deux cent soixante feux, non loin du cap Ferro, dans une petite baie de l'Alantéjo et de la corregidorie del Campô di Urique.

couvertes. Enfin partant de Belem, il mit à la voile le 8 de juillet 1497, avec trois vaisseaux et cent soixante hommes. Le roi les accompagna jusqu'au rivage; et des milliers de spectateurs, attendris jusqu'aux larmes par la courageuse résolution de cette petite troupe de héros, les suivirent des yeux sur les flots jusqu'à ce que leur éloignement eût entièrement fait perdre de vue leurs trois bâtimens. Ces trois bâtimens se nommaient, le Saint-Gabriel, le Saint-Raphael, et le Berrio. Le nom des capitaines était Paul de Gama, frère de Vasco, et Nicolas Nunnez. Ils étaient accompagnés d'une grande barque, chargée de provisions, commandée par Gonzalo Nunnez, et d'une caravelle qui allait à Mina, sous le commandement de Barthélemi Diaz. En arrivant à la vue des Canaries, ils furent surpris, dans une nuit fort obscure, par une violente tempête, qui sépara d'eux l'amiral; mais ils se rejoignirent huit jours après au cap Vert. Le lendemain, ils arrivèrent ensemble à l'île de Saint-Jago; et jetant l'ancre à Sainte-Marie, ils prirent quelques jours pour radouber leurs vaisseaux. Le 3 de juillet, Diaz reprit la route du Portugal, et la flotte continua la sienne. Elle souffrit beaucoup du mauvais temps, jusqu'à perdre souvent toute espérance. Enfin, le 4 de novembre, Gama découvrit une terre basse, qu'il côtoya pendant trois jours; et le 7 du même mois il entra dans une grande baie, à peu de distance au nord-ouest du cap de Bonne-Espérance, qu'il nomma angra de Santa-Elena, ou baie de Sainte-Hélène, parce qu'on était au jour de cette sainte (1).

(1) Barros, déc. 1, liv. iv, ch. 1, t. 1, p. 267 à 305.

Les habitants de cette baie étaient fort noirs, de petite taille, et de fort mauvaise mine. L'articulation de leurs paroles ressemblait à des soupirs. Ils étaient vêtus de peaux de bêtes, taillées comme les habits français. Leurs armes étaient des bâtons de chêne endurcis au feu, armés, par la pointe, d'une corne de quelque animal. Ils vivaient de racines, de loups marins, de baleines, qui étaient en abondance sur leurs côtes, de corbeaux de mer, de gazelles, de pigeons, et d'autres sortes de bêtes ou d'oiseaux. Ils avaient des chiens semblables à ceux de Portugal. Gama fit chercher inutilement dans la baie s'il y tombait quelque rivière. Cependant il trouva de l'eau fraîche à quatre lieues de là, dans un endroit qu'il nomma Saint-Jago.

Le jour suivant, Gama prit terre avec ses capitaines, pour observer mieux le caractère des naturels, et savoir d'eux à quelle distance ils croyaient être du cap de Bonne-Espérance. Son pilote, Pedro de Alanquez, l'ignorait lui-même, quoiqu'il eût fait cette route avec Diaz. Ils avaient, disait-il, passé d'abord sans s'être approchés du rivage. A leur retour ils étaient partis le matin; et le vent les ayant favorisés, ils avaient doublé le cap pendant la nuit suivante sans pouvoir le bien reconnaître. Cependant on jugea par conjecture qu'on n'en pouvait être éloignée de environ trente lieues. L'amiral prit dans sa marche un nègre qui ramassait du miel au pied d'un arbre, et le fit conduire à bord, où il se flattait d'en tirer des éclaircissements par des interprètes. Mais quoiqu'il eût des Maures et des nègres dans son équi-

page, il ne s'en trouva pas un qui pût entendre l'étrange langage de cette côte. On remit le prisonnier à terre, après l'avoir bien traité et vêtu proprement; ce qui gagna tellement ses compagnons, que le jour suivant il en vint dix-huit à bord. L'amiral, se fiant à ces témoignages volontaires d'affection, retourna au rivage, et fit porter avec lui des épices, de l'or, et des perles, pour mettre les sauvages à l'épreuve. Mais le peu de cas qu'ils firent de ces richesses marquant assez qu'ils n'en avaient aucune connaissance, il leur donna des sonnettes; des pendants d'oreilles et des bagues d'étain, des jetons de cuivre et d'autres bagatelles qui leur plurent merveilleusement.

Fernand Veloso, gentilhomme de la flotte, curieux de voir leurs villes et leurs usages, demanda la permission à Gama de pénétrer, avec quelques-uns d'entre eux, dans les terres. Ils prirent en chemin un animal féroce, qu'ils rôtirent au pied d'une colline. Mais après leur festin, ils firent signe à Veloso de retourner vers sa flotte. Ce changement imprévu l'ayant alarmé, il se hâta d'autant plus de gagner le rivage, qu'il se crut poursuivi. Au cri qu'il poussa pour appeler les matelots, l'amiral se défia du péril qui le menaçait, et fit mettre en mer toutes les chaloupes. Les nègres, qui s'en aperçurent, se cachèrent adroitement derrière quelques broussailles, et laissèrent aux Portugais le temps de s'avancer. Ensuite paraissant en grand nombre, avec leurs dards et autres armes, ils forcèrent Gama, qui était venu lui-même, et tous ses gens, de regagner leur bord. Quatre Portugais furent blessés, et l'amiral reçut une légère contusion à la

jambe. Les barbares se dérobèrent aussitôt à la vue de ceux dont ils craignaient la vengeance.

La flotte leva l'ancre le 16 novembre; mais à peine eut-elle gagné la pleine mer, que le vent, soufflant avec violence, élevait les vagues à une hauteur effrayante, et, en les faisant tourbillonner, creusait des abîmes et semblait vouloir mettre à découvert le lit du profond Océan. L'air était d'un froid perçant; le bruissement des flots si fort, que la voix du pilote ne pouvait se faire entendre. D'épais nuages interceptaient la lumière, et donnaient aux ondes une teinte noirâtre, ce qui ajoutait encore aux dangers et à l'horreur de cette navigation. On était souvent poussé violemment vers le sud, et, dans l'incapacité de manœuvrer, on s'abandonnait à la furie de la tempête: on s'attendait à chaque instant à être brisé. Durant un des sombres intervalles de cette tourmente, une partie de l'équipage supplia instamment Vasco de Gama de retourner sur ses pas, de ne pas les conduire à une mort certaine. Il s'y refusa: alors il se forma contre lui une conspiration afin de l'y contraindre. Il en fut averti par son frère Paul; et, assisté par lui et par ceux sur la fidélité desquels il pouvait compter, il fit mettre les fers aux pieds et aux mains de tous les conspirateurs et de tous les pilotes, et pendant toute la nuit et le jour suivant il se tint lui-même sur le gouvernail, commandant la manœuvre et dirigeant tout avec son frère. La Providence récompensa son courage, et le mercredi 20 novembre la tempête était apaisée, et l'escadre avait doublé le cap. Il fit ôter les fers à tous les coupables, il leur pardonna, et ils

furent dévoués et soumis à ses moindres volontés. Les Portugais découvrirent au long de la côte une grande abondance de toutes sortes de bestiaux. Ils aperçurent dans les terres des villes et des villages, dont les maisons leur parurent couvertes de paille ; mais ils ne virent aucune habitation sur le rivage. Le pays se présente agréablement. Ils y virent quantité d'arbres, et plusieurs rivières. Au sud du cap, ils observèrent une fort belle baie, qui s'enfonce environ six lieues dans les terres, et qui n'a pas moins de six lieues de largeur à son entrée ; c'est celle que l'on appelle aujourd'hui fausse baie, et que l'on nomme aussi, mais improprement, baie de False.

Le 24 ils arrivèrent à Angra de San-Blaz, ou baie de Saint-Blaise, qui est soixante lieues au-delà du cap, et proche d'une île où l'on voit quantité d'oiseaux que les Portugais ont nommés *solitarios*, de la forme des oies, mais les ailes semblables à celles des chauve-souris. Serait-ce là le *didus solitarius*, décrit par Leguat et par Carré, que nos naturalistes modernes n'ont pas eu occasion de voir, et dont ils contestent l'existence ? Les habitants de San-Blaz ne diffèrent pas de ceux d'Angra Santa-Elena (1). Ils ont des éléphants d'une taille prodigieuse, et des bœufs dont la plupart sont sans cornes. Les nègres s'en servent pour monture, en leur passant dans les narines un morceau de bois qui les rend dociles. Sur un rocher qui n'est pas à plus d'un demi-mille du rivage, les Portugais aperçurent tout à la fois trois mille loups

(1) Castanheda s'est trompé en prenant ce lieu pour l'île de Sainte-Hélène, qui est beaucoup plus éloignée du cap.

marins, d'une grosseur surprenante, avec des dents fort longues. Ces animaux sont si furieux qu'ils se défendent contre ceux qui les attaquent. Leur peau est à l'épreuve de la plus forte lance. Ils ont quelque ressemblance avec les lions, et leurs petits jettent le même cri que les lionceaux. Gama fit décharger dans ce lieu toutes les provisions de la barque, et la fit brûler, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du roi.

Quelques jours après son arrivée, il vit paraître environ cent nègres, les uns sur les sables, d'autres sur les montagnes. Le souvenir de ce qui venait d'arriver à Santa-Elena lui fit prendre le parti de débarquer tous ses gens, avec leurs armes. En approchant dans les chaloupes, il fit jeter sur le rivage quantité de sonnettes, qui attirèrent les nègres pour les prendre; et quelques-uns vinrent assez près pour en recevoir de sa propre main. Il en fut surpris, parce que Diaz l'avait assuré qu'ils n'avaient pas voulu s'approcher de lui lorsqu'il était venu sur cette côte. Il ne balança point à descendre avec ses gens. Son premier commerce fut un échange de quelques bonnets rouges pour des bracelets d'ivoire. Peu de jours après, il vit arriver plus de deux cents nègres, qui lui amenaient douze bœufs et quatre moutons. Ces barbares commencèrent à faire jouer quatre flûtes, accompagnées de plusieurs voix, qui formaient une musique assez agréable. L'amiral fit sonner en même temps ses trompettes, et les Portugais se mirent à danser avec les nègres. Il en vint ensuite quantité, qui amenèrent leurs femmes et leurs enfants avec diverses sortes de

bestiaux. Quelques Portugais aperçurent, derrière les broussailles, plusieurs jeunes nègres qui gardaient les armes de ceux qui s'étaient avancés. Gama, dans la crainte d'une trahison, fit retirer ses gens vers le lieu où il avait laissé le gros de sa troupe sous les armes. Alors les nègres s'assemblèrent en corps, comme si leur intention eût été de combattre. Mais l'amiral, qui ne pensait point à leur nuire, fit rentrer tout son monde dans les chaloupes, et se contenta de faire tirer deux pièces de canon pour les dissiper. Leur effroi fut si grand à ce bruit, qu'ils prirent la fuite en abandonnant leurs armes. Gama fit élever sur le rivage une colonne, qui portait les armes de Portugal, avec une croix; mais en s'éloignant de la côte, il la vit abattre par les nègres.

Il partit le 8 de décembre, et il arriva au rio di Iffante ou à la rivière de l'Infante, qui est Breede river des cartes anglaises, et qui se décharge dans la baie de Saint-Sébastien ou de Sainte-Catherine. Une affreuse tempête qu'il essuya les jours suivants, ne l'empêcha pas d'arriver le 16 à la vue d'une côte revêtue de petits rochers, soixante lieues au-delà de San-Blaz. Le pays lui parut fort agréable, et couvert de bestiaux. Plus il avançait au long de cette côte, plus il trouvait les arbres grands et touffus; ce qu'il lui était aisé d'observer, tant il serrait le rivage. Le jour suivant il passa le roc de la Cruz, où Diaz avait laissé la dernière marque de sa navigation. La situation de ce roc produit, dans cet endroit, des courants fort impétueux; mais, avec le secours d'un grand vent, il les passa sans danger. Le jour de Noël, il revint à la vue

de la terre, qu'il nomma, par cette raison, *Tierra de Natal*. Ensuite il arriva à l'embouchure d'une rivière, qu'il nomma de *los Reyes*, parce qu'on était au jour de l'Épiphanie. Il mit à terre dans ce lieu deux de ses gens, pour s'informer du pays. On lui avait donné, à son départ de Lisbonne, plusieurs criminels dont le supplice avait été changé pour ces dangereuses expériences. Mais comme son espérance était de les reprendre à son retour, il fit quelque commerce sur la côte, pour de l'ivoire et des provisions; et les nègres en furent si satisfaits, que leur roi rendit visite à l'amiral sur son bord.

Gama poussa sa navigation, en tirant toujours vers les côtes. Le 11 de janvier, il se mit dans sa chaloupe pour les observer de plus près. Ayant découvert quantité de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui lui parurent d'un naturel tranquille, il fit prendre terre à Martin Alonzo, qui parlait plusieurs langues de nègres. Alonzo fut bien reçu par leur chef, à qui l'amiral l'avait chargé d'offrir une robe, une paire de bas rouges, un chapeau, et un bracelet de cuivre, qu'il accepta volontiers. Ce prince lui promit en revanche toutes les productions de son pays, et le pressa de le suivre dans sa ville capitale. Alonzo consentit à ce voyage, avec la permission de Gama. Tous les nègres qui se rencontrèrent sur sa route admirèrent son habillement, et témoignèrent leur admiration en battant des mains. Lorsqu'il fut arrivé à la ville capitale, le roi en fit le tour avec lui, pour donner occasion aux habitants de considérer la parure de son hôte. Ensuite le conduisant au logement qui lui était

destiné, ils eurent à souper une poule et du millet bouilli. Alonzo était suivi d'un seul Portugais. Il se vit une cour composée d'une multitude de nègres, qui venaient avec empressement pour le voir. Le jour suivant il fut congédié avec des présents pour l'amiral, qui en fit de vifs remerciements au prince, et qui nomma ce pays la Terré du bon peuple, Terra da bon gente, ou, selon Barros, Aguado da boa paz, l'Aiguade de bonne paix. Alonzo rapporta que toutes les maisons de la ville étaient de bois et de paille, mais assez bien meublées; que le nombre des femmes l'emportait du double sur celui des hommes; que les armes de la nation étaient de longs arcs, avec des flèches et des dards garnis de fer; que tout le monde y portait des bracelets de cuivre, et de petites pièces de cuivre entrelacées dans leur chevelure; qu'ils avaient des poignards dont le fourreau était d'ivoire, et la poignée d'étain; ce qui faisait connaître que le pays produisait de l'étain et du cuivre en abondance; qu'ils recueillaient du sel de l'eau de mer; et qu'ils le transportaient dans des fossés qui leur servaient de réservoir; qu'ils aimaient le lingé avec tant de passion que, pour une chemise, ils donnaient une grande quantité de cuivre, et qu'ils étaient d'ailleurs du caractère le plus doux et le plus traitable. En effet, ils ne se firent pas presser pour apporter jusqu'aux chaloupes de l'eau fraîche d'une rivière que les Portugais nommèrent rio de Cobre, rivière de Cuivre, qui était éloignée d'un quart de mille du lieu où ils avaient jeté l'ancre.

Gama remit à la voile le 13 de janvier. Il côtoya

long-temps une terre basse, couverte d'arbres fort hauts et fort touffus, jusqu'au cap qu'on a appelé depuis des Courants, qui est plus connu sous le nom portugais de cabo de Corientes. Il passa ainsi cinquante lieues au-delà de Sofala, sans avoir aperçu cette ville; et le 24 du même mois, il se trouva près d'une rivière dont l'embouchure est fort large. La vue d'un des plus beaux pays du monde le fit descendre dans sa chaloupe, et remonter la rivière avec Coêlho. La terre était basse, comme celle qu'il avait observée de la mer, arrosée de beaucoup d'eau, et chargée de grands arbres qui paraissaient couverts de toutes sortes de fruits. Gama et Coêlho trouvèrent plus loin quantité de barques, avec des voiles composées de feuilles de palmiers. Leur courage fut animé par ce spectacle. Ils furent charmés de trouver un peuple qui entendait quelque chose à la navigation, art ignoré dans l'espace immense qu'ils venaient de parcourir. Les habitants du pays s'approchèrent des chaloupes portugaises sans aucune marque de crainte, et traitèrent les Portugais aussi familièrement que s'ils les eussent déjà connus. Ils étaient de fort belle taille, mais noirs et nus, n'ayant que le devant du corps couvert d'une pièce d'étoffe. L'amiral les reçut avec beaucoup de caresses; il leur offrit des sonnettes et d'autres présents, sans pouvoir se faire entendre autrement que par des signes, car il n'avait personne à bord qui entendît leur langage. Ils ne le quittèrent que pour revenir bientôt, chargés de provisions. Les bords de la rivière furent couverts en un moment de quantité de curieux, entre lesquels il se

trouvait plusieurs jolies femmes, vêtues comme les hommes : elles avaient aux lèvres trois trous, qui servaient à faire tenir trois petits morceaux d'étain, parure extrêmement à la mode dans tous ces cantons. Quelques Portugais se laissèrent conduire dans une ville voisine, où l'on n'épargna rien pour leur donner de l'amusement. Le troisième jour, deux seigneurs du pays firent une visite à l'amiral dans leurs barques. Ils n'étaient pas mieux vêtus que les autres, si l'on excepte leurs pagnes, qui étaient plus amples. L'un portait sur sa tête un mouchoir broché de soie, et l'autre un bonnet de satin vert. Gama les reçut avec politesse, leur fit accepter des rafraîchissements, et leur offrit des habits avec d'autres présents ; mais ils ne parurent pas y attacher beaucoup de prix. L'amiral crut entendre, aux signes d'un jeune homme, qu'ils étaient d'un pays éloigné, ou qu'y ayant été ils avaient vu des vaisseaux aussi grands que ceux des Portugais. Lorsqu'ils furent retournés sur la rive, ils envoyèrent quelques pièces d'étoffe à Gama pour les lui vendre. De si heureuses apparences le comblèrent de joie. Il appela cette rivière rio dos Bos-Sinaes, rivière des Bons-Signes ; et, suivant son usage, il y éleva les armes du Portugal. Il ne fit pas difficulté d'y faire entrer ses vaisseaux pour les radouber. Une partie de ses gens avait le même besoin de se rétablir des pernicious effets de l'air et des aliments de mer. Ils avaient les pieds et les mains enflés ; leurs gencives étaient jusqu'à leur sortir de la bouche ; ils ne pouvaient plus supporter aucune nourriture ; et ce mal, qui était apparemment le scorbut, se tournant en

pourriture, l'odeur qui exhalait des plus infirmes devenait insupportable. Il n'y eut point d'autre remède que de couper les parties corrompues, et plusieurs en moururent.

La flotte portugaise quitta rio dos Bos-Sinaes le 24 de février, et passa, le jour d'après, au long de trois îles couvertes d'arbres. Le 1^{er} de mars, elle en découvrit quatre autres, deux desquelles étaient assez proches de la côte (1); et les Portugais virent partir de l'une sept ou huit barques, qui se mirent à la suite des vaisseaux, en faisant entendre par des cris et paraître par des signes qu'elles désiraient d'être attendues. Gama fit jeter l'ancre, et les barques arrivèrent. Ceux qui les montaient parurent, aux yeux de l'amiral, des gens de fort bonne mine, un peu noirs, mais de belle taille, vêtus de toile de coton de différentes couleurs; quelques-uns la portant serrée jusqu'aux genoux, d'autres en forme de manteau qui leur flot-tait sur les épaules. Ils avaient sur la tête des bonnets ou des turbans de toile de lin, brochée de soie et d'or. Leurs armes étaient des épées et des poignards, comme chez les Maures. Ils étaient accompagnés de leurs instruments de musique, qu'ils appellent sagbuts. Ils montèrent à bord, et ne marquèrent pas plus de crainte que ceux de la rivière de Bos-Sinaes. Leur langue était l'arabe. Ils ne voulurent point qu'on les

(1) Conférez ici le plan du port Mozambique dans Salt, *Voyage to Abyssinia*, 1814, in-4°, p. 24. L'île Mozambique a une forme allongée, et est placée comme une barre devant l'embouchure de la rivière. Plus à l'est sont les îles de Saint-George et de San-Yago, qui ont au nord l'île des Arbores avec quelques écueils.

prit pour des Maures. Après qu'ils eurent bu et mangé de bon cœur, on leur demanda quel était le nom de leur pays : ils répondirent qu'ils étaient les sujets d'un grand roi ; que leur île s'appelait Mozambique, et qu'elle avait une ville remplie de marchands, qui faisaient avec les Maures de l'Inde un commerce d'épices, de pierres précieuses, et d'autres richesses. Enfin ils offrirent à l'amiral de conduire sa flotte dans leur port. Coëlho, qui commandait le plus petit vaisseau, eut ordre de sonder la barre, qu'il passa, quoique avec quelque danger ; et sans autre précaution, il jeta l'ancre à un quart de mille de la ville. Il est remarquable que, depuis la baie de Sainte-Hélène jusqu'à ce lieu, Gama ne paraît pas avoir découvert le moindre vestige de navigation parmi les naturels de cette partie méridionale de l'Afrique ; du moins aucun de ses historiens n'en fait mention.

Mozambique est située au quinzième degré de latitude méridionale. Son port est excellent, et l'on y trouve des provisions en abondance. Cette ville est habitée par des Maures, qui commercent à Sofala, dans les ports de la mer Rouge et dans l'Inde, avec de grands vaisseaux qui n'ont pas de ponts, et qui sont bâtis sans clous : le bois dont ils sont composés n'est lié qu'avec des cayro, c'est-à-dire avec des cordes faites d'écorce d'arbre, et leurs voiles sont d'un tissu de feuilles de palmier. Quelques-uns ont des boussoles de forme carrée. Ils ont aussi des cartes de mer. Leurs maisons ne sont bâties que de planches, celle du schah (1) et les mosquées étant les seules dont les

(1) Shæ, ou schah, ou schak, suivant les différentes prononciations

murs sont de pierre. La ville n'a pour habitants que des étrangers et des mahométans. Les naturels du pays sont des nègres du continent. Il y a peu de ports que les Portugais estiment autant que celui de Mozambique, parce qu'il offre une retraite sûre pour l'hiver. Sa position est entre Quiloa, au nord, et la Mine de Sofala, au sud.

Le schah et tous les Maures de Mozambique prenant les Portugais pour des Turcs, ou pour des Maures de quelque autre lieu d'Afrique, visitèrent aussitôt Coëlho sur son bord. Ils n'y demeurèrent pas long-temps, parce qu'il ne s'y trouvait personne qui entendit leur langage. Mais la flotte étant entrée dans le port, le schah y envoya aussi des présents et des provisions, en faisant demander la permission de s'y rendre. Gama lui témoigna aussitôt sa reconnaissance par un présent de bonnets rouges, de robes courtes, de corail, de plusieurs bassins de cuivre, de sonnettes, et d'autres petites marchandises, que le prince maure parut mépriser. Il demanda dédaigneusement à quoi ces bagatelles pouvaient servir, et pourquoi on ne lui envoyait point d'écarlate. Gama, pour se préparer à le recevoir, ordonna que tous les malades de sa flotte fussent mis hors de vue, et qu'on fit passer de tous les vaisseaux dans le sien ceux qui jouissaient de la meilleure santé. Il les fit armer, dans la crainte que la visite des Maures ne le menaçât de quelque surprise. Enfin le schah parut avec une suite nombreuse, vêtu de soie, et précédé de plusieurs instruments. Il était

des peuples de l'Europe, signifie prince ou seigneur. Osorius donne au xeqe ou scheik le nom de zacoéja, et Barros le nomme caçoja.

maigre, et d'une taille fort haute. Son habillement était une espèce de chemise, qui lui tombait jusqu'aux talons; et par-dessus, il avait une robe de velours. Sa tête était couverte d'un bonnet de soie de différentes couleurs, et broché d'or. Il portait à sa ceinture une épée, avec un poignard. Ses sandales étaient de soie : Gama le reçut à l'entrée de son vaisseau ; et faisant demeurer dans leurs barques la plupart des Maures de sa suite, il n'en introduisit qu'un petit nombre avec leur prince dans la chambre de poupe. Il fit des excuses au schah de ne lui avoir point envoyé d'écarlate. Les Portugais n'en avaient point apporté sur leur flotte. On servit des rafraîchissements au prince, qui but et mangea fort bien, avec tous ses Maures. On apprit qu'il gouvernait la ville pour le roi de Quiloa, dont il dépendait. Il demanda à l'amiral s'il était Turc, lui et ses gens, à cause de leur blancheur. Gama lui répondit qu'ils n'étaient pas Turcs, mais qu'ils étaient d'un grand royaume voisin de la Turquie. Il souhaila de voir les livres de leur loi, et leurs armes : on lui répondit que personne n'avait ces livres sur la flotte; mais on lui montra quelques arquebuses, qui furent déchargées devant lui, et d'autres armes, qui lui causèrent beaucoup d'admiration. L'amiral apprit, dans cette première entrevue, que de Mozambique à Calicut, on comptait neuf cents lieues, et qu'il lui fallait prendre nécessairement un pilote du pays, pour le conduire, s'il voulait achever sa route sans danger. Il apprit aussi que le Prêtre-Jean était fort éloigné dans les terres. Ayant demandé deux pilotes au schah, de peur qu'il n'en mourût un pendant le voyage, il les

obtint sans objections, et ce prince en amena un lui-même dans une autre visite. On convint de leur salaire, qui fut, pour chacun, trente écus et un habit. L'un des deux devait demeurer à bord aussi longtemps que la flotte serait à l'ancre.

Malgré toutes ces apparences d'amitié, les Maures ayant découvert que Gama et ses gens étaient des chrétiens, prirent la résolution de les détruire et de se saisir de leurs vaisseaux. Ce complot fut découvert aux Portugais par le pilote maure. Gama se crut obligé, pour sa sûreté, de se retirer près d'une île, à trois milles de Mozambique (1); mais se mettant lui-même dans sa chaloupe, il retourna au port de cette ville, pour y demander son second pilote. Plusieurs barques, remplies de Maures armés, s'approchèrent de lui, et l'invitèrent à s'avancer. Le pilote maure, dont il s'était fait accompagner, lui donnait le même conseil, en lui faisant appréhender qu'autrement le schah ne refusât de lui envoyer l'autre pilote. Mais Gama, supposant que par cet avis le Maure ne tendait qu'à s'échapper, donna ordre qu'il fût gardé soigneusement, et fit tirer quelques pièces d'artillerie. Sa flotte, alarmée par le bruit, s'avança aussitôt au secours de son général, et les Maures prirent la fuite à cette vue.

Quelques jours après, un Maure nègre vint à bord de l'amiral, de la part du roi de Mozambique, pour lui marquer le regret qu'il avait de leur rupture, et le presser de renouveler l'alliance. Mais Gama refusa d'y consentir si on ne lui envoyait un second pilote.

(1) C'était l'île George ou l'île San-Yago, qui toutes les deux sont à trois milles de distance de Mozambique.

Le lendemain un autre Maure vint le prier de le recevoir à bord, et de le conduire à Mélinde, qui est sur la route de Calecut, pour se rendre de là à la Mecque, d'où il était venu en qualité de pilote. Il avertit Gama que c'était en vain qu'il se flattait de renouer avec le schah, parce que ce prince n'était pas capable de se réconcilier sincèrement avec des chrétiens. La flotte manquait d'eau : elle rentra dans le port, où elle en prit par force, avec les chaloupes, tandis que l'artillerie tenait les Maures dans le respect. Le 24 de mars, un de ces infidèles ayant insulté la flotte du rivage, Gama fit avancer ses chaloupes avec quelques pièces de canon; et non seulement il maltraita beaucoup un gros d'ennemis qui s'étaient rassemblés pour s'opposer à sa descente, mais continuant de tirer sur la ville, il y causa tant de désordre, que les habitants l'abandonnèrent pour se mettre à couvert.

Il partit le 27. La flotte passa les deux petits rocs de Saint-George, et mouilla, le 1^{er} d'avril, à certaines îles voisines de la côte, dont la première fut nommée Açoutado, parce que le pilote maure y fut puni du fouet, pour diverses fautes. On arriva le 4 à la vue du continent, et de deux îles peu éloignées, trois lieues au-dessus de Quiloa (1). Gama fut fâché d'avoir passé cette ville, parce que les pilotes l'avaient assuré qu'il s'y trouvait quantité de chrétiens; mais il vérifia dans la suite qu'ils n'avaient pensé qu'à le faire périr, en le faisant aborder sans défiance dans un lieu fort dangereux. Le ciel ne permit pas que tous leurs

(1) C'étaient les îles de Monfia et de Blanconi.

efforts pour y retourner pussent surmonter le vent et l'impétuosité des courants. On résolut de gagner l'île de Mombassa, à soixante-dix lieues du nord. Le Saint-Raphaël heurta contre un banc de sable, assez proche de la côte; mais il fut sauvé à force de soins, et l'on donna son nom au même lieu (1). Ce banc de Saint-Raphaël porte encore sur nos cartes le même nom; il est situé vis-à-vis l'île Pemba, et tout près sont plusieurs petites îles qui bordent la côte. Quelques Maures venus du continent demandèrent le passage, et furent reçus à bord jusqu'à Mombassa, où toute la flotte arriva heureusement le 7 d'avril. Dès le moment de son arrivée, tous les malades commencèrent à se rétablir.

Mombassa est une île qui n'est séparée du conti-

(1) Barros, *Asia*, déc. 1, liv. iv, ch. v, t. 1, p. 307. Les Portugais avaient formé un établissement à Mombassa; mais ils en ont été chassés par les Arabes, ainsi que nous le dirons ci-après. Il paraît que les Anglais veulent s'y établir. On rapporte qu'en février 1824, M. Owen, capitaine du vaisseau le *Leven*, relâcha dans cette île pour y faire de l'eau. Comme elle était alors étroitement bloquée par les vaisseaux de l'iman de Mascate, les chefs demandèrent au capitaine anglais la permission de se mettre sous la protection du pavillon et du gouvernement anglais; demande à laquelle cet officier accéda, sauf l'agrément de son souverain; et il y laissa un lieutenant avec des troupes. Cette île est située à quarante-trois degrés de latitude sud, au confluent de deux rivières; sa distance la plus rapprochée du continent est d'environ deux cents verges; à marée basse, on peut la franchir à gué. Elle a environ quatorze milles de circonférence; son sol est peu élevé et très-fertile; ses havres sont très-beaux: son principal commerce consiste en ivoire, en gomme copal, articles qui sont importés de l'intérieur par une tribu africaine, nommée Ouanekas. La côte du continent voisine de l'île abonde en bêtes sauvages; mais, excepté les hyènes, il ne s'en trouve pas dans l'île. Il se forme des alliances entre les Arabes et les Souhillis, tribu indigène de l'île. Les fortifications que les Portugais avaient construites tombent en ruine.

nent que par les bras d'une rivière qui se jette dans la mer par deux embouchures. On y trouve en abondance toutes sortes de provisions, comme du millet, du ris, de la volaille, et des bestiaux extrêmement gras; surtout les moutons, qui n'y ont point de queue. Le terroir est fort agréable. Il présente une infinité de vergers, plantés de grenadiers, de figuiers des Indes, d'orangers des deux espèces, et de citronniers. L'eau y est excellente. La ville, qui est gouvernée par un roi, a beaucoup d'étendue, quoique bâtie sur un roc dont la mer vient battre le pied; ce qui la rend tranquille contre la crainte des mines. On a bâti, à l'entrée du port, un petit fort presque à fleur d'eau. La plupart des maisons sont de pierre, de la forme de celles d'Espagne, et les plafonds sont travaillés en compartiments de plâtre. Les rues sont fort belles. Il n'y a point d'autres habitants que des Maures, les uns blancs, les autres basanés. Ils excellent à monter à cheval. Leur parure est riche, surtout celle des femmes, qui ne portent que des habits de soie enrichis d'or et de pierres précieuses. Le commerce y est établi pour toutes sortes de marchandises; et le port, qui passe pour bon, est continuellement rempli de vaisseaux. Mombassa reçoit, du continent, de l'ivoire, de la cire et du miel.

Comme la flotte portugaise avait jeté l'ancre au-delà de la barre, il y vint pendant la nuit une grande barque, avec environ cent hommes, armés d'épées et de targettes, qui firent mine de vouloir tous monter à bord. Gama n'en reçut pas plus de quatre; il exigea même qu'ils fussent désarmés, en rejetant la nécessité

de cette précaution sur sa qualité d'étranger. Les ayant bien traités, il apprit d'eux que leur roi savait déjà son arrivée, et qu'il l'enverrait visiter le lendemain. Ils lui promirent de charger ses vaisseaux d'épices, et de lui faire voir des chrétiens, dont ils l'assurèrent que le nombre était grand dans leur île. Quoique ce rapport s'accordât avec celui des pilotes, et que Gama le crût fidèle, il n'en demeura pas moins sur ses gardes. Le jour suivant il reçut les compliments du roi par quelques députés qui lui présentèrent des fruits, et qui lui répétèrent que l'île avait quantité de chrétiens, du nombre desquels ils se comptèrent eux-mêmes. Ils le pressèrent d'entrer dans le port, en lui offrant la liberté de prendre tout ce qui serait nécessaire à sa flotte. Gama les crut sincères. Il les combla de caresses, et les renvoya vers leur roi avec des remerciements et des présents. Mais il les fit accompagner de quelques-uns de ses gens, pour observer la ville et le caractère des habitants. Le roi, sans affecter beaucoup de pompe, traita bien ce petit nombre de Portugais. Il donna ordre à quelques Maures de leur montrer la ville. Dans cette promenade, ils virent plusieurs criminels chargés de chaînes, qui n'avaient que la ville pour prison. On les conduisit chez deux marchands de l'Inde, qui étaient chrétiens. Enfin le roi leur laissa la liberté de se retirer, avec des essais ou échantillons de poivre, de gingembre, de clous de girofle et de blé (1), après leur avoir recommandé de dire à leur général qu'il pouvait avoir à Mombassa de l'or, de l'argent, de

(1) Barros, déc. 1, ch. vi, t. 1, p. 313.

l'ambre, et d'autres richesses, dans la quantité qu'il lui plairait, et à moindre prix que dans aucun autre lieu.

Gama résolut d'accepter l'offre des épices, et d'en charger effectivement sa flotte à son retour, s'il ne trouvait pas le marché plus favorable à Calecut. Le lendemain, il allait entrer dans le port avec la marée, lorsque son vaisseau ayant heurté contre le sable, il prit le parti de mouiller l'ancre encore une fois. Les Maures qui étaient avec lui, ne comptant plus qu'il entrât ce jour-là dans le port, se retirèrent dans leurs petites barques. Au même instant, les deux pilotes qui avaient accompagné les Portugais depuis Mozambique sautèrent dans l'eau, et furent reçus par les Maures, sans que rien pût persuader à ceux-ci de les rendre, ni aux pilotes de revenir. Gama en conçut une juste défiance des intentions du roi, qui avait appris en effet les hostilités commises à Mozambique, et qui avait formé le dessein d'en tirer vengeance. On mit à la torture deux Maures, qui étaient venus de cette ville avec les pilotes. Ils confessèrent qu'ils avaient juré la ruine des vaisseaux portugais, et que les pilotes ne s'étaient échappés que par la crainte d'avoir été découverts. Pendant la nuit suivante, les sentinelles, voyant remuer un câble, s'imaginèrent que la cause de ce mouvement venait de quelque monstre marin, dont ces mers sont remplies; mais, en l'observant de plus près, ils découvrirent plusieurs Maures qui étaient à la nage autour du vaisseau, et qui s'efforçaient de couper le câble, afin que le vaisseau pût être poussé sur le rivage. On en découvrit aussi quel-

ques-uns qui avaient eu la hardiesse de s'introduire dans un autre bâtiment, et qui s'étaient cachés entre les agrès du grand mât, d'où ils se précipitèrent dans l'eau lorsqu'ils se crurent aperçus. Leurs barques étaient à peu de distance, avec d'autres Maures prêts à les recevoir.

C'était assez pour faire connaître à Gama ce qu'il devait attendre de cette perfide nation. Il mit à la voile le 13, et sept lieues plus loin il rencontra deux sambusques qu'il poursuivit. C'est une espèce de petites pinasses fort en usage dans ces mers. Il en prit une, qui portait dix-sept Maures, avec une assez grande quantité d'or et d'argent. Le même jour il arriva devant Mélinde, à dix-huit lieues de Mombassa, et trois degrés de latitude méridionale. Ce port est ouvert comme un grand chemin; mais le rivage est défendu par une bordure de rochers qui sont battus par les flots, ce qui ne permet pas que les vaisseaux en approchent. La ville est située dans l'endroit le plus uni d'une côte pierreuse; elle est environnée de palmiers et d'une infinité d'arbres qui portent d'excellents fruits, entre lesquels l'orange excelle par la grosseur et le goût. Le millet, le ris, la volaille et les bestiaux y sont en abondance et à très-vil prix. Les Portugais admirèrent dans Mélinde la beauté des rues, et la régularité des maisons, qui sont de pierre, à plusieurs étages, avec des plates-formes et des terrasses au sommet. Les naturels du pays sont robustes, et d'une taille bien proportionnée. Mais la ville est peuplée de Maures d'Arabie, qui y ont formé de riches établissements. Ils se piquent de bonne grace et de politesse, surtout ceux

qui sont au-dessus du peuple, et dont l'habillement, depuis la ceinture jusqu'en bas, est une étoffe de soie ou de coton. Les autres portent une sorte de jupe fort courte, qui est de calico (1). Leurs bonnets sont des espèces de turbans, brochés d'or et de soie. Ils ont des épées et des poignards, travaillés avec assez d'art et de goût. Ils sont tous gauchers. Jamais on ne les voit sans leur arc et leurs flèches, parce que leur amusement ordinaire est de s'en servir, et qu'ils excellent à tirer. Ils se vantent aussi d'être excellents cavaliers, quoiqu'on dise en proverbe dans ces cantons : *Cavaliers de Mombassa et femmes de Mélinde*. En effet les femmes y sont très-belles, et vêtues fort richement, de la même forme que les hommes, avec un voile broché d'or pour toute différence. La plupart des marchands qui commercent à Mélinde, sont de Cambaye ou de Guzarate. Ils apportent des épices, du cuivre, du vif-argent, et du calico, qu'ils changent pour de l'or, de l'ambre, de l'ivoire, de la poix, et de la cire. Le roi fait profession du mahométisme, et sa cour est plus brillante que celles où les Portugais avaient passé jusqu'alors.

Gama ressentit une joie extrême de voir une ville qui ressemblait à celles du Portugal. Il jeta l'ancre à la distance d'une lieue; mais il y demeura quelque temps sans voir paraître personne. La crainte retenait les habitants de Mélinde, parce qu'ils avaient appris

(1) Ce mot signifie proprement les belles toiles du Levant, lorsqu'elles sont encore blanches et sans figures. On s'en sert aussi néanmoins pour exprimer toutes sortes de toiles indiennes, ou leurs imitations. Au reste, ce sont les Anglais qui l'ont introduit, peut-être par corruption, pour Calecut.

des deux pinasses qu'il était chrétien, et que les plus curieux se croyaient menacés de l'esclavage. L'amiral prit le parti de charger de ses ordres un des Maures qu'il avait pris sur la pinasse, et qui s'était engagé à lui procurer des pilotes. Il le fit mettre seul sur un petit rocher, où il ne douta pas qu'on ne vînt le prendre dans quelque barque. Cet artifice lui réussit. Le Maure fut présenté au roi, et lui expliqua les intentions de l'amiral, qui étaient de faire un traité d'alliance avec lui. Cette proposition fut si bien reçue, que le monarque africain envoya aussitôt à la flotte un présent de trois moutons, avec quantité d'oranges et de cannes de sucre. Les Portugais lui envoyèrent de leur côté un chapeau, tel qu'on les portait alors en Europe, deux branches de corail, trois bassins de cuivre, quelques sonnettes, et deux miroirs. Le jour suivant Gama s'avança plus près de la ville avec sa flotte, et jeta l'ancre vers quatre vaisseaux chrétiens des Indes, qui se trouvaient dans le port. Le roi lui fit faire son compliment dans des termes fort civils, et lui fit annoncer sa visite pour le lendemain. Dans l'intervalle, les chrétiens des Indes visitèrent la flotte portugaise avec la permission du roi. Ils avaient la taille belle et le teint brun. Leurs habits étaient de longues robes de calico blanc. Ils avaient la barbe longue et épaisse; et leurs cheveux, qui avaient aussi toute leur longueur, étaient retroussés sous leurs turbans. Ils parlaient un peu la langue arabe, qui était nécessaire pour leur commerce avec les Maures. Mais ils avertirent Gama de se tenir sur ses gardes, et de ne pas se fier trop à cette nation. Les Portugais leur

ayant présenté une image de la Vierge et de quelques apôtres, pour reconnaître s'ils étaient chrétiens, ils se mirent à genoux, et firent quelques prières. Dans la suite ils continuèrent de venir tous les jours renouveler leurs dévotions aux mêmes images, en laissant pour offrande du poivre et d'autres petits présents. Ils ne mangeaient point de bœuf, par un reste, apparemment, de la superstition qui est commune à tous les Indiens. Ils étaient venus de Cranganor; mais ils ne purent donner aucun éclaircissement sur Calcut.

L'après-midi du jour suivant, le roi de Mélinde se rendit sur la flotte dans une grande barque. Il était vêtu d'une robe de damas cramoisi, doublée de satin vert. Autour de sa tête, il avait une riche écharpe (1) roulée fort proprement. Il était assis dans un beau fauteuil, avec une autre chaise près de lui, sur laquelle était un bonnet de satin cramoisi. Un homme âgé, qui se tenait debout à son côté, portait dans ses mains une épée fort riche, dont le fourreau était d'argent. Vingt autres Maures, magnifiquement vêtus, composaient sa suite, avec quelques musiciens qui jouaient de leurs sagbuts; et de deux flûtes d'ivoire d'une longueur surprenante. Gama se mit dans sa chaloupe pour aller au-devant du roi, accompagné de douze principaux officiers de sa flotte. Après quantité de salutations, il passa dans la barque royale, sur l'invitation du monarque, qui le traita comme un prince. Il le considéra long-temps avec la plus cu-

(1) On conçoit que c'était une sorte de turban.

rieuse attention. Il lui demanda le nom de son pays, le nom de son roi, et les motifs qui l'avaient amené dans ces mers. L'amiral l'ayant satisfait sur toutes ces questions, il lui promit un pilote pour le conduire à Calecut, et l'invita à venir prendre les plaisirs de son palais. Gama s'en excusa honnêtement; mais il promit de descendre dans la ville à son retour : et pour témoignage de sa bonne foi, il fit présent au monarque de tous les Maures qu'il avait pris depuis peu sur la pinasse. Cette générosité toucha vivement le roi de Mélinde; il prit plaisir à se promener dans sa barque entre les vaisseaux de la flotte, qu'il considérait curieusement, et dont il admira beaucoup l'artillerie. On en fit plusieurs décharges, qui redoublèrent son étonnement. Il dit à Gama qu'il n'avait jamais vu d'hommes qui lui eussent tant plu que les Portugais, et qu'il aurait souhaité d'en avoir quelques-uns pour l'aider dans ses guerres. A son départ, il lui en demanda deux pour l'accompagner jusqu'à son palais; et son propre fils demeura sur la flotte en ôtage, avec un ecclésiastique que les Maures nomment kasi. Le lendemain, Gama et Coêlho se promenèrent dans leurs chaloupes au long du rivage, pour voir les courses et les escarmouches de la cavalerie mauresque. La vue du palais donnant sur le port, le roi se fit transporter dans un fauteuil jusqu'à la chaloupe de l'amiral, et lui tint encore des discours fort civils, en le pressant de descendre dans la ville, parce que son père, qui était boiteux, désirait ardemment de le voir, et s'offrant à demeurer lui-même pour ôtage, sur la flotte, avec tous ses enfants. Mais Gama, toujours retenu par

une juste défiance, alléguait les ordres de son roi, qu'il n'osait violer. Il se passa deux jours, pendant lesquels il ne vit paraître aucun Maure. Ses soupçons augmentèrent, surtout lorsqu'il ne vit point arriver le pilote qu'on lui avait promis. Mais, le 21 d'avril, il lui vint un Maure du premier rang, pour le visiter de la part du roi; et sur les plaintes qu'il fit de n'avoir pas vu de pilote, il en reçut un immédiatement, qui se nommait Kanaka (1), et qui lui fit des excuses de son retardement. C'était un gentil de Guzarate, si habile dans la navigation, comme Faria l'observe, que les Portugais lui ayant montré un astrolabe, il y fit peu d'attention, parce qu'il était accoutumé à des instruments plus considérables. En effet Gama trouva la boussole, les cartes et le quart de cercle, en usage parmi les Maures de cette côte, et Kanaka lui apprit que les pilotes de la mer Rouge employaient aussi le quart de cercle. Le rapport du pilote de Gama ne semble-t-il pas démontrer, dit un savant hydrographe, que les navigateurs des mers de l'Inde et de la Chine ont fait usage avant nous de l'astrolabe et de l'arbalétrille, que les instruments à miroir et à réflexion nous ont fait abandonner depuis plusieurs années (2)?

Le roi de Mélinde ayant accordé à la flotte portugaise toutes sortes de provisions, elle remit à la voile, le mardi 22 avril, dans la résolution de s'éloigner des côtes qu'elle s'était efforcée de suivre jusqu'alors, et de s'abandonner à la vaste étendue de l'Océan sous la

(1) Faria le nomme Malemo-Cana, et Barros dit qu'il appartenait à un des vaisseaux indiens venus de Cambaye à Mélinde.

(2) Rossel, *Biographie universelle*, t. XVI, p. 400.

conduite d'un pilote dont elle avait reconnu l'habileté. Le 28, elle vit les pôles du nord et du sud, après avoir été fort long-temps sans apercevoir celui du nord. Le voyage fut si heureux que, sans avoir es-suyé la moindre de ces tempêtes qui sont si fréquentes sur ces mers, elle traversa, dans l'espace de vingt-trois jours, ce grand golfe d'environ sept cents lieues, qui sépare l'Afrique et la péninsule de l'Inde. Enfin, le vendredi 17 de mai, les Portugais découvrirent la terre, de huit lieues en mer. Le pilote trouva dans cet endroit quatre-vingts brasses d'eau. Ensuite, tirant un peu vers le sud-est, il reconnut le jour suivant, aux petites pluies qui commencèrent à se faire sentir, qu'il approchait de la côte de l'Inde, où l'on était alors dans la saison de l'hiver. Le 20 il aperçut les hautes montagnes qui sont au-dessus de Calecut. Cette heureuse nouvelle répandit tant de joie dans la flotte, que Gama donna une fête à tous ses gens. Le pilote maure, à qui l'on devait un bonheur si long-temps désiré, fut récompensé libéralement. Il conseilla de jeter l'ancre deux lieues au-dessus de Calecut, dans une rade ouverte, parce que cette ville est sans port et sans abri pour les vaisseaux.

§ II.

État de l'Inde à l'arrivée de Gama.

A l'arrivée des Portugais, l'Inde propre, ou l'Hindoustan, était divisée en plusieurs royaumes, tels que ceux de Multan, de Dehli ou Delli, dont la capitale

avait été nouvellement conquise par les Mogols; ceux de Bengale, Orixá, Mando, Chitor, et Guzarate, appelé plus communément Cambaye, ou Cambaya. La péninsule intérieure du Gange était divisée en quatre grandes parties, Deccan, Canara, Malabar, et Narsinga ou Bisnagar, qui se trouvaient subdivisées en plusieurs états souverains. Les principaux royaumes de la péninsule ultérieure étaient Ava, Brama, Pegu, Siam, Cambodia, Champa, Cochinchina, et Tongking ou Tonkin.

On trouvera sur les cartes la plupart des villes et des autres lieux qui méritent quelque considération sur les côtes de l'Inde, comme sur celles d'Afrique, d'Arabie, de Perse, et sur toutes les routes où nous avons à suivre nos voyageurs. Cependant, comme les côtes occidentales de la péninsule intérieure des Indes ont été la principale scène des Portugais qui s'y sont établis, et que dans la suite cette péninsule a souffert des changements considérables, l'intérêt de la clarté nous oblige ici de nommer, d'après les historiens portugais, les villes de la côte, selon les divisions que nous venons de marquer, en prenant du nord au midi.

Sur la côte du Deccan, depuis la rivière Bate, qui tombe dans la mer vers Bombaim, jusqu'à la rivière Alliga, au sud, c'est-à-dire l'espace de soixante-quinze lieues, étaient les villes de Chaul, Bandor, Dabul, Denbetele, Sintapari, Koropatan, Banda, Chapora, et Goa.

Sur la côte de Canara, qui s'étend de la rivière Alliga au mont Delli, c'est-à-dire l'espace d'environ

quarante-six lieues, on trouvait les villes, d'Onor, Batekala, Barselor, Baqualor, Mangalor, etc.

Du mont Delli jusqu'au cap de Comorin, dans l'espace de quatre-vingt-treize lieues, qui comprennent la côte de Malabar, on comptait sept royaumes, gouvernés par des princes bramines, ou prêtres idolâtres : 1° Cananor, dont les côtes avaient vingt lieues d'étendue, et présentaient les villes de Kota, Koulam, Nilichilam, Marabia, Bolapotam, Cananor, capitale du pays, Trémapatam, Cheba, Maim, et Purepatam ; 2° Calecut, qui s'étendait l'espace de vingt-sept lieues, avait les villes de Calecut, sa capitale, Koulete, Chale, Parangale, Tanor, capitale d'un royaume sujet de Calecut, et Chama ; 3° le petit royaume de Cranganor ; 4° Cochin ; 5° Perka ; 6° Koulam ; 7° Travankor, près du cap de Comorin, et sujet du royaume de Narsinga. Entre ces sept états, il n'y en avait que trois qui méritassent proprement le nom de royaume par leur indépendance ; ceux de Cananor, de Calecut et de Koulam.

Le Malabar était, il y a six cents ans, réuni sous un seul prince, qui se nommait Sarana Perimal. Ce fut sous son règne que les Maures de la Mecque, c'est-à-dire les Arabes, découvrirent les Indes orientales, et qu'étant arrivés à Koulam, qui était alors le siège royal, Sarana Perimal prit tant de goût pour leur religion, que non-seulement il embrassa le mahométisme, mais qu'il résolut de faire le pèlerinage de la Mecque, pour achever ses jours dans cette ville. Avant son départ il fit le partage de ses états entre sa famille, ne se réservant que douze lieues de pays,

proche la mer , dont il fit présent , au moment qu'il s'embarquait , à son page, qui était du même sang que lui, avec ordre de le cultiver et de le peupler, en mémoire de son débarquement. Il lui donna aussi son épée et son bonnet, comme les marques de l'autorité souveraine; et ses derniers mots furent un ordre à tous les princes qu'il avait institués ses héritiers, de le reconnaître pour leur zamorin ou leur empereur. Les seuls princes de Koulan et de Cananor furent exceptés de cette loi ; mais il les obligea tous, sans exception, de recevoir sur leur monnaie le coin de cet empereur. Il mit ensuite à la voile , du lieu où Calecut existe aujourd'hui. Une origine si singulière donna aux Maures tant de respect et de vénération pour cette ville, qu'ils abandonnèrent insensiblement le port de Koulan, et qu'ils ne voulurent plus charger leurs vaisseaux qu'à Calecut. C'est par la force de cette superstition (1) que Calecut est devenue dans la suite le plus fameux marché de l'Inde pour les épices, les drogues, les pierres précieuses, les soies, les calicos, l'or, l'argent, et pour toutes sortes de richesses.

Calecut est située sur une côte ouverte. Les vaisseaux d'Europe, n'y trouvant aucun abri, sont forcés de jeter l'ancre en pleine rade; mais ceux du pays, qui ne sont composés que de planches liées avec des

(1) Faria se contredit sur l'histoire de Perimal. Il prétend, dans un autre endroit, que son voyage de la Mecque est une fable des Maures, et que le pèlerinage de ce prince fut à Méliapor, pour visiter saint Thomas l'apôtre; mais il est clair qu'il confond deux princes du même nom; et sa chronologie même le prouve manifestement. Il dit aussi qu'en partant, Perimal établit le siège de la religion indienne à Koulan, pour ne pas faire tort à la religion qu'il abandonnait. Nous reviendrons sur ce sujet.

cordes, et qui sont tout-à-fait plats, sans aucune quille, s'avancent aisément jusqu'au rivage. La ville est fort grande. Les maisons n'y sont bâties que de bois, à la réserve des palais du roi et des temples, qui sont les seuls édifices où les lois permettent d'employer la pierre et le ciment.

La flotte portugaise ayant mouillé l'ancre à deux lieues de Calecut le 20 mai 1498, c'est-à-dire treize mois après son départ de Lisbonne, le spectacle de plusieurs vaisseaux dont la forme était inconnue dans ces mers excita bientôt la curiosité des Indiens. Il se présenta d'abord quatre de leurs barques, qu'ils nomment almadies. Ceux qui les conduisaient admirèrent long-temps la fabrique de ces bâtiments étrangers; et, s'approchant néanmoins sans aucune marque de crainte, ils demandèrent aux Portugais d'où ils venaient, et quelles étaient leurs intentions. Ils avaient la peau fort brune; et pour unique vêtement, ils portaient une petite pièce d'étoffe sur le devant du corps. Gama les reçut civilement; et les reconnaissant à leurs filets pour des pêcheurs, il fit acheter une partie de leur poisson.

Ils ne firent pas difficulté de lui servir de guides jusqu'à la barre de Calecut, où il jeta l'ancre sans s'y engager. Mais faisant descendre aussitôt dans la première barque indienne un des malfaiteurs qu'il avait amenés pour cet usage, il lui donna ordre de se présenter à l'entrée de la ville, et d'observer quel accueil il y recevrait. Le peuple s'assembla aussitôt autour de lui, et fit mille questions à ses guides. On le trouvait si différent des Maures qui venaient de la Mecque et

des détroits, qu'ignorant d'ailleurs la langue arabe, il ne put être regardé comme un Maure. Cependant on le conduisit chez deux Maures, dont il se trouva heureusement que l'un parlait espagnol. Faria le nomme Monzaide, et Castanheda lui donne le nom de Bentaybo. Apprenant de l'étranger qu'il était Portugais, il lui dit brusquement : « Que le diable vous emporte ! « Eh ! qui vous amène ici ? » Mais après diverses questions plus sérieuses sur son arrivée, il ajouta « qu'il avait connu des Portugais à Tunis, d'où il « était venu aux Indes ; et qu'il ne pouvait comprendre « comment sa flotte avait fait pour arriver à Calecut « par la mer. » Il demanda ensuite quel était le motif de ce voyage. Le Portugais répondit : « Nous venons « chercher des chrétiens et des épices. — Quoi ! re- « prit Bentaybo, les rois de France et d'Espagne, et le « doge de Venise, n'ont-ils pas envoyé des flottes dans « la même vue ? — Non, répliqua l'autre, parce que « le roi de Portugal n'y a pas voulu consentir. — Il « a ce droit plus qu'un autre, répondit le Maure. » Enfin il offrit de quoi manger au Portugais, et le pria de le conduire à son général. En s'approchant de la flotte, il se mit à crier en espagnol : « Bonnes nou- « velles, bonnes nouvelles ! des rubis, des émeraudes ! « Remerciez Dieu qui vous a conduits dans un lieu où « l'on trouve toutes sortes d'épices et de pierreries, « avec toutes les richesses de l'univers. »

L'amiral et toute sa flotte furent si surpris d'entendre parler leur langue si loin de leur pays, qu'ils en pleurèrent de joie. Gama fit asseoir Bentaybo, et l'embrassa ; il lui demanda s'il était chrétien, et par

quel hasard il se trouvait à Calcut. Le Maure lui apprit naturellement de quelle religion il était, et qu'il était venu aux Indes par la route du Caire. Il marqua de l'affection pour les Portugais; et, se faisant honneur de les avoir toujours aimés, il promit de les favoriser dans leurs desseins, et de les aider de tout son pouvoir. Gama lui fit espérer une récompense proportionnée à ses services. C'était Dieu même, lui dit-il dans le transport de sa joie, qui l'avait conduit à Calcut, pour servir de précurseur et de ministre aux Portugais. Aux questions qu'il lui fit sur le caractère du roi de Calcut, Bentaybo répondit que c'était un prince d'un fort bon naturel, et qui recevrait honorablement l'ambassadeur d'un monarque étranger, surtout s'il était question de commerce, et si les Portugais avaient quelques marchandises sur leur flotte, parce que son principal revenu consistait dans les droits d'entrée et de sortie. Ce prince était alors à Panami, village de la côte, à cinq lieues de Calcut; et Bentaybo ayant jugé qu'il fallait l'informer directement de l'arrivée de la flotte, Gama le pria de se charger lui-même de cette commission (1).

§ III.

Gama est invité à la cour; il est reçu à l'audience
du zamorin.

La renommée avait déjà publié, jusqu'à la cour du zamorin, qu'il était arrivé des vaisseaux d'une forme

(1) Barros, déc. 1, liv. iv, ch. ix, t. 1, p. 328 à 340.

extraordinaire, montés par des hommes dont la figure et l'habillement n'étaient pas moins inconnus, lorsque Bentaybo vint confirmer cette nouvelle, avec des explications qui ne permirent pas au prince de s'en alarmer. Il lui annonça l'estime et l'amitié d'un roi chrétien, qui lui envoyait de l'extrémité du monde un ambassadeur avec des lettres et des présents. Le zamorin fit assurer aussitôt Gama qu'il pouvait compter sur un accueil favorable. Il lui envoya un pilote pour le conduire à Padarane, village où les vaisseaux étaient en sûreté dans une bonne rade, et d'où il pourrait se rendre par terre à Calcut. Gama ne se fit pas presser pour lever l'ancre, et s'abandonner à la conduite du pilote; mais, dans la crainte de quelque trahison, il refusa de s'engager trop avant dans le port de Padarane. Loin de paraître offensé de cette défiance, le zamorin lui fit dire par le katual, son principal officier pour les affaires étrangères, qu'il était le maître de débarquer dans le lieu qu'il voudrait choisir. Les Portugais tinrent conseil. L'amiral fit connaître que son intention était de descendre lui-même à terre, et d'aller proposer au zamorin un traité perpétuel d'alliance et de commerce; mais il trouva de l'opposition dans son frère, qui, malgré l'opinion où ils étaient tous que le zamorin et ses sujets étaient chrétiens, lui représenta que la ville était remplie de Maures, c'est-à-dire de leurs mortels ennemis, qui le deviendraient encore plus lorsqu'ils les regarderaient comme les usurpateurs de leur commerce; que le succès de leur voyage et la sûreté de la flotte entière dépendaient de sa vie; enfin, qu'il paraissait plus pru-

dent d'envoyer quelqu'un à sa place. Tout le conseil fut du même avis ; Gama seul prétendit qu'il n'y avait point de dangers qui dussent le faire changer de résolution. Il déclara que son départ ne serait différé que jusqu'au jour suivant, et qu'il perdrait mille fois la vie plutôt que de retourner en Portugal sans y porter des témoignages personnels de son débarquement à Calecut. A la vérité il faisait beaucoup de fond sur l'intérêt même du roi, qui était d'encourager le commerce, et plus encore sur la religion des habitants naturels, qu'il croyait tous chrétiens. Dans la supposition néanmoins qu'il lui arrivât quelque disgrâce, il donna ordre à tous ses gens de retourner immédiatement dans leur patrie, pour y porter l'heureuse nouvelle de la découverte de l'Inde (1).

Le lendemain, 28 de mai, il se mit dans sa chaloupe, avec quelques petites pièces d'artillerie, et douze de ses plus braves soldats, enseignes déployées, et trompettes sonnantes. Le katual l'attendait sur le rivage, accompagné de deux cents nayres, ou gentilshommes du pays, et d'une foule de peuple. En touchant la terre il trouva deux espèces de litières (2), l'une pour lui, l'autre pour le katual, dans lesquelles ils entrèrent tous deux. Ils furent portés, avec beaucoup de vitesse, sur les épaules de plusieurs hommes, tandis que le reste du cortège marchait à pied. Ils s'arrêtèrent à Kapokate (3), pour y prendre des rafraî-

(1) Barros, déc. 1, liv. xv, ch. ix, t. 1, p. 351.

(2) C'était apparemment ce qu'on nomme aux Indes des palanquins.

(3) Les cartes les plus détaillées de l'Hindoustan n'ont pu nous faire découvrir la position de ce lieu, qui peut-être a disparu.

chissements de riz, de fruits et de poisson. Le reste de la route se fit moitié par terre, et moitié par eau, sur une rivière qu'ils descendirent jusqu'à son embouchure. Gama vit sur la côte plusieurs vaisseaux à sec. Après avoir suivi quelque temps le rivage, il reprit la route de terre. Son guide le fit entrer, en chemin, dans un temple de Malabares, aussi grand qu'un monastère. Il était bâti de belles pierres, et couvert de tuiles. Sept cloches pendaient sur la porte; et vis-à-vis était un pilier de la hauteur d'un mât, au sommet duquel était une girouette. L'intérieur du temple était rempli d'images; ce qui le fit prendre à Gama pour une église chrétienne. Il y trouva certains hommes nus de la ceinture en haut, et couverts de calico jusqu'aux genoux, avec une sorte d'étole passée en sautoir de l'épaule gauche au-dessous du bras droit. Ces hommes arrosaient d'eau ceux qui les visitaient, en secouant sur eux une éponge trempée dans une fontaine, et leur donnaient ensuite de la cendre bien pulvérisée, pour la mettre sur leurs têtes et sur leurs bras. Les Portugais, continuant de les prendre pour des chrétiens, reçurent de cette eau et de cette cendre. Ils jetèrent les yeux sur les images qui étaient peintes sur les murs. Plusieurs avaient des dents d'une grandeur effroyable, qui leur sortaient de la bouche. D'autres avaient quatre bras et des visages fort hideux; ce qui donna quelque doute aux Portugais s'ils étaient effectivement avec des chrétiens. Sur le sommet d'une chapelle qui était au milieu du temple, ils virent une espèce de petite tour, à laquelle on montait en dehors

par quelques degrés. Dans cette tour était une image, à la vue de laquelle les Malabares prononcèrent le nom de Marie. Gama et ses gens la prenant pour une image de la Sainte Vierge, firent leur prière à genoux ; mais un Portugais, nommé Juan de Sala, moins persuadé que les autres, dit en s'agenouillant : « Au moins, si c'est la figure du Diable, mes adorations ne s'adressent qu'à Dieu ; » ce qui fit beaucoup rire Gama. La tour était si obscure, qu'on ne pouvait distinguer nettement la statue ; et l'on ne permettait à personne de la voir de trop près, parce que ce privilège n'appartenait qu'aux prêtres. Le katual et sa suite se prosternèrent trois fois en arrivant près de la chapelle, les mains étendues au-dessus de leurs têtes, et firent ensuite leur prière debout.

Pendant toute la route, l'amiral portugais avait été suivi d'une multitude extraordinaire d'Indiens ; mais elle n'approchait point de celle qui vint à sa rencontre aux portes de la ville. La foule était si prodigieuse, qu'il ne fut pas le maître de son étonnement ; et la presse si forte, qu'on ne pouvant avancer sans risquer d'être étouffé, le katual le fit entrer dans une maison, où il trouva son frère et plusieurs nayres, envoyés par le zamorin pour faciliter la marche. Elle commença par les trompettes et les sagbuts. Quoique la foule ne fût pas diminuée, à peine le frère du katual eut-il paru, avec l'ordre du zamorin, qu'elle se retira par derrière aussi respectueusement que si ce prince eût paru lui-même. L'amiral se remit en marche avec un cortège de trois mille hommes armés. Cette réception lui causa tant de plaisir, qu'il dit agréablement à ses

compagnons : « On ne s'imagine guère en Portugal
« qu'on nous fasse ici tant d'honneur. »

Il ne restait qu'une heure de jour lorsqu'il arriva au palais du zamorin. Cet édifice, quoique bâti de terre, était fort spacieux, et formait une perspective agréable, par la variété des arbres et la beauté des jardins et des fontaines dont il était environné. Un grand nombre de kaymals, et d'autres seigneurs indiens, se présentèrent devant le palais pour recevoir l'ambassadeur de Portugal ; car c'était partout sous ce titre qu'il était annoncé. On lui fit traverser cinq grandes cours, fermées chacune par des portes qui étaient gardées par dix portiers. A la dernière porte, il trouva le grand-prêtre, chef des bramines du roi, qui vint l'embrasser. C'était un vieillard de petite figure. Il introduisit Gama et tous ses gens dans le palais ; mais la presse fut alors si violente, par le désir que tout le monde avait de voir le roi, qui se montrait rarement au public, qu'il y eut quantité de personnes écrasées, et que deux Portugais faillirent d'avoir le même sort.

La grande salle du palais, où l'amiral fut introduit, était entourée de sièges l'un au-dessus de l'autre, en forme d'amphithéâtre. Le plain-pied était couvert d'un grand tapis de velours vert, et les murs tendus de riches tapisseries de soie de diverses couleurs. Le zamorin attendait au fond de la salle, assis à quelque distance de ses courtisans, qui étaient debout. Son teint était fort brun, sa taille grosse, et son âge assez avancé. Il avait l'air majestueux. L'espace de siège, ou l'estrade sur laquelle il était assis, était couverte

d'une étoffe de soie brochée d'or. Son habit était une robe courte de calico, enrichie de branches et de roses d'or battu. Les boutons étaient de grosses perles, et les boutonnières de trait d'or. Au-dessous de l'estomac, vers le milieu du corps, il portait une pièce de calico blanc, qui tombait jusque sur ses genoux. Sur la tête il avait une espèce de mitre, couverte de perles et de pierres précieuses. Ses oreilles, et les doigts de ses pieds et de ses mains, étaient aussi chargés de perles ou de diamants, comme ses bras et ses cuisses, qu'il avait nus, l'étaient de bracelets d'or. Il avait près de lui, sur un guéridon d'or, un bassin du même métal, d'où l'un de ses officiers lui servait du bétel, préparé avec l'areka, petite pomme de la grosseur d'une noix. L'usage de cette drogue est fort commun aux Indes orientales; et la vertu qu'on lui attribue, est d'adoucir l'haleine, de nettoyer l'estomac, et d'apaiser la soif. Le zamorin avait près de lui un autre vase d'or dans lequel il crachait, et une fontaine d'or pour se laver la bouche après avoir pris le bétel. Tous les assistants se couvraient la bouche de leur main gauche, de peur que leur haleine n'allât jusqu'au roi, devant lequel c'était un crime aussi d'éternuer ou de cracher.

L'amiral, à mesure qu'il approchait du zamorin, fit trois révérences, en levant les mains suivant l'usage du pays. Ce prince jeta sur lui un regard gracieux, mais le salua si légèrement qu'à peine s'aperçut-on qu'il branlât la tête. Il lui fit signe de s'avancer, et de s'asseoir près de lui. Les autres Portugais étant entrés à la suite de leur chef, avec les mêmes révérences, il

donna ordre qu'ils s'assissent vis-à-vis de lui, et qu'on leur apportât de l'eau pour se rafraîchir les mains, parce qu'il faisait alors très-chaud, quoiqu'on fût en hiver. Il leur fit ensuite servir des figues et des jakas, paraissant prendre plaisir à les voir manger. Ils demandèrent à boire de l'eau. On leur en apporta dans une coupe d'or. Comme on leur avait appris que les Malabares prenaient pour une indécence de toucher leur vase de leurs lèvres en buvant, ils tâchèrent de le tenir éloigné de leur bouche; mais n'ayant point l'habitude de cet usage, les uns toussèrent beaucoup en recevant la liqueur à cette distance, et les autres en répandirent une partie sur leurs habits, ce qui servit d'amusement à toute la cour.

Enfin le prince fit dire à Gama, par son interprète, qu'il pouvait déclarer les motifs de son voyage à ses officiers, qui auraient soin de l'en informer. Mais l'amiral lui fit entendre civilement qu'il ne pouvait s'écarter avec honneur de l'usage de l'Europe, où les monarques chrétiens prennent la peine d'écouter eux-mêmes les ambassadeurs, en présence d'un petit nombre de leurs plus fidèles conseillers. Cette réponse déplut si peu, que le zamorin témoigna au contraire du goût pour la méthode de l'Europe. Il ordonna que l'amiral, et Fernand Martinez, qui servait d'interprète, fussent conduits dans un autre appartement, fort semblable au premier; et les ayant suivis, accompagné de son propre interprète, du chef des bramines, de l'officier qui lui servait le bétel, et du contrôleur de sa maison, il s'assit seul sur une estrade. Là, parlant, directement à l'amiral, il lui demanda de

quel pays il venait , et quels avaient été les motifs de son voyage. L'interprète n'ayant fait que répéter en portugais deux questions si courtes, Gama répondit : « qu'il était ambassadeur du roi de Portugal , le plus grand prince de l'occident par ses richesses et par l'étendue de son pouvoir , qui , ayant été informé qu'il y avait aux Indes des rois chrétiens , dont le roi de Calcut était le chef , avait jugé à propos de lui témoigner par une ambassade le désir qu'il avait de faire un traité d'alliance et de commerce avec lui : que les prédécesseurs du roi son maître s'étaient efforcés depuis soixante ans de s'ouvrir une route aux Indes par la mer , sans qu'aucun de leurs généraux eût réussi jusqu'alors dans ce grand projet : qu'il était chargé de deux lettres de son roi pour le zamorin ; mais que le jour étant si avancé , il remettrait ce devoir au lendemain : qu'il avait ordre d'assurer sa majesté que le roi son maître était son ami , son frère , et se flattait qu'elle enverrait un ambassadeur en Portugal , pour établir , avec l'amitié mutuelle , une correspondance inaltérable entre les deux couronnes. »

Le monarque indien répondit à ce discours , « qu'il acceptait volontiers la qualité de frère et d'ami du roi de Portugal , et qu'il lui enverrait des ambassadeurs. » Comme il était tard , ses questions se bornèrent à demander combien le Portugal est éloigné de Calcut , et quel temps la flotte avait employé dans le voyage. Ensuite il chargea le Maure Bentaybo de pourvoir au logement et à toutes les commodités des Portugais. Gama demanda d'être logé à part , aimant mieux se voir seul avec ses gens , que de se trouver mêlé parmi

les Maures ou les Indiens. Il sortit du palais, suivi du même cortège ; et Bentaybo, qui se trouvait établi son agent par l'ordre du zamorin même, le rendit fort content de ses soins.

Le lendemain Gama, qui pensait à faire un présent au zamorin, pria le katual et Bentaybo de l'examiner. Il consistait en quatre pièces d'écarlate, six chapeaux, quatre branches de corail, six almazares, une certaine quantité de cuivre, une caisse de sucre, deux barils d'huile, et deux de miel. A la vue de ces biens, le katual et le Maure sourirent. Ce n'était point un présent, déclarèrent-ils à Gama, qui pût être offert au zamorin. Le plus pauvre marchand en eût fait un plus riche. Enfin ce prince n'en recevait point qui ne fût d'or, ou de quelque matière aussi précieuse. L'amiral, choqué de ce discours, répondit avec quelques marques de ressentiment, que s'il fût venu pour commercer, il aurait apporté de l'or ; mais qu'étant revêtu de la qualité d'ambassadeur, il ne savait offrir que des présents convenables à ce titre ; qu'ils ne venaient d'ailleurs que de lui, et nullement du roi son maître, qui, ne sachant point qu'il y eût au monde un prince qui se nommât zamorin, n'avait pu lui envoyer des présents ; mais qu'au retour de la flotte en Portugal, apprenant que Calecut était gouverné par un grand roi, il ne manquerait pas de lui envoyer par d'autres vaisseaux, de l'or, de l'argent, et d'autres biens précieux. A ce discours le katual et Bentaybo répliquèrent, qu'ils n'en contestaient pas la vérité ; mais que c'était l'usage à Calecut, que les étrangers qui étaient reçus à l'au-

dience du roi lui fissent un présent digne de lui. Gama convint sans obstination, qu'il était juste que l'usage fût observé, et qu'entrant dans cette vue, il se serait fait un devoir de s'y conformer sans les raisons qu'il avait apportées : mais, après cette explication, il demanda qu'il lui fût permis d'offrir au roi ses présents tels qu'ils étaient, ou de les renvoyer sur son vaisseau.

La réponse du katal fut qu'il était libre de renvoyer ses présents, mais qu'il ne le serait pas de les offrir au zamorin. Gama, sérieusement irrité, protesta qu'il s'en expliquerait lui-même avec ce prince; et déjà résolu de retourner à bord, il pensait effectivement aux moyens de se procurer auparavant une seconde audience du zamorin. Ses deux guides parurent approuver le dessein qu'il avait d'aller à la cour; mais ils le quittèrent sous le prétexte de quelques affaires, après l'avoir prié d'attendre leur retour, parce que le prince n'approuverait pas qu'il parût sans eux devant lui. Gama s'étant engagé à les attendre, le jour se passa tout entier sans qu'il les vît reparaître. Dans le fond ils étaient gagnés par les Maures; sur la nouvelle que ceux-ci avaient déjà reçue de ce qui s'était passé sur les côtes d'Afrique, et du dessein dans lequel Gama était parti de découvrir Calecut, Bentaybo n'avait pas laissé de leur répondre, qu'il n'était pas question seulement de la découverte de l'Inde, mais encore de l'établissement d'un commerce utile au pays, puisque les Portugais étaient une nation riche, qui fournirait de l'or aux Indiens pour leurs épices. Les Maures, encore plus

alarmés de ce langage, après avoir conçu que si les chrétiens s'établissaient une fois à Calecut, tous les avantages du commerce tourneraient bientôt en leur faveur, avaient résolu de troubler leurs prétentions par toutes sortes de voies.

Ils en avaient déjà pris une dont ils se promettaient, non-seulement la ruine du crédit de Gama auprès du zamorin, mais sa perte même et celle de tous ses gens, afin qu'il ne restât personne qui pût rapporter en Europe dans quel lieu existait Calecut. Ils avaient député le même jour au zamorin quelques-uns de leurs chefs, qui s'étaient efforcés de lui inspirer les plus noires préventions contre ses nouveaux hôtes. Ils avaient peint Gama, non comme un ambassadeur, mais comme un pirate, qui avait commis les dernières violences à Mozambique, à Mombassa, à Mélinde, et sur toute la côte d'Afrique. Ils avaient soutenu leur accusation par le témoignage des facteurs qu'ils avaient dans tous ces lieux, et qui leur avaient, effectivement donné ces informations. La crainte de n'être pas écoutés les avait fait penser à gagner le katual, qui était un officier considéré du zamorin; et c'était par leurs intrigues qu'il avait déjà parlé à ce prince de la pauvreté du présent qu'on lui destinait, comme d'une preuve que Gama s'attribuait faussement la qualité d'ambassadeur. D'un autre côté, plusieurs Maures, sous prétexte de vouloir servir les Portugais, rendirent visite à Gama, et tâchèrent de s'insinuer dans sa confiance. Ils lui parlèrent des difficultés du katual avec un faux air d'intérêt. Ils demandèrent à voir les présents, pour se mettre en état d'en parler dans la ville

avec mépris; et feignant de vouloir aider l'amiral de leurs conseils, ils lui représentèrent à lui-même que le katal faisait son devoir, que le zamorin s'offenserait sans doute d'une offre indigne de lui, et qu'ils ne répondaient pas des effets de son ressentiment. Le jour suivant était fort avancé lorsque le katal et Bentaybo retournèrent chez Gama. Ils marquèrent peu d'attention pour les reproches qu'il leur fit d'une si longue absence; mais comptant sur l'effet de leurs intrigues, ils ne refusèrent pas de le conduire au palais du zamorin. Les dispositions de ce prince étaient fort changées. Il fit attendre Gama pendant trois heures; et l'ayant fait introduire à la fin, sans permettre qu'il fût accompagné d'un seul de ses gens, il lui dit d'un air irrité, qu'il l'avait attendu la veille pendant tout le jour. Gama, surpris de ce reproche, mais résolu de ne pas s'expliquer le premier sur la cause de son retardement, tira son excuse de la fatigue de son voyage. Alors le zamorin, comme impatient, lui demanda comment l'ambassadeur d'un monarque aussi riche et puissant qu'il représentait son maître, avait pu venir sans présents, et quel fond il y avait à faire sur une ambassade qui était destinée d'une preuve si nécessaire.

L'amiral répéta pour sa défense ce qu'il avait dit au katal; il ajouta que sa majesté pouvait compter de recevoir un riche présent du roi de Portugal, s'il était lui-même assez heureux pour retourner à Lisbonne avec la nouvelle de sa découverte. « Votre maître, lui dit le zamorin, vous a-t-il envoyé pour découvrir des pierres ou des hommes? Si c'est le

dernier, pourquoi ne m'apportez-vous pas des présents? Mais je sais, ajouta-t-il, que vous avez une Sainte-Marie d'or : qui vous empêche du moins de me la donner? » Gama, un peu embarrassé de cette demande, répondit que l'image dont on voulait parler n'était pas d'or, mais seulement de bois doré; que telle d'ailleurs qu'elle était, elle l'avait préservé des dangers de la mer, et qu'il lui était impossible de s'en défaire. Le zamorin ne fit point de réponse à cette excuse. Il demanda où étaient les lettres du roi de Portugal; Gama les lui fit voir aussitôt. L'une était en portugais, et l'autre en arabe. Mais se défiant de la bonne foi des Maures, il demanda au zamorin pour la lettre arabe, un interprète chrétien. On n'en trouva point. Il se réduisit à demander Bentaybo, qui lui fut accordé. La lettre, après avoir été un peu examinée par les Maures, fut lue à haute voix. Elle portait que le roi de Portugal ayant appris, par divers témoignages, que le zamorin de Calecut, un des plus puissants princes des Indes, était chrétien, il avait conçu aussitôt le desir de faire avec lui un traité d'alliance et de commerce, pour se pourvoir d'épices dans ses ports; qu'en échange il enverrait à Calecut les marchandises du Portugal, ou de l'or et de l'argent, suivant le choix du zamorin; et qu'il remettait le reste aux soins de l'amiral, son ambassadeur.

Le zamorin avait trop d'intérêt à favoriser le commerce, pour ne pas prendre beaucoup de plaisir à cette lecture. Son visage parut adouci. Il s'informa quelles étaient les marchandises qu'on pouvait lui envoyer de Portugal. Gama le satisfit par un long détail, auquel

il ajouta, qu'ayant sur sa flotte des essais de tous ces biens, il était prêt à les faire apporter, et qu'il laisserait volontiers quatre ou cinq de ses gens derrière lui jusqu'à son retour. Le zamorin le dispensa de laisser des ôtages, et lui dit qu'il pourrait faire débarquer ses marchandises, avec la liberté de les vendre à son avantage (1). Le katual eut ordre de le reconduire à son logement.

Le lendemain, qui était le dernier jour de mai, on lui envoya un cheval pour se rendre à Paderane (2). Mais quoique le cheval fût fort beau, Gama le voyant sans selle, suivant l'usage du pays, demanda un palanquin, qu'on lui accorda sans difficulté. Il fut accompagné de plusieurs nayres, qui ne cessèrent pas de le traiter fort civilement. A peine fut-il parti que les Maures, appréhendant qu'il ne s'éloignât de la côte, et qu'ils ne perdissent ainsi l'occasion de s'en défaire, s'adressèrent au katual, pour l'engager par leurs présents à le retenir prisonnier. Ils promirent même à cet officier de faire agréer au roi le changement qu'ils le pressaient de mettre à ses ordres. Le katual eut la faiblesse de se laisser séduire. Il rejoignit Gama sur la route; et le trouvant plus avancé que les gens de sa suite, qui, dans un temps fort chaud, ne pouvaient marcher aussi vite que sa voiture, il lui demanda par des signes fort brusques, pourquoi il se pressait si fort, et s'il voulait prendre la fuite. Gama

(1) Faria change quelques circonstances à ce récit; mais le fond du sien est le même.

(2) Ce lieu ne se trouve pas sur nos cartes les plus détaillées, à moins que ce ne soit Paniankerra, à l'embouchure de la rivière de Calecut.

donna pour excuse l'excès de la chaleur. Étant arrivé à Paderane, il fut obligé d'attendre jusqu'au soir que ses gens l'eussent rejoint; enfin il demanda une barque pour se faire conduire à sa flotte. Le katuâl employa toutes sortes de raisons pour l'arrêter jusqu'au lendemain, en lui représentant que ses vaisseaux étaient éloignés, et qu'il risquait de ne pas les rencontrer aisément dans l'obscurité. Gama, commençant à s'alarmer, lui dit nettement que toutes ces objections semblaient couvrir un dessein formé de l'arrêter; que ce procédé lui paraissait odieux d'un chrétien à l'autre; et que si l'on refusait plus longtemps de lui fournir une barque, il était prêt à retourner pour en faire ses plaintes au roi. Le katuâl soutint la dissimulation. Il prétendit que ses difficultés devaient être prises pour un simple conseil; que Gama était le maître de se faire donner vingt barques s'il les souhaitait, mais que, pour sa sûreté, il ne devait pas quitter si tard le rivage. Et dans le même temps qu'il feignait de lui chercher une barque, il ordonnait secrètement qu'on prît soin de les éloigner. Enfin l'amiral, se croyant menacé de quelque noire trahison, envoya trois de ses gens au long du rivage pour avertir Coêlho, qu'il supposait près de la côte avec ses chaloupes, de se tenir au large; et sans s'effrayer de son propre péril, il prit le parti de passer lâ nuit à Paderane. Le matin, au lieu de lui procurer une barque, le katuâl lui proposa de faire avancer sa flotte plus proche de la côte. Quoique cette demande augmentât l'inquiétude de l'amiral, il répondit d'un ton ferme, qu'il ne donnerait jamais cet ordre, parce

que son frère, qui commandait ses vaisseaux dans son absence, en conclurait qu'il était arrêté prisonnier, et se déterminerait sans doute à reprendre sans lui la route du Portugal.

Le katuál prit alors un air plus sévère. Il lui déclara impérieusement que, s'il n'exécutait pas ce qu'on lui demandait, il n'obtiendrait pas la liberté de rejoindre sa flotte. Gama, paraissant offensé, répondit qu'il aurait du moins la satisfaction d'en porter ses plaintes au roi, et que, si ce prince jugeait à propos de le retenir à Calecut, il y demeurerait volontiers. Le katuál parut y consentir, en lui disant même qu'il pouvait partir quand il le souhaiterait, et faire des plaintes à son gré; mais, loin de lui en laisser le pouvoir, il fit fermer aussitôt les portes de sa maison, et mit auprès de lui une garde de plusieurs nayres, l'épée nue. Les dehors furent gardés de même, dans la crainte que les douze Portugais de la suite n'entreprissent de délivrer leur chef. Gama ne dut peut-être la vie qu'au nom du zamorin, qu'il répétait souvent, et qui retenait ces perfides dans le respect. Mais si le katuál n'osait s'exposer au ressentiment de son maître, il espérait qu'en forçant Gama de faire approcher sa flotte, il donnerait aux Maures l'occasion de la détruire, sans qu'il parût violer lui-même les ordres dont il était chargé. Dans le même temps, un des trois Portugais vint avertir Gama qu'il avait trouvé Coêlho, et que les chaloupes étaient au rivage. Gama sentit de quelle importance il était de cacher cette nouvelle au katuál. Il fit retourner aussitôt celui dont il l'avait reçue, pour apprendre son embarras à Coêlho, et le

presser de rejoindre la flotte avec beaucoup de précautions contre une surprise. A peine le messenger était-il parti que le katual, informé de l'approche des chaloupes, dépêcha plusieurs barques armées pour s'en saisir ; mais la diligence de Coëlho les avait déjà miſes à couvert. Alors le katual augmenta ses instances, en faisant envisager à Gama des suites plus fâcheuses, s'il refusait d'envoyer ses ordres à son frère. Le jour se passa dans cette agitation, sans que rien fût capable d'ébranler un moment la fermeté de l'amiral.

Pendant la nuit, tous les Portugais furent renfermés dans une grande cour environnée de murs, et leur garde fut doublée. Cette nouvelle violence leur fit craindre qu'on ne prît enfin le parti de les séparer. En délibérant sur leur situation, il leur vint à l'esprit que le katual ne les traitait d'une manière si odieuse que pour leur arracher un présent. Gama le fit assurer que son dessein était de lui offrir quelques raretés de l'Europe. En effet, cette proposition parut le rendre plus traitable. Il répondit que, si l'amiral était résolu de ne pas faire approcher ses vaisseaux, il devait se souvenir du moins qu'il avait promis au roi de faire apporter ses marchandises ; qu'il pouvait donner cet ordre sans retourner à sa flotte ; et qu'aussitôt que les marchandises seraient à terre, il aurait la liberté d'y retourner. Quoique Gama prît peu de confiance à ce discours, il consentit à ce qu'on lui proposait, à condition seulement qu'on fournirait des barques pour le transport des marchandises, parce qu'il était sûr, disait-il toujours, que, s'il ne portait pas ses ordres lui-même, son frère n'enverrait jamais

les chaloupes de la flotte. Enfin, l'on parut mutuellement s'accorder. Les barques partirent avec une lettre de Gama, et deux de ses gens, par laquelle il marquait à son frère de quoi il était convenu avec le katural. Il ne se plaignait point d'être maltraité, dans la crainte d'irriter trop l'esprit de ses gens; mais, en ordonnant à son frère d'envoyer une partie de sa cargaison au rivage, il ajoutait que, si le katural continuait de le retenir après avoir reçu cette satisfaction, il ne devait leur rester aucun doute que ce ne fût par l'ordre du zamorin, et pour se donner peut-être le temps d'armer quelques vaisseaux et d'attaquer la flotte portugaise. En supposant donc qu'on ne cessât point de le retenir, il voulait que Paul Gama son frère mît immédiatement à la voile avec toute sa flotte, et qu'il retournât directement en Portugal, pour informer le roi de tout ce qui s'était passé, lui demander des forces plus considérables, et revenir en état de faire respecter le nom portugais dans un pays dont il ne fallait rien épargner pour s'assurer l'entrée.

Paul de Gama ne balançoit point à livrer les marchandises; mais, loin d'entrer dans les autres vues de son frère, il lui déclara, par sa réponse, que rien n'était capable de le faire partir sans lui; et que si le roi de Calecut continuait de le retenir, il forcerait, avec son artillerie, ce perfide monarque à le rendre. Les marchandises ayant été débarquées, le katural en usa mieux avec ses prisonniers, et permit à Gama de retourner à sa flotte. Mais lorsque l'amiral se vit en liberté, il résolut de ne plus mettre le pied sur la côte, et de n'y plus envoyer de marchandises qu'il n'eût

appris que les premières avaient été fidèlement vendues. Rien n'était plus propre à chagriner les Maures, qui le voyaient désormais hors de leurs atteintes : ils cherchèrent à lui causer du moins tout le mal qui était dans leur pouvoir, en rabaisant le prix de ses marchandises pour en arrêter la vente. L'amiral n'eut point d'autre ressource que d'informer le zamorin, par Diego Diaz, son facteur, de tous les outrages qu'il avait reçus du katual et des Maures.

Ce prince en parut fort irrité. Il promit de punir sévèrement les coupables, et d'envoyer quelques négociants pour acheter les marchandises. La seconde de ces deux promesses fut exécutée fidèlement ; mais l'autre fut si négligée, que le katual ne perdit rien de son crédit. Sept ou huit marchands de Guzarate se présentèrent pour acheter ; et le facteur, qui était un nayre de fort bonne foi, eut ordre de demeurer dans le magasin, pour empêcher les Maures d'en approcher. Cependant cette espèce de réparation n'alla point au-delà des apparences. Les marchands de Guzarate, gagnés secrètement par les Maures, n'achetèrent rien, et servirent au contraire à diminuer le prix des marchandises. Les Maures mêmes recommencèrent à faire éclater leur haine contre les Portugais. S'ils en voyaient descendre un sur le rivage, ils affectaient de le traiter avec les marques du dernier mépris. Les Portugais, suivant l'ordre de leur chef, se contentaient d'en rire, pour leur témoigner combien ils étaient supérieurs à leur malignité.

Gama, voyant la lenteur de la vente, et s'imaginant qu'elle ne venait que du petit nombre de mar-

chands qui se trouvaient à Paderane, fit demander au zamorin la permission de transporter ses marchandises à Calecut. Il l'obtint, et le katual eut ordre de prendre soin lui-même de ce transport, aux frais du zamorin. Gama n'en demeura pas moins ferme dans la résolution de ne pas revenir à terre. Bentaybo, qui lui rendait de fréquentes visites, lui répétait que le zamorin était sujet à changer, et pouvait encore se laisser prévenir par les Maures, qui étaient dans une haute faveur à sa cour. Quoique Bentaybo fût Maure lui-même, et que ses avis pussent être suspects, Gama n'avait pas de raison de s'en défier lorsqu'ils s'accordaient avec sa propre opinion, et, demeurant seulement sur ses gardes avec lui, il profitait de l'intelligence qu'il lui avait reconnue, sans lui laisser trop pénétrer ses véritables desseins. Les marchandises ayant été transportées à Calecut, il laissa la liberté à ses gens d'aller voir la ville chacun à leur tour. Ils y furent bien reçus par les Indiens, et la vente se fit avec beaucoup de liberté. Tous les habitants eurent aussi la curiosité de voir la flotte, ou le désir d'y faire quelque profit en y portant à vendre des provisions. Gama, pour se concilier de plus en plus le zamorin, donna ordre qu'ils fussent traités avec toutes sortes de caresses.

La paix et l'amitié régnèrent ainsi jusqu'au dixième jour d'août, que la saison pour quitter les Indes commençant à s'approcher, l'amiral, de l'avis de son conseil, envoya au zamorin Diaz, son facteur, avec un présent d'étoffes de soie, de corail et d'autres biens, pour lui annoncer son départ. Il le faisait prier, s'il

était toujours disposé à faire partir un ambassadeur, de ne pas différer ce dessein, et de trouver bon qu'il laissât dans le pays un facteur et un secrétaire, avec les marchandises qui restaient à vendre, pour y demeurer jusqu'à l'arrivée d'une autre flotte que le roi de Portugal enverrait dans la saison suivante. Enfin, pour confirmer la vérité de son voyage et de tous ses récits, il suppliait le zamorin d'envoyer à son maître un bahar de cannelle, un autre de girofle, et un troisième d'épices, qu'il offrait de faire payer sur les premières marchandises que ses deux agents continueraient de vendre à Calecut.

Diaz, après avoir attendu quatre jours, fut admis à l'audience du roi, qui, le recevant avec un œil sévère, lui demanda ce qui l'amenait. Malgré la frayeur que Diaz ressentit de cet accueil, il exposa sa commission, et se préparait à délivrer ses présents; mais le zamorin refusa de les voir, et lui donna ordre de les remettre à ses ministres. A l'égard de l'amiral, il répondit qu'il était libre de partir quand il le jugerait à propos; mais qu'avant son départ il devait payer 600 scharafans (1), suivant l'usage du port. Diaz, se voyant accompagné de plusieurs nayres à son retour, en concevait d'heureuses espérances; mais lorsqu'il fut arrivé au magasin, ils se postèrent à la porte, pour la garder, sans en permettre l'entrée à personne. Aussitôt il se fit dans la ville une proclamation qui portait défense, sous peine de mort, à tous les habitants d'aller à la flotte portugaise. Bentaybo, sans être

(1) Ou sérapius.

arrêté par cet. ordre, alla recommander à l'amiral d'être plus que jamais sur ses gardes, et l'assura que les politesses du zamorin n'avaient été qu'une amorce pour attirer les Portugais sur le rivage, et les détruire jusqu'au dernier; que ce prince s'était laissé persuader par les Maures qu'il n'y avait aucune sûreté à traiter avec les chrétiens de l'Europe; que les Portugais étaient des pirates dont toutes les vues tendaient au pillage de Calecut, et qui n'étaient venus que pour observer les forces du pays, dans l'intention de revenir avec une flotte assez puissante pour s'y rendre les maîtres.

Cet avis fut confirmé par deux Malabares, et la nuit suivante par un esclave nègre de Diaz, qui vint informer Gama de tout ce qui s'était passé. Quoique son ressentiment fût beaucoup plus vif que ses alarmes, il résolut d'attendre quelle serait la fin de cette scène. Deux jours après, il vit arriver à son bord une simple barque montée par quatre Indiens, qui apportaient à vendre quelques pierres précieuses. Il les prit pour des espions; mais, feignant d'ignorer ce qui se passait à Calecut, il leur laissa la liberté d'y retourner, dans l'espérance qu'il trouverait l'occasion de faire quelque prise plus importante. Cette conduite eut l'effet qu'il en avait attendu. Le zamorin, persuadé qu'on ignorait sur la flotte l'outrage qu'il avait fait au secrétaire et au facteur, continua d'y envoyer ses gens pour amuser l'amiral jusqu'à ce que les vaisseaux du pays fussent armés, et qu'avec le secours de ceux de la Mecque, dont il attendait l'arrivée, il pût fondre avantageusement sur les Portugais. Enfin, six des princi-

paux seigneurs de la cour s'étant rendus sur la flotte, avec treize personnes de leur suite, Gama crut cette proie plus digne de lui : il les fit arrêter, et, renvoyant au katural deux de leurs gens avec une lettre en langue malabare, il lui demanda son facteur et son secrétaire en échange.

Cette lettre fut montrée au zamorin, qui prit encore le parti de la dissimulation. Il donna ordre au katural de rendre la liberté aux deux prisonniers, comme s'ils eussent été arrêtés sans la participation du prince, et de les renvoyer sur-le-champ à la flotte. Mais cet ordre n'ayant pu s'exécuter aussi promptement qu'il eût été nécessaire, Gama mit à la voile le 23, et fut se placer quatre lieues au-dessous de Calecut. Il passa trois jours dans ce poste; et ne voyant paraître personne, il continua de s'éloigner presque hors la vue des côtes. Là, il vit bientôt arriver une barque, avec quelques Indiens, chargés de lui dire que les deux prisonniers étaient dans le palais du roi, et lui seraient renvoyés le jour suivant. Gama répondit avec fierté, qu'il voulait les recevoir sur-le-champ, ou quelque lettre d'eux qui lui rendît témoignage de leur situation : que si la barque revenait sans eux, il la coulerait à fond, avec ceux qui la conduiraient; et que si elle ne revenait point, il ferait couper la tête à tous ses prisonniers. Aussitôt que la barque fut partie, il se rapprocha de la côte, et vint jeter l'ancre vis-à-vis de Calecut (1).

(1) C'est-à-dire vers l'embouchure de la rivière de Baypore, qui est à huit milles géographiques au sud de Calecut.

Le lendemain, sept barques parties de la ville s'approchèrent du vaisseau de l'amiral. Elles portaient le secrétaire et le facteur, que les Indiens mirent doucement dans la chaloupe du vaisseau; après quoi se retirant à quelque distance avec un silence qui marquait leur crainte, ils attendirent la réponse de Gama. Le facteur raconta qu'à la première nouvelle du départ de la flotte, le zamorin l'avait fait appeler, comme s'il eût ignoré son emprisonnement, et lui avait demandé pourquoi l'amiral retenait ses sujets; que, sur les explications du facteur, il avait déclaré que la conduite des Portugais paraissait juste: qu'ensuite il avait demandé si ses officiers ne leur avaient point extorqué des présents, en ajoutant qu'on n'ignorait pas qu'il en avait puni quelques-uns de mort, pour avoir exigé de l'argent des marchands; qu'il avait pressé le secrétaire et le facteur de retourner vers Gama; mais qu'il leur avait recommandé de demander pour lui à l'amiral une pierre gravée aux armes de Portugal, qu'il promettait de faire planter déceimment, et de lui dire qu'il pouvait laisser Diaz pour son facteur à Calecut: enfin, qu'il avait chargé le secrétaire d'une lettre pour le roi de Portugal. Elle était écrite sur une feuille de palmier, et signée de la main du zamorin. Les termes n'en pouvaient être plus laconiques: « Vasco de Gama, gentilhomme de ta maison, est venu dans mon pays. Son arrivée m'a fait plaisir. Mon pays est rempli de cannelle, de girofle, de poivre, et de pierres précieuses. Ce que je souhaite d'avoir du tien, c'est de l'or, de l'argent, du corail et de l'écarlate. »

Gama n'ayant que trop de preuves de la mauvaise

foi du zamorin, lui renvoya ses nayres pour toute réponse, mais retint les gens de leur suite jusqu'à ce que ses marchandises lui fussent restituées. Il envoya aussi la pierre que le zamorin demandait. Le jour suivant, on fut surpris de voir arriver à bord Bentaybo, d'un air consterné, qui venait demander un asile aux Portugais. Le katual, à la sollicitation des Maures, s'était saisi de tous ses biens, en l'accusant d'être chrétien, et de n'être venu aux Indes que pour servir d'espion au roi de Portugal. Sa personne même aurait été exposée à quelque injure, s'il n'eût pris le parti de se dérober par la fuite. Gama le reçut avec beaucoup de satisfaction, et lui promit qu'il serait dédommagé en Portugal de la perte de ses biens.

Enfin l'on vit arriver encore trois almadies, chargées de quelques paquets que le zamorin envoyait à Gama, comme le reste de ses marchandises, en lui faisant demander aussi le reste des Indiens qu'il avait retenus. Mais l'amiral s'apercevant qu'on ne cherchait qu'à le tromper, répondit qu'il abandonnait ses marchandises, et qu'en échange il allait conduire ses prisonniers en Portugal, pour servir de témoignage à sa découverte. Il ajouta que, se proposant de retourner bientôt à Calecut, il ferait connaître au roi que les chrétiens n'étaient pas des brigands, comme le prétendaient les Maures, à la sollicitation desquels il avait essuyé tant d'outrages (1).

(1) Barros, liv. iv, ch. x, t. 1, p. 351 à 358.

§ IV.

Retour de Gama en Portugal.

La flotte portugaise mit aussitôt à la voile; mais elle fut arrêtée par un calme qui ne lui permit pas, pendant deux jours, de s'éloigner plus d'une lieue. Au premier vent qui se fit sentir, les Portugais virent avancer vers eux soixante tonys (1), remplis de soldats, que le zamorin envoyait pour les attaquer. Leur artillerie, et la faveur du vent qui recommençait à souffler, les délivra heureusement de ce nouveau péril, quoiqu'ils fussent poursuivis l'espace d'une heure et demie. Tous les historiens reconnaissent que ce fut pour eux une grâce du ciel d'être arrivés à Calecut dans la saison de l'hiver, lorsque la flotte du zamorin, qui était nombreuse, se trouvait dispersée dans ses ports. En été, celle de Gama n'aurait pas évité sa ruine. Mais le ressentiment de tant d'injures n'empêcha point les Portugais de penser à ce qu'ils se devaient pour l'avenir. Gama, qui comptait revenir à Calecut, ne voulut pas laisser des impressions de haine dans le cœur du zamorin. Il fit écrire par Bentaybo une lettre en arabe, qui contenait l'apologie de sa conduite et les raisons qui lui faisaient emmener quelques Malabares sans avoir laissé de facteur après lui, parce qu'il craignait la malignité des Maures. Il joignait à ces excuses des offres de services,

(1) Espèce de barques indiennes.

et des assurances que le roi son maître, charmé de l'amitié d'un si grand prince, enverrait, par sa première flotte, une abondance de marchandises, telles qu'on les désirait à Calecut; en concluant que le commerce du Portugal deviendrait fort avantageux à cette ville. Il envoya sa lettre par un des prisonniers malabares.

Continuant sa route le long des côtes, il s'engagea deux ou trois jours après avec sa flotte entre certaines îles, d'où il lui vint plusieurs pinasses chargées de poissons et d'autres vivres. Les Portugais traitèrent ces insulaires avec douceur. Ces îles sont, suivant nous, les îles Grover de la grande carte du Malabar d'Arrowsmith; elles sont situées près de Tellicherry, à onze degrés quarante-cinq minutes de latitude nord. Les Portugais donnèrent aux insulaires des chemises et diverses sortes de denrées, pour lesquelles ils obtinrent la liberté de planter une croix avec les armes de Portugal. Ils nommèrent ce lieu el Padrang de Santæ Maria, le monument de Sainte-Marie. Huit jours après, c'est-à-dire le 19 de septembre, ils jetèrent l'ancre près de six petites îles peu éloignées de la côte, où ils trouvèrent de l'eau excellente; c'étaient les Oysters Rocks de la baie de Carwar, indiqués sur la carte d'Arrowsmith que nous venons de citer. Les habitants du pays apportèrent aux Portugais des poules et du lait, avec une sorte de pâte, et leur firent connaître que ce canton abondait en cannelle. Quelques Portugais, qui furent envoyés à la découverte, assurèrent qu'ils avaient trouvé un bois entier de cannelle sauvage. On fit descendre aussitôt sur la côte plusieurs hommes,

pour couper de ce bois. L'amiral fit observer du sommet d'un mât s'il ne paraissait point de vaisseau autour de lui. A peine le matelot fut-il dans son poste, qu'il aperçut huit gros bâtimens qui s'avançaient à pleines voiles. Ils n'étaient plus éloignés que d'environ deux lieues. Gama prit le parti d'aller au-devant. Les Indiens, à cette vue, gagnèrent la terre, et se sauvèrent sur le rivage. Coëlho aborda tin de leurs vaisseaux, qu'il trouva chargé de cocôs et de mélasse. Il y trouva aussi quantité d'arcs, de flèches, d'épées et de targes. Les sept autres bâtimens avaient échoué sur le sable, où la flotte portugaise ne put s'avancer; mais Gama les maltraita beaucoup avec son artillerie. Le lendemain quelques habitants du pays lui apprirent que cette flotte indienne était venue de Calecut pour attaquer la sienne (1).

Il profita du vent pour s'approcher d'une petite île, environnée de quatre autres, qui se nomment, en langue malabare, Andjediva ou Andjedouipa (2);

(1) Faria prétend que c'était un pirate, nommé Timoja, dont on aura dans la suite plusieurs occasions de parler, et que ses vaisseaux étaient couverts de feuilles d'arbres, ce qui leur donnait de loin l'apparence d'une petite île, et qui surprit beaucoup Gama.

(2) Cette île se trouve déjà placée sur la carte de Ruytsch, dans le *Ptolemée* de 1508. Il y a, dans Prevost, Asandivā; mais ce nom est corrompu, comme beaucoup d'autres. Il ne faut pas confondre ce nom d'Anchedives avec celui de Laquedives, comme ont fait les auteurs anglais de l'*Histoire générale des Voyages* et Prevost; erreur si grossière, qu'à peine elle aurait besoin d'être relevée. L'île d'Andjediva, ou Anche-diva, est près du cap Carwar, à douze lieues au sud de Goa. Elle est placée sur la dernière carte de l'Inde, d'Arrowsmith, à treize degrés quarante minutes de latitude. Elle a un mille de circonférence, et est située à deux milles du rivage de l'Inde. Abraham Shipman y débarqua en 1662, et y resta jusqu'en mars, 1665, avec cinq cents hommes de troupes.

c'est-à-dire les cinq îles. Elles ne sont pas à plus d'une lieue de la côte. Les Portugais y trouvèrent beaucoup de bois et deux réservoirs de pierre, remplis d'excellente eau. Ces îles étaient autrefois habitées par des gentils, et remplies de beaux édifices, surtout d'un grand temple; mais lorsque les Maures de la mer Rouge eurent commencé leur commerce aux Indes, ils formèrent l'habitude de s'y arrêter pour y prendre de l'eau et du bois; et les violences qu'ils y commirent forcèrent les insulaires de se retirer au continent, après avoir détruit tous leurs édifices: il n'en restait plus qu'une espèce de chapelle, où les habitants de la côte, qui sont sujets du roi de Narsinga, venaient encore adorer trois pierres noires. L'amiral résolut de s'arrêter dans ce lieu, pour y caréner ses vaisseaux. Il faisait déjà commencer ce travail, lorsqu'il vit approcher deux brigantins, enseignes déployées, avec un grand bruit de tambours et de trompettes. Ces deux bâtiments étaient, suivis de cinq autres, qui filaient au long du rivage, pour soutenir les premiers. L'amiral apprit des habitants que c'étaient des pirates, qui, sous un faux semblant de joie et d'amitié, pillaient tout ce qui s'offrait à leur rencontre. Il se hâta de faire disposer son artillerie; et dès qu'ils furent à la portée du canon, il fit un feu si vif qu'ils ne pensèrent qu'à se retirer avec beaucoup de confusion, en criant : *Tambarane! Tambarane!* c'est-à-dire, *Dieu! Dieu!*

La curiosité amena sur la flotte quantité d'autres Indiens, que Gama défendit à ces gens de recevoir. Cependant il s'en présenta un qui paraissait âgé d'en-

viron quarante ans, et qui n'avait point la figure des habitants du pays. Il était vêtu d'une robe de fin calico, qui lui descendait jusqu'aux talons; son bonnet était une sorte de turban, mais qui lui couvrait une partie du visage; il avait une large ceinture, d'où pendait un cimenterre. Aussitôt qu'il eut pris terre, il courut les bras ouverts à l'amiral et aux autres officiers, qu'il embrassa aussi familièrement que s'il les eût connus. Il était chrétien, leur dit-il, et né en Italie. Il avait été conduit aux Indes dans son enfance, au service d'un Maure nommé Sabay, seigneur d'une île nommée Goa, qui n'était qu'à douze lieues des Anchedives, et qui contenait vingt mille habitants. Quoique, vivant parmi les Maures, il se fût conformé à leur culte, il n'avait pas cessé d'être chrétien au fond du cœur. Il avait appris qu'il était arrivé à Calecut certains vaisseaux étrangers, dont l'équipage était couvert d'habits, de la tête aux pieds, et parlait un langage inconnu aux Indes. Il n'avait pas douté que ce ne fût des Franghis; et, dans l'impatience de les voir, il avait obtenu de Sabay non-seulement la permission de partir, mais l'ordre de leur dire que toutes les productions de l'île de Goa étaient à leur service, et que, s'ils voulaient s'y établir, on leur accorderait toutes sortes de commodités et d'avantages. Enfin il demanda un fromage pour l'envoyer à ses compagnons, qui n'étaient pas éloignés, comme une marque qu'il avait été bien reçu des Portugais.

Quoique l'amiral n'eût point entendu son discours sans soupçon, il lui fit donner un fromage et deux pains, qu'il envoya par un des matelots qui l'avaient

conduit dans sa petite barque. Il continua d'entretenir les officiers portugais, mais avec une si grande abondance de protestations, que, leur défiance augmentant, le frère de l'amiral s'adressa aux habitants de l'île pour en tirer quelques informations. Il apprit d'eux que c'était un pirate qu'ils avaient vu plusieurs fois dans leur île. Cette découverte causa moins de surprise que d'indignation à Gama. Il fit conduire le traître à bord, et le fit fouetter, pour lui arracher la confession de sa perfidie. Le fouet n'ayant pu lui délier la langue, il le fit lier par les parties naturelles, et tirer de bas en haut avec une poulie. A la quatrième torture, il confessa qu'il était un espion envoyé pour reconnaître les forces des Portugais, qui étaient détestés, lui dit-il, au long de cette côte, parce qu'ils étaient chrétiens, et qu'il y avait à chaque baie un grand nombre d'acalayes, ou de petites barques, prêtes à fondre sur la flotte, aussitôt que quarante gros vaisseaux qu'on se hâtait d'équiper commencent à paraître. L'amiral le fit enfermer à fond de cale, et veiller soigneusement, jusqu'à ce qu'il fût guéri; mais il l'assura que son dessein n'était pas d'en faire un esclave, et qu'il ne pensait au contraire qu'à le conduire devant le roi de Portugal, pour donner des éclaircissements sur son pays, et recevoir même des récompenses, s'il voulait les mériter par sa fidélité.

Il ne restait point à Gama d'autre parti que de quitter promptement cette côte. La réparation de ses vaisseaux le retint encore dix jours, après lesquels il mit à la voile le 15 d'octobre. En partant, il fit mettre le feu au bâtiment qu'il avait pris, quoiqu'on lui en

eût offert 1000 fanons ; mais il déclara qu'il ne voulait rien vendre de ce qui avait appartenu à ses ennemis. Lorsqu'il fut éloigné de l'île d'environ deux cents lieues, le Maure, perdant toute espérance, lui offrit une confession plus sincère. Il appartenait réellement à Sabay, qui, sur les premières nouvelles de l'arrivée des Portugais dans ces mers, ignorant encore quelle était leur nation, avait entrepris d'équiper un grand nombre de vaisseaux, dans l'espoir de se saisir de leur flotte ; mais, tandis qu'il était occupé de ces préparatifs, il avait voulu s'assurer de leurs forces, et tenter même de les attirer dans son île de Goa, où il se flattait de les faire prisonniers, et de les employer, comme des gens dont on vantait la valeur, à le servir dans ses guerres contre divers princes voisins. Cette apparence de sincérité acheva de rétablir le Maure dans l'esprit des Portugais. L'amiral lui fit donner des habits et de l'argent. Il embrassa dans la suite le christianisme, sous le nom de Gaspard Gama, prenant son nom de baptême d'un des trois mages de l'Évangile, et son surnom de celui de l'amiral.

Le voyage de Mélinde, où la flotte devait toucher pour prendre un ambassadeur, devint extrêmement pénible et dangereux par les continuelles tempêtes, les vents contraires, et les calmes qu'elle essuya. L'excès de la chaleur fut une autre disgrâce, qui parut longtemps insupportable. Tant d'incommodités réunies répandirent dans l'équipage le même mal qui avait déjà failli de le détruire entièrement à rio de Buenos Sinays. Outre l'enflure des gencives et des jambes, causée par le scorbut, il s'éleva dans toutes les autres

parties du corps des tumeurs qui étaient suivies immédiatement d'une diarrhée virulente. Il en mourut trente personnes en peu de jours. Cette perte répandit une si profonde consternation dans toute la flotte, que chacun s'y regardait déjà comme une victime dévouée à la mort. Capitaines, pilotes, tout le monde conclut que cet air pernicious régnait continuellement dans ces mers. En vain Gama s'efforça, par ses raisonnements, de relever leurs espérances. La navigation durait depuis quatre mois ; il ne restait pas sur chaque vaisseau seize hommes propres au travail. Enfin, les deux autres capitaines avaient déjà pris la résolution de retourner dans l'Inde, au premier vent qui pourrait les y conduire, lorsqu'il s'en leva un si favorable que, dans l'espace de seize jours, ils découvrirent la terre. Cette vue leur fit oublier toutes leurs misères passées.

On était au second jour de février 1499. Un des Maures de l'équipage s'imagina qu'on devait être fort proche de Mozambique, parce qu'il prétendait que les habitants de ce pays se ressentaient continuellement des mêmes maladies qui avaient affligé les Portugais. Mais le matin du jour suivant, on se trouva devant la ville de Mangadoxo, qui parut fort grande et fort belle, environnée de murailles, avec un palais au centre, qui s'élevait beaucoup au-dessus des autres édifices. Cette ville est à cent treize lieues au nord de Mélinde. Comme elle était habitée par les Maures, l'amiral, en passant au long de la côte, fit faire une décharge de son artillerie, pour éloigner toutes sortes de dangers par cette marque de fermeté et de con-

fiance. Chaque nuit il fit jeter l'ancre, dans la crainte que l'obscurité ne lui fit manquer Mélinde. Il n'en était plus qu'à dix lieues, lorsque ayant mouillé le soir devant un village des Maures, il vit le matin huit tarades (ce sont de grandes barques du pays) remplies de gens armés, qui s'avancèrent vers la flotte. L'artillerie les ayant bientôt écartés, il arriva le même jour au port de Mélinde.

Le roi lui fit connaître, par son accueil et ses présents, qu'il avait désiré sincèrement son retour. Il le pria de recevoir à bord l'ambassadeur qu'il avait promis d'envoyer au roi de Portugal. Gama n'avait point eu d'autre vue en relâchant dans son port. Après avoir employé cinq jours à se rafraîchir, il remit à la voile; et le quatrième jour il arriva aux bancs de Saint-Raphaël. La carte d'Afrique de Sanuto nous apprend que les bancs de Saint-Raphaël sont les bancs de sable et les petites îles voisines de la côte d'Afrique qui commencent à une lieue au sud de Mombasa et qui s'étendent vis-à-vis l'île Pemba. Sur les cartes de Purdy et d'Arrowsmith, ces bancs forment la baie de Saint-Raphaël. Le petit nombre de matelots auquel Gama était réduit lui fit prendre le parti de brûler le vaisseau⁽¹⁾ qui portait aussi le nom de Saint-Raphaël. Cette opération l'ayant arrêté cinq ou six jours, il se trouva le 20 de février à la vue de l'île de Zanzibar, à six degrés de latitude méridionale. Cette île, qui n'est qu'à dix lieues du continent, en a deux autres fort

(1) Faria raconte que ce vaisseau se perdit contre un banc de sable, et que l'équipage se sauva heureusement. Les deux récits peuvent s'accorder, en supposant que le Saint-Raphaël ne fût pas submergé.

proches, mais de moindre étendue; Petaba, qui est probablement l'île Pemba, que Sanuto nomme Penda, à six lieues au nord, et Monsia, à cinq lieues au sud. Elles sont toutes trois extrêmement fertiles, couvertes d'orangers, et remplies de toutes sortes de provisions. Les Maures qui les habitent ne sont pas fort redoutables par leurs forces; mais ils entretiennent un commerce assez considérable de calicos de Guzarate; avec Mombassa; d'or, avec Sofala, et d'argent avec l'île de Saint-Laurent ou de Madagascar. Le roi de Zangibar, car chacune des trois îles a son souverain, envoya un présent à l'amiral, avec des offres de service et d'amitié.

La flotte, réduite à deux vaisseaux, partit le 1^{er} de mars, et gagna les îles de Saint-George, qui sont probablement les îles Primciras et d'Angoxa, sans aucune envie de relâcher à Mozambique. Le 3, elle jeta l'ancre à l'île San-Blaz; c'est l'île Robben du Voyage de M. Burchell dans la baie de Saint-Blaise ou baie Mossel des modernes, à l'est du cap des Aiguilles. La flotte, pour renouveler ses provisions, prit quantité de loups marins et de solitaires. Un heureux vent, qui l'accompagna plus de quinze jours, lui fit doubler, le 20, le cap de Bonne-Espérance, et, le temps n'ayant pas cessé d'être favorable les vingt jours suivants, elle arriva près de San-Jago, une des îles du cap Vert, où Coêlho, brûlant de porter au roi son maître les premières nouvelles de la découverte des Indes, se déroba pendant la nuit (1), et prit la route du Portugal. Il arriva le

(1) Faria l'excuse, en prétendant qu'il fut séparé de l'autre vaisseau

10 de juillet à Cascaës, tandis que l'amiral, dont le vaisseau était en fort mauvais état, fut obligé de relâcher à San-Jago, pour s'y radouber. Cependant, n'ayant pas moins d'impatience de revoir sa patrie, il loua une caravelle, avec laquelle il crut pouvoir faire le reste du voyage. Mais il était attendu par une autre disgrâce à Tercère. Paul de Gama, son frère, épuisé de fatigue et de maladie, se trouva si mal en approchant de cette île, qu'il mourut après y avoir languï pendant quelques jours. Il y fut enterré. L'amiral partit dans ce triste mélange de chagrin et de joie, et prit terre à Belem au mois de septembre de l'année 1499, c'est-à-dire deux ans et deux mois après son départ de l'Europe. De cent huit hommes qui l'avaient accompagné dans ce fameux voyage, il n'en ramena que cinquante (1) en Portugal.

Son arrivée causa tant de satisfaction au roi, que ce prince envoya au-devant de lui un seigneur de sa cour, avec quantité d'autres personnes de distinction, pour lui servir de cortège. Il fit son entrée à Lisbonne au milieu d'une foule de spectateurs, qui firent retentir la ville de leurs applaudissements. Un service si glorieux et si important lui fit accorder le titre de dom, pour lui et pour tous ses descendants. Le roi lui donna une partie de ses armées, et voulut qu'au pied (2) de l'écusson il portât deux biches, qui s'ap-

par une tempête, près du cap Vert, et qu'à son arrivée en Portugal il crut y trouver déjà l'amiral.

(1) Le même historien dit cinquante-cinq, qui furent tous récompensés par le roi.

(2) N'est-ce pas plutôt en support ?

pellent en portugais gamas. Avec ces honneurs, il obtint une pension annuelle de 3000 ducats; et les faveurs de son maître ne firent qu'augmenter dans la suite, à proportion des nouveaux services qu'il rendit au Portugal, pour la conquête des Indes, où nous le verrons bientôt employé. Nicolas Coëlho ne fut pas récompensé moins honorablement; il fut anobli, avec une pension de 1000 ducats. Le roi de Portugal, dans le transport de sa joie, s'honora lui-même du nouveau titre de seigneur de la conquête et de la navigation d'Éthiopie, d'Arabie, de Perse et des Indes. Il ordonna des actions de grâces au ciel, et des fêtes publiques, qui furent célébrées avec des applaudissements extraordinaires de ses peuples, dans toute l'étendue de son royaume.

CHAPITRE VI.

Voyage d'Alvarez Cabral, en 1500, et première découverte du Brésil.

LA nouvelle de tant de découvertes, qui avaient passé si long-temps pour un objet chimérique, ne fut pas plus tôt répandue dans les autres états de l'Europe, que tous les princes sentirent vivement le tort qu'ils s'étaient fait en rejetant les anciennes offres de la cour de Portugal; mais rien ne peut représenter

l'empressement que les Portugais firent voir pour remplir les hautes espérances dont toute la nation s'était comme enivrée.

(1) Le roi laissa si peu de temps à cette chaleur pour se refroidir, que dès l'année suivante, 1500, il fit équiper treize vaisseaux de différentes grandeurs, sous le commandement de Pedro Alvarez Cabral, gentilhomme d'un mérite reconnu, à qui il remit l'étendard de la croix. C'était une sorte de pavillon béni par l'évêque de Vyseu. Ce prélat mit en même temps sur la tête de Cabral un chapeau béni par le pape, auquel on attribuait de merveilleuses vertus. La flotte contenait douze cents hommes, qu'on fit accompagner de huit religieux de Saint-François, et de huit prêtres séculiers, sous l'autorité d'un grand-aumônier. Les instructions de l'amiral étaient de commencer par la prédication de l'Évangile, et, s'il trouvait des cœurs mal disposés à l'écouter, d'en venir à la décision des armes. On nous a conservé les noms de tous les capitaines. Ceux des vaisseaux étaient Sancho de Toar, qui commandait le vaisseau de Cabral; Nicolas Coëlho; dom Louis Coutinho; Simon de Mysaran; Simon Layton; Barthélemi Diaz, le même qui avait découvert le cap de Bonne-Espérance; Diego Diaz, son frère, qui avait été trésorier de Gama pendant son voyage. Les capitaines des caravelles étaient Pedro de Ataïde, et Vasco de Silveyra.

(1) On suit ici Castanheda et quelques lettres du recueil latin de Gryneus sur ce voyage, depuis la page 114 jusqu'à la page 224, avec une relation que Ramusio a donnée du même voyage.

Pour facteur, la flotte avait Ayres Correa, qui devait demeurer à Calecut avec cette qualité (1).

C'était effectivement pour Calecut que se faisait l'embarquement. On supposait que le zamorin se prêterait volontiers à l'établissement d'un comptoir; et, dans cette supposition, Cabral devait le presser d'ôter aux Maures la liberté du commerce dans sa capitale et dans tous ses ports. A cette condition, il devait lui promettre que le Portugal lui fournirait à meilleur marché que les Maures les mêmes sortes de marchandises. Il avait ordre aussi de relâcher, dans son passage, à Mélinde, pour y remettre l'ambassadeur que Gama en avait amené, et les présents que le roi de Portugal envoyait au roi de cette contrée.

La flotte mit à la voile le 9 de mars. Elle arriva aux Canaries le 18, et quatre jours après à San-Jago. Le 28, un coup de vent sépara le vaisseau d'Ataïde (2), et l'on fut long-temps sans le revoir. La navigation continua fort heureusement jusqu'au 24 d'avril; mais on se dirigea à l'occident, pour éviter les calmes que l'on redoutait sur la côte de Guinée (3). On découvrit la terre ce jour-là; mais on se trouvait si fort à l'ouest, qu'il parut certain à tous les capitaines que c'était quelque côte que Gama n'avait point observée dans son voyage. Quelques soldats qu'on fit débarquer, rapportèrent que le pays paraissait fertile; qu'il était couvert d'arbres; que les habitants, qui leur avaient

(1) Barros, déc. 1, liv. v, t. 1, p. 384.

(2) Faria rapporte qu'un vaisseau, séparé de la flotte près du cap Vert, retourna seul à Lisbonne.

(3) Barros, déc. 1, liv. v, ch. 11, t. 1, p. 387, 389 à 393.

paru fort nombreux, étaient basanés et nus, et qu'ils avaient pour armes des arcs et des flèches.

Au milieu de la nuit, il s'éleva une tempête violente, qui mit l'amiral dans la nécessité de lever l'ancre pour chercher un port. Il en trouva un qu'il nomma Puerto Seguro, parce qu'il s'y crut à couvert de l'orage. On célébra la messe sur le rivage, où quantité d'habitants du pays s'assemblèrent pour être témoins de ce spectacle. On n'eut point à se plaindre de leur civilité : ils troquèrent des perroquets pour du papier et diverses sortes d'étoffes. Cabral donna au pays le nom de Tierra de Santa-Cruz, à l'honneur de la croix qu'il y avait élevée ; mais ce nom fut changé dans la suite en celui de Brésil, en italien Versi, d'un bois rouge, et propre à la teinture, qu'on tirait de ce pays. Deux bannis tels que ceux dont Gama s'était fait accompagner dans son voyage furent laissés sur la côte, pour y chercher les moyens de s'informer de tout ce qui appartenait à cette nouvelle découverte ; et l'amiral renvoya un de ses bâtiments en Portugal, avec une relation des circonstances de son voyage. Cet accident prouva que quelque hasard heureux aurait fait à cette époque aborder au Nouveau-Monde, lors même qu'on n'eût point été redevable de sa découverte au génie entreprenant de Christophe Colomb.

On se remit en mer, le 2 mai, pour faire voile au cap de Bonne-Espérance. Le 12, on aperçut à l'est une comète, qui parut grossir continuellement pendant dix jours, et qui fut visible jour et nuit. Elle fut comme le pronostic d'une affreuse tempête qui s'éleva le 23

au nord-est ; avec un prodigieux mélange d'éclairs, et de pluie. Un calme profond lui succéda la nuit suivante. Le 28, on eut encore beaucoup à souffrir de la violence du vent, qui força les matelots de plier toutes leurs voiles. Le calme ayant bientôt suivi, on aperçut au nord-est une colonne d'eau, que les Portugais, à qui ce phénomène était encore inconnu, prirent d'abord pour le présage d'un temps plus favorable. Mais un coup de vent furieux, qui s'éleva tout d'un coup, submergea quatre vaisseaux, avec leur équipage entier et tous les capitaines, entre lesquels on compte Barthélemi Diaz, qui avait découvert le cap de Bonne-Espérance. Les sept autres demeurèrent remplis d'eau, et n'auraient pas péri moins malheureusement, si leurs voiles n'eussent été déchirées. Le vent continua pendant deux jours, en tournant au sud-ouest ; et, dans tout cet intervalle, la flotte fut poussée sans voiles, et presque sans espérance, dans des ténèbres si épaisses, au milieu même du jour, que les vaisseaux ne pouvaient se découvrir les uns les autres. Enfin la fureur du vent leur donna quelque relâche le troisième jour. Ils se rejoignirent, et la confiance commençait à renaître, lorsque les vents d'est et de nord-ouest, se choquant avec plus d'impétuosité que jamais, enflèrent les vagues comme autant de montagnes, et replongèrent tous les Portugais dans le désespoir. Cet effroyable orage dura vingt-deux jours entiers. Pendant le jour, l'eau était aussi noire que de la poix, et pendant toute la nuit elle paraissait rouge et enflammée.

Enfin, la tranquillité commençant à revenir sur les

flots, l'amiral reconnut que pendant la tempête il avait doublé le cap de Bonne-Espérance, mais qu'il avait perdu quatre vaisseaux de la flotte. Le 16 de juillet, il se trouva fort proche de l'Afrique, au vingt-septième degré de latitude méridionale. Cette côte lui parut fort peuplée. Cependant la curiosité n'amena aucun habitant sur le rivage; et Cabral, incertain de l'accueil qu'il en devait espérer, ne permit point à ses gens de descendre. Il continua de ranger la côte, dans l'opinion qu'il n'était pas loin de Sofala, quoique le pilote ignorât encore quelle était précisément la situation de cette ville. On découvrit deux îles, et près de l'une deux vaisseaux à l'ancre, qui s'efforcèrent de gagner le rivage à la vue des Portugais. Mais on n'eut pas de peine à les joindre; ils se rendirent sans résistance. C'étaient des Maures qui revenaient de la mine de Sofala, chargés d'or pour Mélinde. En fuyant, ils en avaient jeté une partie dans la mer. Cabral traita civilement leur chef; et lorsqu'il eut appris de lui-même qu'il était parent (1) du roi de Mélinde (2), allié des Portugais, non-seulement il lui marqua du regret de sa perte, mais il lui restitua les richesses dont on s'était déjà saisi.

Les Maures, affligés d'avoir perdu volontairement une partie de leur or, demandèrent à l'amiral s'il n'avait point à bord quelque magicien qui pût le conjurer au fond de la mer. Il leur répondit que ces pratiques superstitieuses étaient inconnues aux chrétiens.

(1) Faria dit qu'il était oncle de ce roi, et qu'il se nommait Schah-Foteyma.

(2) Mélinde est appelée Maland par les mahométans indiens.

Mais, ayant appris d'eux qu'il avait déjà passé Sofala, il leur offrit, en les quittant, ses services pour Mélinde. Le 20 juillet, il mouilla au port de Mozambique, où il prit un pilote, pour diriger sa flotte jusqu'à Quilloa, île à cent lieues de Mozambique, vers le neuvième degré de latitude méridionale, où il arriva le 26. Il y retrouva deux des quatre vaisseaux que la tempête avait séparés de sa flotte. Cette région s'étend du cap Corientes jusqu'à assez près de Mombassa, c'est-à-dire l'espace d'environ quatre cents lieues de côtes, qui sont fort peuplées, et remplies de villes, sans compter un grand nombre d'îles qui paient des tributs au même prince : mais il n'en est pas plus puissant, ou du moins ses forces militaires ne le font pas redouter. Le pays est très-fertile. On y trouve en abondance toutes sortes de bestiaux, et l'eau y est excellente. Quilloa est un lieu célèbre par le commerce de l'or avec Sofala ; ce qui attire continuellement dans cette île quantité de marchands de l'Arabie Heureuse et des autres pays. Les vaisseaux y sont construits sans clous, comme dans les autres parties de l'Afrique, et calfeutrés d'encens, au lieu de goudron. La flotte ayant mouillé à Quilloa, où régnait alors Ibrahim, prince respecté de ses sujets, et depuis long-temps enrichi par le commerce de Sofala, Cabral lui fit annoncer qu'il était venu avec une lettre du roi de Portugal, et des marchandises, pour former avec lui un traité d'alliance et de commerce. Il lui demanda une entrevue, mais sur l'eau, parce qu'il avait des ordres exprès de ne pas descendre à terre. Le prince de Quilloa y consentit ; et, dès le jour

suivant, il se mit dans une pinasse, au son des trompettes, accompagné d'un nombreux cortège, qui était autour de lui dans des barques. La lettre du roi de Portugal fut lue à haute voix. Le schah, ou le prince, accepta volontiers les propositions de commerce. Il voulut voir l'état des marchandises qu'on devait lui envoyer, et pour lesquelles il promit de l'or en échange. Cependant le jour d'après, lorsque le facteur portugais se fut rendu à sa cour, il rétracta sa promesse, sous prétexte que les marchandises ne lui convenaient point, et qu'il soupçonnait l'amiral de n'être venu que pour conquérir son pays. Au fond, c'est qu'ayant reconnu les Portugais pour des chrétiens, il ne voulait former aucune liaison avec eux. Cabral s'arrêta deux ou trois jours, dans l'espérance que cette prévention pourrait s'affaiblir; mais s'étant aperçu qu'on travaillait au contraire à se fortifier contre lui, et qu'il était menacé d'une attaque, il prit le parti de retourner vers Mélinde, où il arriva le 2 du mois d'août.

En approchant du port, il rencontra trois vaisseaux maures de Guzarate, que, par considération pour l'alliance du roi de Mélinde, il ne permit point à ses gens d'attaquer. Aussitôt qu'il eut mouillé l'ancre, il salua la ville par une décharge de toute son artillerie. Le roi l'envoya visiter immédiatement, et lui fit porter des rafraîchissements, avec l'offre de tout ce que le pays avait de plus propre à lui plaire. L'amiral, en lui faisant faire des remerciements, lui fit annoncer qu'il était venu avec une lettre et des présents du roi son maître, et l'ordre de lui offrir dans ses besoins le

secours de la flotte portugaise. Les présents étaient une bride fort riche, une selle de la même richesse, et tout l'équipage d'un cheval. Ayres Correa, principal facteur de la flotte, fut chargé de porter la lettre et le présent. Il était attendu sur le rivage par un grand nombre de seigneurs maures, et par des femmes qui tenaient des cassolettes à la main. Ce cortège le conduisit au palais, où le roi parut prendre beaucoup de plaisir à le voir; et, s'étant fait lire la lettre, qui était en portugais et en arabe, il l'entretint long-temps de la situation et des usages du Portugal. Le jour suivant, ce prince eut sur l'eau une conférence avec l'amiral, qui conservait toujours assez de défiance pour ne pas s'exposer à terre. Entre plusieurs discours, il lui dit que le roi de Mombassa lui voulait beaucoup de mal depuis qu'il avait appris son alliance avec les Portugais; mais que tous les efforts de ce prince ne seraient pas capables d'ébranler sa fidélité. Il donna ensuite à Cabral deux pilotes guzarates pour le conduire à Calecut.

Quoique le palais fût proche du rivage, le roi de Mélinde, en sortant de sa barque, voulut se faire voir à cheval avec le nouvel équipage qu'il avait reçu des Portugais. Mais cette cavalcade, qui se fit au long de la côte, fut précédée d'une cérémonie fort superstitieuse. Quelques Maures tenaient un mouton vivant, dont ils ouvrirent le ventre. Ils en tirèrent les intestins, autour desquels le roi fit un tour à cheval, en prononçant quelques mots que les Portugais ne purent distinguer. Cabral laissa deux bannis à Mélinde, pour

reconnaître le pays et s'informer de celui du Prêtre-Jean. L'un, qui fut nommé dans la suite Machedo, apprit fort bien l'arabe, et pénétra par terre jusqu'aux détroits de la Mecque. De là, s'étant rendu à Balaghat, par la route de Cambaye, il se fit passer pour un Maure, et s'établit auprès de Sabay, qui régnait encore dans l'île de Goa. Il y rendit des services considérables au fameux Alphonse d'Albuquerque.

§ II.

Cabral arrive à Calecut. Établissement du premier comptoir portugais dans les Indes.

L'impatience d'arriver au terme de sa course fit lever l'ancre à Cabral dès le 7 d'août. Il relâcha, le 23 (1), aux îles Anchedives, pour y attendre pendant quelques jours les vaisseaux de la Mecque; mais, ne les voyant point paraître dans la saison ordinaire, il continua si heureusement sa navigation, que le 13 de septembre il se trouva devant Calecut. Quantité de pinasses vinrent s'offrir aussitôt à lui vendre des provisions. Ensuite il vit arriver plusieurs nayres du plus haut rang, chargés des compliments du zamorin sur son arrivée, et de l'offre de son amitié. La flotte, qui avait jeté l'ancre à une lieue de la ville, s'avança beaucoup plus près. Le lendemain, Cabral envoya deman-

(1) Voy. Barros, déc. 1, liv. 1, ch. III, t. 1, p. 407. L'abbé Prevost dit qu'il leva l'ancre le 17 août, et qu'il arriva le 20 aux îles Anchedives, lui faisant ainsi traverser en trois jours toute la mer des Indes.

der un sauf-conduit par un Maure nommé Gaspard, (le même apparemment que Gama avait enlevé dans son voyage, et qui avait embrassé le christianisme). Il le fit accompagner des quatre Malabares qui avaient été conduits en Portugal, et qui étaient vêtus à la portugaise. Les habitants parurent fort satisfaits de les voir revenir en bonne santé, et dans un état qui rendait témoignage à la générosité de leurs ravisseurs. Cependant le zamorin refusa de les admettre à son audience, parce qu'ils étaient de simples pêcheurs; mais il fit un accueil favorable à Gaspard, et lui accorda, pour tous ceux qui voudraient débarquer, la permission d'entrer librement dans la ville. L'amiral, prenant confiance à cette ouverture, envoya sur-le-champ Alonzo Hurtado, avec un interprète, pour déclarer au zamorin qu'il venait de Portugal dans l'unique vue de faire avec lui un traité d'alliance et de commerce, et qu'il était prêt à descendre lui-même pour en régler les conditions et lui faire sa cour, s'il consentait à lui accorder quelques ôtages. Il lui en demandait deux; le katual, avec Arashamenta, un des principaux nayres.

Le zamorin s'excusa d'envoyer ces deux officiers, sur leur âge et leurs infirmités; mais il en proposa d'autres à leur place. Ensuite, à l'instigation des Maures, il rejeta la demande de l'amiral, sous prétexte que c'était l'offenser par un excès de défiance. Ce débat dura trois jours. Enfin, se laissant vaincre par le motif de son propre intérêt, il accorda les ôtages (1);

(1) Ces ôtages, suivant Faria, étaient six des principaux bra-

sur quoi l'amiral résolut de descendre au rivage, après avoir recommandé à Sancho de Toar, qu'il laissait pour commander en son absence, de les traiter civilement, mais de ne les rendre à personne, quand même ils lui seraient demandés en son nom.

Le 28 de décembre, on vit de la flotte les préparatifs qui se faisaient sur le rivage pour la conférence du zamorin et de l'amiral. Les principaux nayres avaient ordre de s'y assembler, avec une suite nombreuse de leurs domestiques, et quantité d'instruments. On y avait bâti exprès une galerie, pour y recevoir l'amiral. Aussitôt qu'il fut averti de l'arrivée du zamorin, il descendit dans sa chaloupe, qu'il avait fait richement orner, accompagné des trente principaux Portugais dans les autres chaloupes de la flotte. Les ôtages marquèrent beaucoup de lenteur à monter dans le vaisseau qui les attendait, jusqu'à ce qu'ils virent l'amiral à terre. Enfin, la bonne foi paraissant régner de part et d'autre, Cabral fut reçu sur le rivage, au milieu d'une multitude de kaymals, de pinakals, et d'autres nayres de tous les ordres. On lui offrit une litière. Il y entra d'un air libre; et suivi de son cortège, il fut porté au serame, qui était une loge ou une grande salle, tendue de tapis, que les Portugais nomment alkatif. Au fond de cette salle le zamorin l'attendait, assis dans une alcôve qui avait l'apparence d'une petite chapelle. Il avait au-dessus de sa tête une sorte de dais de velours cramoisi, et vingt coussins de soie à ses côtés ou sous lui.

mines, dont Cabral rapporta les noms en Portugal, par le conseil de Bentaybo.

Il était nu, excepté vers le milieu du corps, qui était couvert (1) d'une pièce de calico brodée en or. Il avait sur la tête un bonnet de drap d'or, et aux oreilles des boucles composées de diamants, de saphirs et de perles. Les Portugais remarquèrent deux perles dont la grosseur surpassait celle d'une grosse noix. Ses bras depuis le coude jusqu'au poignet, et ses jambes depuis les genoux jusqu'aux pieds, étaient chargés de bracelets parsemés de pierres les plus précieuses. Les doigts de ses pieds et de ses mains l'étaient de bagues d'un prix inestimable : celle des deux gros orteils avait deux gros rubis d'un lustre surprenant. Entre les diamants, il y en avait un plus gros que la plus grosse fève. Mais toutes ces richesses n'approchaient pas de celles de sa ceinture, qui n'était qu'un tissu de diamants enchâssés dans l'or, dont l'éclat éblouissait les yeux. Près de lui étaient sa chaise d'état et sa litière, toutes deux couvertes d'or et d'argent, et presque aussi riches par la beauté du travail que par la multitude des pierreries. On y voyait aussi trois trompettes d'or, et dix-sept d'argent, ornées de pierres précieuses, sans parler des lampes d'argent, des cassolettes, et des bassins d'or. Il avait à six pas de lui ses deux frères, qui étaient les héritiers présomptifs de sa couronne; et quelques pas plus loin, quantité de seigneurs, tous debout dans une posture respectueuse (2).

(1) Nos relations donnent le nom de pagne à cette pièce. On la verra mieux expliquée dans la suite.

(2) On trouve dans une relation de ce voyage, imprimée au recueil de Ramusio, que le nom du zamorin était Gnasser.

L'amiral, en entrant, voulait aller baiser la main du prince; mais, étant averti que ce n'était pas l'usage du pays, il se laissa conduire sur un siège proche de lui. Cet honneur était le plus grand que le zamorin pût accorder. Alors Cabral lui présenta ses lettres, qui étaient écrites en arabe. Il prit lui-même la peine de les lire. Elles ne contenaient que des assurances vagues d'estime et d'affection; mais l'amiral, entreprenant aussitôt d'expliquer sa commission, déclara que le roi son maître souhaitait ardemment l'amitié du zamorin, et lui demandait la liberté d'établir à Calcut un comptoir, qu'il aurait soin de tenir continuellement rempli de toutes les marchandises de l'Europe, avec celle de pouvoir, soit en échange, soit pour de l'or, charger ses vaisseaux d'épices, et des autres productions des Indes.

Cette proposition fut reçue fort agréablement du zamorin. Il répondit à l'amiral, que le roi son maître pouvait compter que toutes les villes de ses états lui seraient ouvertes. Pendant ces explications, les Portugais apportèrent leurs présents. C'était un bassin de vermeil doré, curieusement travaillé; une fontaine de même métal et du même travail; une coupe d'argent, avec son couvercle doré; deux lingots d'argent; quatre coussins, dont deux étaient de drap d'or, et deux de velours cramoisi; un tapis du même velours, bordé d'un large galon d'or; un autre tapis d'une riche étoffe, et deux belles pièces de corail.

Après l'audience, le zamorin dit à Cabral qu'il était libre de se retirer ou dans un logement qu'il lui offrait à Calcut, ou sur sa flotte; mais qu'il le pria

de lui renvoyer ses ôtages, parce qu'ils n'étaient point accoutumés à la mer, et qu'ils ne pourraient manger ni boire aussi long-temps qu'ils seraient sur son vaisseau. Il ajouta que, s'il prenait le parti de retourner à sa flotte, et qu'il voulût revenir le jour suivant pour mettre la dernière main au traité, les ôtages seraient renvoyés sur le même vaisseau. Mais ces heureux commencements faillirent d'être renversés par des défiances hors de saison. Cabral étant revenu au rivage, un domestique indien, envoyé par le secrétaire et le contrôleur de la maison du roi, se fit conduire vers les ôtages, pour leur donner avis que l'ambassadeur portugais se préparait à regagner sa flotte. A cette nouvelle, ils se jetèrent dans leur pinasse avec les marques d'une vive impatience. Ayrez Correa les suivit si promptement, qu'il en reprit quelques-uns, tandis que les autres, parmi lesquels était le katual, se sauvèrent heureusement. Cabral, surpris de leur fuite en arrivant à bord, fit garder soigneusement ceux qu'on avait arrêtés, et députa Gaspard au zamorin, pour lui porter ses plaintes. Cependant, faisant tomber le blâme sur le secrétaire et le contrôleur, il promit de rendre les ôtages qui lui restaient, aussitôt qu'il aurait reçu son bagage, et quelques-uns de ses gens qui étaient demeurés à le garder.

De son côté, le zamorin fut si piqué de ne revoir qu'une partie de ses ôtages, qu'il parut dès le lendemain sur la côte avec un corps de douze mille hommes. Il renvoya son bagage et ses gens à l'amiral; mais il les fit accompagner de trente pinasses, pour rede-

mander les siens. La crainte ne permit point aux Indiens qui montaient les pinasses de s'approcher de la flotte autant qu'il fallait pour recevoir leurs ôtages; et les Portugais ne se hâtant point de les conduire eux-mêmes, l'échange ne fut point achevé le même jour. Cependant Cabral prit la résolution de les renvoyer le jour suivant dans ses propres chaloupes, en donnant ordre à ses gens de les mettre sur le rivage à quelque distance des pinasses. Tandis qu'on se disposait à les faire partir, Araxamenoka, le plus âgé d'entre eux, s'élança dans l'eau pour se sauver, et son exemple fut suivi de tous les autres. Araxamenoka fut repris; mais les autres gagnèrent la terre. Cabral prit encore pour une marque de mauvaise foi ce qui n'était au fond qu'un effet de leur crainte, et fit doubler la garde d'Araxamenoka. Il se passa trois jours sans qu'on vît paraître personne pour le redemander. Enfin, l'amiral prenant pitié de ce vieillard, qui n'avait voulu recevoir dans cet intervalle aucune nourriture, le renvoya au zamorin; et deux Portugais, qui étaient encore à terre, furent aussi renvoyés à la flotte.

Pendant trois autres jours, Cabral ne reçut aucune nouvelle du zamorin. Il prit le parti de lui faire demander s'il était disposé à conclure le traité, et de lui offrir, dans cette supposition, d'envoyer son principal facteur à terre, pourvu qu'on lui accordât le retour des ôtages. L'alarme était si vive de part et d'autre, que Francisco Correa fut le seul Portugais qui voulut accepter cette commission. Cependant il fut bien reçu du zamorin. Non-seulement ce prince consentit à finir le traité; mais, sans se faire presser pour les ôtages,

il nomma deux neveux d'un riche marchand de Guzarate , qui furent menés sur-le-champ à l'amiral. Dans le mouvement du même zèle, il donna ordre qu'on préparât pour le facteur portugais une maison qui pût servir aussi de magasin pour les marchandises de la flotte; et comme le facteur avait trop peu d'usage du pays pour connaître les règles du commerce et le prix des marchandises, il chargea le grand-père des deux ôtages, qui devait louer sa maison aux Portugais, de lui donner les instructions nécessaires. Mais ce Guzarate entra mal dans les intentions du prince. Il était ami des Maures, qui se trouvèrent ainsi les maîtres de régler le prix des marchandises portugaises. D'un autre côté, le facteur ne connaissant pas le prix de celles des Indes, les porta fort au-dessus de leur valeur, et les acheta beaucoup trop cher. En même temps les Maures, pour traverser toujours ses vues, se procurèrent le moyen d'avoir toujours quelque émissaire aux audiences qu'il obtenait du zamorin. Ils eurent assez de pouvoir aussi sur l'esprit de Khojah Samicide, amiral de Calecut, pour l'engager à ne laisser retourner à la flotte aucun des Portugais qui appartenaient au comptoir, et même à retenir les vaisseaux qui s'approcheraient trop du rivage.

Cabral, alarmé de cette conduite, et commençant à craindre quelque surprise de la flotte du zamorin, qui pouvait tomber facilement sur la sienne, leva l'ancre pour aller prendre ses résolutions plus loin de la côte. Le prince, informé de ce mouvement, fit appeler Correa, qui ne lui dissimula rien. Il le pressa

d'engager l'amiral à se rapprocher, et ses ordres devinrent plus rigoureux contre les Maures. Il délivra même Correa du Guzarate qu'il lui avait donné pour guide ; et pour le remplacer il nomma Cosebequin, Maure, à la vérité, mais honnête homme, et fort affectionné aux Portugais. Les Maures qui sont nés dans les Indes s'accordent peu avec ceux du Caire et des détroits de la Mecque. Cosebequin était le chef des premiers, et Samicide (1) à la tête des autres. Le zamorin, pour comble de faveurs, donna aux Portugais, une maison fort commode sur le bord de la mer. Cette donation se fit par écrit, et fut signée du nom et du sceau du zamorin, qui la fit envelopper dans un morceau de drap d'or, pour être portée au roi de Portugal. Il consentit encore à ce que le facteur élevât sur le sommet de cette nouvelle demeure (2) un pavillon aux armes du roi son maître. Après cette heureuse réconciliation, le commerce ne fit que prospérer de jour en jour. Les habitants du pays fréquentèrent librement le comptoir, et les Portugais eurent la liberté de se promener dans Calecut avec autant de sûreté et d'agrément qu'à Lisbonne.

(1) Faria et d'autres historiens le nomment Cose Comirecī ; mais on doit juger que l'orthographe de tous ces noms est fort corrompue. C'est ainsi qu'au lieu de Cosebequin on trouve aussi Khojah Begui ou Begh.

(2) Faria dit que Correa ne se mit point sans difficulté en possession de cette maison, et qu'il y entra avec soixante hommes.

§ III.

Le comptoir des Portugais est ruiné à Calecut par la malignité des Maures. Cabral en tire vengeance ; fait voile à Cochin et à Cananor, où il jette les fondements d'un nouveau commerce, et retourne en Portugal.

Sous ces apparences de tranquillité, les Maures conservaient des ressentiments d'autant plus vifs, qu'ils étaient forcés de se contraindre. L'avantage qu'ils avaient sur des étrangers, dans un pays dont ils connaissaient beaucoup mieux les usages et les ressorts, leur fit trouver mille moyens de leur nuire en secret. Ils s'attachèrent surtout à traverser la cargaison de leurs vaisseaux. Le facteur en fit des plaintes qui ne furent point écoutées. Mais rien ne fut si dangereux pour les Portugais, que la haine des deux officiers dont j'ai rapporté les noms. L'amiral de Calecut, offensé que Correa fit plus particulièrement sa cour à d'autres qu'à lui, employa l'artifice pour s'en venger sur sa nation. Il était sorti du port un grand vaisseau de Ceylan, qui faisait la route de Cambaye à Cochin avec une cargaison d'éléphants. L'amiral dit à Correa que le patron de ce bâtiment avait refusé un éléphant au zamorin, et que si les Portugais voulaient se saisir de son vaisseau, non-seulement ils obligeraient beaucoup ce prince, mais qu'à leur propre avantage ils se rendraient maîtres d'une grande quantité d'épices qui appartenait aux marchands de la Mecque. Son espérance était de les engager dans

une entreprise capable de les affaiblir, parce qu'il connaissait la force du vaisseau indien; et dans cette vue il avertit le patron du péril qui le menaçait : ou si les Portugais l'emportaient par la valeur, il concluait du moins que c'était le moyen de les rendre odieux à Cochin, et dans tous les ports de l'Inde.

Cabral accepta volontiers l'occasion d'obliger le zamorin ; mais, ne s'aveuglant point sur les dangers de cette expédition, il représenta qu'elle pouvait être sanglante, et qu'on ne devait pas s'offenser à Calecut si ses gens tuaient une partie de l'équipage indien. L'amiral trouva cette condition raisonnable. Alors Cabral ne balança point à détacher Pedro de Ataïde, avec sa caravelle montée de soixante hommes, et d'une fort bonne artillerie. Le vaisseau de Ceylan, qui était de six cents tonneaux, et monté de trois cents hommes, parut mépriser d'abord un ennemi si faible. Mais lorsqu'il eut commencé à sentir l'artillerie portugaise, et qu'étant serré de fort près, il eut reçu quelques boulets qui le mirent en danger, il se hâta de fuir à toutes voiles. Ataïde le prit dans la baie de Cananor, et l'amena le jour suivant à Calecut. Il portait sept éléphants, qui ne valaient pas moins de cent mille écus dans ce port. Le zamorin ayant eu la curiosité de le voir, admira qu'un bâtiment si considérable eût été pris par un vaisseau qui n'avait pas la sixième partie de sa grosseur, et ne se lassait point de louer la valeur des Portugais. Mais Cabral découvrit quelles avaient été les intentions de l'amiral de Calecut ; et, pour en prévenir l'effet en se procurant au contraire l'amitié du roi de Cochin,

il restitua le vaisseau de Ceylan (1) aux propriétaires, avec des compensations pour le dommage. Ce fut dans cette action que Duarte Pacheco Pereyra donna les premières marques de cette valeur héroïque qui lui acquit dans la suite une gloire immortelle.

Un succès si contraire à l'espérance des Maures leur causa plus d'une sorte d'alarmes. Outre le chagrin de voir triompher leurs ennemis, ils commencèrent à craindre sérieusement que le zamorin, apprenant à distinguer la valeur et l'habileté dans ses nouveaux alliés, ne les crût plus dignes de son affection que tous les Maures ensemble, et n'envisageât même assez d'avantages à les recevoir, pour leur céder toutes les préférences du commerce. Dans ces idées, ils allèrent en corps à l'audience du zamorin. Ils lui représentèrent combien il était triste pour eux, après avoir soutenu si long-temps le commerce de Calecut, et fait connaître leur fidélité par tant de preuves, de se voir préférer une troupe d'aveuguriers. Ils renouvelèrent contre les Portugais l'ancienne accusation de piraterie. Quelle apparence qu'ils fussent amenés aux Indes par des motifs de commerce, lorsqu'il ne paraissait pas possible qu'avec tant d'hommes et de vaisseaux les profits de leur voyage pussent les défrayer d'une route de cinq mille lieues ? N'était-il pas visible qu'ils pensaient à piller le pays, à se rendre maîtres de Calecut s'ils pouvaient une fois s'y introduire, et qu'ils ne manqueraient pas de changer en forteresse la maison que le zamorin leur avait accordée

(1) Castanheda prétend que Cabral donna ce vaisseau au zamorin. Voy. aussi Barros, déc. 1, liv. v, ch. vi, t. 1, p. 425.

pour un comptoir? Enfin, pour donner plus de force à ces plaintes, les Maures y joignirent la menace de se retirer dans quelque autre ville du Malabar.

Le zamorin, plus sensible à la crainte de les perdre qu'à la malignité de leurs accusations, les assura de la constance de son amitié, et de la continuation de ses faveurs. A l'égard des étrangers qui excitaient leur jalousie, il répondit que la raison qu'il avait eue de les employer contre le vaisseau de Ceylan était pour mettre leur valeur à l'épreuve; et que d'ailleurs il ne leur accorderait, comme aux autres marchands, que les permissions ordinaires du commerce, dont tout l'avantage serait pour ses états, puisqu'ils y apporteraient insensiblement tout l'argent de leur pays. Cette réponse ne satisfit point les Maures. Ils auraient souhaité que le zamorin les délivrât absolument de la concurrence des Portugais. Ils jugeaient mieux que lui de l'avenir; et tôt ou tard ils prévoyaient que des marchands si braves et si bien armés se laisseraient de recevoir des lois lorsqu'ils seraient assez forts pour en imposer. Cependant le zamorin demeurant ferme dans ses résolutions, ils se bornèrent extérieurement à traverser ces dangereux rivaux, en continuant de retarder leur cargaison d'épices; mais ils cherchèrent en secret à faire naître quelque sujet de querelle, dans le dessein d'en venir aux coups. Ils se flattaient de l'emporter par le nombre; et, s'ils parvenaient à les détruire, ils ne doutaient pas que le zamorin ne fût assez content de partager avec eux des dépouilles présentes, qui le toucheraient beaucoup plus qu'un espoir éloigné. D'un autre côté, ils

résolurent de ne rien épargner pour irriter le peuple contre eux par toutes sortes d'artifices.

Dans l'espace de trois mois, les Portugais ne purent achever que la cargaison de deux vaisseaux ; encore avaient-ils acheté les épices à des prix excessifs. Rien n'était si contraire aux intentions du zamorin, qui leur avait promis que leur flotte serait chargée en moins de vingt jours, et qu'elle aurait la préférence sur tous les autres vaisseaux étrangers. Ils découvrirent même que les Maures achetaient secrètement à plus bas prix qu'eux, et que, malgré l'ordre du zamorin, on leur laissait la liberté d'embarquer. Cabral, surpris de ces informations, ne douta point que le prince ne fût trompé comme lui. Il en fit porter ses plaintes, dans une audience qu'il n'obtint qu'avec peine ; et la saison s'approchant pour retourner en Portugal, il demanda des explications, sans lesquelles il protesta qu'il croirait la foi violée. Le zamorin marqua autant d'étonnement que de chagrin, en apprenant que la flotte n'était point encore chargée. Il assura qu'il n'avait pas cru les Maures capables de désobéir à ses ordres, et qu'il était résolu de les punir. En effet, il donna la permission à Cabral de faire visiter leurs vaisseaux, et de prendre toutes les épices qu'on y trouverait, en payant seulement le prix qu'elles leur avaient coûté.

C'était l'occasion que les Maures avaient cherchée pour susciter une querelle ouverte aux Portugais. Un de leurs principaux marchands commença aussitôt à charger publiquement son vaisseau ; et, pour assurer le succès de l'artifice, il apostâ quelques Maures et

quelques Indiens, amis des Portugais en apparence, qui représentèrent à Correa combien il était important de saisir le vaisseau maure, s'il voulait enfin parvenir à charger les siens. Correa n'osant se fier d'abord à ce conseil, le fit communiquer à Cabral, qui le rejeta aussi, dans la crainte d'irriter trop les Maures. Correa, toujours sollicité par les mêmes émissaires, renouvela ses propositions à l'amiral, qui prit encore le parti de les rejeter. Mais le facteur insistant pour la troisième fois, en le chargeant du dommage que son refus pourrait causer à la cargaison, Cabral consentit à regret, le 6 décembre, à faire avertir le vaisseau maure, en vertu du pouvoir qu'il avait reçu du zamorin, de suspendre son embarquement. Cet avis fut reçu avec dédain. Dès le jour suivant, Cabral envoya toutes ses chaloupes pour se saisir du vaisseau.

Les Maures, qui n'attendaient que ce moment, s'assemblèrent tumultueusement sur le port. Après y avoir enflammé la populace par leurs cris, ils allèrent en foule au palais; et, dans l'audience qu'ils obtinrent du zamorin, ils exposèrent que les Portugais avaient amassé plus d'épices et de drogues que tous leurs marchands ensemble; que, n'étant point satisfaits de la plus grande portion, ils voulaient, comme des voleurs et des pirates, enlever tout, et prendre la fuite sans payer. Cette calomnie trouva de l'accès dans l'esprit du zamorin. Ils lui demandèrent la liberté de tirer satisfaction de leur injure; et ce prince inconstant se rendit à leurs instances. Cette troupe furieuse se précipita aussitôt vers le port, pour attaquer le comptoir portugais. Il était environné d'un

mur assez haut, et le facteur y avait soixante-dix hommes, en y comprenant les ecclésiastiques. Mais toutes leurs armes consistaient en dix arquebuses, avec leurs épées.

Les premiers Maures qui s'avancèrent étaient en si petit nombre que les Portugais, ne les prenant que pour quelques séditieux de la populace, résolurent de défendre leur porte avec leurs seules épées; mais en un moment la foule devint si nombreuse, et les flèches commencèrent à pleuvoir avec tant d'abondance, qu'après avoir perdu cinq hommes ils prirent le parti de fermer la porte du comptoir, et de se ranger derrière le mur avec leurs arquebuses. Correa, voyant déjà les ennemis au nombre de quatre mille, et plusieurs nayres à leur tête, conçut qu'il était impossible de résister plus long-temps sans le secours de la flotte. Il éleva un pavillon au sommet du comptoir, pour donner avis de son embarras. L'amiral était retenu au lit pour une maladie dangereuse. Il envoya Sancho de Toar, avec les chaloupes et tous les hommes qu'elles pouvaient contenir; mais, à la vue de tant d'ennemis, Toar n'osa risquer une descente, ni s'approcher même trop près du rivage, dans la crainte qu'on ne dépêchât contre lui les almadies et les tonys, qui pouvaient couper sa retraite. La plupart des assiégés étaient déjà blessés de plusieurs coups de flèches; ils voyaient les Maures disposer leurs machines pour abattre le mur. Leur unique ressource fut d'ouvrir une porte qui donnait sur le rivage, dans l'espérance de pouvoir gagner les chaloupes; mais l'ennemi les pressait de tous côtés, et les chaloupes

n'osaient avancer. Il ne s'en échappa que vingt, tout couverts de blessures; le reste fut pris ou tué. Ayres Correa fut du nombre des derniers. Son fils, nommé Antonio, qui s'acquit ensuite beaucoup de réputation dans les Indes, et qui n'était alors âgé que de onze ans, eut le bonheur de se sauver. Les marchandises qui furent perdues dans cette occasion montaient à 4000 ducats.

Cabral, désespéré de cette disgrâce, et ne voyant paraître personne de la part du zamorin, pour faire du moins l'apologie de ses intentions, prit la résolution de ne pas différer sa vengeance. Il ne fallait pas laisser aux ennemis le temps d'armer leur flotte. Deux gros vaisseaux qui étaient dans le port furent attaqués immédiatement par les Portugais; ils furent pris après quelque résistance, et l'on y tua six cents hommes; ceux qui demeurèrent furent gardés vivants pour servir sur la flotte. On prit avec eux quelques épices et d'autres marchandises, entre lesquelles étaient plusieurs animaux extraordinaires et trois éléphants, qui furent tués et salés pour la provision de la flotte; ensuite on brûla les deux vaisseaux, à la vue d'une multitude de Maures qui étaient sur le rivage, et d'un grand nombre d'almadies, qui avaient tenté de secourir leurs amis, mais qui avaient été repoussées avec perte (1).

Cette vengeance ne suffisait pas au ressentiment de Cabral. Il donna ordre qu'à l'entrée de la nuit tous ses vaisseaux s'étendissent au long du rivage, avec les

(1) Barros, déc. 1, liv. v, ch. vii, t. 1, p. 433.

chaloupes en tête; et dès la pointe du jour il fit jouer son artillerie sur la ville avec une furie qui la menaça de sa ruine. Quantité de maisons et de temples, une partie même du palais royal, furent réduits en poudre. La crainte portant les habitants à s'assembler, pour repousser le péril ou pour s'en garantir, un seul boulet faisait quelquefois une terrible exécution dans la foule. Enfin, l'épouvante fut si grande, que le zamorin même prit la fuite, après s'être à peine sauvé d'un coup de canon qui tua un nayre à son côté. Cabral fit cesser le feu vers le soir, pour donner la chasse à deux vaisseaux qui se présentèrent à la vue du port sans savoir ce qui s'y passait. Il les poursuivit jusqu'à Paderane, où cinq autres vaisseaux étaient à l'ancre; mais, n'ayant pu les joindre, il continua sa route vers Cochin, où il était résolu d'établir un comptoir. Dans son passage, il prit deux vaisseaux maures qu'il brûla, mais après en avoir tiré la cargaison, qui était de riz. Enfin, il arriva au port de Cochin le 20 de décembre.

Cette ville est la capitale d'un royaume du même nom, à quatre-vingt-dix lieues au sud de Calcut. Elle est située sur une rivière dont l'embouchure lui forme un port sûr et commode. La terre est fort basse aux environs, et divisée en un grand nombre d'îles. Cochin est bâtie dans le goût de Calcut; ses habitants sont des gentils et des Maures, que le commerce y a rassemblés. Il y en avait deux si puissants, qu'ils mettaient en mer chacun cinquante vaisseaux. Les provisions n'y sont pas en abondance; mais on y trouve une assez grande quantité de poivre, dont la

plus grande partie vient de Calcutt; ce qui n'empêche pas que de ces deux villes Cochin ne soit la plus riche, parce que la commodité du port y attire les marchands en plus grand nombre. Comme le pays n'est pas d'une grande étendue, et que le roi n'a pas le droit de battre monnaie, ce prince est pauvre. D'ailleurs, il est vassal du zamorin, qui se rend à Cochin aussitôt qu'il est monté sur le trône, et qui dispose à son gré de cette couronne. Le roi de Cochin est obligé aussi de l'assister dans toutes ses guerres, et de suivre la même religion (1).

Cabral, après avoir jeté l'ancre, envoya au roi un gentil converti, qui se nommait Michel Jaghi (2), pour informer ce prince non-seulement de son arrivée, mais des extrémités où l'ardeur d'une juste vengeance l'avait emporté à Calcutt, et de l'intention où il était d'exercer le commerce dans son port, soit en marchandises ou en argent comptant. Trimumpara (c'était le nom du roi) accepta volontiers ces offres, en laissant au général portugais le choix des deux propositions. Il lui envoya sur-le-champ deux de ses principaux nayres en ôtage, à condition qu'ils fussent changés tous les jours, parce que, suivant l'usage du pays, s'ils mangaient une seule fois à bord, ils perdaient le droit de réparaître devant lui. Cabral, satisfait d'un commencement si heureux, nomma Gonzala Gil Barbosa pour son facteur, et lui donna pour cortège un secrétaire et un interprète, avec quatre bannis en qualité de domestiques.

(1) Barros, déc. 1, liv. v, ch. VIII, t. 1, p. 440.

(2) Faria dit que c'était un bramine ou un religieux malabare.

Le roi fit l'honneur à Barbosa d'envoyer au-devant de lui le gouverneur de la ville et plusieurs nobles, qui le conduisirent à sa cour. Elle n'avait point cet éclat que les Portugais avaient admiré à Calecut. Trimumpara était vêtu simplement; la salle d'audience n'offrait qu'une muraille nue, autour de laquelle régnait une suite de bancs divisés en loges, comme dans nos salles de théâtre : le roi en occupait une, où il était assis. Barbosa lui offrit, de la part du général, un présent, qui consistait en un bassin d'argent rempli de safran, une aiguière du même métal remplie d'eau rose, et quelques branches de corail. Le roi marqua beaucoup de satisfaction de ce présent; il entretint quelque temps le facteur; il le chargea de ses remerciements pour Cabral, et les ordres qu'il donna pour le faire loger furent accompagnés des recommandations les plus propres à exciter sa confiance. Cependant le souvenir de ce qui venait d'arriver à Calecut ne permit point au général d'exposer plus de monde à terre. La prudence l'obligeait à cette précaution; mais il parut qu'elle était inutile. Les civilités qu'il continua de recevoir à Cochim, la diligence avec laquelle ses vaisseaux furent chargés, et le secours qu'il tira des habitants dans toutes sortes d'occasions, lui firent connaître que Trimumpara était un prince ami des étrangers, et que les différends même que les Portugais avaient eus avec le zamorin tournaient ici à leur avantage(1).

Les vaisseaux étaient chargés, et l'amiral se dispo-

(1) Barros raconte que Trimumpara avait reçu plusieurs sujets de plainte du zamorin.

sait à lever l'ancre, lorsqu'il lui vint deux chrétiens indiens de Crangalor ou Cranganor (1), ville peu éloignée de Cochin, qui lui demandèrent la grace d'être conduits en Portugal, pour visiter de là Rome et Jérusalem : ils étaient frères ; l'un se nommait Matthias, et l'autre Joseph (2). Cabral voulut savoir s'ils étaient de la communion grecque ou latine, et si leur ville n'était habitée que par des chrétiens. L'un d'eux répondit que les habitants de Cranganor étaient un mélange de gentils, de chrétiens, de juifs et d'étrangers, qui étaient la plupart des marchands de Syrie, d'Égypte, de Perse et d'Arabie ; que les chrétiens payaient au roi un tribut régulier, et demeuraient dans un quartier séparé ; qu'ils avaient une église avec des croix, mais sans images et sans cloches ; qu'ils avaient leur pape, sous lequel étaient dix cardinaux et deux patriarches, avec quantité d'évêques et d'archevêques ; que cette cour ecclésiastique résidait en Arménie, où les évêques de Cranganor allaient recevoir leur dignité et leur consécration ; que lui-même

(1) C'est Candoungoufour en langage du pays. Cette ville est à seize milles au nord de Cochin, à dix degrés douze minutes de latitude.

(2) Ce Joseph arriva en Portugal ; mais son frère mourut en chemin. C'est le Josephus Indus dont Grynæus a publié une relation qui ne contient que douze pages. On y trouve quelques détails qui regardent particulièrement Cranganor, avec une courte description de Calecut, Camboya, Guzarate, Ormuz et Narsinga ; mais celui qui reçut ces éclaircissements de la bouche de Joseph, confesse qu'à peine pouvait-on l'entendre, et d'ailleurs qu'étant chrétien, il n'avait jamais eu assez de commerce avec les idolâtres de son propre pays pour les bien connaître, eux, et leurs forces, et leurs usages. Nous reviendrons sur cette relation, quand nous en serons aux voyages en Hindoustan. Le jugement de Barros sur Grynæus mérite d'être consulté. Déc. 1, liv. v, ch. VIII.

avait reçu le sacerdoce des mains de son pape ; que le clergé de cette juridiction s'étendait fort loin dans l'Inde et dans le Catay, et qu'il y observait la même discipline ; que les deux patriarches faisaient leur résidence dans ces deux provinces , et que les évêques étaient dispersés dans les villes où l'on admettait leur communion ; que leur pape portait le titre de catholique ; enfin , que la tonsure du clergé était en forme de croix. Cabral ne fit pas difficulté de recevoir ces deux chrétiens sur sa flotte.

Il reçut ensuite deux députés des rois de Cananor et de Coulan, qui venaient l'inviter à s'approcher de leurs ports, et lui promettre des épices à prix plus bas que celles de Cochin. Il les remercia de leurs offres. Sa cargaison était achevée, et la saison le pressait ; mais il leur promit de les visiter lorsqu'il retournerait aux Indes.

En effet, il ne pensait plus qu'à son départ, lorsqu'on vit paraître au long de la côte vingt-cinq gros vaisseaux, avec d'autres bâtiments de moindre grosseur. Le roi de Cochin, informé du dessein de cette flotte, fit avertir aussitôt les Portugais qu'elle venait les attaquer, et qu'elle avait à bord quinze cents hommes. Il leur fit offrir en même temps tout ce qui leur manquait pour leur défense. Cabral répondit, en le remerciant de ses offres, qu'avec sa petite armée il se croyait en état de faire repentir ses ennemis de leur entreprise. En effet, les voyant balancer autour de lui, et demeurer à la distance d'une lieue sans oser s'approcher, il leva l'ancre, et d'un air ferme il s'avança vers eux. Mais le vent devint si contraire qu'il fut

obligé de retourner au port. Le lendemain, 10 de janvier 1501, lorsqu'il était résolu, avec un vent favorable, de braver la flotte du zamorin, il trouva que le vaisseau de Sancho de Toar avait été séparé de lui par l'orage du jour précédent. C'était le meilleur de sa flotte, et le plus fort en équipage. N'ayant pas laissé de sortir du port, il fut écarté tout d'un coup par un nouvel orage. Ce contre-temps et l'absence de Toar, lui firent perdre l'envie de combattre, et prendre la résolution de retourner en Portugal. La flotte de Calecut le poursuivit pendant le reste du jour, et l'abandonna au commencement de la nuit. Il regretta beaucoup que cet accident l'eût empêché de rendre ses ôtages au roi de Cochin. Les nayres eurent la constance de jeûner pendant cinq jours; mais ils se laissèrent enfin persuader de prendre quelque nourriture. Le 15 on jeta l'ancre devant Cananor; à quarante-deux lieues de Cochin vers le nord.

Cette ville est fort grande. Les édifices y sont de terre, et couverts de lattes. La flotte portugaise n'avait point encore trouvé dans ces mers une baie si agréable et si commode. Le gingembre, le cardamome (1), le tamarin, le myrobolan, la casse, croissent abondamment dans le pays; mais il ne produit que le poivre nécessaire à l'usage des habitants. Le principal commerce était entre les mains des Maures. Le roi, qui

(1) C'est une espèce de poivre d'un genre voisin de celui de la graine de paradis et du gingembre. Dans la pharmacopée de Londres, on place le cardamomum dans un genre nouveau, nommé *eletaria cardanomum*; mais cette plante, dont les semences sont employées en médecine, est peu connue des botanistes.

se glorifiait d'être bramane, était un des trois princes indépendants du Malabar. Dans l'abondance des marchandises et des provisions qui s'offraient sur cette côte, l'amiral portugais ne prit que quatre cents quintaux de cannelle; ce qui fit juger aux habitants de Cananor qu'il manquait d'argent. Le roi lui fit offrir à crédit tout ce qu'il voudrait emporter de ses états. Cabral refusa cette proposition avec de vives marques de reconnaissance; mais il reçut à bord un ambassadeur que ce prince voulut envoyer au roi de Portugal pour cultiver son amitié.

Enfin les Portugais remirent à la voile pour traverser le golfe qui est entre l'Inde et l'Afrique. Le 31 de janvier, ils prirent, au milieu de cette mer, un gros vaisseau marchand; mais, apprenant qu'il était au roi de Cambaye, ils lui rendirent la liberté, et firent dire à ce prince que, loin de venir aux Indes pour y porter la guerre, ils offraient leur amitié à toutes les nations qui voudraient la recevoir. Cabral ne prit de ce vaisseau qu'un pilote, pour le conduire au travers du golfe. En approchant de la côte d'Afrique, le 12 de février, il fut surpris pendant la nuit par une tempête qui poussa le vaisseau de Sancho de Toar contre le rivage, où, par un autre malheur, le feu y prit, et le consuma, sans qu'on en pût sauver autre chose que l'équipage. La force du même orage fit passer la flotte à la vue de Mélinde et des autres places de la côte, sans pouvoir y relâcher. Enfin la mer devint plus tranquille près de Mozambique, où Cabral prit le parti de jeter l'ancre pour se redoubler.

Il profita de cet intervalle pour faire reconnaître Sofala par Sancho de Toar. C'était la première fois que les Portugais eussent vu cette ville. La flotte se remit en mer. Elle essuya plusieurs orages vers le cap de Bonne-Espérance; et l'ayant doublé le 22 mai; elle n'eut plus qu'un temps favorable jusqu'au cap Vert, où le hasard lui fit rencontrer Diego Diaz. Ce capitaine avait été séparé de Cabral en allant aux Indes. Le vent l'avait jeté dans la mer Rouge, où il avait perdu sa chaloupe et une partie de ses gens. Son pilote n'ayant osé, après tant de malheurs, se charger de le conduire aux Indes, il avait repris la route du Portugal, avec sept hommes, qui étaient le reste de son équipage, et qui se trouvèrent assez forts pour suffire à la manœuvre pendant une si longue route.

Cabral arriva au port de Lisbonne le 31 de juillet 1501. Il y fut rejoint, peu de jours après, par le vaisseau que la tempête lui avait fait perdre de vue depuis le cap de Bonne-Espérance. Sancho de Toar ne tarda pas non plus à le suivre. Il rapporta que Sofala était une petite île, fort proche du continent, habitée par les Cafres, et remplie de mines d'or, qui excitaient l'avidité de tous les Maures des Indes. Ils en venaient dépouiller les habitants par des échanges de peu de valeur. Toar avait amené un Maure, pour lequel il avait laissé un de ses gens en ôtage, et de qui la cour de Portugal reçut des éclaircissements d'importance. Des douze vaisseaux qui étaient partis avec Cabral, il n'en revint que six; et l'on n'a jamais su clairement quel avait été le sort des autres.

CHAPITRE VII.

Troisième voyage des Portugais le long des côtes d'Afrique et aux Indes orientales, sous la conduite de Juan de Nueva (1).

AVANT le retour de Cabral, le roi de Portugal, enflammé de jour en jour par de nouvelles espérances, avait envoyé, dès le mois de mars de la même année, une autre flotte aux Indes. Mais, s'étant imaginé que la querelle de Gama devait être terminée à Calecut, et que Cabral y aurait établi le commerce des Portugais sur des fondements plus solides, il n'avait composé cette nouvelle flotte que de quatre caravelles, qui ne portaient pas plus de quatre cents hommes. De ces quatre bâtiments chargés de marchandises, deux étaient pour Sofala, et les deux autres pour Calecut. Juan de Nueva, Galicien de naissance, et d'une expérience consommée dans la marine, fut nommé pour les commander. Il avait sous lui Ferrante Vinet, nommé par le roi sur la présentation de Bartholemeo Marchioni, riche marchand florentin établi à Lisbonne. Les instructions données à Juan de Nueva l'obligeaient de toucher à San-Blaz; et si quelqu'un de ses vaisseaux s'écartait dans la route, il devait l'attendre pendant

(1) Barros le nomme Nova; mais comme il était Galicien, l'orthographe espagnole doit être suivie. Voy. Barros, déc. 1, liv. 5, t. 1, p. 463.

dix jours dans cette rade: Ensuite il devait gagner Sofala pour établir un comptoir, s'il ne le trouvait pas déjà formé par Cabral. De là, il devait mouiller à Quilloa dans la même vue; et se rendre enfin à Calecut, où, s'il trouvait encore Cabral, il avait ordre de le reconnaître pour son général.

Sa navigation fut si heureuse, qu'après avoir découvert l'île de la Conception (1), au huitième degré de latitude méridionale, il arriva sans aucune perte à San-Blaz (2). L'île de la Conception, découverte par Juan de Nueva, nous paraît être celle que nos cartes nomment actuellement île de l'Ascension. Ce qui semble le prouver, c'est que Galvano, qui écrivait en 1555, dit positivement que Nueva donna à l'île nouvellement découverte le nom d'île de l'Ascension. S'il en est ainsi, on acquiert la preuve que les navigateurs ne craignaient plus de s'éloigner à une grande distance des côtes. Pendant qu'à San-Blaz Juan de Nueva cherchait à se procurer des rafraîchissements, il trouva dans un vieux soulier une lettre de Pedro d'Ataïde, qui contenait les affaires des Portugais, et l'état de leurs espérances à Calecut, à Cochin et à Cannanor. Cet avis imprévu lui fit conclure que, ses gens étant en si petit nombre, il ne devait laisser aucune de ses caravelles à Sofala. Il passa cette ville. Il arriva au mois d'août à Mozambique, d'où il se rendit à Quilloa, après avoir découvert une île à laquelle il

(1) Barros 1, liv. v, t. 1, p. 463.

(2) Ou à l'île Robben, près du cap des Aiguilles, en Afrique, dans la baie de Saint-Blaise. Voy. ci-dessus, pag. 177.

donna son nom (1). Ayant touché à Mélinde, le roi lui apprit tout ce qui s'était passé aux Indes, et lui confirma ce qu'il avait déjà su à Quilloa du banni que Cabral y avait laissé. Il donna la chasse, près de Mélinde, à deux gros vaisseaux maures, dont il prit l'un et le brûla. Ensuite il traversa la mer des Indes, et arriva dans le golfe d'Anchedives (2) au mois de novembre; et tandis qu'il y prenait de l'eau, sept grands vaisseaux de Cambaye passant par cette route pour se rendre aux détroits de la Mecque, il prit le parti d'éviter leur rencontre. Il gagna Caçanor, où le roi, avec lequel il eut une conférence, le pressa beaucoup d'y faire sa cargaison; mais, voulant recevoir auparavant les informations du facteur de Cochin, il remercia ce prince de ses offres. Dans le reste de sa navigation, il attaqua un vaisseau maure de Calcut, qui fit une vigoureuse défense, mais qu'il prit et qu'il fit consumer par les flammes. Enfin, il arriva au port de Cochin.

Le facteur portugais se rendit à bord, pour l'informer de ce qu'il lui importait de savoir. Le roi de Cochin était vivement offensé que Cabral fût parti sans lui faire ses adieux, et qu'il eût enlevé les otages; ce qui n'avait point empêché que ce prince n'eût continué de traiter civilement les Portugais: il les avait

(1) L'île de Joao di Nova, dans le canal Mozambique, est aussi nommée île Saint-Christophe sur la carte d'Afrique de Purdy, et sur plusieurs autres.

(2) Barros dit, t. 1, p. 468, que la première terre des Indes que Nova aperçut fut les îles Sainte-Marie, et qu'il longea ensuite la côte jusqu'au Monte de Dij (Mont-Dilly de nos cartes), où il trouva des vaisseaux maures. Il est probable, d'après cela, que les îles Sainte-Marie sont les mêmes que les Anchedives.

même logés dans son palais, pour les mettre à couvert de la haine des Maures, qui avaient mis une fois le feu à leur maison; et lorsqu'ils voulaient sortir pendant le jour, il les faisait accompagner par une garde de nayres. Le facteur apprit aussi à Nueva que les négociants du pays avaient si peu de goût pour les marchandises portugaises, qu'ils refusaient de les prendre en échange, et que, s'il n'avait point apporté d'argent, il était menacé de retourner sans épices (1).

Ces éclaircissemens firent prendre à Nueva le parti de regagner aussitôt Cananor; mais il trouva dans les négociants de cette ville le même dégoût pour ses marchandises. Cependant le roi, qui fut informé de cet obstacle, aima mieux se faire sa caution que de le voir partir avec ses vaisseaux vides: il eut la générosité de répondre pour mille quintaux de poivre, cinquante de gingembre, et quatre cent cinquante de cannelle, outre quelques étoffes dont Nueva laissa le prix à prendre sur les marchandises qu'un facteur, qu'il établit à Cananor avec deux secrétaires, devait vendre après son départ. La cargaison s'achèvait tranquillement, lorsque le roi fit avertir le général portugais qu'on avait vu paraître du côté du nord plus de quatre-vingts pares que le zamorin envoyait pour l'attaquer, et le fit presser de mettre à terre son monde et son artillerie. Nueva témoigna beaucoup de reconnaissance à ce généreux prince; mais il déclara que, malgré l'inégalité des forces, il ne craignait

(1) Suivant Faria, les Portugais, dans la vue apparemment de soutenir leur crédit, prirent une partie de leur cargaison à Cochin.

point d'en venir aux mains, avec les ennemis de sa nation.

Le lendemain, dès la pointe du jour, on vit entrer dans la baie de Cananor plus de cent vaisseaux, ou paires, remplis de Maures. A cette vue, Nueva se retira au centre de la baie, et donna ordre à son artillerie de faire feu sans interruption. Les Maures, qui étaient encore sans canon, demeurèrent à tant de distance, que toutes leurs flèches ne purent causer le moindre mal à la flotte; et les historiens portugais confessent que Nueva n'eut l'obligation de son salut, et même de sa hardiesse, qu'à son artillerie. Il tua un grand nombre de Maures, il coula plusieurs de leurs vaisseaux à fond, sans avoir un seul homme de blessé. Cette exécution ayant duré tout le jour, l'ennemi arbora un pavillon vers le soir. On s'imagina d'abord que ce n'était qu'un artifice, et Nueva fit continuer le feu; mais la vue du pavillon qu'on ne retirait pas, et plus encore le désordre de l'artillerie portugaise, dont il était crevé quantité de pièces, portèrent le général à répondre par un autre pavillon. Alors on vit approcher, dans une petite barque, un Maure qui vint proposer deux jours de trêve: Nueva y consentit, mais à condition que les ennemis s'en serviraient pour sortir aussitôt du port. Ils se soumirent à cette loi. La flotte portugaise quitta aussi son poste, et, les suivant à peu de distance, elle jeta l'ancre fort près d'eux. Pendant la nuit, on s'aperçut qu'il s'en approchait plusieurs petites barques, dans l'intention sans doute d'y mettre le feu; quelques boulets tirés au hasard les forcèrent de se retirer, et firent reprendre le lende-

main à tous les Maures la route de Calecut (1). Nueva ne s'arrêta plus que pour prendre congé du roi de Cananor. Sa navigation continua d'être si heureuse, qu'il arriva, le 11 septembre 1502, au port de Lisbonne, avec tous ses vaisseaux, sans avoir rien souffert de la guerre ni des flots.

Il découvrit à son retour, et après avoir passé le cap de Bonne-Espérance, une petite île à laquelle il donna le nom de Sainte-Hélène. Il paraît, d'après Maffée, Faria, Osorius et Barros (2), qu'elle était inhabitée, couverte de bois, et abondante en sources. Elle semble, dit Osorius, avoir été, par une singulière providence de Dieu, placée au milieu du vaste Océan pour donner aux Portugais retournant des Indes, et affligés par la tourmente et la disette qu'entraîne une si longue navigation, le loisir de se refaire et de se rafraîchir. Des autorités douteuses prétendent que les Portugais achetèrent cette découverte par la perte d'une de leurs carraques; qu'ils la traînèrent sur le rivage, la dépecèrent, et en bâtirent une chapelle; et que la vallée où était située cette chapelle se nommait Vallée de la Chapelle : c'est celle que les Anglais nomment aujourd'hui Vallée de Saint-James. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Portugais comprirent l'importance de cette petite île,

(1) Faria place la scène de cette action dans la baie de Calecut, et prétend que les Maures eurent cinq grands vaisseaux et neuf paires coulés à fond. Barros met dix vaisseaux marchands et neuf paires.

(2) Barros, déc. 1, liv. v, ch. 11, t. 1, p. 477; Hieronymi Osorii, *De rebus Emanuelensis*, etc., Colonia, 1597, lib. 11, p. 62; et p. 59 de la traduction de Simon Goulard; Paris 1598, in-8°; Brooke's Hist. of. St. Helena, p. 48.

et qu'elle ne tarda pas à être cultivée par eux. « Elle eut bientôt (selon le langage du vieux traducteur d'Osorius) abondance d'herbes et de divers fruits, avec force pourceaux et moutons. »

On apprend dans la suite que, peu de jours après le départ de Nueva, il était revenu de Cananor un des Portugais que Cabral avait laissés prisonniers à Calcut, envoyé par le zamorin pour faire des excuses à la nation, avec l'offre de rétablir le commerce, et d'accorder toutes les sûretés qui pouvaient faire renaître la confiance.

CHAPITRE VIII.

Second voyage de Vasco de Gama aux Indes orientales, et quatrième des Portugais. Gama commence à porter la guerre aux Indes.

LES relations de Pedro Alvarez Cabral avaient fait comprendre qu'il ne fallait point espérer de s'établir dans les Indes orientales sans y employer la force. On délibéra long-temps s'il n'était pas plus avantageux de renoncer à cette entreprise; mais la réputation des Portugais y était trop engagée pour leur permettre de se laisser vaincre par les difficultés. D'ailleurs on alléguait, en faveur de la confiance, que, malgré toutes les pertes qu'ils avaient essayées, le profit l'avait beaucoup emporté sur le dommage. On ajoutait un motif encore plus important; c'était celui de la re-

ligion, qu'on espérait d'étendre dans ces vastes contrées : mais le roi demeura persuadé que, pour donner du poids à son nom parmi tant de nations puissantes et éloignées, il devait faire éclater ses richesses et ses forces. Ainsi, la résolution à laquelle il s'arrêta fut de faire partir, au mois de mars 1502, trois escadres ensemble : la première de dix vaisseaux, commandée par Vasco de Gama, qui semblait appelé à subjuguier les Indes, comme à les découvrir ; la seconde, de cinq vaisseaux, sous Vincent Sodre, pour nettoyer les côtes de Cochin et de Cananor, c'est-à-dire pour empêcher les Turcs et les Arabes de porter leur commerce aux Indes, en veillant à l'entrée de la mer Rouge ; la troisième, de cinq vaisseaux encore, sous Étienne de Gama : ce qui devait composer une flotte de vingt vaisseaux, qui avaient ordre de reconnaître Vasco de Gama pour amiral. Le choix du roi pour ce commandement était d'abord tombé sur Pedro Alvarez de Cabral ; mais, par des considérations importantes, il fut changé en faveur de Gama.

Après avoir reçu l'étendard de la foi dans l'église cathédrale de Lisbonne, avec le titre d'amiral des mers d'Orient, Gama partit le troisième jour de mars, à la tête seulement des deux premières escadres, parce que la troisième ne put mettre à la voile que le 1^{er} de mai. Il avait à bord les ambassadeurs de Cochin et de Cananor, que le roi de Portugal renvoyait comblés d'honneurs et de présents. Gama arriva un mois après proche du cap Vert, et s'arrêta à un lieu nommé Porto-dale (1) pour faire de l'eau. Il ren-

(1) Barros, déc. 1, liv. vii, ch. ii, t. 1, p. 23, 24 et 28, de l'une des

contra une caravelle portugaise, qui retournait à Lisbonne avec quantité d'or de Mina. Les ambassadeurs indiens, surpris du commerce des Portugais, lui témoignèrent que ce qu'ils voyaient ne s'accordait guère avec le récit de l'ambassadeur de Venise en Portugal, qui leur avait assuré que, sans le secours des Vénitiens, à peine les Portugais étaient en état de mettre quelques vaisseaux en mer. C'était l'envie qui faisait tenir ce langage à l'ambassadeur depuis qu'il voyait le commerce des Indes perdu pour les Vénitiens par la voie de l'Égypte. Après qu'on eut fait de l'eau, une partie de l'équipage descendit à terre, dans une île nommée Palma (1), voisine de port Bezeguiche (ce doit être une des Bissagos). On entendit la messe, on chanta les litanies, et l'on partit.

La flotte ayant doublé le cap de Bonne-Espérance et le cap des Courants, dom Vasco prit la route de Sofala avec quatre de ses moindres vaisseaux, et chargea le reste de se rendre directement à Mozambique. Il devait, suivant les ordres du roi, non-seulement observer la situation de cette ville, et choisir un lieu commode pour y élever un fort, mais reconnaître le pays et les mines. Le roi de Sofala ne lui fit point acheter trop cher son amitié et la liberté d'établir un comptoir portugais dans la capitale. Cette alliance fut cimentée par des présents mutuels. Dom Vasco partit, après avoir employé vingt-cinq jours à cette négociation; mais, en sortant de la rivière, il

dates toutes différentes. Il dit que Gama partit de Lisbonne le 30 janvier, et qu'il arriva près du cap Vert à la fin de février.

(1) C'est Portudale ou Saï de la carte de Purdy, à l'est de Gorée.

perdit un de ses vaisseaux, dont il ne put sauver que les hommes.

En arrivant à Mozambique (1), il trouva la même facilité à faire un traité d'alliance avec le roi, malgré l'aversion que ce prince avait marquée pour les Portugais dans leur premier voyage. Il obtint, comme à Sofala, la permission d'établir un comptoir, dont le seul but était encore de fournir aux flottes portugaises des provisions à leur passage. De là il se rendit avec ses deux escadres à Quilloa, dans le dessein de punir Ibrahim, qui régnait dans cette contrée, du mauvais traitement qu'il avait fait à Pedro Alvarez Cabral, et de le rendre tributaire des Portugais. Il y arriva le 12 de juillet (2). Ibrahim, pressé par la crainte, se hâta de lui rendre une visite à bord; mais on connaissait la perfidie de son caractère; dom Vasco ne le vit pas plus tôt en sa puissance, que, sans garder de mesures, il le menaça de la perte de sa liberté, s'il ne s'engageait sur-le-champ à payer un tribut au Portugal. Le monarque captif promit de donner tous les ans deux mille miticaux d'or, et remit pour caution entre les mains des Portugais un riche Maure, qu'il haïssait mortellement, et dont il cherchait l'occasion de se défaire. En effet, aussitôt qu'il fut rentré dans sa capitale, il refusa d'exécuter le traité, moins pour conserver son argent, que pour exciter l'amiral à faire tuer sa caution : mais le Maure, apprenant

(1) Le 4 juillet, selon Barros.

(2) Faria raconte qu'en arrivant, Gama battit furieusement la ville. Il ajoute que cet Ibrahim était un usurpateur qui craignait beaucoup pour sa couronne.

l'infidélité de son maître, prit le parti de payer la somme, pour obtenir la liberté. Étienne de Gama joignit ici la flotte avec la troisième escadre. L'amiral partit alors pour Mélinde, à la tête de toutes ses forces; mais un vent impétueux, ou la force des courants, selon Barros, le poussa huit lieues au-delà de cette ville, dans une baie, qui est probablement celle de Batta. Là il trouva plusieurs vaisseaux maures, et quelques-uns de Calecut, dont il se saisit (1).

Il était attendu par un événement plus considérable sur la côte de l'Hindoustan. Après avoir traversé la mer de l'Inde et abordé à l'île Anchedive, il se dirigeait vers le Mont-Deli. En approchant du Mont-Deli, au septentrion de Cananor, il rencontra un bâtiment de la première grosseur, nommé le Meri, qui appartenait au soudan d'Égypte, chargé non-seulement de marchandises précieuses, mais d'un grand nombre de Maures de la première distinction, qui allaient en pèlerinage à la Mecque. Les Portugais s'en étant rendus maîtres après une vigoureuse résistance, l'amiral y monta, et se fit amener les principaux Maures, qu'il menaça de faire jeter sur-le-champ dans la mer s'ils ne produisaient ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils prétendirent que tous leurs effets étaient restés à Calecut; mais dom Vasco en ayant fait prendre un, qui fut jeté dans les flots, pieds et mains liés, à la vue des autres, cet exemple les rendit plus traitables. Ils présentèrent les trésors qui étaient destinés au temple de leur prophète. Tous

(1) Barros, déc. 1, liv. vi, ch. iii, t. II, p. 29.

les enfants (1) furent transportés dans le vaisseau de l'amiral, et le reste du butin fut abandonné aux matelots portugais. Ensuite Étienne Gama, par l'ordre de dom Vasco, mit le feu au bâtiment. Les Maures, à cette vue, rompirent leurs liens, et la clôture qui les tenait renfermés. L'eau qu'ils avaient dans le vaisseau leur servit à éteindre les flammes; et lorsque Étienne de Gama voulut s'approcher pour les faire rentrer dans la soumission, ils le reçurent avec tant de résolution, que, la nuit étant fort proclie, il fut obligé d'abandonner son entreprise. Dom Vasco fit veiller autour d'eux pendant l'obscurité, pour empêcher qu'à la faveur des ténèbres ils ne pussent gagner la terre, qui n'était pas éloignée. Toute la nuit ces malheureux ne cessèrent pas d'invoquer le secours de Mahomet. Étienne de Gama fut renvoyé le matin, pour exécuter ses premiers ordres. Il entra dans le vaisseau; il y mit le feu, en poussant les Maures, que le désespoir portait encore à se défendre. La plupart, se voyant pressés par les flammes, se précipitèrent dans l'eau avec ce que la fureur leur avait fait prendre pour armes, et se défendirent, en nageant, contre ceux qui les poursuivaient. Il y en eut même qui attaquèrent les chaloupes dans cette situation, et qui y causèrent quelque désordre. Cependant ils furent tous tués ou noyés; et les autres coulèrent bientôt à

(1) Ils étaient au nombre de vingt. Faria rapporte que dom Vasco fit vœu au ciel de les engager tous dans l'état ecclésiastique, et de fonder un revenu pour leur entretien dans l'église de Sainte-Marie de Belem; ce qu'il exécuta. C'était une espèce d'amende qu'il crut devoir à Dieu, parce qu'un Portugais s'était fait mahométan.

fond avec leur vaisseau qu'ils n'avaient pas quitté ; de sorte que d'environ trois cents hommes, entre lesquels on comptait trente femmes¹, il n'y en eut pas un qui pût échapper aux flammes , aux flots, ou à l'épée (1).

Après cette sanglante expédition , l'amiral , étant arrivé à Cananor , fit dire au roi qu'il désirait de lui parler. Une prière qui avait été précédée du bruit de sa victoire, et qui était soutenue par une flotte si puissante , ne pouvait passer que pour un ordre auquel il y aurait eu du péril à résister. Ainsi, quelques preuves que les Portugais eussent déjà reçues de la bonne foi de ce prince ; ils n'eurent plus le plaisir de pouvoir distinguer ce qui était l'effet de la crainte ou de l'affection. Cependant l'apparence se soutint en leur faveur. Le roi fit construire un pont de bois, qui s'étendait fort loin sur l'eau , et qui fut couvert de tapis. A l'extrémité du côté de la terre , il fit bâtir une salle de bois , qui fut ornée de ce qu'il y avait de plus précieux. Il s'y rendit le premier , escorté de millé nayres , au son des trompettes et des autres instruments. L'amiral parut bientôt , accompagné de toutes les chaloupes de la flotte ; et descendit sur le pont, au bruit de son artillerie. On portait devant lui deux grands bassins de vermeil , remplis de pièces de corail, et d'autres bijoux estimés dans les Indes. Il fut reçu , à la tête du pont, par plusieurs nayres, et le roi vint au-devant de lui jusqu'à la porte de la salle. Ce prince l'embrassa. On avait placé au

(1) Barros, déc. 1, liv. vi, ch. iii, t. II, p. 23 à 29.

fond de la salle deux chaises, sur lesquelles ils s'assirent; et cette posture, à laquelle le roi se contraignait, étant contraire à l'usage des Indes, c'était la plus haute marque de considération qu'il pût donner à l'amiral. Ils conclurent, dans cette conférence, un traité d'amitié et de commerce, avec l'établissement d'un comptoir à Cananor. Les Portugais déchargèrent immédiatement une partie de leurs vaisseaux; et sans exiger d'autres cautions de la sincérité du roi, ils partirent pour Calecut (1).

§ II.

*Vasco de Gama canonne Calecut. Il court risque d'être pris.
Fermeté du roi de Cochin.*

La renommée avait appris au zamorin l'arrivée et les forces de ces marchands guerriers dont il connaissait déjà la valeur; et le souvenir de son infidélité lui faisait prévoir ce qu'il devait craindre de leur ressentiment. Cependant il ne les croyait pas si proches de ses côtes; et Gama, en arrivant à la vue de la ville, se saisit de plusieurs pares et d'environ cinquante Malabares, avant qu'ils eussent pris des précautions contre la surprise. Il suspendit les hostilités, pour attendre si le zamorin donnerait quelques marques de repentir. Bientôt il vit arriver une barque, qui portait un pavillon, avec un religieux franciscain, que les Portugais prirent d'abord pour un de

(1) Barros, déc. 1, liv. vi, ch. iv, t. II, p. 39.

ceux qui étaient restés à Calecut dans le voyage de Cabral. En montant sur le vaisseau de l'amiral, il prononça *Deo gratias* : ce qui n'empêcha point qu'il ne fût aussitôt reconnu pour un Maure. Il commença par des excuses de ce déguisement, qu'il n'avait pris que pour s'approcher sans péril. Ensuite il déclara qu'il était venu par l'ordre du zamorin, pour offrir à l'amiral un nouvel établissement de commerce avec Calecut. Gama répondit qu'il pourrait penser à cette proposition lorsqu'il aurait reçu du zamorin une juste satisfaction pour la mort de Correa et pour les marchandises qui étaient restées dans le comptoir.

Trois jours se passèrent en messages, qui ne produisirent aucun effet. L'amiral, persuadé qu'on ne cherchait qu'à gagner du temps, fit déclarer au zamorin qu'il lui accordait encore jusqu'à midi pour se déterminer, et que s'il ne recevait point dans cet espace une réponse qui le satisfît, il emploierait contre lui le fer et le feu, en commençant par les cinquante Malabares de ses sujets qu'il avait faits prisonniers. Et pour donner plus de force à cette menace, s'étant fait apporter un sablier d'une heure, il répéta au Maure qu'il chargeait de ses ordres, qu'aussitôt que cet instrument aurait fait tel nombre de révolutions, il exécuterait infailliblement ce qu'il venait de lui déclarer.

Le zamorin, toujours gouverné par les Maures, eut la fermeté de ne faire aucune réponse. Le terme expira. Dom Vasco fit tirer un coup de canon, qui était le signal annoncé pour tous ses capitaines; et les cinquante Malabares, qu'on avait distribués sur

chaque bord , furent pendus au même moment. On leur coupa aussitôt les pieds et les mains (1), qui furent envoyés au rivage dans un pare gardé par deux chaloupes , avec une lettre écrite en arabe pour le zamorin. L'amiral lui déclarait que c'était de cette manière qu'il avait résolu de le récompenser, pour toutes ses trahisons et ses infidélités ; et qu'à l'égard des marchandises qui appartenaient au roi son maître, il avait mille moyens de les recouvrer au centuple. Après cette déclaration , il fit avancer , pendant la nuit , trois de ses vaisseaux le plus près qu'il put du rivage ; et le lendemain , aux premiers rayons du jour , l'artillerie fit un feu terrible sur la ville. Quantité de maisons furent abattues , et le palais fut réduit en poudre. Gama , satisfait de cette première vengeance , laissa Vincent Sodre , avec six vaisseaux , pour ruiner le commerce des Maures , et prit la route de Cochin , où il arriva le 7 novembre 1502 (2).

Il y retrouva la même affection pour le nom portugais dans le roi Trimumpara (3). Ce prince commença par lui envoyer volontairement des ôtages , et s'avança sur le bord de la mer , pour se procurer plus promptement la satisfaction de l'embrasser. Gama , dans cette entrevue , lui remit une lettre et des présents du roi de Portugal. La lettre contenait des remerciements

(1) Suivant Faria , les Malabares furent jetés dans la mer , pour être poussés sur le rivage par la marée.

(2) Barros , déc. 1 , liv. vi , ch. v , t. II , p. 39 à 54.

(3) Faria l'appelle Uniramacul , quoiqu'il lui-même et d'autres historiens l'aient nommé d'abord Trimumpara ; peut-être celui-ci était-il mort , et l'autre était-il son successeur.

pour les faveurs dont il avait comblé Cabral; et les présents étaient une couronne d'or, parsemée de bijoux, un collier d'or émaillé, deux fontaines d'argent d'un travail curieux, deux aiguières ornées de bas-reliefs, une tente fort riche, une pièce de satin cramoisi, et une pièce de sandal. Trimumpara fut extrêmement sensible à des témoignages si distingués de l'estime des Portugais. Il fit tendre sur-le-champ la tente pour en apprendre l'usage. On y conclut un nouveau traité d'alliance. Il donna au facteur une maison, pour servir de comptoir, et le prix des épices fut réglé. Tous les articles de cette capitulation furent couchés par écrit, et signés de la main du roi, qui envoya de son côté au roi de Portugal deux bracelets d'or, garnis de pierres précieuses; une écharpe pour la tête, à l'usage des Maures, d'un tissu d'argent, et longue de deux aunes; deux grandes pièces de calico de Bengale avec une pierre de la grosseur d'une noix, dont la vertu est admirable contre toutes sortes de poisons. Elle est tirée de la tête d'un animal fort rare, que les Indiens nomment bulgodoph (1).

Pendant que Gama chargeait sa flotte à Cochin, il reçut un messager de Calecut, qui venait lui offrir, de la part du zamorin, la restitution des marchandises portugaises, avec la liberté de retourner dans ses états et d'y rétablir le traité de commerce. Il fit garder le messager (2), dans l'intention de le punir si le za-

(1) Faria l'appelle bulgodolf : cet animal, s'il n'est pas fabuleux, est inconnu. Les uns en font un serpent, les autres un quadrupède.

(2) Le même auteur dit que ce message était un bramine, qui laissa son fils et son neveu en otage, et qui, étant revenu à Calecut avec Gama,

morin manquait de bonne foi; et contre l'avis de tous ses capitaines, il résolut de se rendre à Calecut avec son seul vaisseau. L'escadre de Vincent Sodre, qui continuait de croiser sur cette côte, lui parut une ressource suffisante contre des périls qu'il redoutait peu. A son arrivée, le zamorin lui fit dire que le jour suivant tous les différends seraient heureusement terminés. Mais lorsqu'il eut appris que l'amiral était seul, il dépêcha trente-trois paires bien équipés, avec ordre de se saisir de lui. Cette multitude de petits bâtimens fondit si brusquement sur le vaisseau de Gama, que, pour se dérober à leur première impétuosité, il fut obligé de couper un de ses câbles, et de mettre au vent toutes ses voiles. Ils continuèrent de le presser avec tant de chaleur, qu'il n'aurait point évité le malheur d'être pris, si l'escadre de Sodre n'eût paru fort à propos. A son retour, il fit pendre sans pitié (1) le messenger du zamorin.

Ce prince perfide conçut dans quel précipice il s'était jeté par sa nouvelle trahison. Il ne pouvait plus compter sur l'artifice, et le nombre des vaisseaux portugais ne lui laissait rien espérer de la force. Il tourna ses vues du côté de Cochin, pour essayer de jeter l'alarme dans l'esprit du roi, et de le dégoûter de l'alliance du Portugal. Dans une lettre qu'il lui écrivit, il traita les Portugais de voleurs, en lui représentant les dangers dont il était menacé par de tels hôtes, et les maux qu'ils avaient déjà causés à Calecut. Tri-

fut chargé de toutes les députations entre le zamorin et les Portugais. Il dit encore que l'amiral avait une caravelle avec son vaisseau.

(1) Faria prétend que le fils et le neveu du bramane furent peudus.

mumpara répondit qu'il était de son intérêt de traiter favorablement ceux qui apportaient de l'argent dans ses états; et qu'il ne se flattait pas qu'à sa prière le zamorin voulût congédier les Maures de la Mecque, qui exerçaient le commerce à Calecut. Cette réponse attira des menaces sanglantes au roi de Cochin; mais, loin de s'en effrayer, il répliqua que la crainte ne serait jamais capable de lui faire commettre une perfidie. Le zamorin jura au fond de son cœur d'en tirer une sévère vengeance après le départ des Portugais; et, pour ne pas leur découvrir l'impuissance de sa haine, il fit armer vingt-neuf gros vaisseaux, avec quelque espérance que leur flotte, chargée comme elle était de marchandises, serait moins capable de résister à la sienne.

Trimumpara ne révéla rien à dom Vasco de ce qui s'était passé entre lui et le zamorin, jusqu'au départ de la flotte; mais il fit cet aveu lorsqu'il la vit prête à lever l'ancre, en assurant l'amiral qu'il s'exposerait à perdre sa couronne pour servir le roi de Portugal. Dom Vasco lui protesta que des sentiments si généreux exciteraient toute la reconnaissance de son maître, et lui promit, au nom du roi Emmanuel, des secours si puissants, qu'ils le mettraient en état non-seulement de défendre son propre royaume, mais d'en conquérir d'autres. Il ajouta que désormais la guerre serait poussée sans ménagement contre le zamorin, qui, loin d'insulter les autres, aurait assez d'embarras à se soutenir sur son trône. Ces promesses furent d'autant plus agréables, au roi de Cochin, qu'elles avaient pour témoins ses principaux nayres,

gens dévoués aux Maures, et qui voyaient à regret l'établissement du comptoir portugais (1).

La flotte ayant mis à la voile (2) avec un vent favorable, rencontra celle de Calecut, qui entreprit de couper son passage à trois ou quatre lieues de Paderane. Dom Vasco, transporté d'indignation autant que de courage, se précipita sur eux, tandis que Sodré et deux autres capitaines, s'avancant aussi plus promptement que les autres, attaquèrent avec tant de furie deux des plus gros vaisseaux indiens, que la plus grande partie de ceux qui les montaient s'élançèrent dans l'eau pour éviter des ennemis si terribles. Le reste de la flotte portugaise, qui survint aussitôt, acheva de répandre l'effroi parmi les autres, et les força de fuir en confusion vers le rivage. L'amiral défendit à ses gens de les poursuivre, dans la crainte des sables qu'ils ne connaissaient point encore ; mais ils tuèrent à l'aise environ trois cents de ces malheureux, qui s'efforçaient inutilement de se défendre en se sauvant à la nage. On trouva dans les deux vaisseaux dont on s'était saisi, quantité de porcelaine et d'étoffes de la Chine^s, de vases de vermeil, et d'autres marchandises précieuses. La plus riche partie de ce butin fut une statue d'or, du poids de soixante marcs,

(1) Barros, Maffée et Faria prétendent que, pendant son séjour à Cochin, Gama reçut des ambassadeurs de la part des chrétiens de Cranganor, et font monter le nombre de ces chrétiens à trente mille. Ils ajoutent qu'ils se soumirent au roi de Portugal, et qu'ils remirent à son amiral, pour témoignage de leur soumission, leur bâton de justice, qui était de la longueur d'un sceptre, garni d'argent par le bas, avec trois sonnettes au sommet.

(2) Le 18 janvier, selon Barros, déc. 1, liv. vi, ch. vii, t. II, p. 74. Il y a de l'embarras dans les dates. Voy. la note ci-après, p. 234.

et d'une monstrueuse figure. Les yeux étaient deux émeraudes. La plus grande partie du corps était couverte d'une sorte de robe d'or battu, curieusement travaillée, et parsemée de pierres précieuses. Sur la poitrine de l'idole il y avait un gros rubis, qui jetait autant de lumière que le feu le plus ardent. On brûla les deux vaisseaux, après les avoir dépouillés de toutes leurs richesses.

Gama continua librement sa route vers Cananor, où l'accueil qu'il reçut du roi le consola des trahisons du zamorin. Il y laissa trente-quatre hommes, dans une grande maison que ce prince leur donna pour en faire leur comptoir; et le prix des épices fut réglé comme à Cochin (1). Les deux nations convinrent de se défendre mutuellement. Le roi promit de ne prendre parti pour aucune puissance contre Trimumpara. Sodre fut chargé par l'amiral de demeurer sur cette côte jusqu'au mois de février; mais, s'il voyait dans cet intervalle quelque apparence à la guerre entre le zamorin et Trimumpara, de se rendre à Cochin et d'y passer l'hiver. Si la paix régnait de ce côté-là, il eut ordre de faire voile vers la mer Rouge, et de s'emparer de tous les bâtiments de la Mecque qui faisaient le commerce des Indes.

(1) Faria raconte que des commissaires ayant été nommés pour régler dans ce port ce qui appartenait au commerce, ils ne s'accordèrent point sur le prix des épices, à l'occasion de quoi les Portugais menacèrent beaucoup le roi de Cochin. En un mot, cet auteur prétend que Trimumpara fut d'abord aussi peu traitable qu'aucun autre roi du même pays, et que, s'étant joint d'abord avec ceux de Calecut et de Cananor, dans le dessein de faire périr les Portugais, il ne revint à des vues plus humaines, comme le roi de Cananor, qu'après avoir vu l'inutilité des premières.

Le 20 décembre 1503, Gama partit avec treize vaisseaux pour retourner en Portugal. Il relâcha au port de Mozambique, sans autre nécessité que d'en faire radouber deux. Vers le cap des Courants, il fut retardé par des vents contraires et par des tempêtes qui séparèrent de la flotte Étienne de Gama son frère. Enfin il prit terre le 1^{er} de septembre (1) à Cascaës, radé à l'entrée du Tage, à environ trois lieues de Lisbonne. Un grand nombre de seigneurs portugais vinrent l'y recevoir, et composèrent son cortège jusqu'à la cour. Il se fit précéder par un page, qui portait le tribut du roi de Quilloa dans un bassin d'argent. Le roi Emmanuel lui fit un accueil fort honorable, tel qu'il le crut devoir à sa conduite et à sa valeur; il lui confirma le titre d'amiral des mers de l'Inde, auquel il joignit celui du comte de Vidigucira (2). Son frère arriva six jours après lui, sans autre disgrâce que la perte d'un de ses mâts.

Le nom de Vasco de Gama va demeurer comme

(1) Les historiens s'accordent assez bien sur les principales circonstances de ce voyage de Gama; mais il y a de l'embaras dans les dates. Selon les autorités suivies par les auteurs anglais; premiers rédacteurs de cette histoire, il serait parti de l'Inde le 10 décembre 1503, et serait arrivé à l'embouchure du Tage le 1^{er} septembre 1504. Dans l'édition la plus estimée de Barros, que nous avons toujours suivie (Lisboa 1777, in-8°, déc. 1, liv. vi, ch. vii, t. II, p. 75), il est dit que Gama entra à Lisbonne le 10 novembre, en même temps que neuf autres navires, dont deux de Saint-George de Mina, deux de rio do Ouro, un du Levant, et deux autres de Flandre; mais la traduction italienne de Barros, d'Alphonse Ulloa, imprimée à Venise en 1561, in-4°, p. 121, a dans ce même passage la date du 18 octobre, au lieu du 10 novembre. Le savant auteur de l'article GAMA, dans la *Biographie universelle* (t. XVI, p. 403), a confondu la date du départ de l'Inde avec celle de l'arrivée à Lisbonne.

(2) Dans la province de Beja.

enseveli dans un honorable repos pendant un assez grand nombre d'années; mais c'est pour reparaître, en 1524, avec une nouvelle gloire et de nouveaux titres, sous le règne de Jean III.

CHAPITRE IX.

Progrès des Portugais aux Indes, depuis 1503 jusqu'en 1507.
Exploits de Pacheco.

IL parut au zamorin qu'après le départ de la flotte portugaise tout devait rentrer dans l'ancien ordre, et que parmi des rois, ses tributaires ou ses vassaux, il n'en devait rester aucun qui refusât de se soumettre à ses volontés. Dans cette confiance, il renouvela ses menaces au roi de Cochin, avec de nouveaux efforts pour lui faire comprendre que, les Portugais étant ennemis des Maures, c'était ruiner le commerce des Indes avec l'Arabie et l'Égypte, que de favoriser trop ces étrangers. Enfin; n'ayant rien obtenu par ses instances, il assembla cinquante mille hommes à Paniani (1), seize lieues au-dessus de Cochin, et le reste de ses préparatifs répondit à la force de cette armée.

Le peuple de Cochin, effrayé du péril qui le menaçait, se réunit pour solliciter son roi d'abandonner

(1) Port de mer à quarante milles au sud de Calecut. Il est nommé, par les natifs, Pounang Ouacoul. Il contient environ aujourd'hui cinq cents maisons, quarante mosquées et mille cabanes ou huttes, habitées par les classes inférieures.

les intérêts du Portugal, et de livrer même les Portugais du comptoir au zamorin, que cette seule démarche pouvait apaiser ; mais Trimumpara rejeta de si lâches propositions. Il se mit en campagne avec un petit nombre de troupes, et trois de ses neveux. A la première charge, il fut abandonné de sa principale noblesse ; cependant la valeur des Portugais le soutint dans un passage, et lui donna le temps de rallier ses forces : mais ayant perdu un de ses neveux, qui faisait l'office de général, et se voyant blessé lui-même après avoir fait des prodiges de valeur, il fut forcé de se retirer dans l'île de Vaypij (1), qui était plus capable de défense que sa capitale. La malheureuse ville de Cochin fut prise et brûlée par le vainqueur, sans que Trimumpara persistât moins à protéger les Portugais ; exemple mémorable de constance et de fidélité dans un prince idolâtre (2).

Tandis qu'il était assiégé dans l'île de Vaypij, le roi de Portugal faisait partir de Lisbonne neuf vaisseaux, sous trois différents chefs : Alonzo ou Alphonse d'Albuquerque, François d'Albuquerque, et Antoine de Saldanha. La dernière de ces trois escadres était destinée à croiser, à l'entrée de la mer Rouge, contre les vaisseaux maures, et les deux autres devaient revenir en Portugal avec leur cargaison. Alphonse était parti le 11 avril, et François le 14 ; cependant ce dernier arriva le premier aux Indes, et s'y trouva plus nombreux par la jonction de Vincent Sodre, qui avait été

(1) Vaypen sur les cartes modernes. C'est une ville adjacente à Cochin, sur une petite île le long de la côte, et au nord de la rivière.

(2) Barros, déc. 1, liv. vii, ch. 1, t. II, p. 77 à 84.

jeté fort loin par la tempête, en croisant sur les côtes d'Arabie, et par celle d'un vaisseau de Gama, que le vent avait séparé de la flotte. Sodre avait pris quatre vaisseaux de Calecut, qu'il avait conduits à Cananor, et brûlé quantité d'autres petits bâtiments au zamorin; mais ces événements avaient précédé la guerre de Cochin. Sodre avait alors offert son assistance à Trimumpara, sans que ce prince eût voulu l'accepter; de sorte qu'ayant fait voile d'un autre côté, il avait touché à Socotra et à Guardafu: il avait pris sur la côte d'Arabie quelques bâtiments de Cambaye et de Calecut; et vers l'entrée de l'hiver, il s'était mis à couvert dans une baie voisine des îles Kuria Mouria, sur la côte méridionale de l'Arabie, et vers le dix-huitième degré de latitude (1), d'où il avait reconnu les Arabes de cette côte, qui se nomment Bédouins, et qui mènent une vie paisible au milieu de leurs troupeaux. Après avoir passé deux mois, avril et mai, avec eux, ils lui conseillèrent de chercher un port plus sûr, et de ne pas attendre le mois d'août, s'il voulait éviter les furieuses tempêtes qui s'élèvent alors dans leurs mers. Sodre, persuadé qu'ils ne cherchaient qu'à l'éloigner de leur pays par de fausses alarmes, refusa de les croire; mais il s'aperçut trop tard qu'ils lui avaient parlé de bonne foi, lorsque la violence d'une tempête imprévue submergea son vaisseau: il y périt avec son frère et tous ses gens. Le reste de son escadre, après avoir essuyé les plus terribles dangers, et souffert les dernières extrémités de la faim et

(1) Barros, t. II, p. 88.

de la soif, échappa heureusement, et rencontra François d'Albuquerque, avec qui elle fit voile à Cochin.

Ils trouvèrent la ville presque entièrement consumée par les flammes, et Trimumpara(1) toujours assiégé dans son île. Albuquerque, à son arrivée, envoya un présent considérable à ce fidèle allié, pour réveiller sa confiance en l'amitié des Portugais. Une partie consistait en argent, jusqu'à la somme de 10,000 ducats. Ensuite, étant descendu sur le rivage, le roi de Cochin, qui l'y attendait, l'embrassa les larmes aux yeux, en criant, dans le transport de sa joie: *Portugal! Portugal!* Ce nom fut répété à grands cris par tout le peuple indien; et les Portugais, pour leur rendre leur civilité, crièrent: *Cochin! Cochin!* Albuquerque renouvela le courage de ses alliés en leur promettant son secours et celui des deux escadres qui devaient le suivre. Le sien fut si prompt, qu'étant tombé sur les troupes du roi de Calecut, il en tua une partie et chassa le reste; il s'empara aussi de Chera-waypil(2), un peu au nord de Cochin, et de Vaypij. Le territoire du seigneur de Repelim, qui s'était déclaré pour le zamorin, fut ravagé par le feu et l'épée, et, dans cette expédition, les Portugais ne perdirent pas plus de quatre hommes.

La reconnaissance que Trimumpara crut devoir

(1) Castanheda prétend que, loin d'avoir refusé le secours de Sodre, Trimumpara l'avait demandé, et que Sodre s'excusa sur ce que la guerre ne se faisait point par mer. Il ajoute que le naufrage de Sodre fut un châtement du ciel, pour avoir abandonné un prince allié des Portugais.

(2) Ce lieu est le Chairwepejo de la grande carte du Malabar, d'Arrowsmith, 1809.

aux Portugais pour son rétablissement, le fit consentir à leur accorder la permission de bâtir un fort. L'ouvrage était commencé lorsque Alphonse d'Albuquerque arriva au port de Cochin. Le fort reçut le nom de San-Jago. On y construisit une église, dédiée à saint Barthélemi.

Alphonse, brûlant de signaler son nom dans la carrière qui s'ouvrait devant lui, fit monter cinq cents hommes sur quelques vaisseaux pris au zamorin, et les envoya contre la ville de Repelim, qu'ils brûlèrent malgré la résistance obstinée de deux mille nayres; mais, pour devoir quelque chose à son propre bras, il s'avança lui-même devant une autre ville, qu'il comptait d'emporter à la première attaque. Ses informations n'avaient pas été fidèles: il en sortit une multitude d'Indiens aguerris, qui le mirent dans le dernier danger. Trente-trois vaisseaux de Calecut, qui survinrent pendant le combat, auraient rendu sa perte certaine, si François d'Albuquerque son frère, paraissant avec sa flotte, ne l'eût secouru fort heureusement. Ils mirent l'ennemi en fuite; ils en firent un sanglant carnage; et les ayant poursuivis dans l'île de Kahalam, où ils s'étaient retirés, ils achevèrent d'y tuer le reste, au nombre de sept cents. Édouard Pacheco détruisit, d'un autre côté une ville puissante, et fit main-basse sur une partie des habitants. La flotte portugaise, étant à la voile, rencontra cinquante vaisseaux de Calecut. Quoique victorieuse, les fatigues qu'elle venait d'essuyer lui donnèrent quelque défiance du nombre; mais sa seule artillerie, bien ménagée, servit à mettre l'ennemi en fuite.

Le poivre commençait à coûter du sang. Si tant de disgrâces firent désirer au zamorin de se réconcilier avec les Portugais, et s'il obtint la paix à certaines conditions, son inconstance lui fit violer si tôt ses promesses, que la guerre ne tarda point à se rallumer. Trimumpara, qu'elle menaçait particulièrement, demanda moins des troupes nombreuses à l'amiral qu'un chef capable de commander les siennes. Alphonse s'était rendu à Coulan, au sud de Cochin (1), sur l'invitation de la reine, qui lui avait fait offrir de charger deux de ses vaisseaux, et qui lui accorda un comptoir, où il laissa un facteur avec vingt-six hommes. Il envoya au secours du roi de Cochin Édouard Pacheco, avec un vaisseau et deux caravelles montées de cent dix hommes.

Les deux Albuquerque partirent, suivant leurs ordres, à la fin de la saison. Alphonse arriva heureusement à Lisbonne, chargé d'épices et de marchandises précieuses. Entre les richesses de son escadre, il présenta au roi quarante livres de grosses perles, et quatre cents de petites; un diamant d'une grandeur étonnante; deux chevaux, l'un persan, l'autre arabe, qui furent regardés avec admiration, comme les premiers qui eussent paru dans le royaume. François d'Albuquerque, et les vaisseaux qu'il commandait, eurent le malheur de périr par quelque tempête, sans qu'on ait jamais su plus clairement leur triste aventure. Pedro de Ataïde, qui les suivit, échappa aux fureurs de la mer, et fut retrouvé à Mélinde avec ses gens.

(1) Barros, ch. III, t. II, p. 92 et 98.

Antoine de Saldanha , commandant de la troisième escadre , qui devait croiser à l'entrée de la mer Rouge , ayant perdu Diego Fernandez Pereyra et son vaisseau , vint mouiller l'ancre à l'île Saint-Thomas. C'est lui qui , s'étant approché du cap de Bonne-Espérance , rendit un lieu célèbre par le nom d'Aguada de Saldanha , situé à peu de distance au nord du cap de Bonne-Espérance , au trente-troisième degré de latitude ; non qu'il y eût fait de l'eau , mais parce qu'il en coûta beaucoup de sang à sa troupe en y voulant prendre terre. Avant cette disgrâce , une tempête avait séparé de lui Rui Lorenzo , et l'avait poussé vers Mozambique , d'où il avait tourné sa course vers Quilloa. Lorenzo fit dans cette route quelques petites prises , qui lui donnèrent l'espérance d'un succès plus considérable. Il s'approcha de l'île de Zanzibar , ou Zangibar , à vingt lieues de Mombassa ; il y prit vingt petits vaisseaux ; après quoi il eut la hardiesse de se présenter devant la ville de Mombassa , malgré les préparatifs qu'il voyait faire au roi pour l'attaquer. Le nombre des paires ou barques ne l'effraya point. Il envoya contre eux sa grande chaloupe , montée de trente hommes , qui tuèrent quantité de nègres et prirent quatre paires. Ensuite , le roi paraissant lui-même sur le rivage , avec quatre mille hommes commandés par son fils , l'artillerie portugaise joua si heureusement , que la première volée emporta ce jeune prince avec un grand nombre de ses gens. A cette vue , le roi demanda la paix , et s'engagea sur-le-champ à payer au roi de Portugal un tribut annuel de cent méticaux d'or (1).

(1) Mombassa a continué d'être soumis au Portugal pendant près de

Lorenzo continua ses expéditions avec le même succès ; il prit deux vaisseaux et trois sambuques, qui portaient douze magistrats de Brava. Cette ville, pour obtenir la liberté de ses chefs, se soumit à payer tous les ans cinq cents méteux. Au-delà du cap de Guardafu, et dans les îles de Cana-Kand, qui sont dans la baie de Cana-Canim, sur la côte de l'Yémen, à quatorze degrés de latitude, il défit diverses troupes de Maures qui lui disputèrent la liberté de renouveler ses provisions. Enfin, sur la côte supérieure d'Arabie, il brûla un vaisseau chargé d'encens, et il en fit échouer un autre qui portait quantité de pèlerins à la Mecque (1).

§ II.

Victoire de Pacheco sur le zamorin et sur d'autres rois indiens. Injuste récompense de ses services.

Le départ des Albuquerque avait relevé toutes les espérances du zamorin. Il voyait le retour des flottes portugaises dans un éloignement qui lui laissait la liberté d'employer toutes ses forces ; et l'ennemi qu'il avait à détruire ne lui paraissait pas capable de résister jusqu'à l'arrivée d'un nouveau secours. Il appela sous ses enseignes tous les rois et les princes du

deux siècles ; mais en 1698 les Arabes de Maskat s'en saisirent avec peu de difficulté, et firent main-basse sur une vingtaine de Portugais qui y étaient établis. Voy. la note ci-dessus, p. 126.

(1) Barros, déc. 1, liv. vii, ch. iv, t. II, p. 103 à 115.

Malabar, Ceux de Tanor (1), de Béspour (2), de Kotougan (3), et de Korlou (4), se rendirent à ses ordres, avec dix autres seigneurs qui ne leur étaient point inférieurs en puissance (5). Son armée se trouva forte de cinquante mille hommes, dont il mit quatre mille, pour les expéditions de mer, sur deux cent quatre-vingts pares, tonis et katours, petits vaisseaux de différentes sortes, avec un grand nombre de canons pour battre le nouveau fort des Portugais. Le reste de ses troupes devait marcher par terre, et forcer le passage d'une rivière qui sépare l'île de Vaypij du continent. Cette puissante armée était commandée par Naubea Daring, son neveu et son héritier, et par Elankol, seigneur de Repelim.

Le roi de Cochin, qui ne pouvait ignorer de quelle tempête il était menacé, commençait d'autant plus à s'alarmer qu'il voyait désertir chaque jour un grand nombre de ses sujets. Mais Edouard Pacheco, qu'Alphonse d'Albuquerque avait laissé pour sa défense, l'encouragea par ses exhortations, et se prépara lui-même à vaincre des ennemis qu'il méprisait. Il mit vingt-cinq Portugais dans le vaisseau avec lequel il était resté, trente-neuf dans le fort, vingt-six dans

(1) Tanour ou Tanoor, sur la côte de l'Inde, à dix degrés quarante-huit minutes de latitude, et à vingt milles au sud de Calecut, n'est actuellement qu'un village peu considérable.

(2) Béspour ou Baypour est voisin de Calecut, au sud.

(3) Ce lieu me paraît être Kotagoul, à vingt-quatre milles au nord de Calecut.

(4) Probablement Korakill, de la carte d'Arrowsmith, un peu au sud de Kotagul.

(5) Barros les nomme, déc. 1, liv. vii, ch. vii, t. II, p. 139.

une des deux caravelles, vingt-trois dans l'autre ; et lui-même, il se mit dans une barque avec vingt-deux de ses plus braves gens. Il avait distribué, dans ces quatre bâtimens, trois cents Indiens de Cochin. Le roi devait garder la ville avec le reste de ses forces.

Ce fut avec cette petite flotte que Pacheco ne craignit pas d'aller au-devant du zamorin. Il le trouva cantonné dans un village. Il l'attaqua ; et cette première action fut si brusque, qu'elle jeta la terreur parmi ses ennemis. Elle fut suivie de trois engagements avec la flotte de Calcut. Dans le premier, l'artillerie de Pacheco fit couler à fond vingt paires, chargés de cent quatre-vingts personnes de distinction et de mille soldats. Dans le second, il submergea quatre-vingt-dix paires et trois cent soixante hommes. Dans le troisième, il abîma encore soixante-deux paires, et mit tout le reste en fuite.

Il se rapprocha aussitôt du rivage. Un corps de quinze mille hommes, qui s'étaient rassemblés autour du zamorin, fut dissipé par le canon des Portugais. Pacheco descendit pour augmenter leur épouvante, et brûla quatre villes en les poursuivant.

Les Maures qui étaient à Cochin servaient l'ennemi par des avis secrets. On découvrit leurs intelligences. Le roi permit à Pacheco de les punir ; mais en ayant fait arrêter cinq, il se contenta de les renfermer, et de publier qu'il les avait fait étrangler. Cette nouvelle irrita plus que jamais le zamorin. Il résolut de forcer le passage de la rivière, et ses troupes furent distribuées pour cette entreprise. Pacheco posta Diego Perez, et Pedro Raphaelo, avec

les deux caravelles, et quelques chaloupes, du côté par lequel le seigneur de Repelim se préparait à faire son attaque avec trois mille hommes. Il faut supposer, malgré le silence des historiens, que le roi de Cochin avait fait avancer aussi une partie de ses troupes; sans quoi il serait absolument incroyable que les Portugais seuls eussent pu suffire contre tant d'ennemis. Cette supposition paraît d'autant plus naturelle, que Trimumpara n'avait pas moins de trente mille hommes. D'ailleurs, elle paraît suivre du récit que Faria et Castanheda font de la désertion d'un grand nombre de Maures qui abandonnèrent Pacheco. L'épuisement de sa poudre fut un autre embarras, qui le mit dans la nécessité d'en envoyer demander à Cochin; et le messenger, qui était un traître, ne s'acquitta point de sa commission. Malgré tant d'obstacles, la conduite et le courage de Pacheco lui firent gagner une victoire dont on ne trouve pas d'autre détail. Il tua au zamorin six cent cinquante hommes, et força les autres de se retirer. Son bras fit tant d'exécution, qu'il avait ses habits couverts de sang. Le ciel sembla prendre aussi sa défense, en permettant qu'une peste subite enlevât six mille hommes au zamorin dans l'espace de peu de jours.

Quelque idée qu'on se forme de la victoire des Portugais, elle n'ôta point à leurs ennemis l'espérance de se relever. Ils recommencèrent leurs préparatifs, et les stratagèmes se joignirent à la force. Les bramines proposèrent la composition d'une poudre qui, étant jetée aux yeux des Portugais, devait les aveugler. Ils inventèrent des châteaux mobiles dont ils se

promirent beaucoup d'effet. Enfin les Maures de Cochin furent gagnés secrètement pour empoisonner les fontaines. Pacheco regarda la poudre comme une ridicule chimère ; mais il crut se devoir précautionner contre le poison. Les châteaux furent construits réellement. Il en parut huit , de la hauteur de quinze pieds , placés chacun sur deux barques , et remplis d'hommes.

En joignant les Portugais du comptoir avec l'équipage du vaisseau et des deux caravelles , Pacheco n'avait que cent soixante hommes , qu'il fallait diviser nécessairement entre le fort , le vaisseau , les deux caravelles , et le bord de la rivière. C'était néanmoins la principale force du royaume de Cochin ; car de trente mille hommes , avec lesquels Trimumpara avait commencé la guerre , la désertion l'avait réduit à huit mille. A la vérité le zamorin en avait déjà perdu vingt mille : mais il avait des ressources présentes ; et ce qui lui restait de troupes surpassait encore les premières forces de Cochin.

Pendant que les bramines composaient leurs châteaux , Pacheco fut attaqué deux fois par un grand nombre de pares. Dans la première attaque , il en prit six , et tua quelques hommes. Dans la seconde , il tua huit hommes , et prit treize pièces de canon. Six nayres de Calecut entreprirent de l'assassiner , et se couvrirent de la qualité de déserteurs , pour se rendre à Cochin dans cette vue. Il pénétra leur dessein. Il en tira même l'aveu ; et , renonçant au plaisir de la vengeance , il se contenta de les envoyer au roi son allié. Le zamorin , désespéré de voir l'ar-

tifice aussi inutile que la violence, fit publier, sur toutes les côtes voisines, que les Portugais de Cochin avaient tous péri par ses armes, dans l'espérance que ceux de Cananor et de Coulan n'y seraient pas plus épargnés. En effet, il y en eut quelques-uns à qui cette fable devint funeste. Deux furent tués, et plusieurs blessés.

Pendant le roi de Cochin, faisant gloire de sa fidélité et de sa constance, était résolu de souffrir plutôt les dernières extrémités que d'abandonner les Portugais. Mais dans la crainte de les voir à la fin succomber sous la multitude de leurs ennemis, il les pria, pour leur propre intérêt, de renoncer à leur entreprise. Pacheco l'exhorta au contraire à ne s'alarmer de rien, et surtout à ne laisser voir aucune inquiétude qui pût décourager ses sujets. Il alla réveiller aussi le courage des Portugais, sur le vaisseau et sur les caravelles, en leur remettant devant les yeux ce qu'ils ne devaient pas moins à leur salut qu'à leur honneur. Son exemple fut encore plus puissant que ses discours; car, tandis qu'il leur parlait, l'ennemi parut avec ses terribles châteaux qui devaient détruire successivement les vaisseaux et le fort.

Cette attaque du zamorin aurait jeté l'effroi dans des cœurs moins résolus. Il avait deux cent quatre-vingt-dix paires, bien équipés d'hommes et d'artillerie, et huit châteaux tels que je les ai décrits, dont l'un contenait quarante hommes; deux, trente-cinq hommes; et les cinq autres, chacun trente. Ces machines étaient précédées par des brûlots; le rivage

couvert de trente mille hommes, commandés par le seigneur de Repelim, avec une bonne artillerie, et quantité de pionniers. On commença un combat fort étrange. Trois vaisseaux entreprenaient de soutenir l'effort de trois cents. L'espérance des Portugais était dans leur adresse à ménager l'artillerie. Elle ne produisit pas d'abord beaucoup d'effet. Pacheco réussit mieux dans l'ordre qu'il donna pour se garantir des brûlots. De grandes perches ferrées, dont il fit enfoncer le bout dans ces machines, tandis que ses gens soutenaient l'autre bout contre le vaisseau et les deux caravelles, tinrent le feu assez loin pour ne pouvoir lui nuire. Ainsi les brûlots furent bientôt consumés inutilement. Mais lorsque la fumée, qui n'avait pas moins dérobé le jour à l'ennemi qu'aux Portugais, eut commencé à s'éclaircir, le canon des trois bâtiments fit une exécution si surprenante, qu'il mit en pièces les huit châteaux; et la mer fut couverte en un instant de leurs débris. Hommes, armes, provisions, pièces de bois fracassées; on voyait flotter de toutes parts les restes de ce redoutable appareil. Un si triste spectacle ralentit l'ardeur du zamorin. Il se retira, sans que les Portugais eussent perdu un seul homme. Cependant il revint à la charge le lendemain; mais ce fut pour être encore plus maltraité. Son armée de terre, demeurée inutile sur le rivage, n'attendit pas que l'artillerie portugaise se tournât vers elle après avoir mis les pares en fuite. Toute la côte fut bientôt nettoyée. Les bramines, prenant cette suite de disgrâces pour quelque châtiment céleste, persuadèrent au zamorin de demander la paix, et d'apaiser le ciel

par de bonnes œuvres de religion. Il se rendit à leurs instances, et le roi de Cochin reçut favorablement ses propositions. Des succès si éclatants donnèrent tant d'avantage à Pacheco, qu'ayant reçu avis du facteur de Coulan, que les Maures s'opposaient à la vente du poivre, il se rendit presque immédiatement dans cette ville : il réduisit cinq vaisseaux maures à la soumission, et les força de laisser prendre au facteur portugais le poivre au même prix qu'eux (1).

Pendant qu'il soutenait avec cette fermeté la gloire et les intérêts de sa nation, le roi de Portugal, par le conseil de Gama, qui lui représentait sans cesse la nécessité de paraître aux Indes avec des forces considérables, avait équipé une flotte de treize vaisseaux, les plus gros qui eussent encore été construits en Portugal, avec douze cents hommes d'équipage. Lope Soarez fut choisi pour les commander. Cette flotte partit de Lisbonne le 22 avril 1504. Le 2 mai elle se trouvait dans les parages du cap Vert. Elle arriva le 25 juillet à Mozambique, en repartit le 1^{er} août, et se rendit à Mélinde, où elle trouva six Portugais, reste des naufragés de Pedro Ataïde (2). Ensuite elle traversa la mer; et la première terre qu'elle toucha aux Indes fut celle des îles Anchedives. Lope Soarez y trouva Antoine de Saldanha et Rui Lorenzo, qui s'étaient joints, et qui se radoubaient ensemble pour aller croiser sur la côte de Cambaye contre les vaisseaux de la Mecque. Soarez les prit avec lui. Ils se rendirent

(1) Barros, déc. 1, liv. VII, ch. VIII, t. II, p. 141 à 148.

(2) Barros, t. II, ch. VIII, p. 141 à 148.

à Cananor, où ils s'arrêtèrent pour donner quelques ordres. De là, paraissant devant Calecut, ils redemandèrent quelques Portugais qui avaient été pris dans la dernière guerre. Mais, soit qu'ils cherchassent un prétexte pour humilier le zamorin, ou que ce prince perfide retint en effet quelques-uns des prisonniers, ils firent valoir cette raison pour battre sa capitale pendant deux jours. La moitié de la ville fut ruinée, et treize cents habitants y perdirent la vie.

Pacheco n'était point encore revenu de Coulan lorsque Soarez arriva au port de Cochin. La vue d'une si belle flotte fit oublier à Trimumpara tout ce qu'il avait souffert pour des alliés si puissants et si fidèles. Il porta ses plaintes à l'amiral de quelque dommage qu'il avait reçu d'une ville voisine, fortifiée par le zamorin. C'était Cranganor, qui n'est qu'à quatre lieues de Cochin. Soarez fut d'autant plus porté à le venger, qu'il apprit en même temps qu'on avait vu paraître sur la côte un grand nombre de pires, et que le zamorin s'était rendu lui-même à Cranganor. Il fit armer secrètement vingt bâtimens du pays, propres à remonter la rivière; et, s'y mettant avec ses plus braves soldats, sans attendre le roi de Cochin, qui ne put finir assez tôt ses préparatifs, il s'avança fièrement vers l'ennemi. Il trouva dans le canal cinq vaisseaux et quatre-vingts pires. L'action fut vive: des cinq vaisseaux, deux furent brûlés, et tous les pires coulés à fond, ou dispersés. Soarez comptait après cette victoire de débarquer sans obstacle; mais il eut besoin de tout le feu de sa mousqueterie pour se faire jour au travers d'une multitude d'Indiens qui firent pleu-

voir sur lui une grêle de flèches. Enfin il prit terre, et brûla la ville jusqu'aux fondements. Le zamorin n'avait point attendu son approche pour se mettre à couvert par la fuite. Cette nouvelle humiliation, qui fut suivie de la perte d'une bataille contre le roi de Tanor, lui fit prendre le parti de la paix.

L'importance de conserver au Portugal un ami et un défenseur aussi fidèle que Trimumpara, porta Lope Soarez à lui laisser Manuel Tellez Barrato, avec quatre vaisseaux, pour garder le port de Cochin. Il partit ensuite pour le Portugal, mais avec la résolution de fondre dans sa route sur Paniani, ville soumise au zamorin. Vingt pares, qu'il rencontra sans s'y être attendu, et le vent qui ne permit point à sa flotte les mouvements nécessaires pour sa défense, l'obligèrent de s'engager dans une baie, où il fut surpris de trouver dix-sept grands vaisseaux turcs, armés d'une bonne artillerie, et montés de quatre mille hommes. Le combat commença aussitôt avec une extrême furie. Pacheco et Soarez firent des prodiges de valeur. Enfin la flotte barbare fut brûlée, avec toute sa cargaison, qui était fort riche. Il y eut sept cents Turcs de noyés, sans compter ceux qui périrent par le feu et par l'épée; et la perte des Portugais ne monta qu'à trente-trois hommes. Pour se faire une idée juste de ces merveilleuses victoires, il faut comprendre ce qu'étaient alors toutes ces nations de l'Afrique et de l'Asie, qui manquaient également de courage et de disciplinè, et qui, avec une artillerie souvent fort nombreuse, avaient peu d'habileté pour s'en servir (1).

(1) Barros, ch. xi, t. II, p. 163 à 173.

Soarez remit à la voile au commencement de janvier 1506. Il arriva à Mélinde le 1^{er} février. Là il fut ravi-taillé par le roi de ce pays. Il se rendit ensuite à Quilloa pour recevoir le tribut dû au roi de Portugal depuis deux années. Il ne put rien obtenir du roi de ce pays, qui s'excusa sur sa pauvreté. Soarez repartit le 10 février, et s'arrêta à Mozambique dix à douze jours pour s'approvisionner (1).

Soarez rentra dans le port de Lisbonne le 22 juillet. Il ramenait treize vaisseaux victorieux et chargés de richesses; mais trois appartenaient aux flottes précédentes. Il avait perdu celui du capitaine Pedro Mendoza, qui, ayant échoué à quatorze lieues de San-Blaz, disparut entièrement. Un des trois que j'ai distingués avait pour capitaine Diego Fernandez Pereyra, célèbre par la découverte de l'île de Socotra, où il mouilla l'ancre après avoir fait diverses prises sur la côte de Mélinde. Le vaisseau de Saldanha, maltraité par la tempête, avait été obligé de prendre terre à l'île Sainte-Hélène.

Les honneurs n'étaient pas plus épargnés que les récompenses pour ces braves commandants qui apportaient au Portugal autant de gloire que de richesses. Le roi Emmanuel honora particulièrement la valeur dans Édouard Pacheco. Il le fit asseoir près de lui sous un dais; et dans cette situation il se fit porter avec lui dans l'église cathédrale de Lisbonne, au milieu d'une foule de peuple qui célébrait les exploits de ce héros. Cependant, par un étrange exemple

(1) Barros, t. II, p. 172.

des révolutions de la fortune et de l'inconstance des faveurs royales, il le fit arrêter quelque temps après, sans que l'histoire nous apprenne la cause de ce changement; et, l'ayant fait renfermer dans une étroite prison, il l'y laissa mourir misérablement.

CHAPITRE X.

Expéditions des Portugais en 1507, sous François d'Almejde, premier vice-roi des Indes orientales. État du commerce. Prise de Quilloa et de Mombassa. Forts bâtis en plusieurs lieux.

BARROS, qui écrivait quarante ans seulement après les exploits de ses compatriotes, fait les remarques suivantes sur les révolutions que les nouvelles découvertes avaient subitement produites dans le commerce des nations. Avant cette heureuse époque, dit-il (1), le girofle des Moluques, et la muscade de Banda, le sandal de Timor, le camphre de Borneo, l'or de Sumatra et de Liquico (2) avec les gommés, les parfums, et toutes les marchandises précieuses de la Chine, du Japon, de Siam, et de quantité d'autres royaumes, étaient apportés au marché général de Malakka, ville située dans la péninsule du même nom, qu'on prend pour l'ancienne Chersonèse

(1) Barros, *Asia*, t. II, déc. 1, liv. VIII, ch. 1.

(2) Barros désigne probablement par ce nom les îles Liou-Kiou, où était peut-être alors l'entrepôt de l'or de la Chine et du Japon.

d'or. De là elles venaient dans les ports de la mer Rouge, jusqu'où les nations de l'occident allaient les chercher. Et ce commerce se faisait presque uniquement par des échanges; car les peuples de l'Asie avaient moins besoin d'or et d'argent que des productions étrangères. Telles étaient les sources qui avaient enrichi Calecut, Cambaye, Ormuz, et Aden. Toutes ces villes joignaient encore à ce qu'elles tiraient de Malakka, les rubis de Pegou, les étoffes de Bengale, les perles de Kalekar (1), les diamants de Narsinga ou de Golconde, la cannelle et les rubis de Ceylan, le poivre, le gingembre et les autres épices de la côte du Malabar. D'Ormuz, dans l'île de Geret, les productions de l'Inde se transportaient par le golfe Persique jusqu'à Basrah, ou Bassorah, pour être distribuées, par les caravanes, à l'Arménie, Trébisonde, Alep, Damas, etc. Les Vénitiens, les Génois et les Cataloniens venaient les prendre à Baïrout, port de Syrie. Ce qui s'apportait par la mer Rouge était débarqué à Tor ou à Suez, villes situées au fond de ce golfe, d'où les caravanes continuaient le transport jusqu'au Caire; et de là par la voie du Nil, le reste de la route était aisé jusqu'au port d'Alexandrie, où l'embarquement se faisait sur les vaisseaux de l'Europe.

Ainsi, combien de princes et de villes se voyaient enlever leurs anciens avantages par la nouvelle méthode

(1) Kalekare est Kilkarey des cartes modernes de l'Hindoustan. C'est un petit port de mer situé sur la côte méridionale du Carnate, dans le golfe de Manaar, où se fait encore la pêche des perles. Nous apprenons par ce passage de Barros que ce lieu, aujourd'hui si obscur, a été un entrepôt de commerce très-important.

dont l'Europe était redevable aux Portugais ! Les gouvernements ouvrirent les yeux à mesure que leur perte se fit sentir. Le soudan d'Égypte (i) y était le plus intéressé. Tandis que les autres songeaient à chasser les Portugais par la force des armes, il entreprit d'interrompre les progrès de leur commerce par une voie plus courte. Sa situation le mettant sans cesse en état de pénétrer dans la Syrie, il affecta de publier qu'il allait détruire les saints lieux à Jérusalem; et, dans l'opinion qu'il avait du zèle des chrétiens pour le berceau de leur religion, il se crut assuré de tout obtenir d'eux par cette crainte.

Les moines du mont Sinā furent si alarmés de ses menaces, qu'ils lui proposèrent de faire le voyage de Rome, pour engager cette cour à ménager quelque accommodement. Le soudan, qui n'avait désiré que cette offre, consentit à leur donner des lettres pour le pape, par lesquelles il déclarait ouvertement qu'il n'avait point d'autre motif dans la violence qu'il méditait contre les saints lieux, que de venger la ruine de son commerce. Un moine, nommé Maur, fut choisi pour les porter. Le pape l'envoya de Rome à Lisbonne, où l'on était déjà bien informé de sa commission. La réponse qu'il y reçut trompa les espérances du soudan. Le roi écrivit au saint-père que son intention, dans toutes ces découvertes des Indes, était d'étendre la

(1) C'était Almalek al Asharaf Abu'l Nasr Sayf Eddin Kansu al Gauri, appelé communément Gampsen Gaurus XXIV, soudan d'Égypte, qui, ayant commencé son règne en 1500, fut tué en 1516 dans une bataille, près d'Alep, contre Sélim, empereur des Turcs. Voy. le supplément de Pecoche à l'*Histoire des Dynasties*, et d'Herbelot, p. 249.

foi catholique et la juridiction de l'église romaine. C'était assez pour faire mépriser à Rome, des menaces dont l'effet n'était pas si présent.

La cour de Portugal apprit mieux que jamais, par ces obstacles, de quelle importance il était pour le succès de son commerce, de fortifier non-seulement ses flottes, mais les lieux mêmes où ses généraux avaient commencé des établissements. Dès le 5 de mars 1507 elle mit en mer vingt-deux vaisseaux montés de quinze cents hommes de troupes régulières, sous le commandement de dom François d'Almeida, qui partit le premier avec le titre de vice-roi de l'Inde. Il essuya, le 2 de juillet, une affreuse tempête. Sa flotte fut dispersée. Les historiens rapportent, comme un fait merveilleux, que trois matelots ayant été précipités dans la mer par l'impétuosité d'une vague, et deux ayant été submergés, le troisième eut la force de se faire entendre du vaisseau, en demandant qu'on fit attention à lui jusqu'au lendemain. La nuit était commencée. Il la passa toute entière sur les flots, sans autre secours que ses forces pour se soutenir; et le matin on le retira vivant.

Almeida ne put rassembler que huit vaisseaux de sa flotte avant que d'arriver à Quilloa. Il se flattait d'être reçu civilement dans ce port; mais l'ayant salué de quelques coups de canon, sans recevoir aucune réponse, il regarda ce mépris comme un affront qui l'obligeait à la vengeance. Le conseil assemblé prit la résolution de commencer dans ce lieu l'établissement des forts que le roi leur avait recommandé.

Depuis le cap de Guardafu, dit Barros (1), qui forme la pointe la plus orientale de l'Afrique, on trouve, jusqu'au cap de Mozambique, une côte creuse, qui s'étend l'espace de cinq cent cinquante lieues dans la forme d'un arc tendu. Elle continue pendant cent soixante-dix lieues jusqu'au cap des Courants, et de là, pendant trois cent quarante jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Ensuite la côte tourne vers le nord, en s'arrondissant un peu à l'ouest jusqu'au royaume de Congo; d'où, si l'on suppose une ligne qui traverse le continent vers l'est, il reste au sud une vaste péninsule, ou langue de terre, à laquelle les Arabes ont donné le nom de Cafrerie, ou terre des infidèles, comme celui de Caffres ou infidèles à ses habitants. Au-delà; du côté de l'est, on trouve la côte Zanguebar (2). On nomme ses habitants Zanji ou Zanguy, et on les désigne aussi sous le nom de Caffres: cette côte s'étend plus de deux cents lieues vers le nord. Mais les Arabes et les Persans donnent le même nom à toute la côte, jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Au-dessus de Zanguebar, jusqu'à la pointe de Guardafu et l'entrée de la mer Rouge, est cette partie que les Arabes nomment Asam ou Asana (3). Ses habitants sont des Arabes mêmes, et l'intérieur des terres contient des nègres païens (4).

(1) Barros, déc. 1, liv. viii, ch. ii, t. ii, p. 182 à 191.

(2) On devrait écrire Zanjibar, du nom de la nation nègre qui se nommait Zenji, et qui s'était répandue sur cette côte avant que les Arabes s'y fussent établis.

(3) Asam signifie, parmi les Arabes, ce que nous entendons par barbares.

(4) Barros, déc. 1, liv. viii, ch. iv, t. ii, p. 204 à 209.

La plupart de ces côtes, surtout depuis le fleuve Quilmanci jusqu'au cap, sont fort basses, ce qui les rend sujettes aux inondations; et les bois impénétrables dont elles sont couvertes y causent une chaleur excessive. Les habitants naturels du pays sont noirs, avec les cheveux frisés. Ils sont idolâtres, et si livrés à la superstition, que le motif le plus frivole leur fait abandonner les plus grandes entreprises. C'était ainsi que la seule raison qui avait empêché le roi de Quilloa d'envoyer au-devant d'Almeyde, avait été la rencontre d'un chat noir, qui avait traversé le chemin de ceux qu'il avait chargés de cet ordre. Les troupeaux, les fruits et les grains répondent à la barbarie du pays. On connaît peu l'agriculture parmi les habitants de la côte et des îles voisines. Ils vivent de la chair des bêtes sauvages, et d'autres aliments qui ne valent pas mieux. Ceux qui sont plus avancés dans les terres, et qui sont en commerce avec les Caffres, font usage de lait. La nature semble n'avoir placé tant d'or dans ces régions stériles, que pour les faire habiter, ou pour faire trouver un châtiment à l'avarice dans les peines qu'elle y essuie pour se satisfaire. Ce fut cette passion qui y conduisit d'abord les Arabes, nommés Ommozadi, c'est-à-dire sectateurs de Zayde : ils y bâtirent deux villes considérables, qu'ils rendirent capables de les mettre à couvert de l'insulte des Caffres (1). Leur établissement demeura dans cette situation jusqu'à ce qu'un grand nombre d'autres Arabes, partis des ports voisins de

(1) Barros cite pour ce fait une chronique du roi de Quilloa.

la ville de Lassah, dans le golfe Persique, à quarante lieues de l'île de Baherayn, y vinrent fonder la ville de Magadoxo, et bientôt après celle de Brava. Les premiers, accoutumés au commerce des Caffres, se mêlèrent peu avec ceux qui les avaient suivis. Ils furent distingués par le nom de Baduits, c'est-à-dire peuples du désert; nom que les Européens ont changé en celui de Bédouins. Ceux de Magadoxo furent les premiers qui découvrirent la mine de Sofala, et qui se mirent en possession du commerce de l'or. Ils se répandirent plus loin vers le midi, sans oser passer le cap des Courants, qui est la pointe opposée à la partie la plus sud-ouest de l'île de Madagascar, ou de Saint-Laurent. Ce cap tire son nom de la violence des courants qui l'environnent, et qui sont fort dangereux pour la navigation. Les Arabes maures de Magadoxo se rendirent dans la suite maîtres de Quilloa, de Mombassa, de Mélinde, des îles de Pemba, de Zanzibar, de Monsia, de Comore, et de quantité d'autres. Quilloa devint la plus considérable de leurs colonies, et comme une source d'où il s'en forma de nouvelles, particulièrement sur les côtes de Madagascar. La mer ayant emporté insensiblement les terres sur les deux côtes, a fait une île de Quilloa : mais elle a laissé autour de la ville un assez vaste terrain, qui porte quantité de palmiers et d'autres arbres, avec diverses sortes d'herbes et de plantes, et qui nourrit des bestiaux, des animaux sauvages, et des oiseaux fort semblables à ceux d'Espagne. Les édifices y ressemblent beaucoup aussi à ceux des Espagnols, c'est-à-dire qu'ils sont plats par le haut, et que par der-

rière ils ont des jardins et des vergers. D'un côté de la ville, on voit le palais royal, qui a l'apparence d'un fort, et sa porte vers la mer, vis-à-vis le port où la flotte portugaise avait alors jeté l'ancre (1).

Vers cette époque, Pierre Ferreira, qui commandait à Quilloa, surprit un navire qui venait de l'île d'Angoxa, et sur lequel se trouvait le fils du roi de Tiren-dincunde, voisin de Quilloa. Le roi de Quilloa le racheta et le rendit gratuitement à son père, afin de se procurer son amitié et son alliance (2).

Almeyde, déterminé à tirer vengeance d'Amir Ibrahim, roi de Quilloa, prit terre avec Lorenzo son fils, à la tête de quinze cents hommes. Il partagea cette troupe en deux corps, pour attaquer la ville des deux côtés; mais à son approche le roi prit la fuite, et fit arborer en même temps les couleurs portugaises; ce qui persuada aux assiégeants qu'il ne pensait point à se défendre, et retarda leur première ardeur: mais ce n'était qu'un artifice pour se donner le temps de gagner le continent avec ses femmes et ses trésors. Almeyde, piqué de cette perfidie, abandonna la ville au pillage. Les Portugais n'y perdirent point un seul homme, quoiqu'il en coûtât la vie à quantité de Maures. Ibrahim était le quarante-quatrième roi de l'île, mais sa couronne était une usurpation.

Almeyde choisit pour lui succéder Mehemed An-koni, qui avait rendu des services considérables aux Portugais, et le fit couronner avec beaucoup de pompe.

(1) Barros parle d'une petite île, nommée Miza, qui se trouve devant Quilloa. Déc. 1, liv. x, ch. 11, p. 389.

(2) Barros, déc. 1, liv. x, ch. vi, t. II, p. 435.

Ce nouveau roi était parent d'Ibrahim. En montant sur le trône, il déclara aux Portugais qu'il n'aurait point accepté cet honneur, si le roi Alfudaïl, qui avait été assassiné par l'usurpateur, eût été vivant ; et, par un rare exemple de modération, il leur fit approuver qu'il nommât d'avance pour son successeur le fils d'Alfudaïl, quoiqu'il eût lui-même plusieurs enfants.

Il ne restait que le fort à construire ; et ce n'était plus d'un roi qui leur devait sa couronne, que les Portugais avaient à craindre des obstacles. Ils achevèrent l'ouvrage en vingt jours. Almeyde y mit une garnison de cinq cent cinquante hommes, et leur laissa une caravelle et un brigantin pour croiser continuellement sur la côte. Le 8 d'août, il prit avec treize vaisseaux la route de Mombassa, qui est située comme Quilloa dans une île d'environ quatorze lieues de circuit (1).

La ville de Mombassa était belle et défendue par quelques fortifications, avec une baie spacieuse, et commode pour toutes sortes de vaisseaux. Le vice-roi portugais détacha d'abord deux vaisseaux pour sonder la barre. Ils furent reçus à coups de canon, d'une plate-forme qui commandait l'entrée du port ; mais l'artillerie des Portugais fut plus heureuse. Un de leurs boulets tombant sur la poudre des ennemis leur fit prendre le parti d'abandonner leur poste. Ils furent chassés successivement de deux autres batteries moins considérables ; et la flotte entra sans autre ré-

(1) Barros, déc. 1, liv. VIII, ch. VI, t. II, p. 216 à 223. — *Ibid.* p. 244 à 255.

sistance. Le vice-roi fit brûler quelques vaisseaux de Cambaye, qui étaient dans le port. Ensuite, débarquant à la tête de ses troupes, il marcha droit à la ville, tandis que le roi fuyait de l'autre côté. Les habitants se présentèrent pour disputer l'entrée de leurs maisons; mais ils ne soutinrent pas long-temps l'effort des Portugais, qui, sans perdre plus de cinq hommes, leur en tuèrent quinze cent treize, et firent douze cents prisonniers. La ville fut pillée, et brûlée aussitôt jusqu'aux fondements (1).

Ces furieuses expéditions répandant la terreur devant la flotte portugaise, l'île d'Anchedive, où le vice-roi continua sa navigation, consentit volontairement à se laisser brider par un fort. Il y laissa quatre-vingts hommes : de là, le vent, aussi favorable que le sort des armes, le porta droit à Onor, ville de la côte de Malabar. Il y fut mal reçu. Son ressentiment lui fit brûler la ville et tous les vaisseaux qui étaient dans le port. Cependant la fortune parut l'abandonner un moment. Il fut blessé d'un coup de flèche, et quelques troupes qu'il avait envoyées contre un corps d'ennemis d'environ quinze cents hommes auraient eu peine à se retirer heureusement, si Timoja, gouverneur de la ville brûlée, homme d'une figure agréable, n'eût arrêté les Indiens échauffés au combat, et n'eût fait les excuses de son roi en se soumettant au Portugal (2).

Almejde se rendit à Cananor. Il y fut satisfait de

(1) Un des chefs maures fut enterré dans l'île de Querimba. Barros t. II, p. 446.

(2) Barros, déc. 1, liv. VIII, ch. VIII, IX et X, t. II, p. 255, 268, 283.

l'accueil qu'il reçut du roi; ce prince alla au-devant de lui avec cinq mille hommes bien armés, et lui accorda librement la permission de bâtir une citadelle dans le port même. Lorenzo de Brito y fut laissé avec cent cinquante hommes et deux vaisseaux. Sur la nouvelle que le vice-roi reçut, à son départ, que les Maures avaient détruit le comptoir portugais de Coulan, il y envoya trois vaisseaux et deux caravelles, sous la conduite de son fils, qui brûla trente-quatre bâtiments de Calcut et de plusieurs autres villes, dont à peine quelques Maures se sauvèrent à la nage.

L'impatience du vice-roi était d'arriver à Cochin, pour faire éclater la reconnaissance et la générosité des Portugais, comme il s'était efforcé jusqu'alors de faire redouter leur haine et leur vengeance. Il était chargé, par l'ordre exprès du roi son maître, de combler de bienfaits et de caresses Trimumpara, ce fidèle allié du Portugal. Il se proposait de le couronner de sa propre main; et, dans cette vue, il avait apporté sur sa flotte une couronne d'or, enrichie de pierres précieuses. Mais la vieillesse et les fatigues d'une longue vie avaient fait prendre au roi de Cochin le parti de renoncer au fardeau de la royauté. Il s'était engagé, suivant les principes de sa religion, dans une sorte de vie pieuse, avec le dessein d'y persévérer jusqu'à la mort. Les honneurs qui lui étaient destinés tombèrent sur Naubeadaring, son neveu et son successeur (1).

(1) Barros, déc. 1, liv. ix, ch. iv et v, t. II, p. 239 et 36b.

§ II.

Fort bâti à Sofala. Etrange disgrâce de quelques Portugais.
Ligue pour les chasser des Indes orientales. Découverte de
Ceylan. Brinjan brûlé.

En faisant partir dom François d'Almeida avec la qualité de vice-roi, le roi Emmanuel avait excepté de sa commission la ville de Sofala, dont l'importance lui avait fait naître d'autres vues. Il avait jugé qu'un pays si célèbre par ses mines d'or demandait une entreprise qui le regardât seul; et quoique le fort de Quilloa, celui de Mozambique et le comptoir de Mélinde, se rapportassent à ce dessein, il équipa une flotte de six vaisseaux qu'il chargea particulièrement de l'exécution. Pedro de Nhaya fut nommé pour la commander. Il avait pour commander les autres vaisseaux son fils François de Nhaya, Jean de Quiros et Emmanuel Ferdinand, qui devait être le gérant de la forteresse de Sofala. Nhaya doubla le cap de Bonne-Espérance, et arriva heureusement à la rivière de Sofala. Il n'en fut pas de même de Quiros, qui courut des dangers, et fut porté à l'embouchure d'un fleuve surnommé rivière de la Lagune, à quatre-vingts milles du cap des Courants. Ayant débarqué, pour faire de l'eau, quelques hommes de son équipage dans une île qu'il nomma île des Vaches, à cause qu'il y vit paître ces animaux, les hommes qu'il avait mis à terre furent attaqués par les nègres de la côte voisine; et à la ré-

serve de quatre ou cinq ils furent tous massacrés (1). Du reste, sa navigation fut heureuse. Les Portugais surprirent le roi de Sofala dans le sein de la confiance et du repos. Il leur accorda malgré lui la permission de bâtir un fort, dans l'espérance que l'air malsain du pays les forcerait bientôt de l'abandonner.

Il jugeait mal d'une nation à qui l'or tenait lieu de santé et de bonheur. Enfin, se voyant trompé dans son attente, il chercha l'occasion de secouer le joug. Toute l'ardeur des Portugais n'empêchait point qu'ils ne se ressentissent du mauvais air par un grand nombre de maladies; d'un autre côté, le départ de trois vaisseaux, qu'on chargea de quelque entreprise, diminua la moitié de leur nombre. Le roi prit cette conjoncture pour attaquer leur fort avec cinq mille Caffres. Il n'y avait pas plus de trente-cinq Portugais qui fussent en état de prendre les armes: mais l'artillerie fit un grand carnage des assiégeants; et les Portugais, soutenus par quarante à cinquante Maures, sortirent si à propos, qu'ayant achevé de mettre en fuite leurs ennemis, ils les poussèrent dans un bois de palmiers, où la crainte les tint renfermés. La nuit suivante, Nhaya eut le courage de s'introduire dans la ville, avec peu de gens, et de pénétrer jusqu'au palais. Il y fut blessé d'un coup de cimeterre à l'épaule, par le roi même, qui s'était caché derrière une porte de son appartement. Ce malheureux prince fut tué sur-le-champ, avec ceux qui entreprirent de le défendre. Les Portugais s'étant retirés dans leur fort, un des deux fils

(1) Barros, déc. 1, liv. ix, ch. vi.

du roi rassembla le lendemain les Caffres dispersés, et recommença l'attaque; mais, dans un péril si pressant, les malades mêmes retrouvèrent de la santé pour se servir de leurs armes. Ils repoussèrent l'ennemi. La fortune, qui veillait sur eux, fit naître ensuite de la discorde entre les deux fils du roi pour l'héritage du trône. Soliman, plus adroit que son frère, implora le secours des Portugais, qui le couronnèrent, après lui avoir fait jurer une alliance inviolable.

Nhaya vit augmenter ses forces par l'arrivée de vingt Portugais, qui furent heureux de le rencontrer à la fin de leurs infortunes. Ils étaient venus en beaucoup plus grand nombre, dans un vaisseau de Lisbonne, jusqu'au cap Corientes, où, la force des courants les ayant fait désespérer de leur salut, ils avaient échoué sur la côte. Lope Sanchez, qui les commandait, n'avait pu se faire obéir d'eux à terre. Ils s'étaient divisés en plusieurs bandes, dont chacune avait pris sa route par des pays inconnus. On a toujours ignoré quel avait été le sort des autres, à la réserve de cinq qui furent trouvés, dans la suite, par Antoine de Magallanes, sur la rivière de Quilloame : mais ceux qui joignirent Nhaya avaient souffert toutes les extrémités de la misère dans une course où le hasard avait été leur seul guide.

Le royaume de Sofala contient une vaste étendue de pays, qui n'a pas moins de sept cent cinquante lieues de circonférence, et qui relève d'un puissant prince, surnommé le Benomotapa, dont l'empire porte le même nom. Selon Barros, dans cet endroit de son ouvrage, le fleuve qui arrose Sofala sort d'un lac de

l'intérieur: il se divise ensuite en deux branches ou fleuves; l'une a son embouchure près du cap des Courants, cabo das Correntes; c'est cette branche qu'on nomma d'abord rivière de Lagoa, et qu'on appela ensuite fleuve du Saint-Esprit, rio do Esperito-Santo depuis que Lourenço Marquès l'eut remonté en 1545 (1). L'autre branche du fleuve se décharge dans la mer, à cinq milles au-dessous de Sofala, et se nomme, près de la côte, Couama, quoique dans l'intérieur les natifs la nomment Zambere. Ce bras est le plus considérable, le plus profond, le plus abondant en eau. On peut par ce bras remonter le fleuve à plus de sept cent cinquante milles de son embouchure. Il reçoit d'autres fleuves notables, entre autres le Panhames, le Louam-Goua, l'Arruya, le Manjovo, l'Inadire, le Ruenia (2), qui tous arrosent le royaume de Benomotapa, et qui la plupart charrient une grande quantité d'or. Entre les deux bras du fleuve est situé le pays de Sofala, qui forme ainsi une île de deux mille deux cent cinquante milles de circuit (3). Une grande partie du pays jouit d'un air assez tempéré, et ne manque pas même de fécondité ni d'agrément. Il s'y trouve de grands trou-

(1) Aussi cette baie en a-t-elle reçu le nom de Lourenço Marquès, ou de Saint-Esprit.

(2) Les cartes de d'Anville, de Purdy, et même celle de Sanuto, ne s'accordent pas avec cette description de Barros, et sont construites d'après d'autres éléments. Les fleuves de Sofala et de Couama ou Louabo sont distincts et ne sortent pas de la même source. On ne retrouve pas sur ces cartes les noms des fleuves qui se jettent dans le Zambeze, ou Zambere, et dont Barros a fait mention. Comme tout est incertain sur ces contrées, la description de celui-ci n'en mérite pas moins d'attention. Selon d'Anville, le Panhames viendrait du nord. Sanuto a sur sa carte le Ruenia, qu'il fait venir du sud.

(3) Barros, *Asia*, déc. 1, liv. x, ch. 1, t. II, p. 372.

peaux de moutons, dont les habitants emploient la peau pour se couvrir contre les vents du midi, qui sont assez froids pour les incommoder beaucoup. Au long du fleuve de Couama, le pays est montagneux, couvert de bois, et divisé néanmoins par quantité de rivières; ce qui rend la perspective fort agréable. Aussi est-il le mieux peuplé, et l'empereur du Benomotapa, ou Monomotapa, y fait ordinairement sa résidence. Il est rempli d'éléphants, et riche par conséquent en ivoire, mais beaucoup moins qu'en or, dont les mines y sont fort abondantes. Elles sont environnées, dans une sphère de trente lieues; par de hautes montagnes, au-dessus desquelles l'air est toujours serein. Ces mines portent le nom de Manica, et sont éloignées d'environ cinquante lieues au sud de la ville de Sofala. Le pays se nomme Matoua, et le peuple qui travaille les mines, Botongas. Il y en a d'autres, à cent cinquante lieues, qui avaient alors encore plus de réputation, qui sont dans les provinces de Boro et de Quiticoni, qu'arrosent les fleuves ci-dessus nommés. Il y a encore de l'or dans le royaume Toroa, nommé aussi Boutoua, dont le roi, nommé Bourro, est sujet de celui de Benomotapa. On trouve dans ce grand pays des édifices d'une structure merveilleuse, avec des inscriptions d'un caractère inconnu; mais les habitants ignorent tout-à-fait leur origine. Ces édifices sont carrés; leurs murs ont vingt-cinq palmes de large et une hauteur proportionnée: on les nomme symbao (1); ce qui, dans la langue du pays, signifie une cour ou un lieu de résidence

(1) Barros, t. II, p. 376.

du Benomotapa, ou du roi. Les gouverneurs de ces châteaux sont nommés symbacayo, c'est-à-dire gardes d'un symbao (1). Ces symbaos renferment toujours des femmes appartenant au Benomotapa, dont ces officiers ont la garde. Du reste, ces édifices n'ont point été élevés par les habitants actuels, dont toutes les constructions sont en bois, très-chétives, pyramidales, et couvertes en chaume.

Tous ces peuples sont noirs et ont les cheveux laineux; mais ils sont plus intelligents et plus civilisés que les nègres de Mozambique, de Quilloa et de Mélinde, et plus faciles à convertir au christianisme, parce qu'ils n'adorent qu'un seul Dieu, sous le nom de Mézimo, et ne connaissent ni images ni statues. La magie, le vol et l'adultère sont des crimes qu'ils punissent rigoureusement. Ils ont autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir. Celles du roi surpassent le nombre de mille; mais c'est la première qui commande toutes les autres, et dont les enfants succèdent à la couronne. L'usage de leurs funérailles est rempli de superstition. Leur habillement est de coton, sans autre différence, pour les plus distingués, qu'un peu de fil d'or dont il est entremêlé. Leurs maisons sont de bois. La cour du roi a moins de grandeur que de cérémonies. Sa garde est composée de deux cents chiens, et jamais il ne marche sans être accompagné de cinq cents bouffons. Il est souverain d'un grand nombre de princes moins puissants, dont il garde les enfants

(1) Barros, déc. 1, liv. x, ch. 1, t. 21, p. 378. A cause du rapport de nom, Barros voyait dans ce pays l'Agysimba de Ptolémée.

près de lui, pour garants de leur soumission. On ne connaît point les procès dans ce pays barbare. La guerre ne s'y fait qu'à pied. Les armes sont des flèches, des javelines, des dards, des poignards, et de petites haches fort tranchantes. Ils font la guerre à pied, et n'ont point de chevaux, mais des chiens qui les accompagnent aux combats. Les femmes y sont si respectées que, si le fils aîné du roi en rencontre une, il est obligé de lui accorder le pas, et de s'arrêter jusqu'à ce qu'elle soit passée. Les mines de Sofala furent possédées d'abord par les Maures de Magadoxo, et dans la suite par ceux de Quilloa, jusqu'au temps d'Yousef, ce même usurpateur que Nhaya avait trouvé sur le trône (1).

Pierre de Nhaya, après avoir construit le fort de Sofala, envoya son fils François de Nhaya remonter la côte jusqu'au cap de Guardafu. Parti de Sofala en février, il arriva le 25 mars à Quilloa; mais il perdit deux vaisseaux, l'un à Mozambique, et l'autre aux îles Saint-Lazare. Pierre de Nhaya fut ensuite obligé de combattre le roi de Sofala, qu'il tua. Les fils de ce roi assiégèrent en vain les Portugais dans leur nouvelle forteresse; la discorde se mit entre eux au sujet de l'hérédité du trône. Les Portugais aidèrent l'un d'eux, nommé Soliman, à triompher de ses rivaux; et il devint leur allié (2).

Pendant que les Portugais s'établissaient à Sofala, il s'élevait aux Indes des ennemis redoutables pour le

(1) Barros, déc. 1, liv. 7, ch. 11, t. 11, p. 388.

(2) Barros, t. 11, p. 394 et suiv.

succès de leurs entreprises. Le zamorin de Calecut, excité par la vengeance autant que par l'intérêt, avait cherché de nouveaux moyens d'augmenter ses forces. Il avait enflammé contre ces ennemis communs le soudan d'Égypte, qui brûlait déjà de ses propres ressentiments; et deux princes si riches et si puissants ne se promettaient pas moins que de fermer pour jamais aux Européens l'entrée des mers de l'Inde. Mais les négociations de cette ligue ne purent être si secrètes que le roi de Cochin ne les découvrit. Ce prince, héritier de la couronne et des sentiments de Trimumpara, se hâta d'en avertir dom François d'Almejde.

Les forces des Portugais étaient si peu diminuées par les diverses expéditions de ce vice-roi; que, n'ayant reçu au contraire que des faveurs de la fortune, ils étaient tous dans un état florissant, et capables, dans leur propre opinion, de subjuguier toutes les Indes. Le vice-roi fit partir son fils, avec onze voiles, pour faire connaître en différents lieux que les Portugais étaient informés du complot de leurs ennemis, et qu'ils les méprisaient. En visitant quelques ports, Lorenzo apprit qu'il s'était rassemblé dans la rade de Cananor une flotte de deux cent soixante-six paves, entre lesquels on comptait soixante vaisseaux plus gros que ceux de l'Europe. Les Portugais commençaient à savoir si bien ce qu'il fallait rabattre de toutes ces exagérations indiennes, que Lorenzo n'en fut pas plus effrayé. Il tourna droit à ses ennemis. L'engagement fut vif; mais il finit par la déroute entière de cette redoutable flotte, dont une

partie fut mise en fuite , et l'autre prise ou coulée à fond. Les Portugais n'y perdirent que cinq ou six hommes. Lorenzo reçut avis , presque en même temps , que le fort d'Anchedive était assiégé par soixante vaisseaux de Maures et de gentils , commandés par un renégat. Il y mena ses troupes victorieuses , et le seul bruit de son approche dissipa tant de faibles ennemis (1).

Les Maures , sentant enfin l'inégalité de leurs forces , ou plutôt celle de leur courage , ne pensèrent plus qu'à fuir leurs vainqueurs ; en leur abandonnant le commerce dans les pays qui avaient été jusqu'alors le théâtre de la guerre. Mais ils se flattèrent d'être libres dans des lieux où les Portugais n'avaient point encore pénétré. Ils prirent la route de Sumatra et de Malakka , celles des Maldives et de l'île de Ceylan. Almeyde , informé de leur résolution , envoya son fils , avec neuf vaisseaux , pour infester ces mers. Lorenzo croisa long-temps sous un ciel inconnu aux Portugais. Il découvrit enfin l'île de Ceylan ; et , dans la joie de cet heureux évènement , il aborda sur la côte méridionale , au port de Gale , sans aucune précaution (2). Il y trouva un grand nombre de Maures , qui chargeaient de la cannelle et des éléphants pour Cambaye. L'effroi qu'ils ressentirent à son arrivée leur fit prendre une voie fort étrange pour se garantir de sa colère. Ils lui présentèrent quatre cents bahars de cannelle , en feignant de lui faire ce présent au nom du roi. Lo-

(1) Barros, déc. 1, liv. x, ch. x.

(2) Barros, déc. 1, liv. x, ch. v, t. II, p. 423 à 430.

renzo comprit leur artifice ; mais il crut que les circonstances l'obligeaient de dissimuler, assez content de leur cannelle et de sa découverte. A son départ, il planta une croix, avec une inscription qui marquait le temps de son arrivée (1).

En retournant à Cochin, il fondit sur la ville de Birangam (2), qu'il détruisit entièrement par le feu et par l'épée. Il crut devoir cette vengeance aux Portugais qui avaient été massacrés à Coulan, parce que ces deux villes appartenaient au même prince. Mais des succès si rapides furent balancés par plusieurs pertes. Pedro de Nhaya mourut à Sofala, avec la plus grande partie de ses gens. Les Portugais de Quilloa, hors d'état de résister aux Maures, se virent forcés d'abandonner cette île, après avoir rasé leur propre fort. L'avarice et l'orgueil les rendaient si odieux à toutes ces nations, que, pour s'y soutenir, ils auraient eu besoin sans cesse des mêmes forces qui leur en avaient ouvert l'entrée.

(1) Dans la mappemonde de Ruytsh, publiée en 1508, et l'année même de la découverte de Ceylan, on voit combien les idées des géographes sur cette île étaient confuses et erronées. Ruytsh place à l'est de la pointe méridionale de l'Hindoustan une petite île qu'il nomme Prilam, tandis qu'il éloigne vers l'est, et place près de la côte de l'Aureus Chersonesus l'île Taprobane, qu'on nommait aussi Zeylon.

(2) Ou Briſsam. Les Anglais y ont eu pendant quelque temps un comptoir.

§ III.

De Cunha et d'Albuquerque sont envoyés aux Indes. Prise d'Oja. Soumission de Lamo. Incendie de Brava. Prise de Socotra. Entreprise du zamorin. Actions cruelles à Cananor et à Panâni.

On admire, avec raison, que le Portugal trouvât dans son propre sein le moyen de fournir des matelots et des guerriers à tant de flottes qui sortaient successivement de ses ports. Mais il faut considérer quelle devait être l'avidité de toutes les conditions pour un voyage dont les richesses étaient le fruit certain. Le roi, informé par Diego Fernandez Pcreyra qu'il y avait à Socotra des chrétiens qui gémissaient sous le joug des Maures, chargea Tristan de Cunha⁽¹⁾ et Alphonse d'Albuquerque, de lui soumettre cette ville, et d'y élever un fort, dans la vue d'y faire hiverner ses flottes, et de rendre ainsi la navigation libre dans cette mer. Ils partirent de Lisbonne le 6 de mars 1508, avec treize vaisseaux et treize cents hommes. Le vent les poussa jusqu'à la vue du cap Saint-Augustin au Brésil; et dans l'espace immense qu'ils eurent à traverser pour gagner le cap de Bonne-Espérance, Tristan de Cunha s'avança si fort vers le sud, que plusieurs de ses gens y périrent de froid. Il découvrit, dans cette route, les îles qui portent en-

(1) Ou d'Acunha.

core son nom (1). Mais une affreuse tempête y sépara ses vaisseaux, et les écarta si loin qu'ils ne se rejoignirent qu'à Mozambique. Alvaro Tellez, qui en commandait un, fut poussé jusqu'au cap de Guardafu, où il se saisit de cinq bâtimens maures, si chargés de toutes sortes de marchandises, que des ballots qu'il en tira il fit une sorte de pont qui servit à ses gens pour descendre sur le rivage.

Ruy Pereyra, capitaine d'un autre vaisseau dispersé, tomba heureusement à Matatana (2), port de Madagascar. Il y apprit que cette île produisait une grande abondance d'épices, et surtout de gingembre. C'était assez pour y attirer de Mozambique Tristan de Cunha avec toute la flotte. Il jeta l'ancre dans une grande baie, qui fut nommée Donna Maria da Cunha, du nom d'une dame que son fils aimait. D'autres lui donnent celui de la Conception. Les Portugais s'étant approchés d'une ville habitée par les Maures, et gouvernée par un schah, dans une petite baie où se décharge la grande rivière de Lulangate, il y eut quelques légères escarmouches qui tournèrent à leur

(1) Aubert du Petit-Thouars a déterminé, en 1793, la position de la principale par treize degrés quarante-cinq minutes de longitude, et trente-sept degrés douze minutes de latitude. Les Anglais lui avaient imposé un instant le nom d'île de la Relâche (isle of Refreshment) : elle n'a que trois lieues de tour. Une autre plus petite, l'Inaccessible, est à l'ouest; et au sud est l'île nommée Rossignol, près duquel est un rocher : des Américains se sont établis dans ces îles.—Voy. du Petit-Thouars, *Mélanges de Botanique et de Voyages*, p. 17, et *Annales des Voyages*, t. v.

(2) Sur la côte orientale, à vingt-deux degrés vingt-cinq minutes de latitude, selon la carte de Madagascar de Lisle-Geoffroy, avec un Mémoire. Londres, in-4°, 1817. — Matatana est le chef-lieu d'un district qui porte le même nom.

avantage. Mais ils reconnurent que l'île produisait peu de gingembre.

La flotte reprit sa route vers Mélinde, où le roi, ferme dans son alliance, n'avait pas cessé de favoriser le comptoir portugais. Cette fidélité lui donnant droit à leur secours, il les chargea de sa vengeance contre la ville d'Oja, qui le chagrinait depuis long-temps avec l'assistance du roi de Mombassa. J'ai déjà fait remarquer que ce pays fut anciennement peuplé par les Arabes. On y voit encore des édifices aussi étonnants par la singularité de leur structure que par leur antiquité. Chaque ville, et presque chaque village, a son roi, que les habitants nomment schah. Les principaux rois sont ceux de Quilloa, de Zanjibar, et de Mombassa; mais celui de Mélinde s'attribue l'honneur d'être le plus ancien, et se prétend descendu de ceux de Quittau (1), ville à dix-huit lieues de la sienne, où l'on trouve encore des vestiges de l'ancien éclat dont elle jouissait lorsqu'elle avait dans sa dépendance Luziva, Parimonda, Lamo, Jaka, Oja (2), et d'autres villes voisines. Le pays est arrosé par la rivière de Gulimanja, ou Quiliñanci. George Alfonso, remontant cette rivière pendant cinq jours, vit ses bords couverts

(1) Barros, déc. II, liv. 1, t. III, p. 22.

(2) Luziva est peut-être la petite ville de Quiziva, au-dessus de Mozambique, à onze degrés de latitude, selon la carte de la côte orientale d'Afrique, publiée par M. Salt, dans son ouvrage sur l'Abyssinie. Nos cartes ne disent rien de Quittau, de Parimonda et de Jaka. Oja n'est point sur la carte de d'Anville, ni sur celle de Purdy; mais on y trouve Lamo, au nord de Mélinde; et la dixième carte de Sanuto, sur l'Afrique, nous apprend qu'Oja était dans la baie de Formose, au sud de Lamo, et au nord de Mélinde.

de bois impénétrables, et quantité de chevaux marins dans ses eaux.

Oja n'est qu'à dix-sept lieues de Mélinde, sur un rivage ouvert et sans défense, mais fermée du côté de la terre par un mur qui la défend de l'invasion des Cafres. Tristan de Cunha parut devant cette ville avec six vaisseaux, et fit dire au schah qu'il avait quelque chose d'importance à lui communiquer. Le schah répondit qu'étant sujet du soudan du Caire, premier calife de la maison de Mahomet, il ne pouvait traiter avec les ennemis de sa religion. Cette réponse fit comprendre aux Portugais que le délai n'était pas sans danger. Tristan divisa ses gens en deux corps, qu'il mit dans ses chaloupes, l'un sous ses propres ordres, l'autre sous ceux d'Albuquerque. Les Maures se présentèrent sur le rivage, pour s'opposer au débarquement ; et l'agitation des flots leur était favorable : mais ils ne purent soutenir de près l'effort des Portugais ; et, prenant la fuite avec beaucoup de désordre, ils rentrèrent dans la ville par une porte, pour continuer de fuir par l'autre (1).

Ils furent poursuivis par Nunno de Cunha et Alphonse de Noronha, jusque dans un bois de palmiers, où ces deux capitaines ne purent se rendre assez maîtres de l'ardeur de leurs gens pour les empêcher de tuer le schah au milieu des siens. Dans la confusion du carnage, George Silveyra, découvrant un Maure de fort bonne mine, qui se dérobaît par un sentier avec une jeune femme d'une beauté extraor-

(1) Barros, déc. II, liv. I, ch. II, t. III, p. 15 à 35.

dinaire, courut vers eux pour les arrêter. Le Maure ne parut point alarmé pour lui-même ; mais, après avoir tourné le visage pour se défendre, il fit signe à sa compagne de fuir, tandis qu'il allait combattre. Elle s'obstina au contraire à demeurer près de lui, en l'assurant qu'elle aimait mieux mourir ou demeurer prisonnière que de s'échapper seule. Silveyra, touché de ce spectacle, leur laissa la liberté de se retirer, en disant à ceux qui le suivaient : « A Dieu ne plaise que mon épée coupe des liens si tendres ! » La ville fut pillée, et brûlée ensuite avec tant de précipitation, qu'il périt quelques Portugais dans les flammes.

Un exemple si rigoureux apprit au schah de Lamo, ville à quinze lieues d'Oja, le sort dont il était menacé. Il se hâta de le prévenir par une soumission volontaire, en venant offrir un tribut annuel de six cents méteux d'or (1), dont il paya comptant la première année.

Il restait dans le voisinage la ville de Brava, que les Portugais avaient déjà conquise, et qui, s'étant révoltée dans leur absence, avait armé six mille hommes prêts à les recevoir. Elle était grande et bien peuplée. La vue de la flotte portugaise ne changea rien à l'ardeur qu'elle marquait pour se défendre. Mais Cunha et Albuquerque ayant débarqué leurs gens au milieu d'une nuée de flèches, rien ne put empêcher ces guerriers furieux d'escalader sur-le-champ la ville, et d'y porter la terreur et la mort.

(1) Le méteux est une monnaie d'or qui vaut environ un ducat.

Le carnage fut si affreux, qu'on vit ruisseler le sang dans les rues, et qu'on ne put compter le nombre des cadavres. On ne se donnait pas le temps d'ôter aux femmes leurs bracelets et leurs boucles d'oreilles ; on leur coupait impitoyablement les oreilles et les bras. Les plus heureuses furent celles à qui on acheva d'ôter la vie après un si cruel supplice. Il périt dans cette action quarante-deux Portugais, dont la moitié s'attirèrent leur malheur par un excès d'avarice, en chargeant trop une barque avec laquelle ils furent ensevelis dans les flots. La ville fut réduite en cendres (1).

Après cette cruelle expédition, Cunha remit à la voile, et s'avança jusqu'au cap de Guardafu. Il y rencontra Alvaro Tellez, dont j'ai rapporté l'histoire, et qui avait été long-temps le jouet d'une tempête, avec le riche butin dont il était chargé. Ayant reconnu et doublé le cap, ils se présentèrent ensemble à la vue de Socotra, qui était le terme de leur commission.

Sokotora, ou Socotra, est une île de vingt lieues de longueur, et d'environ neuf de largeur. Sa latitude est presque également, à l'est et à l'ouest, de douze degrés quarante minutes. C'est la plus grande île qui soit vers l'entrée de la mer Rouge ; mais elle n'a point de ports qui puissent contenir un grand nombre de vaisseaux. Elle est coupée au centre par une chaîne de montagnes qui s'élèvent jusqu'aux nues ; et les vents du nord ne laissent pas de pousser

(1) Barros, déc. II, liv. 1, ch. II, t. III, p. 15 à 35.

les sables du rivage jusqu'au sommet ; ce qui la rend stérile , non-seulement en plantes , mais même en arbres , à l'exception du moins de quelques vallées qui sont à l'abri de ces terribles vents. Elle est éloignée d'environ cinquante lieues de la côte d'Arabie , et de trente de Guardafu (1). Ses ports les plus fréquentés par les Portugais , sont Zoko , qui est habité par les Maures , Calancea (2) qui est à l'ouest de Zoko , et Beni qui est à l'est. Les habitants n'ont jamais perdu leur grossièreté naturelle. Il se trouve , dans les vallées qui sont à l'abri du vent , des pommiers , des palmiers , et de si bons aloès que leur excellence leur a fait donner simplement le nom de socotorins. Le seul culte reçu dans l'île est celui des chrétiens jacobites , tel que chez les Abyssins. Les hommes y portent tous le nom d'un apôtre , et presque toutes les femmes celui de Marie. Ils adorent la croix , et la portent sur leurs habits. Le sommet de leurs églises est orné de ce signe du christianisme. Ils y font la prière trois fois par jour en langage chaldéen , et par des versets alternatifs , comme dans un chœur. La poligamie passe chez eux pour un grand crime , malgré l'exemple des mahométans leurs voisins ; cependant ils ont , comme eux , l'usage de la circoncision. Les hommes joignent beaucoup de douceur à leur grossièreté ; et les femmes y sont si mâles qu'elles vont à la guerre , comme on le raconte des Amazonés , à qui elles ressemblent encore par la liberté qu'elles se donnent de

(1) Barros déc. II, liv. 1, ch. III, t. III, p. 37.

(2) Ce lieu est nommé Calasir sur la carte de Purdy, et Calancia sur celle de Gardner ; il est sur la côte nord de l'île.

prendre des étrangers qui arrivent dans l'île, pour en avoir des enfants, lorsqu'elles n'en ont point de leurs maris. Un historien portugais raconte même qu'elles emploient la sorcellerie (1) pour les attirer. Leurs habits sont une sorte de gros drap et des peaux; leurs logements, des caves; leurs armes, des bâtons et des pierres. Ils sont sujets du roi arabe de Cashen, ou de Cassan (2).

Les Portugais ne trouvèrent point l'île de Socotra sans défense. Elle avait un fort qui n'était ni mal construit ni dépourvu de munitions. Cunha fit faire au schah des propositions qui furent rejetées. Quelque danger qu'il y eût à l'attaquer, il résolut avec d'Albuquerque de ne pas différer un moment. Des gens sans cesse exercés au combat n'avaient pas besoin de longues préparations. Le premier qui s'élança sur le rivage, fut dom Alphonse de Noronha, neveu de Cunha, avec un petit nombre de gens, mais tous d'une bravoure éprouvée. Il fut reçu galamment du schah, qui conserva son terrain, quoiqu'il n'eût aussi que peu de gens. Cunha s'avança vers le fort, où le schah fit encore des merveilles pour le repousser :

(1) Faria, qui est d'ailleurs un écrivain sensé, rapporte des effets fort étranges de la sorcellerie des Maures. Il prétend qu'à l'arrivée des Portugais dans les Indes, ils virent dans un bassin d'eau les trois vaisseaux qui venaient de l'Europe. Il assure qu'ils prédirent la mort d'Albuquerque à son retour en Portugal. Il ajoute que des yeux ils mangent l'intérieur des aliments; d'un melon, par exemple, qu'ils sucent ainsi jusqu'à n'y rien laisser, et qu'ils vomissent ensuite pour preuve de leur opération, etc.

(2) Les cartes modernes écrivent Kesem, Kaschin, ou Keschim. Ce lieu est sur la côte d'Arabie, au nord du cap Guardafu, et près du cap Fartask.

mais ayant été abattu d'un coup de lance, et ses gens redoublant leurs efforts pour le sauver, les Portugais, irrités de cette résistance, les chargèrent si vivement, qu'ils leur firent tourner le dos, et regagner en fuyant la porte du fort. Les murs furent escaladés. Ceux qui passèrent les premiers ayant ouvert la porte aux autres, on vit commencer une mêlée fort sanglante, où les Maures disputèrent la victoire jusqu'au dernier. En effet, de quatre-vingts qui faisaient la garnison du fort, il n'en resta qu'un, avec un pauvre aveugle qui fut trouvé dans un puits, et qui répondit à ceux qui lui demandèrent comment il avait pu descendre : « Les aveugles ne voient que le chemin de la liberté. » On la lui rendit pour récompenser ce bon mot. Les Portugais perdirent six hommes à cette attaque; mais elle leur valut la conquête entière de l'île. Tous les habitants, qui s'étaient éloignés pendant le combat, vinrent féliciter Cunha de sa victoire, et le remercier de les avoir délivrés du joug des mahométans. Ils furent reçus sous la protection du roi de Portugal. Dom Alphonse de Noronha demeura pour commander dans le fort, avec une garnison de cent hommes. La flotte y passa l'hiver, après lequel Cunha partit pour les Indes, et d'Albuquerque pour la côte d'Arabie (1).

Dans cet intervalle le zamorin, réveillé par ses astrologues, qui avaient expliqué en sa faveur un grand tremblement de terre, et une éclipse du soleil pendant laquelle on avait vu assez long-temps les étoiles à dé-

(1) Barros, déc. II, liv. 1, ch. III, t. III, p. 35 à 51.

couvert, avait fait les préparatifs d'une redoutable entreprise. Dom François d'Almeyde, peu effrayé de ses menaces, envoya contre lui une flotte de dix vaisseaux, sous le commandement de Lorenzo son fils. Elle arriva aux environs de Daboul, lorsque les Maures s'y attendaient le moins. Ils y étaient déjà rassemblés, et la flotte portugaise les découvrit; mais le lieu parut si serré pour un combat, que, de l'avis du conseil, il fut résolu de ne pas les attaquer. Lorenzo, à son retour, reçut de sévères réprimandes de son père; et tous les officiers furent cassés et renvoyés en Portugal.

Gonzalo Val, chargé de la même commission après Lorenzo, tomba dans un autre excès qui a déshonoré sa mémoire. Ayant rencontré un vaisseau de Cananor, muni d'un passe-port portugais, il se saisit de ses richesses et le fit submerger, avec la précaution de faire envelopper tous les Maures de l'équipage dans une voile, afin qu'il n'en parût aucun reste. Mais ce barbare soin fut inutile; les flots poussèrent sur le rivage un cadavre, qui fut reconnu pour le neveu de Maïmala, riche marchand malabar; et le zamorin fit valoir une si cruelle action pour engager dans son parti le roi de Cananor, qui était porté par d'autres sujets de plaintes à rompre avec les Portugais. Brito, commandant du fort, fut soupçonné de l'action qu'on leur reprochait. Il fut assiégé par vingt mille Maures. Le vice-roi se hâta de lui envoyer du secours; mais le feu ayant pris au magasin des provisions, Brito fut réduit avec tous ses gens à la der-

nière famine, et serait péri de misère, si la mer n'eût laissé en se retirant un grand nombre de coquillages, qui furent assez long-temps leur unique nourriture. Le zamorin envoya pendant ce temps-là un puissant renfort à son nouvel allié. Les Maures se trouvèrent en état d'attaquer le fort, au nombre de cinquante mille hommes; et ce qu'on a peine à comprendre, ils ne laissèrent pas d'être repoussés avec une grande perte, sans que les Portugais perdissent un seul homme. Le roi de Cananor, abattu par cette défaite, et tremblant à l'approche de Cunha, se crut trop heureux de pouvoir obtenir la paix.

Almeida profita de la consternation de ses ennemis pour aller fondre avec Cunha sur Panani, ville dépendante de Calcut, où le zamorin avait quatre grands vaisseaux commandés par Kutioli, Maure d'une valeur distinguée. Ils entrèrent dans la rivière, au milieu d'une grêle de balles et de flèches, sans pouvoir aborder sur deux rives fort hautes, d'où l'ennemi les saluait continuellement. Mais ayant enfin pris terre, ils attaquèrent les Maures dans leurs retranchements; Brito y fut blessé par un Maure d'une prodigieuse grandeur, qu'il tua d'un coup si furieux, que les historiens l'ont cru digne de remarque. L'ayant pris, disent-ils, dans l'instant qu'il baissait la tête, il la lui cloua contre la poitrine. La ville fut forcée, et tous les habitants passés au fil de l'épée. On brûla non-seulement les maisons et les vaisseaux, mais jusqu'au butin même, quoiqu'il fût d'une immense valeur; et l'on n'emporta que l'artillerie. Le nombre

des ennemis morts surpassa quinze cents; tandis que, les Portugais ne perdirent que dix-huit hommes.

La reconnaissance des côtes du grand continent d'Afrique se trouve complétée par l'expédition d'Almeyde. La suite du récit des expéditions des Portugais sous la conduite d'Albuquerque et d'autres chefs illustres, étant principalement relative à l'Asie, sera reprise lorsque nous aurons à faire connaître les progrès des découvertes dans cette partie de l'ancien monde. Il suffira seulement de dire ici que les Portugais continuèrent à fortifier leurs établissements sur la côte d'Afrique, qui leur étaient d'une indispensable nécessité pour le maintien de leurs conquêtes dans l'Inde. Les lieux de l'Afrique que, dans leurs voyages vers l'orient, ils fréquentaient le plus, étaient l'île Saint-Thomas sur la côte occidentale, et sur la côte orientale Mélinde, Mombassa, Quilloa, l'île Querimba, Sofala, Mozambique, les îles d'Angoxa, au sud de Mozambique, et enfin l'île Saint-Laurent ou de Madagascar (1).

(1) Barros, déc. II, liv. V, p. 62. — *Ibid.*, déc. III, liv. VII, ch. VI, t. VI, p. 180.

LIVRE II.

PREMIERS VOYAGES DES VÉNITIENS SUR LA CÔTE OCCIDENTALE
D'AFRIQUE.

CHAPITRE I.

Premier voyage d'Alvise de Cà-da-Mosto (1) au long des
côtes d'Afrique, jusqu'au rio Grande.

APRÈS le démembrement de l'empire romain, l'heureuse Italie, qui avait si long-temps dominé le monde par la valeur de ses habitants, était devenue de nouveau, par la religion et les arts, la législatrice des nations. La liberté, au milieu des orages et des révolutions qui l'accompagnent toujours, y avait développé les bienfaits de la civilisation. Au génie des conquêtes avait succédé celui de la navigation et du commerce. Des républiques rivales se disputaient entre elles l'em-

(1) Ce nom signifie, en dialecte vénitien, de la maison de Mosto; elle était ancienne. Voy. D. Placido Zurla, *dei Viaggi e delle scoperte Africane di Alvise Cà-da-Mosto*, Venezia 1815, in-8°, p. 14. Cà-da-Mosto paraît avoir terminé sa vie en 1477. Voy. Zurla, p. 15.

pire de la mer, non pour une vaine gloire, mais pour acquérir plus de richesses; c'est par ce motif que les Pisans avaient, dans le onzième siècle, combattu les Sarrasins, et s'étaient établis sur la côte septentrionale d'Afrique; que, depuis, les Génois avaient acquis des possessions sur les côtes de la mer Noire; que les Florentins avaient étendu partout leurs correspondances; qu'ils avaient équipé des flottes et armé des corsaires; que les Vénitiens enfin s'étaient emparés de l'Istrie, de la Dalmatie, de la Morée, de Candie et de plusieurs autres îles de l'Archipel et du golfe Adriatique; et qu'ils avaient pénétré dès le treizième siècle jusqu'à la cour des empereurs de Catay ou à la Chine. §

On apprécie facilement la vive impression que produisirent les découvertes des Portugais sur des peuples si éclairés, si entreprenants et si attentifs à tout ce qui pouvait être utile à leurs intérêts. Ils ne tardèrent pas à chercher les moyens d'en profiter. Les Portugais avaient été animés par l'espérance d'étendre au loin l'empire du Christ, et de convertir des peuples idolâtres; du moins, dans leurs premières expéditions, un enthousiasme religieux et chevaleresque exaltait leur courage. Les Italiens, au contraire, dans leurs entreprises les plus hardies et les plus difficiles, n'étaient soutenus que par la soif de l'or, et par le désir de multiplier et d'étendre leurs relations commerciales. Cependant la géographie ne leur fut pas moins redevable d'importantes découvertes, et nous verrons, dans la seconde partie de cet ouvrage, qu'à cet égard ils précédèrent tous les autres peuples de l'Europe par.

leurs voyages en Asie. Les voyages que nous allons, dans ce livre, présenter à nos lecteurs, prouveront que, pour ce qui concerne les côtes occidentales de l'Afrique, ils méritaient d'être placés immédiatement après les Portugais, quoique leurs pilotes et leurs marins furent obligés d'agir sous l'influence de ceux-ci.

Le plus ancien témoignage des projets que formaient les Vénitiens de naviguer dans cette partie du globe, se trouve dans la relation des voyages de Cà-da-Mosto.

Nous avons deux voyages de Cà-da-Mosto, qui se trouvent dans les collections de Ramusio (1) et de Grynæus (2) : l'un aux rivières de Sanaga ou Sénégal, de Gambra ou Gambia, et de rio Grande; l'autre à la même côte d'Afrique et aux îles du cap Vert.

Ces deux ouvrages (3) ayant été composés en italien, en 1507, furent traduits en latin et en français (4) l'année suivante. Ramusio les a redonnés en italien, et Grynæus a reproduit la traduction latine, qui diffère de l'original dans plusieurs points essentiels. Par exemple, l'italien fait partir l'auteur de Venise, en 1454,

(1) Ramusio, édit. 1613, t. 1, p. 96 à 118; et édit. 1550, p. 104 à 124.

(2) Grynæus, *Novus Orbis*, édit. in-folio, 1532, p. 1 à 78; et dans l'édit. de 1555, p. 1 à 75.

(3) *Mondo-Novo*, di Fraconzio di Montalbodo, 1507.

(4) Madrignan, *Itinerarium Portugalsium*, in-folio, 1508. — Je ne connais la traduction de Pierre Redouer (M. Clarke dit Redoner), 1508, en français, que par le titre donné dans Boucher de la Richarderie, t. IV, p. 82.

et la traduction, en 1504 (1). On juge aisément que, de part ou d'autre, l'erreur vient de l'impression, et l'on est d'abord porté à croire que c'est l'imprimeur du latin qui doit être accusé de cette négligence. Mais la conjecture se change en certitude, lorsqu'on observe ensuite que le prince Henri, par qui Cà-da-Mosto fut employé, mourut en 1463.

Les deux voyages sont précédés d'une préface de l'auteur, et d'une introduction composée par celui qui a pris soin de les recueillir. Dans la préface il est dit que Cà-da-Mosto est le premier des Vénitiens qui ait navigué vers le sud, sur l'Océan au-delà du détroit de Gibraltar, et le premier qui ait pénétré dans le pays des nègres et de basse Éthiopie. On lit aussi dans la seconde de ces pièces, qu'Alvise de Cà-da-Mosto fut le premier qui découvrit les îles du cap Vert, quoique les Portugais attribuent l'honneur de cette découverte, douze ans auparavant, à Denis Fernandez (2), un de leurs compatriotes. On fit d'autant plus de cas des voyages de Cà-da-Mosto, lorsqu'ils furent publiés, que les anciens ayant représenté les pays voisins de la ligne comme une région inhabitable, il apprit au contraire à ses lecteurs qu'elle était couverte de verdure et remplie d'habitants. D'un autre côté, on s'imagina que ses découvertes pouvaient être d'une utilité considérable pour le commerce. Ramusio paraît avoir été persuadé que, par les rivières du Sénégal qu'il prenait pour des branches du Niger, on pouvait

(1) La faute existe dans Madrigano, et elle a été copiée par Gryneus dans ses deux éditions.

(2) Voy. le chap. 1.

s'ouvrir un commerce facile avec les riches contrées de Tombuto (Tombouctou) et de Melli, et faire ainsi passer l'or en Europe avec plus de commodité et de diligence que par les vastes et dangereux déserts qui séparent ces deux régions de la Barbarie. Comme le sel, suivant Léon, était la marchandise la plus précieuse qu'on pût porter aux nègres, on se proposait de prendre du sel dans l'île de Sal, qui est une des îles du cap Vert, et d'en fournir tous les pays qui bordent le Niger, dont on ne supposait pas que le cours eût moins de cinq cents milles. On espérait d'en tirer pour échange de l'or et des esclaves; et tandis que l'or passerait en Europe, les esclaves devaient être transportés au marché de San-Jago, autre île du cap Vert, d'où il serait aisé de les conduire immédiatement aux Indes occidentales.

Pour entreprendre un si beau commerce, il aurait été nécessaire alors d'obtenir le consentement des Portugais, qui étaient maîtres de toute cette côte d'Afrique jusqu'à plusieurs degrés au-delà de la ligne. Ramusio, dont nous rapportons ici les raisonnements, jugeait qu'il y avait peu de difficulté, puisque tous les Européens avaient la permission de porter leur commerce jusqu'à l'extrémité de la Guinée. Cependant, comme les Portugais mêmes n'en avaient point encore entrepris de cette nature, ils cherchaient par quels moyens on y pouvait parvenir. Le succès n'est pas impossible, mais il n'est pas aussi facile que Ramusio se l'imaginait. Il supposait une communication entre le Niger et des autres rivières qui tombent dans la mer occidentale. Après bien des voyages et

d'importantes découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, ce point de géographie reste encore indécis, peut-être ne le sera-t-il plus lorsque nous aurons occasion d'en traiter plus amplement.

Cà-da-Mosto, dans sa préface, après avoir fait l'apologie de son ouvrage, et déclaré qu'il s'attache inviolablement à la vérité, parle de l'infant Enriquez, c'est-à-dire du prince Henri, premier auteur des découvertes. Il loue la grandeur d'âme de ce prince, l'élevation de son génie, et son habileté dans toutes les connaissances astronomiques. Il ajoute qu'il se livra tout entier au service de la religion, en faisant la guerre contre les Maures, et que ses exploits lui acquirent une immortelle réputation. Le roi Jean, son père, étant au lit de la mort, en 1432, le fit appeler, et lui recommanda de ne jamais abandonner l'héroïque résolution de poursuivre les ennemis de la sainte foi. Ce généreux prince engagea sa parole; et, pour la remplir presque aussitôt, il entreprit avec dom Édouard son frère, et successeur de Jean, cette fameuse guerre contre le royaume de Fez, qui dura plusieurs années. Son zèle ne se relâchant point contre les Maures, il fit partir chaque année ses caravelles pour croiser sur les côtes d'Azafi (1) et

(1) Zafi ou Saffi est un port de mer, près du cap Cantin, dans l'empire de Maroc. La carte de Borda écrit Sophi. M. d'Anville place Messa sur la rivière de Suse; mais la carte d'Afrique de Purdy, celle de M. Lapie pour le voyage de Cochelet, et M. Gardner dans sa mappemonde, ont, d'après la carte de M. Jackson dans sa description de l'empire de Maroc, placé Messa plus au sud et près de l'embouchure d'une petite rivière de ce nom qui se décharge dans la mer, près du cap d'Agulon (ou Agoulou). Gardner, dans sa mappemonde, nomme à tort, ce nous semble, la ville Macas et la rivière

de Messa; mais n'étant pas moins passionné pour les découvertes, il joignait à cette commission celle d'avancer sans cesse au long de la côte. Les caravelles poussèrent en effet jusqu'au grand cap qu'on a nommé le cap de Nun (1), et qui n'a tiré ce nom que de l'impossibilité qu'on se figurait à pénétrer plus loin. Cependant le prince Henri, qui pensait autrement, ajouta trois caravelles à celles qu'il avait jusqu'alors envoyées. Elles outrepassèrent le cap d'environ cent milles; et n'ayant trouvé au-delà que des côtes sablonneuses et désertes, elles revinrent sur leurs traces.

Leurs progrès n'ayant fait qu'encourager le prince, il remit la même flotte en mer l'année suivante, avec ordre d'avancer cent cinquante milles de plus, et d'aller aussi loin qu'il serait possible, en promettant d'enrichir par ses bienfaits tous ceux qui tenteraient cette entreprise. Ils partirent; mais tout leur courage et tout leur respect pour les ordres du prince ne purent leur faire pousser plus loin leurs découvertes. Cependant la force de son jugement ne lui faisait pas voir avec moins de clarté, qu'on devait trouver de nouveaux pays et de nouvelles nations. Il ne se lassa pas d'envoyer des caravelles jusqu'à l'heureux temps où l'on découvrit enfin certaines côtes habitées par les Arabes du désert et par les Azanaghiz, nation farouche et

Messa. Arrowsmith, dans son *Afrique*, avait placé Messa sur la rivière de Suse; mais la rivière Massa, près du cap Agulon, il la nomme Assa, et la ville il l'appelle Meca. Il est évident qu'il y a ici un point de géographie à éclaircir.

(1) Faria prétend que le cap de Nun fut doublé, et celui de Bojador découvert en 1415, c'est-à-dire plusieurs années avant la mort du roi Jean. (Voy. le ch. 1^{er} de cet ouvrage.) On rend compte ici de la préface de Canda-Mesto, sans s'attacher à l'exactitude de la chronologie.

basanée. Ainsi les nègres ayant été découverts, on continua de découvrir successivement les autres nations, comme Cà-da-Mosto va nous l'apprendre. Tel est le fond de sa préface.

Il raconte ensuite qu'il était âgé de vingt-deux ans lorsqu'il entreprit son voyage ; qu'il en avait déjà fait plusieurs dans quelques parties de la Méditerranée, et aussi celui de Flandre ; qu'il s'était proposé de recommencer pour travailler à sa fortune, car il ne désavoue pas qu'avec le dessein d'employer sa jeunesse, son principal objet ne fût d'acquérir des richesses et des dignités. Ce qui donne beaucoup de prix à ses relations, c'est qu'elles sont les plus anciennes qui nous restent des navigations portugaises. S'il y en a quelques-unes qui les aient précédées, ce ne sont que de courts extraits et de simples abrégés donnés par les historiens, qui ne méritent pas le nom de journaux de voyageurs. Cà-da-Mosto était un homme d'esprit et d'intelligence, qui a fait un usage continuel de ces deux qualités dans son ouvrage ; et si l'on excepte quelques circonstances, sur lesquelles on ne peut douter qu'il n'ait été trompé par les marchands d'Afrique, comme la plupart des voyageurs sont exposés à l'être, nous n'avons pas de journal plus curieux et plus intéressant que le sien. On y trouvera particulièrement un détail fort instructif sur le commerce d'or de Tombuto (Tombouctou) et sur ses principales branches, qui ont été si peu connues des voyageurs qui vinrent après lui : ce qui marque assez que ce n'est pas la multitude des écrivains qui jette du jour dans les matières obscures, et qu'un voyageur éclairé donne une idée

plus juste des pays qu'il a parcourus, que vingt auteurs médiocres qui rendent compte des mêmes lieux.

Cà-da-Mosto, résolu de retourner en Flandre avec le peu d'argent qu'il avait, s'embarqua sur une galère vénitienne commandée par le capitaine Marco Zeno, chevalier de Malte. Ils partirent de Venise le 8 d'août 1454. Les vents contraires qui s'élevèrent près du cap Saint-Vincent, les ayant forcés de s'y arrêter, il se trouva que dans le même temps dom Henri, prince de Portugal, vivait fort près du même cap, dans une *villa* nommée Riposera (1), où il s'était retiré volontairement pour se livrer à l'étude. Ce célèbre protecteur de la navigation et des voyageurs envoya aussitôt au vaisseau Antoine Gonzalez, son secrétaire, accompagné d'un Vénitien nommé Patricio Conti (2), qui était alors consul de sa république en Portugal, et que son goût pour les voyages attachait aussi au service du prince. Ils portaient quelques échantillons du sucre de Madère, du sang de dragon de la même île, et des denrées que le même prince commençait à tirer des pays qu'il avait découverts. Après diverses questions, ils apprirent aux Vénitiens du vaisseau, que dom Henri avait fait peupler plusieurs îles désertes, et que les richesses qu'ils leur montraient en étaient déjà les fruits. Ils ajoutèrent que ces essais n'étaient rien en comparaison des grandes choses que le prince avait exécutées; que depuis telle et telle année il avait pé-

(1) C'était probablement le nom de celle que le prince Henri avait fait construire à Terçanabal, près du cap Sagres. Voy. ci-dessus liv. I, ch. II, p. 62.

(2) Gryneus dit, sans le nommer, que c'était un patricien de Venise.

nétre dans des mers jusqu'alors inconnues, et dans des pays où ses gens avaient fait des découvertes incroyables ; que les Portugais qui s'étaient employés à ces admirables entreprises avaient tiré des avantages extrêmes de leur commerce avec les nations barbares, et gagné quelquefois jusqu'à mille pour cent. Enfin leur récit parut si merveilleux aux Vénitiens, que la plupart des passagers, et particulièrement Cà-da-Mosto, se sentirent enflammés de la passion des voyages. Ils demandèrent si le prince accordait la liberté de partir à ceux qui lui offraient leurs services. On leur répondit qu'il ne la refusait à personne ; mais on leur expliqua les conditions qu'il y mettait : c'était, 1° d'équiper et de charger un vaisseau à leurs dépens, ou seulement de le charger, parce qu'il fournissait volontiers des caravelles ; 2° que, dans le premier cas, il se réservait au retour la quatrième partie des biens qu'on rapportait, et que, dans le second, il exigeait la moitié de la cargaison ; 3° que, si le voyage manquait de succès, le prince se chargeait de tous les frais. Mais on prit soin d'assurer qu'il était impossible qu'on ne recueillît pas de grands fruits d'une si belle entreprise. Gonzalez ajouta que dom Henri serait charmé d'y voir entrer des Vénitiens, et qu'il les traiterait avec distinction, parce qu'étant persuadé qu'on trouverait des épices dans les pays dont il avait commencé la découverte, il savait que les négociants de Venise étaient plus habiles que ceux de toute autre nation dans le commerce.

Cà-da-Mosto ne balança point à se rendre auprès du prince, qui lui confirma tout ce qu'il venait d'en-

tendre, et qui augmenta même son ardeur par une infinité de nouvelles promesses. La jeunesse, la curiosité, l'envie de s'enrichir, furent autant d'aiguillons qui ne laissèrent pas de repos au jeune voyageur. Il commença par s'informer des marchandises qui convenaient à ses nouveaux desseins. Ensuite, étant retourné à bord, il disposa de celles qu'il avait destinées pour les Pays-Bas ; et, ne réservant que ce qu'il crut favorable à l'expédition qu'il méditait, il laissa partir sans lui les galères vénitiennes. Le prince Henri applaudit beaucoup à sa résolution, et le combla de caresses pendant le séjour qu'il fit en Portugal. Il lui fit équiper une caravelle d'environ quatre-vingt-dix tonneaux, dont il donna néanmoins le commandement à Vincent Diaz, natif de Sago. Mais Cà-da-Mosto l'ayant chargée presque entièrement à ses frais, ils partirent ensemble le 22 de mars 1455, avec un vent nord-est.

Dès le 25 ils arrivèrent à l'île de Puerto-Santo, qui est éloignée de six cent milles au sud du cap Saint-Vincent. Il y avait déjà près de vingt-sept ans que cette île avait été découverte. Ils en partirent le 28 mars, et le même jour ils entrèrent dans Monchrico (1), un des ports de l'île de Madère, à quarante milles de Puerto-Santo. Dans un temps clair, ces deux îles peuvent se voir l'une de l'autre. Celle de Madère était habitée depuis vingt-quatre ans par les soins du

(1) Les traductions des Anglais et de Prevost mettent Manchico, qui est le nom de ce lieu dans des auteurs postérieurs, mais non pas dans la relation de Cà-da-Mosto, donnée par Ramusio ; t. 1, p. 97 verso F. F. On dit aujourd'hui Machico.

prince Henri, qui lui avait donné pour gouverneurs Tristan Tessera et Gonzalez Zarco, deux de ses gentilshommes, entre lesquels l'île et le commandement étaient partagés. Tristan occupait la partie où le port de Monchrico est situé, et Zarco celle où il avait jeté lui-même les fondements de Funchal.

Madère avait déjà quatre habitations considérables, Monchrico, Santa-Cruz, Funchal, et Camera dos Lobos, sans compter d'autres établissements qui commençaient à se former en différents lieux. On y comptait alors dix-huit cents hommes de milice et une compagnie de cent cavaliers. L'île est arrosée par huit rivières qui la traversent presque entièrement, et sur lesquelles on avait construit des moulins à scier les planches, et qui en fournissaient de diverses sortes en Portugal. Les plus estimées étaient d'une espèce de cèdre et d'une sorte d'if (1); on employait les premières à tous les usages des édifices, et les autres à faire des arcs et des bois de fusil. Le cèdre ressemble beaucoup au cyprès, mais il rend une odeur extrêmement agréable. Quant à l'espèce d'if, elle est couleur de rose et d'une rare beauté. Cà-da-Mosto rend témoignage que la vendange se faisait alors à Madère vers le temps de pâques, ou au plus tard l'octave d'après.

Il quitta cette île pour prendre au sud; et dans peu de jours il arriva aux îles Canaries, qui sont à

(1) *Fortie e di nasso*, dit Ramusio, p. 98, et *nasso* désigne l'if en italien. Provost et les traducteurs ont laissé le mot en italien, et disent du bois de nasso. Clarke en a usé de même. (Voy. p. 24.) Cette méthode de traduire est facile et courte.

trois cent vingt milles de Madère. Il compte sept Canaries, dont quatre étaient habitées par des chrétiens, Lancerota, Fuerte-Ventura, Gomera et Ferro. Elles avaient pour seigneur, sous l'autorité du roi d'Espagne, un gentilhomme espagnol nommé Herrera, natif de Séville. On transportait de ces îles à Cadix, et dans la rivière de Séville, une grande quantité de l'herbe qui se nomme orseille (oricello), pour les usages de la teinture (1). Les peaux de chèvres, le suif et le fromage, faisaient le reste du commerce. L'auteur remarque que les habitants naturels des quatre îles soumises aux chrétiens étaient les Canariens, et qu'ils avaient différents langages qu'ils n'entendaient point entre eux. Leurs habitations étaient de simples villages sans fortifications et sans défense dans les plaines; mais si bien fortifiés dans les montagnes, qu'il fallait un siège pour les forcer. Les trois autres îles, qui se nomment la grande Canarie, Ténérife et Palma, n'avaient encore que des idolâtres pour habitants. Elles étaient mieux peuplées que les quatre autres, surtout celle de Ténérife, qui est la plus grande, et qui ne contenait pas moins de quatorze à

(1) L'orseille est une matière préparée avec le *lichen rochella* de Linné, qu'on trouve sur les rochers qui bordent certaines îles, telles que celles de l'Archipel et les Canaries. On le mêle avec de l'urine et de la chaux, et on en forme une pâte sèche, d'un rouge violet, qu'on emploie dans la teinture du *petit teint*. Depuis que l'art de la teinture s'est perfectionné, cette matière est beaucoup moins employée. Ainsi, en 1806, on en avait importé en France quarante-trois mille deux cents kilogrammes; et cette quantité, en 1807, s'est trouvée réduite à vingt mille. Les Florentins ont connu l'usage de l'orseille dans la teinture dès le commencement du quatorzième siècle.

quinze mille ames. On en comptait huit ou neuf mille dans la grande Canarie. Palma n'en avait qu'un petit nombre, quoiqu'elle parût charmante en perspective. Ces trois îles étant bien gardées par des habitants fort courageux, des montagnes d'une hauteur excessive, et des places imprenables, il avait été jusqu'alors impossible aux chrétiens de s'en rendre maîtres. Ténérife est une des plus hautes îles du monde, et se découvre de fort loin en mer. L'auteur fut assuré par quelques matelots qu'ils l'avaient aperçue de soixante et soixante-dix lieues espagnoles, qui font environ deux cent cinquante milles d'Italie. Elle a dans son centre une montagne en forme de diamant, d'une hauteur merveilleuse et toujours brûlante. Cà-da-Mosto apprit ces circonstances de plusieurs chrétiens qui avaient été prisonniers dans cette île. Il prétend que depuis le pied de la montagne jusqu'au sommet, il n'y a pas moins de quinze lieues portugaises, qui font soixante milles d'Italie. On voit par cet exemple jusqu'à quel point l'imagination peut exagérer, puisque le pic Ténérife n'a pas la vingt-cinquième partie de la hauteur que lui prêtaient les récits faits à Cà-da-Mosto. D'après les mesures les plus exactes, cette hauteur n'excède pas trois mille sept cent dix mètres.

L'île de Ténérife avait alors neuf maîtres ou neuf princes qui prenaient le titre de ducs. C'étaient autant d'usurpateurs qui avaient divisé l'autorité souveraine, après s'en être saisis par la force. Les guerres qu'ils avaient entre eux causaient souvent beaucoup de carnage. Leurs armes n'étaient que des pierres et

des massues en forme de dards, dont la pointe était armée d'os ou de corne au lieu de fer. Ceux à qui ce secours manquait, se contentaient de faire durcir leurs massues au feu. La plupart des habitants étaient continuellement nus, quoique plusieurs se couvrirent de peaux de chèvres. Mais ils s'enduisaient la peau de suif mêlé avec le jus de quelques herbes, qui la rendaient assez épaisse pour résister au froid. D'ailleurs étant si avancés au midi, ils n'avaient jamais beaucoup à souffrir de l'hiver. Leurs demeures étaient des grottes et des cavernes au pied des montagnes. Ils se nourrissaient d'orge, de chair et de lait de chèvres qu'ils avaient en abondance, et de quelques fruits, mais particulièrement de figes. Comme le climat est fort chaud, ils faisaient leur moisson aux mois d'avril et de mai. On connaissait peu leur religion, parce qu'ils n'avaient pas de culte établi. Les uns adoraient le soleil, d'autres la lune et les étoiles. On leur attribuait jusqu'à neuf sortes d'idolâtrie. Leurs femmes n'étaient pas communes entre eux; mais ils n'avaient pas de loi qui les gênât pour le nombre. Ils ne prenaient une vierge qu'après avoir proposé à leur seigneur de passer la première nuit avec elle; et ceux qui obtenaient cette grâce s'en croyaient fort honorés.

Si l'on veut savoir d'où Cà-da-Mosto avait tiré ces connaissances, il répond que les chrétiens des quatre îles s'approchaient souvent de Ténérife pendant la nuit, et qu'ils y enlevaient des insulaires de l'un et de l'autre sexe qu'ils vendaient en Espagne pour l'esclavage. Lorsqu'il arrivait à ces barbares de faire

quelques prisonniers Espagnols , ils n'avaient pas la cruauté de les faire mourir ; mais par un mépris qu'ils regardaient comme la dernière punition , ils les employaient à nettoyer les chèvres et à tuer les mouches dont ces animaux sont tourmentés.

Les anciens Canariens étaient dans l'usage d'offrir à leur seigneur non-seulement leurs services et leur fidélité , mais le sacrifice même de leur vie , lorsqu'il entraînait en possession de l'autorité souveraine. Il s'en trouvait toujours plusieurs qui passaient de l'offre à l'exécution. Ils se rendaient avec un nombreux cortège sur le bord de quelque profonde vallée , où les victimes , après quantité de cérémonies et de paroles mystérieuses , se précipitaient à la vue de tout le monde. Le même usage obligeait le seigneur de marquer une considération particulière aux parents des morts , et de les distinguer par des honneurs et des bienfaits. L'auteur fut informé de cette coutume barbare par divers Canariens qui avaient quitté leur nation pour embrasser le christianisme. Ils sont d'une légèreté extrême à la course , et fort agiles à descendre et monter au milieu de leurs rocs et de leurs précipices. Ils sautent de pierre en pierre ; et souvent ils s'élancent à des distances incroyables. Leur adresse à jeter des pierres est si merveilleuse , qu'ils sont sûrs de toucher toujours au but. Les deux sexes se peignent le corps en vert , en rouge , en jaune , avec le jus de certaines herbes ; et cette variété de couleurs passe entre eux pour un grand ornement. Cà-da-Mosto relâcha dans les deux îles de Gomera et de Ferro. Il toucha aussi à celle de Palma , mais sans y descendre.

Ayant remis à la voile, il continua sa course vers l'Éthiopie ; et le vent ne cessant pas de le favoriser, il arriva au cap Blanc, qui est à sept cent dix milles des Canaries, dit-il. Mais cette distance est fautive, le cap Blanc n'étant qu'à quatre cent dix milles des Canaries (1). Il observe que portant au sud dans ce passage, il se tint sans cesse éloigné de la côte d'Afrique qu'il laissait sur la gauche, les Canaries étant fort avancées dans la mer du côté de l'ouest. Il fit voile ainsi pendant la moitié de sa course ; après quoi, prenant plus à gauche, il chercha la vue des côtes, dans la crainte de passer le cap sans l'apercevoir ; car on est ensuite assez long-temps sans découvrir la terre. Les côtes s'enfoncent après le cap, et forment un golfe qu'on appelle *Forna d'Arguim*, du nom d'une petite île qui est située dans le golfe même. Il n'a pas moins de cinquante milles d'enfoncement ; et l'on y trouve trois autres îles, auxquelles les Portugais avaient déjà donné des noms. La première porte celui de *Blanca*, à cause de ses sables blancs. La seconde, celui d'île des *Garzas*, ou des *Aigrettes* ou *Hérons-Blancs*, parce qu'on y trouva un si grand nombre d'œufs de ces animaux, qu'on en remplit deux barques. La troisième celui de *Cuori* (2). Elles sont toutes trois

(1) Je prends ici la leçon de l'édition originale ou du *Novo-Mondo*. Cette distance est encore plus fautive dans Ramusio (p. 98, verso F), qui dit huit cent soixante-dix milles ; encore plus dans le manuscrit de Morelli, cité par Placido Zurla (p. 50), qui donne un million deux cent soixante-dix milles : enfin elle est encore plus inexacte dans le texte de Grynaeus, qui dit un million sept cent soixante-dix milles.

(2) Grynaeus écrit *Cori*.

petites, sablonneuses et désertes; mais celle d'Arguim a de l'eau fraîche.

Il faut observer qu'au sud du détroit de Gibraltar, la côte, qui est celle de Barbarie, n'est pas habitée au-delà du cap Cantin, d'où l'on trouve jusqu'au cap Blanc une région sablonneuse et déserte, qui est séparée de la Barbarie par des montagnes (1) du côté du nord, et que ses habitants nomment Sahra (2). Du côté du sud cette région touche au pays des nègres; et, dans sa largeur, elle n'a pas moins de cinquante ou soixante journées d'un homme voyageant à cheval. Ce désert s'étend jusqu'à l'Océan. Il est couvert de sable blanc, si aride et si uni, que le pays étant d'ailleurs fort bas, il n'a l'apparence que d'une plaine jusqu'au cap Blanc, qui tire aussi son nom de la blancheur de son sable, où l'on n'aperçoit aucune sorte d'arbre ou de plante. Cependant rien n'est si beau que ce cap. Sa forme est triangulaire, et les trois pointes qu'il présente sont l'une de l'autre à la distance d'un mille.

On trouve sur cette côte une prodigieuse quantité de gros poissons de toutes les espèces et d'un goût exquis. Le golfe d'Arguim est fort profond dans toute son étendue; mais il est plein de rocs et traversé par des courants qui rendent la navigation fort dangereuse dans les ténèbres. Cà-da-Mosto apprit qu'il s'y était déjà perdu deux vaisseaux. Le cap Blanc est situé au sud-ouest du cap Cantin.

(1) Ce sont les monts Atlas.

(2) Ou Sahara.

Derrière le cap Blanc, dans l'intérieur des terres, on trouve à six journées du rivage une ville nommée Hoden (1) qui n'a pas de murs, mais qui est fréquentée par les Arabes et les caravanes de Tombuto (Tombouctou) (2), et des autres régions du pays des nègres. Leurs aliments sont des dattes et de l'orge. Ils boivent le lait de leurs chameaux. Le pays est si sec, qu'ils y ont peu de vaches et de chèvres. Ils sont mahométans et fort ennemis du nom chrétien. N'ayant point d'habitations fixes, ils sont sans cesse errants dans les déserts; et leurs courses s'étendent jusque dans cette partie de la Barbarie qui est voisine de la Méditerranée. Ils voyagent toujours en grand nombre avec un train nombreux de chameaux, sur lesquels ils transportent du cuivre, de l'argent, et d'autres richesses de la Barbarie et du pays des nègres, à Tombuto, pour en rapporter de l'or et de la malaguette, qui est une espèce de poivre. Leur couleur est basanée. Les deux sexes ont pour unique vêtement une sorte de robe blanche bordée de rouge. Les hommes portent le turban à la manière des Maures, et vont toujours nu-pieds. Leurs déserts sont remplis de lions, de panthères, de léopards, et d'autruches, dont l'auteur vante les œufs, après en avoir mangé plusieurs fois.

Le prince Henri de Portugal, connaissant l'importance du golfe d'Arguim, en avait défendu l'entrée,

(1) Si cette donnée de six journées est exacte, la distance de Hoden à la côte, telle qu'elle est placée sur nos cartes, doit être rectifiée. Mais nous reviendrons sur tout ce passage de Cà-da-Mosto.

(2) Grynæus met Atanbuto.

pour l'espace de dix ans, à tous ceux qui n'étaient pas compris dans son ordonnance, c'est-à-dire à ceux qui n'avaient pas dans l'île du même nom une habitation et des facteurs approuvés. Les Portugais qui jouissaient du privilège commerçaient avec les Arabes qui venaient sur la côte. Pour l'or, surnommé tiber (1), et les nègres qu'ils tiraient de ces barbares, ils leur fournissaient différentes sortes de marchandises, telles que des draps, des toiles, de l'argent, des alkhizeli, c'est-à-dire des tapis, des capuchons et autres objets, mais surtout du froment. Le prince fit bâtir un château dans l'île d'Arguim, pour la sûreté du commerce; et tous les ans il y arrivait des caravelles du Portugal. Les négociants arabes menaient au pays des nègres quantité de chevaux de Barbarie qu'ils y échangeaient pour des esclaves. Un beau cheval leur valait souvent jusqu'à douze ou quinze nègres. Ils y portaient aussi de la soie de Grenade et de Tunis, de l'argent et d'autres marchandises, pour lesquelles ils recevaient des esclaves et de l'or. Ces esclaves étaient amenés à Hoden, d'où ils passaient aux montagnes de Darka, et de là en Sicile. D'autres étaient conduits à Tunis et sur toute la côte de Barbarie. Le reste venait dans l'île d'Arguim; et chaque année il en passait sept ou huit cents en Portugal.

Avant l'établissement de ce commerce, les caravelles portugaises, au nombre de quatre et quelquefois davantage, entraient bien armées dans le golfe d'Arguim, et faisaient pendant la nuit des descentes

(1) C'est-à-dire l'or pur.

sur la côte pour enlever les habitants de l'un et de l'autre sexe, qu'elles vendaient en Portugal. Elles poussèrent ainsi leurs courses au long des côtes jusqu'à la rivière du Sénégal, qui est fort grande, et qui sépare la nation des Azanaghis de la première contrée des nègres.

Les Azanaghis habitent plusieurs endroits de la côte au-delà du cap Blanc. Ils sont voisins des déserts, et peu éloignés des Arabes de Hoden. Ils vivent de dattes, d'orge, et du lait de leurs chameaux. Comme ils sont plus proches du pays des nègres que de Hoden, ils y ont tourné leur commerce, qui se borne à tirer d'eux du millet, et d'autres secours pour la commodité de leur vie. Ils mangent peu, et l'on ne connaît pas de nation qui supporte si patiemment la faim. Les Portugais en enlevèrent un grand nombre, et s'en trouvaient mieux pour esclaves que des nègres. Mais, depuis quelque temps, le prince Henri avait fait la paix avec eux, et formé des règles de commerce qui ne permettaient plus aux Portugais de les insulter. Il espérait que, se familiarisant avec les chrétiens, ils recevraient d'autant plus facilement les impressions du christianisme, qu'ils n'avaient que des idées fort confuses de la religion de Mahomet.

Cà-da-Mosto attribue une coutume fort singulière à la nation des Azanaghis (1). Ils portent, dit-il, autour de la tête une sorte de mouchoir qui leur couvre les yeux, le nez et la bouche; la raison de cet usage

(1) L'auteur les appelle souvent Indiens, c'est-à-dire Indiens orientaux. On ne leur donnait pas d'autre nom avant le voyage de Gama.

est que, regardant le nez et la bouche comme des canaux fort sales, ils se croient obligés de les cacher aussi soigneusement que d'autres parties auxquelles on attache la même idée dans des pays moins barbares. Aussi ne se découvrent-ils la bouche que pour manger.

Ils ne reconnaissent aucun maître; mais les plus riches sont distingués par quelques témoignages de respect. En général ils sont tous fort pauvres, menteurs, perfides, et les plus grands voleurs du monde. Leur taille est médiocre. Ils se frisent les cheveux, qu'ils ont fort noirs et flottants sur leurs épaules. Tous les jours ils les humectent avec de la graisse de poisson; et, quoique l'odeur en soit fort désagréable, ils regardent cet usage comme une parure. Ils n'avaient jamais connu d'autres chrétiens que les Portugais, avec lesquels ils avaient eu la guerre pendant treize ou quatorze ans. Cà-da-Mosto assure que lorsqu'ils avaient vu des vaisseaux, spectacle inconnu à leurs ancêtres, ils les avaient pris pour de grands oiseaux avec des ailes blanches, qui venaient de quelque pays éloigné. Ensuite, les voyant à l'ancre et sans voiles, ils avaient conclu que c'étaient des poissons. D'autres, observant que ces machines changeaient de place, et qu'après avoir passé un jour ou deux dans quelque lieu, on les voyait le jour suivant à cinquante milles et toujours en mouvement au long de la côte, s'imaginèrent que c'étaient des esprits vagabonds, et redoutaient beaucoup leur approche. En supposant que ce fussent des créatures humaines, ils ne pouvaient concevoir qu'elles fissent plus de chemin dans une nuit qu'elles

n'étaient capables d'en faire en trois jours ; et ce raisonnement les confirma dans l'opinion que c'étaient des esprits. Plusieurs esclaves de leur nation, que Cà-da-Mosto avait vus à la cour du prince Henri, et tous les Portugais qui étaient entrés les premiers dans cette mer, rendaient là-dessus le même témoignage.

Environ six journées dans les terres au-delà de Hoden (1), on trouve une autre ville nommée Teggazza, qui signifie caisse d'or, d'où l'on tire tous les ans une grande quantité de sel de roche, qui se transporte sur le dos des chameaux à Tombuto ou Tomboutou, et de là dans le royaume de Melli, qui est du pays des nègres. Les Arabes vagabonds qui font ce commerce disposent en huit jours de toute leur marchandise, et reviennent chargés d'or.

Ce royaume de Melli est situé dans un climat fort chaud, et fournit si peu d'aliments pour les bêtes, que de cent chameaux qui font le voyage avec les caravanes, il n'en revient pas ordinairement plus de vingt-cinq. Aussi cette grande région n'a-t-elle aucun quadrupède. Les Arabes mêmes et les Azanaghis y tombent malades de l'excès de la chaleur. On compte quarante journées à cheval de Teggazza à Tombuto (2) et trente

(1) La traduction latine dans Grynæus met Edon.

(2) Hoden, selon Cà-da-Mosto, est à six journées du cap Blanc ; Teggazza est à six journées d'Hoden ; Tomboutou à quarante journées de Teggazza, et par conséquent à cinquante-deux journées du cap Blanc, c'est-à-dire, selon notre manière d'évaluer, à sept cent quatre-vingts milles géographiques du cap Blanc, en supposant le chemin parcouru par des caravanes pesamment chargées. Si, au contraire, on suppose que ces évaluations concernent des caravanes légèrement chargées, il en résultera une distance de neuf cent dix milles entre le cap Blanc et Tomboutou ; distance qui re-

de Tombuto (Tombouctou) à Melli. Cà-da-Mosto ayant demandé aux nègres quel usage les marchands de Melli font du sel, ils répondirent qu'il s'en consommait d'abord une petite quantité dans le pays, secours si nécessaire à des peuples situés près de la ligne, où les jours et les nuits sont d'une égale longueur, que, sans un tel préservatif contre l'effet de la chaleur, leur sang se corrompt bientôt. Ils emploient peu d'art à le préparer. Chaque jour ils en prennent un morceau qu'ils font dissoudre dans un vase d'eau; et, l'avalant avec avidité, ils croient lui être redevables de leur santé et de leurs forces. Le reste du sel est porté à Melli en grosses pièces, deux desquelles suffisent pour la charge d'un chameau. Là les habitants du pays le brisent en d'autres pièces, dont le poids ne surpasse pas les forces d'un homme. On assemble quantité de gens robustes qui les chargent sur leur tête, et qui portent à la main une longue fourche, sur laquelle ils s'appuient lorsqu'ils sont fatigués. Dans cet état, ils se rendent sur le bord d'une grande eau, sans que l'auteur ait pu savoir si c'est la mer ou quelque fleuve, mais il penche à croire que c'est de l'eau douce, parce que dans un climat si chaud il ne serait pas nécessaire d'y porter du sel, si c'était la mer.

Lorsqu'ils sont arrivés au bord de l'eau, les maîtres du sel font décharger la marchandise, et placent chaque morceau sur une même ligne en y mettant leur marque. Ensuite toute la caravane se retire à la

porte plus à l'ouest que Rennel la position de Tombouctou, et confirme celle que nous lui avons donnée dans notre carte de l'Afrique septentrionale.

distance d'une demi-journée. Alors d'autres nègres, avec lesquels ceux de Melli sont en commerce, mais qui ne veulent point être vus, et qui sont apparemment les habitants de quelques îles, s'approchent du rivage dans de grandes barques, examinent le sel, mettent une somme d'or sur chaque monceau, et se retirent avec autant de discrétion qu'ils sont venus. Les marchands de Melli, retournant au bord de l'eau, considèrent si l'or qu'on a laissé leur paraît un prix suffisant. S'ils en sont satisfaits, ils le prennent, et laissent leur sel. S'ils trouvent la somme trop petite, ils se retirent encore en laissant l'or et le sel; et les autres, revenant à leur tour, mettent plus d'or ou laissent absolument le sel. Leur commerce se fait ainsi sans se parler et sans se voir; usage ancien qu'aucune infidélité ne leur donne jamais occasion de changer. Quoique l'auteur trouve peu de vraisemblance dans ce récit, il assure qu'il le tient de plusieurs Arabes, des marchands azanaghis, et de quantité d'autres personnes dont il vante le témoignage (1).

Il demanda aux mêmes marchands pourquoi l'empereur de Melli, qui est un souverain si puissant, n'avait point entrepris par force ou par adresse de découvrir la nation qui ne veut ni parler ni se laisser voir. Ils lui racontèrent que, peu d'années auparavant, ce prince, ayant résolu d'enlever quelques-uns de ces négociants invisibles, avait fait assembler son conseil, dans lequel on avait résolu qu'à la première ca-

(1) Cela est encore ainsi; et au sud-ouest de Kamalia, Mungo-Park a remarqué un trafic conduit de la même manière.

ravane, quelques nègres de Melli creuseraient des puits au long de la rivière près de l'endroit où l'on plaçait le sel, et que, s'y cachant jusqu'à l'arrivée des étrangers, ils en sortiraient tout d'un coup pour faire quelques prisonniers. Ce projet avait été exécuté. On en avait pris quatre, et tous les autres s'étaient échappés par la fuite. Comme un seul avait paru suffire pour satisfaire l'empereur, on en avait renvoyé trois, en les assurant que le quatrième ne serait pas plus maltraité. Mais l'entreprise n'en eut pas plus de succès. Le prisonnier refusa de parler. En vain l'interrogea-t-on dans plusieurs langues. Il garda le silence avec tant d'obstination, que, rejetant d'un autre côté toute sorte de nourriture, il mourut dans l'espace de quatre jours. Cet événement a fait croire aux nègres de Melli que leurs négociants étrangers sont muets. Quelques-uns néanmoins pensent avec plus de raison que le prisonnier, étant revêtu de la forme humaine, ne pouvait pas être privé de l'usage de la parole, mais que, dans l'indignation de se voir trahi, il avait pris la résolution de se taire jusqu'à la mort. Ceux qui l'avaient enlevé rapportèrent à leur empereur qu'il était fort noir, de belle taille, et plus haut qu'eux d'un demi-pied : que sa lèvre inférieure était plus épaisse que le poing et pendante jusqu'au-dessous du menton ; qu'elle était fort rouge et qu'il en tombait même quelques gouttes de sang ; mais que sa lèvre supérieure était de la grandeur ordinaire ; qu'on voyait entre les deux ses dents et ses gencives, et qu'aux deux coins de la bouche il avait quelques dents d'une grandeur extraordinaire ; que ses yeux

étaient noirs et fort ouverts; enfin que toute sa figure était terrible.

Cet accident fit perdre la pensée de renouveler la même entreprise, d'autant plus que les étrangers, irrités apparemment de l'insulte qu'ils avaient reçue, laissèrent passer trois ans sans reparaître au bord de l'eau. On était persuadé à Melli que leurs grosses lèvres s'étaient corrompues par l'excès de la chaleur, et que n'ayant pu supporter plus long-temps la privation du sel qui est leur unique remède, ils avaient été forcés de recommencer leur commerce. La nécessité du sel en est établie mieux que jamais dans l'opinion des nègres de Melli, ce qui est assez indifférent à l'empereur, pourvu qu'il en tire beaucoup d'or. C'est tout ce que l'auteur a pu se procurer de lumière sur des faits si difficiles à vérifier (1). Mais en les reconnaissant fort étranges, il ajoute qu'on ne doit pas les traiter de fabuleux, après les divers témoignages sur lesquels ils sont appuyés; et lui-même, dit-il, qui a vu dans le monde et entendu tant de choses merveilleuses, il ne fait pas difficulté de les croire.

L'or qu'on apporte à Melli, se divise en trois parts; une qu'on envoie par la caravane de Melli à Kokhia (2)

(1) Le témoignage des Africains paraîtra sans force; cependant tous les voyageurs s'accordent à le rapporter; ce qui suffit du moins pour sauver le crédit de Cà-da-Mosto. Jobson, qui était dans la rivière de Gambia ou Gambia en 1620, répète la même chose avec les mêmes circonstances; Mouette la rapporte aussi d'après le témoignage des Maures de Maroc. Voyez ses voyages en 1671.

(2) Kokhia (Cochia dans Ramusio, p. 100 verso) est le Kouka de nos voyageurs dans l'intérieur de l'Afrique, et de la mappemonde de Gard-

sur la route du grand Caire et de la Syrie ; les deux autres à Tombuto, d'où elles partent séparément ; l'une pour Toet (1), et de là pour Tunis en Barbarie ; l'autre pour Hoden, d'où elle se répand jusqu'aux villes d'Oran et de Hona, lieux de la Barbarie (2), dans l'intérieur du détroit de Gibraltar, et jusqu'à Fez, Maroc, Arzila, Azafi, et Messa, hors du détroit. C'est dans ces dernières places que les Italiens et d'autres nations chrétiennes viennent recevoir cet or pour leurs marchandises. Enfin le plus grand avantage que les Portugais aient tiré du pays des Azanaghis, c'est que, de l'or qu'il envoie chaque année à Hoden, ils trouvèrent le moyen d'en attirer quelque partie sur les côtes du golfe d'Arguim, et de se le procurer par leurs échanges avec les nègres.

ner. Ce lieu est un peu à l'est de Bournou, sur le lac Tchad, et à l'ouest de ce lac. Les premiers renseignements sur l'intérieur de l'Afrique et le commerce de l'or étaient d'une grande importance et d'une parfaite exactitude.

(1) La traduction latine, dans Gryuæus, met Ato. Toet est le Touat de nos cartes; c'est encore aujourd'hui par ce lieu que passent les caravanes. — Voy. nos *Recherches sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale*, 1821, in-8°, p. 337.

(2) Ramusio écrit d'One; mais Gryuæus écrit Hona. Le cap de Hone, un peu à l'ouest d'Oran, se trouve sur la carte d'Afrique de d'Anville et sur celle d'Arrowsmith; mais il est omis sur la grande carte de Purdy, sur les dernières cartes françaises, et sur la mappemonde de Gardner. Grandpré a consacré un article à ce cap dans son *Dictionnaire de Géographie maritime*; et, d'après la carte du dépôt de la marine, il le place à trente-cinq degrés vingt-cinq minutes nord, et à trois degrés treize minutes sud, presque vis-à-vis Carthagène. La carte intitulée *de la partie occidentale de la Méditerranée*, du capitaine William Henry Smith, 1824, place un petit village nommé Hanein à l'extrémité occidentale du golfe de Tremezen, et vis-à-vis les îlots de Karakal qui forment le cap.

Dans ces régions de peuples errants, ils ne se fabriquent point de monnaie; on n'y en connaît pas même l'usage, non plus que parmi les Azanaghis. Mais tout le commerce se fait par des échanges d'une chose pour une autre, et quelquefois de deux pour une. Cependant les Azanaghis et les Maures-Arabs ont dans quelques-unes de leurs villes intérieures, de petites coquilles qui leur tiennent lieu de monnaie courante. Les Vénitiens en apportaient du Levant, et recevaient de l'or pour une matière si vile. Ils vendent l'or au poids du métal (1), selon ce qui est en usage dans les états barbaresques; le métal donne environ la valeur d'un ducat.

Dans cette contrée d'hommes basanés, les femmes de même race portent des jupes de coton qui leur viennent du pays des nègres (2); et quelques-unes

(1) Le métal est un poids en usage dans les états barbaresques, avec lequel on pèse l'or, l'argent, les perles, le diamant; il équivaut à soixante-treize grains troy ou quatre grammes $\frac{7.4.5}{1000}$ de gramme. Quant aux ducats, il y en avait à Venise de deux espèces. Le ducat d'or actuel pèse quarante-un grains, ou deux grammes $\frac{1.7.8}{1000}$ de gramme; sa valeur est de 7 fr. 49 c. On voit par là que, du temps de Ramusio, elle était plus du double.

Il est curieux de voir comme Prevost ou les traducteurs anglais ont traduit à contre-sens ce passage important. — Voici le texte de Ramusio. p. 100, verso: « Questi Azanaghi dichiarando che l'oro che vendono lo danno a peso di mitigal secondo si costuma nelle Barberie, il qual mitigal » e di valuta d'una ducato, over circa. » — Prevost (t. II, p. 295 de l'édition-4°, et t. VI, p. 357 de l'édition-12) traduit ainsi: « Les nègres ont pour l'or un poids qu'ils appellent métal, et qui revient à la valeur d'un ducat. » Nous nous abstenons ordinairement de remarquer ces rectifications, que nous avons été obligés de faire presque à chaque page. Le contre-sens fait par Prevost est passé, comme de raison, dans l'Abrégé de Laharpe. Voy. t. I, p. 317, édit. de Ledoux, 1820, in-8°.

(2) Il y a dans l'italien. pag. 100, verso, *le femine di questo som*

des espèces de frocs qu'on appelle alkhizeli. Mais elles n'ont pas l'usage des chemises. Les plus riches se parent de petites plaques d'or. Elles font consister leur beauté dans la grosseur et la longueur de leurs mamelles. Dans cette idée, à peine ont-elles atteint l'âge de seize ou dix-sept ans, qu'elles se les serrent avec des cordes pour les faire descendre quelquefois jusqu'à leurs genoux. Les hommes montent à cheval, et font leur gloire de cet exercice. Cependant l'aridité de leur pays ne leur permet pas de nourrir un grand nombre de ces animaux, ni de les conserver longtemps. La chaleur est excessive dans cette immense étendue de sables ; et l'on y trouve fort peu d'eau. Il n'y pleut que dans trois mois de l'année, ceux d'août, de septembre et d'octobre. Cà-da-Mosto fut informé qu'il y paraît quelquefois de grandes troupes de sauterelles jaunes et rouges de la longueur du doigt. Elles sont en si grand nombre, qu'elles forment dans l'air une nuée capable d'obscurcir le soleil, et de douze ou quinze milles d'étendue. Ces incommodes visites n'arrivent que tous les trois ou quatre ans ; mais il ne faut pas espérer de vivre dans les lieux où l'armée des sauterelles s'arrête, tant elles causent de désordre et d'infection. L'auteur en vit une multitude innombrable en passant sur les côtes.

Après avoir doublé le cap Blanc, la caravelle portugaise continua sa course jusqu'à la rivière de San-naga, ou du Sénégal, qui sépare le désert et les Aza-

berretine, et la traduction latine porte *feminæ subcinericiæ*. Voy. Grynæus, pag. 12. Nous reviendrons plusieurs fois sur l'emploi du mot *berretine* et *berritini* dans ce sens, parce qu'il est inconnu aux lexicographes.

naghis du fertile pays des nègres. Cinq ans (1) avant le voyage de Cà-da-Mosto, cette grande rivière avait été découverte par trois caravelles du prince Henri, qui y avaient établi des articles de commerce avec les Maures; et depuis ce temps-là, il ne s'était point passé d'année où le Portugal n'y eût envoyé quelques vaisseaux.

La rivière du Sénégal a plus d'un mille de largeur à son embouchure, et l'entrée en est fort profonde. Avant que de se resserrer dans son lit, elle offre une île qui présente un cap vers la mer. Des deux côtés on trouve des bancs de sable et des basses qui s'étendent assez près du rivage; ce qui oblige les vaisseaux d'observer le cours de la marée pour entrer dans la rivière. Elle y remonte l'espace de soixante-dix milles, suivant le témoignage que l'auteur en reçut d'un grand nombre de Portugais qui y étaient entrés dans leurs caravelles. Depuis le cap Blanc, qui est à trois cent quatre-vingts milles, la côte se nomme Anterota, et borde le pays des Azanaghis ou des Maures basanés (2). Cette côte est continuellement sablonneuse jusqu'à vingt milles de la rivière.

Cà-da-Mosto fut extrêmement surpris de trouver la différence des habitants si grande dans un si petit espace. Au sud de la rivière ils sont extrêmement noirs, grands, bien faits et robustes. Le pays est cou-

(1) Le manuscrit de Morelli dit quatre ans. *Voy. Placido Zurla dei Viaggi e delle scoperti Africane di Alvise da Cà-da-Mosto, Venezia, 1815, in-8°, p. 123, not. 12.*

(2) Les meilleures cartes ne donnent qu'environ trois cent quatre-vingt-milles géographiques pour cette distance.

vert de verdure et rempli d'arbres fruitiers. De l'autre côté, les hommes sont basanés (1), maigres, de petite taille, et le pays sec et stérile. L'opinion des savants est que la rivière du Sénégal sort de celle de Ghion qui vient du Paradis terrestre. Les anciens nommaient cette branche Niger, et prétendaient qu'ayant arrosé l'Éthiopie, et s'avancant à l'ouest vers l'Océan, elle se divisait en plusieurs autres branches. Le Nil, qui sort aussi du Ghion, arrose l'Égypte, et tombe dans la Méditerranée (2).

Le premier royaume des nègres est le Sénégal, situé sur la rivière du même nom; et ses peuples se nomment Jalofs (3). Tout le pays est fort bas, non-seulement au long de la rivière, mais fort loin au-delà jusqu'au cap Vert, qui est la plus haute terre de toute cette côte, à quatre cents milles du cap Blanc. Ce royaume de Jalofs ou du Sénégal a pour bornes à l'est le pays de Tukhusor, au sud le royaume de Gambra, l'Océan à l'ouest, et la rivière au nord.

Le roi de Sénégal se nommait alors Zukholin; il n'avait pas plus de vingt-deux ans. Cette couronne n'est pas héréditaire. Trois ou quatre des principaux

(1) L'italien dit, p. 101, *Azanachi cioe Berretini*, et le latin, dans Grynæus, p. 13, *populorum Azanegorum subcinericii coloris*.

On voit que les expressions de l'italien et du latin sont comme dans la remarque précédente; et actuellement que leur signification est bien déterminée, nous cesserons d'en faire l'observation.

(2) On s'aperçoit que les idées de Cosmas indicopleustes avaient, malgré leur bizarrerie, de l'ascendant jusque sur les hommes les plus éclairés.

(3) Ainsi le pays des Jalofs avait reçu du premier navigateur le nom du fleuve qui l'arrosait; et on eut un royaume de Sénégal, comme un royaume de Gambra, à l'embouchure de la Gambra ou Gambie.

seigneurs, dont le pays est rempli, s'accordent ordinairement pour se choisir un maître, qui ne règne qu'autant qu'il leur plaît. Ils le détronent par la force, à moins que le roi ne se rende assez puissant, lui-même pour leur résister; ce qui met dans le gouvernement la même instabilité qu'en Égypte, où le soudan du Caire craint sans cesse d'être banni ou massacré. D'ailleurs il ne faut pas juger de ces rois sur l'idée que l'Europe a des siens. Leurs peuples sont également pauvres et féroces. Ils n'ont pas de villes fermées, ni d'autres habitations que de misérables villages, dont les maisons sont couvertes de chaume. La pierre et le ciment ne leur manqueraient pas, mais ils n'en connaissent pas l'usage. Le royaume du Sénégal n'a, suivant l'auteur, que deux cents milles d'étendue au long des côtes et la même profondeur dans les terres. Le roi n'a pas de revenu certain; mais les seigneurs du pays, pour gagner sa faveur, lui font présent de chevaux et d'autres bêtes, telles que des vaches et des chèvres. Ils y joignent différentes sortes de légumes et de racines, surtout du millet. La plus grande partie de ses richesses lui vient de ses vols et de ses brigandages. Il enlève, pour l'esclavage, les peuples des pays voisins. Il ne fait pas plus de grâce à ses propres sujets. Une partie de ces esclaves est employée à la culture des terres qui lui appartiennent; le reste est vendu soit aux Azanaghis et aux marchands arabes qui les prennent en échange pour des chevaux et d'autres marchandises, soit aux vaisseaux chrétiens depuis que le commerce est ouvert avec eux. Chaque nègre peut prendre autant de femmes qu'il est ca-

pable d'en nourrir. Le roi n'en a jamais moins de trente ou quarante, qu'il distingue entre elles suivant leur naissance et le rang de leurs pères. Il les entretient dans certaines habitations voisines de sa cour, huit ou dix ensemble, avec des femmes pour les servir et des esclaves pour cultiver les terres qui leur sont assignées. Elles ont aussi des vaches et des chèvres, avec des esclaves pour les garder. Lorsque le roi les visite, il ne se fait accompagner d'aucunes provisions; et c'est d'elles qu'il tire sa subsistance pour lui-même et pour tout son cortège. Tous les jours au lever du soleil, chaque femme de l'habitation où il arrive prépare trois ou quatre couverts de différentes viandes, telles que du chevreau, du poisson et d'autres délicatesses du goût des nègres, qu'elle fait porter par ses esclaves au logement du roi; de sorte qu'en s'éveillant il trouve quarante ou cinquante mets qu'il se fait servir suivant son appétit. Le reste est distribué entre ses gens. Mais comme ils sont toujours un fort grand nombre, la plupart sont toujours affamés. Il se promène ainsi d'une habitation à l'autre, pour visiter successivement toutes ses femmes; ce qui lui procure ordinairement des enfants en grand nombre. Mais lorsqu'une femme devient grosse, il n'approche plus d'elle. Tous les seigneurs suivent le même usage.

Ces nègres font profession de la religion mahométane, mais avec moins de lumière et de soumission que les Maures blancs. Cependant les seigneurs ont toujours près d'eux quelques Azanaghis ou quelques Arabes pour les exercices de leur culte; et c'est une

maxime établie parmi les grands de la nation, qu'ils doivent être plus soumis aux lois divines que le peuple. Mais depuis qu'ils sont devenus familiers avec les chrétiens, leur respect est fort diminué pour le mahométisme.

Les nègres du Sénégal sont toujours nus, excepté vers le milieu du corps, qu'ils se couvrent de peau de chèvres, à peu près dans la forme de nos hauts-de-chausses. Mais les grands et les riches portent des chemises de coton que les femmes filent dans le pays. Le tissu de chaque pièce n'a pas plus de six pouces de largeur; car ils n'ont pu trouver l'art de faire leurs pièces plus larges. Ils sont obligés d'en coudre cinq ou six ensemble pour les ouvrages qui demandent plus d'étendue. Leurs chemises tombent jusqu'au milieu de la cuisse. Les manches en sont fort amples; mais elles ne leur viennent qu'au milieu du bras. Les femmes sont absolument nues depuis la tête jusqu'à la ceinture; le bas est couvert d'une jupe de coton qui leur descend jusqu'au milieu des jambes. Les deux sexes ont la tête et les pieds nus; mais ils ont les cheveux fort bien tressés ou noués avec assez d'art, quoiqu'ils les aient fort courts. Les hommes s'emploient comme les femmes, à filer et à laver les habits.

Le climat est si chaud, qu'au mois de janvier la chaleur surpasse celle de l'Italie au mois d'avril; et plus on avance, plus on la trouve insupportable. C'est l'usage pour les hommes et les femmes de se laver quatre ou cinq fois le jour. Ils sont d'une propreté extrême pour leurs personnes, mais leur saleté au

contraire est excessive dans leurs aliments. Quoiqu'ils soient d'une ignorance et d'une grossièreté étonnantes sur toutes les choses dont ils n'ont pas l'habitude, l'art et l'habileté même ne leur manque pas dans les affaires auxquelles ils sont accoutumés. Ils sont si grands parleurs, que leur langue n'est jamais oisive. Ils sont menteurs et toujours prêts à tromper. Cependant la charité est entre eux une vertu si commune, que les plus pauvres donnent à dîner, à souper, et le logement aux étrangers, sans exiger aucune marque de reconnaissance.

Ils ont souvent la guerre dans le sein de leur nation ou contre leurs voisins. Leurs armes sont la targe, qui est composée de la peau d'une bête qu'ils nomment danta (1), et qui est fort difficile à percer; la sagaie, sorte de dard qu'ils lancent avec une adresse admirable, armée de fer dentelé, ce qui rend les blessures extrêmement dangereuses; une espèce de cimenterre courbé en arc, qui leur vient des nègres de Gambia; ils ont du fer dans leur pays, mais ils l'ignorent, et leurs lumières ne vont pas jusqu'à le pouvoir mettre en usage. Ils ont aussi une sorte de javeline qui ressemble à nos demi-lances. Avec si peu d'armes leurs guerres sont extrêmement sanglantes, parce qu'ils portent peu de coups inutiles. Ils sont fiers, emportés, et si pleins de mépris pour la mort, qu'ils la préfèrent à la fuite. Ils n'ont point de cavalerie, parce qu'ils ont peu de chevaux. Ils connaissent

(1) C'est le nom du tapir au Brésil et sur la côte du Nouveau-Monde opposée à l'Afrique.

encore moins la navigation ; et jusqu'à l'arrivée des Portugais ils n'avaient jamais vu de vaisseaux sur leurs côtes. Ceux qui habitent les bords de la rivière ou le rivage de la mer, ont de petites barques qu'ils nomment zoppolies et almadies, composées d'une pièce de bois creux, dont la plus grande peut contenir trois ou quatre hommes. Elles leur servent pour la pêche, ou pour le transport de leurs ustensiles au long de la rivière. Ils sont les plus grands nageurs du monde ; et l'auteur leur a reconnu cette qualité par un grand nombre d'expériences.

Après avoir passé la rivière du Sénégal, Cà-da-Mosto continua de faire voile au long de la côte, jusqu'au pays de Budomel, qui est plus éloigné d'environ cinquante milles (1). Ce nom de Budomel est le titre du prince, mais on s'en sert pour désigner la contrée : de même, dit Cà-da-Mosto, qu'on dit en Europe la terre de tel comte ou de tel seigneur. Toute cette étendue est une terre basse, sans aucune montagne. La caravelle s'arrêta pour se procurer des informations sur le prince même de Budomel, que plusieurs Portugais avaient déjà vu, et dont ils louaient beaucoup le caractère. On avait à bord quelques chevaux

(1) Je me conforme ici à la leçon du manuscrit de Morelli, indiquée par D. Placido Zurla dans sa dissertation, p. 75. Ramusio, et d'après lui Prevost, les traducteurs anglais et Clarke (p. 254), mettent huit cents milles ; mais cette leçon est absurde, puisqu'elle nous porterait au-delà du cap Vert, et qu'il est évident que Cà-da-Mosto ne quitte pas la Senegambie. La traduction latine, dans l'*Itinerarium Portugallensium*, p. 13, ne donne point de distance ; et Grynæus, en la reproduisant (page 16 de l'édition 1555), n'y a rien changé, et par conséquent ne donne pas non plus de distance.

espagnols, qui sont fort estimés par les nègres, des étoffes, de la soie, et d'autres marchandises.

Aussitôt qu'on eut jeté l'ancre dans une rade qui se nomme Palma de Budomel, Cà-da-Mosto envoya son interprète au rivage, pour y donner avis de son arrivée et faire des propositions de commerce. Le jour suivant, on vit paraître le prince nègre, avec un cortège de quinze chevaux et d'environ cent cinquante hommes de pied. Il fit inviter les Portugais à descendre, en promettant de leur rendre service. Cà-da-Mosto ne fit pas difficulté de se rendre à terre dans la chaloupe, et fut reçu avec beaucoup de civilité. Après quelques moments d'entretien, il livra au prince sept chevaux avec les harnois, et plusieurs autres marchandises, de la valeur d'environ trois cents ducats. Le paiement devait se faire à la maison du prince, qui était à vingt-cinq milles du rivage (1), et Cà-da-Mosto fut invité à l'aller recevoir de ses propres mains. Il résolut de se fier à l'opinion qu'on lui avait donnée de Budomel, et de passer même quelques jours dans sa maison, pour satisfaire sa propre curiosité. Avant que de partir, Budomel lui fit présent d'une jeune fille de douze ans, qu'il lui donnait, dit-il, pour le servir dans sa cabane.

Le prince nègre fournit des chevaux à Cà-da-Mosto et tout ce qui était nécessaire pour la commodité du voyage. Lorsqu'on fut arrivé à quatre

(1) Dans l'*Itinerarium Portugallensium*, ch. xx, p. 14, on lit deux cent cinquante milles, et de même dans Grynæus. Le texte de Ramusio (p. 110, édit. 1554), qui porte vingt-cinq milles en toutes lettres, nous paraît préférable.

milles de l'habitation, il chargea Bisboror son neveu, et seigneur d'une ville voisine, de le traiter avec toutes sortes de caresses. Cà-da-Mosto passa vingt-huit jours dans ce lieu. On était au mois de novembre(1). Il rendit de fréquentes visites au prince Budomel, avec son neveu; et dans chaque voyage il fit ses observations sur les usages du pays. Mais il eut l'occasion d'en faire beaucoup plus en descendant par terre jusqu'à la rivière du Sénégal. Le temps était devenu si mauvais, que, ne pouvant retourner au vaisseau sans danger, il prit le parti de l'envoyer à l'entrée de cette rivière, et de s'y rendre lui-même à cheval. Il fait remarquer ici que, pour faire porter ses ordres à bord, il demanda parmi les nègres si quelqu'un voulait se charger de sa lettre. Plusieurs s'offrirent avec empressement. Le vaisseau était à trois milles du rivage. La mer était fort haute, et le vent très-impétueux. Il paraissait impossible d'exécuter une commission d'autant plus effrayante qu'il y avait quantité de bancs de sable au long des côtes, et plus loin d'autres bancs, entre lesquels il passait un courant d'une si grande violence qu'il était très-difficile de le traverser à la nage; sans parler de la force des vagues, qui se brisaient sur les bancs, et qui semblaient former un obstacle invincible. La grandeur du péril n'arrêta pas les nègres. Cà-da-Mosto ayant demandé à deux d'entre eux ce qu'ils désiraient pour récompense, leurs prétentions se bornèrent à deux

(1) D. Placido Zurla (p. 76) fait des objections contre cette date; mais il avoue que le manuscrit de Morelli y est conforme. Il en est de même du texte de Grynæus et de l'*Itinerarium Portugallensium*.

mavulgis d'étain, dont chacun revient à un gros, ou la vingt-quatrième partie d'un ducat. Ils entreprirent de porter la lettre à ce prix. « On ne peut se représenter, dit l'auteur, les difficultés qu'ils eurent, dans une mer si furieuse, à passer les bancs de sable. Quelquefois je les perdais de vue, et je les croyais ensevelis dans les flots. Enfin l'un des deux, ne pouvant résister plus long-temps à la force des vagues, tourna le dos au péril et revint au rivage, mais l'autre, apparemment plus vigoureux, passa les bancs, après avoir disputé plus d'une heure contre la violence des vents et de l'eau; il porta ma lettre, et m'apporta la réponse, que j'osais à peine toucher, comme une chose merveilleuse et sacrée. Ainsi, conclut Cà-da-Mosto, j'appris que les nègres de Budomel sont les plus habiles nageurs du monde (1). »

On a déjà remarqué que les rois et les seigneurs nègres n'ont ni ville ni châteaux. Ils ne sont pas ici mieux partagés, et leurs plus riches habitations sont de misérables villages. Le prince Budomel était maître d'une partie du royaume; mais dans un pays où la subordination des rangs est peu connue, sa qualité de

(1) Les cinquante milles de navigation dont il a été question ci-dessus, à partir de l'embouchure du Sénégal, nous conduisent à la petite rivière où est la position de Condamel, dans le royaume de Cayor, ou de Damel; et les vingt-cinq milles dans l'intérieur des terres nous portent à Marcaye, qui est marqué sur nos cartes comme le séjour du roi de Damel. Il nous paraît donc certain que c'est dans ce lieu que se transporta Cà-da-Mosto. — Brue nous dit que Damel est le titre du roi de Cayor, et non celui du pays, ce qui s'accorde avec ce qu'a dit Cà-da-Mosto au sujet du nom de Budomel. Nos indications se rapportent à l'atlas du voyage de Durand, dressé en 1802 sur les matériaux du dépôt de cartes de la marine et d'autres documents.

seigneur ou de prince, et le respect que les autres nègres avaient pour lui, ne venaient que de l'opinion qu'ils avaient de ses richesses. Le mérite personnel, tel que la force, le bon sens, la justice, le courage et la bonne mine, produisent quelquefois le même effet; et Budomel avait aussi ce second avantage. Le lieu de sa résidence n'était ni une ville fermée, ni un château fortifié. On lui avait assigné, pour lui et pour ses femmes, le domaine de quelques habitations, qu'il parcourait successivement. Celle où Cà-da-Mosto s'était arrêté était du nombre. Elle n'avait que cinquante maisons couvertes de chaume, bâties l'une fort près de l'autre, avec un fossé et de grands arbres qui les environnaient, et deux ou trois passages pour y servir d'entrée. Cependant chaque maison avait sa cour, avec un enclos de haies vives. Budomel avait neuf femmes dans ce lieu, et plus ou moins dans d'autres villages. Chaque femme était servie par cinq ou six jeunes filles, avec lesquelles le prince pouvait coucher quand il le souhaitait, sans que ses femmes s'en trouvassent offensées. Les deux sexes sont également lascifs. Budomel pressa beaucoup Cà-da-Mosto de lui apprendre quelque secret pour satisfaire plusieurs femmes. Il était persuadé que les chrétiens avaient plus de lumières là-dessus que les nègres. La jalousie est le vice commun de toute la nation. C'est outrager un nègre que d'entrer dans la maison de ses femmes, et ses fils mêmes en sont exclus.

Budomel était toujours accompagné d'environ deux cents nègres; mais cette garde ou ce cortège n'étant retenu près de lui par aucune loi, les uns se retirèrent,

d'autres viennent; et par la correspondance qui règne entre eux, les places sont presque toujours remplies. D'ailleurs il se rend sans cesse à l'habitation du prince quantité de personnes des habitations voisines. A l'entrée de sa maison, on rencontre une grande cour qui conduit successivement dans six autres cours, avant que d'arriver à son appartement. Au milieu de chacune est un grand arbre, pour la commodité de ceux que leurs affaires obligent d'attendre. Tout le cortège du prince est distribué dans ces cours, suivant les emplois et les rangs. Mais quoique les cours intérieures soient pour les plus distingués, il y a peu de nègres qui approchent familièrement de la personne du prince. Les Azanaghis et les chrétiens sont presque les seuls qui aient l'entrée libre dans son appartement, et qui aient la liberté de lui parler. Il affecte beaucoup de grandeur et de majesté. On ne le voit chaque jour au matin que l'espace d'une heure. Le soir, il paraît pendant quelques moments dans la dernière cour, sans s'éloigner beaucoup de la porte de son appartement, et les portes ne s'ouvrent alors qu'aux grands du premier ordre. Il donne néanmoins des audiences à ses sujets: mais c'est dans ces occasions qu'on reconnaît l'orgueil de ces princes d'Afrique. De quelque condition que soient ceux qui viennent solliciter des grâces, ils sont obligés de se dépouiller de leurs habits, à l'exception de ce qui leur couvre le milieu du corps. Ensuite, lorsqu'ils entrent dans la dernière cour, ils se jettent à genoux en baissant le front jusqu'à terre; et des deux mains ils se couvrent la tête et les épaules de sable. Personne, jusqu'aux

parents du prince, n'est exempt d'une si humiliante cérémonie. Les suppliants demeurent assez long-temps dans cette posture, continuant de s'arroser de sable. Enfin, lorsque le prince commence à paraître, ils s'avancent vers lui, sans quitter le sable et sans lever la tête. Ils lui expliquent leur demande, tandis que feignant de ne les pas voir, ou du moins affectant de ne les pas regarder, il ne cesse pas de s'entretenir avec d'autres personnes. A la fin de leur discours, il tourne la tête vers eux; et, les honorant d'un simple coup d'œil, il leur fait sa réponse en deux mots. Cà-da-Mosto, qui fut témoin plusieurs fois de cette scène, s' imagine que Dieu n'aurait pas plus de respects à prétendre, s'il daignait se montrer à la race humaine. Il ajoute que cet excès de soumission ne peut venir que d'un excès de crainte; c'est-à-dire que les nègres, se voyant enlever leurs femmes et leurs enfants par ceux qui les surpassent en richesses et en puissance, prennent l'habitude de trembler devant les tyrans dont ils ont tant de mal à craindre; et de les respecter plus que Dieu même, dont ils connaissent à peine le nom (1).

La complaisance de Budomel alla si loin pour Cà-da-Mosto, qu'il le conduisit dans sa mosquée, à l'heure de la prière. Les Azanaghis ou les Arabes, qui étaient ses prêtres, avaient reçu ordre de s'y assembler. En entrant dans le temple avec quelques-uns de ses principaux nègres, Budomel s'arrêta d'abord

(1) Jobson, dans son voyage de la Gambia, en 1620, a fait presque toutes les mêmes remarques.

et tint quelque temps les yeux levés au ciel. Ensuite, ayant fait quelques pas, il prononça doucement certaines paroles, après quoi il s'étendit tout de son long sur la terre, qu'il baisa respectueusement. Les Azanaghis et son cortège se prosternèrent et baisèrent la terre à son exemple. Il se leva, mais ce fut pour recommencer dix ou douze fois les mêmes actes de religion, ce qui prit plus d'une demi-heure.

Aussitôt qu'il eut fini, il se tourna vers l'auteur, en lui demandant ce qu'il pensait de ce culte, et le pria de lui donner quelque idée de la religion des chrétiens. Cà-da-Mosto eut la hardiesse de lui répondre, en présence de ses prêtres, que la religion de Mahomet était fautive, et que celle de Rome était la seule véritable. Ce discours fit rire les Arabes et Budomel. Cependant, après un moment de réflexion, ce prince dit à Cà-da-Mosto qu'il croyait la religion des Européens fort bonne, parce qu'il n'y avait que Dieu qui pût leur avoir donné tant de richesses et d'esprit. Il ajouta que celle de Mahomet lui paraissait bonne aussi, et qu'il était même persuadé que les nègres étaient plus sûrs de leur salut que les chrétiens, parce que Dieu était un maître juste, et que, faisant faire aux chrétiens leur paradis dans ce monde, il fallait que dans l'autre il réservât de grandes récompenses aux nègres, qui manquaient de tout dans celui-ci. Le prince Budomel marquait ainsi beaucoup de sens et de réflexion dans tous ses discours. Il prit plaisir à faire raisonner Cà-da-Mosto sur les principes et les cérémonies de sa religion. Son attachement pour la sienne n'était pas si grand qu'il

n'eût embrassé facilement le christianisme, s'il n'eût appréhendé d'irriter les nègres. Son neveu le déclara plus d'une fois à Cà-da-Mosto, qui était logé dans sa maison, et paraissait charmé lui-même de l'entendre parler sur cette matière.

La table de Budomel et des seigneurs de sa nation était entretenue par leurs femmes, suivant l'usage du Sénégal. Chacune envoyait un certain nombre de plats. Les seigneurs nègres mangent à terre sans aucune régularité, et sans autre compagnie que leurs Maures, qu'ils regardent comme autant de précepteurs dont ils ne font pas difficulté de recevoir les instructions. L'usage du peuple est de se mettre dix ou douze autour d'un seul plat. Ils y portent la main tous à la fois. Mais cet air de gourmandise n'empêche pas qu'ils ne soient fort sobres. Ils mangent peu à chaque repas; et leur coutume est de recommencer plusieurs fois le jour.

La chaleur est si excessive dans les régions des nègres, qu'il n'y croît ni froment, ni riz, ni aucune sorte de grain qui puisse servir à leur nourriture. Les vignes n'y viennent pas plus heureusement. Ils ont mis leurs terres à l'épreuve, en y jetant diverses semences qu'ils reçoivent des vaisseaux portugais. Le froment demande un climat tempéré et de fréquentes pluies, qu'ils n'ont presque jamais; car ils passent neuf mois sans voir tomber une goutte d'eau du ciel, c'est-à-dire depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de juin. Cependant ils ont du millet, des fèves, et des noisettes de diverses couleurs. Leur fève est large, plate, et d'un rouge assez vif: ils en ont aussi de

blanches. Ils plantent au mois de juillet, pour recueillir au mois de septembre. Comme c'est le temps des pluies, les rivières s'enflent, et donnent à la terre une certaine fécondité. Tout l'ouvrage de l'agriculture et de la moisson ne prend ainsi que trois mois. Mais les nègres entendent peu l'économie, et sont d'ailleurs trop paresseux pour tirer beaucoup de fruit de leur travail. Ils ne plantent que ce qu'ils jugent nécessaire pour le cours de l'année, sans penser jamais à faire des provisions qu'ils puissent vendre. Leur méthode pour cultiver la terre est de se mettre cinq ou six dans un champ, et de la remuer avec leurs épées, qui leur tiennent lieu de hoyaux et de bûches. Ils ne l'ouvrent pas à plus de quatre pouces de profondeur; mais les pluies lui donnent assez de fertilité pour rendre abondamment ce qu'on lui confie avec tant de négligence.

Leurs liqueurs sont l'eau, le lait, et le vin de palmier. Ils tirent la dernière d'un arbre qui se trouve en abondance dans le pays, et qui n'est pas celui qui produit la datte, quoiqu'il soit de la même espèce. Cette liqueur, qu'ils appellent mignol (1), en sort toute l'année. Il n'est question que de faire deux ou trois ouvertures au tronc, et d'y suspendre des Calebasses pour recevoir une eau brune qui coule fort lentement; car depuis le matin jusqu'au soir un arbre ne remplit pas plus de deux Calebasses. Cette eau est d'un fort bon goût, et si l'on n'y mêle rien elle enivre

(1) En marge dans Ramusio, p. 102 verso, il est écrit mignol, et le texte de Gryneus y est conforme. Miquol, du texte de Ramusio, est une faute d'impression qui n'existe pas dans l'édition 1554, p. 112.

comme le vin. Cà-da-Mosto assuré que le premier jour elle est aussi agréable que nos meilleurs vins ; mais elle perd cet agrément de jour en jour, jusqu'à devenir fort aigre. Cependant elle est plus saine le troisième ou le quatrième jour que le premier ; parce qu'en perdant un peu de sa douceur, elle devient purgative. Cà-da-Mosto en faisait usage, et la trouvait préférable au vin d'Italie. Le mignol n'est pas en si grande abondance que tout le monde en ait à discrétion ; mais comme les arbres qui le produisent sont répandus dans les campagnes et les forêts, chacun se procure une certaine quantité de liqueur par son travail, et les mieux partagés sont toujours les seigneurs, qui emploient plus de gens à la recueillir.

Les nègres ont diverses sortes de fruits qui n'ont pas beaucoup de ressemblance avec ceux de l'Europe, mais qui sont excellents sans le secours d'aucune culture, quoiqu'ils pussent être encore meilleurs si l'on prenait soin de les cultiver. En général le pays est très-fertile. Il est rempli d'excellents pâturages et d'une infinité de beaux arbres qui ne sont pas connus en Europe. On y trouve aussi quantité d'étangs ou de petits lacs d'eau douce, remplis de poissons qui ne ressemblent point à ceux d'Italie, surtout un grand nombre de serpents d'eau, que les nègres nomment *calcatrici*.

Ils ont une huile dont ils font usage dans leurs aliments, sans que l'auteur ait pu découvrir d'où ils la tirent et de quoi elle est composée. Elle a trois qualités remarquables ; son odeur, qui ressemble à

celle de la violette; son goût, qui approche de celui de l'olive, et sa couleur, qui teint mieux les vivres que le safran.

On trouve dans le pays des nègres différentes sortes d'animaux, mais surtout une prodigieuse quantité de serpents, dont quelques-uns sont fort venimeux. Les plus grands, qui ont jusqu'à deux toises de longueur, sont sans pieds et n'ont pas d'ailes, comme on a pris plaisir à le publier. Mais ils sont si gros, qu'on en a vu plusieurs qui avalaient une chèvre d'un seul morceau. Les nègres racontent que ces terribles animaux se retirent en troupes dans certains cantons du pays voisin des montagnes, où les fourmis blanches, qui sont d'autres monstres, ont aussi leur retraite; et, par un instinct merveilleux, celles-ci bâtissent, avec de la terre qu'elles portent dans leur bouche, des maisons pour ces terribles voisins. L'auteur raconte, d'après les nègres, que ces maisons ressemblent à des fours, et qu'on en voit jusqu'à cent cinquante dans un même lieu. On peut croire jusqu'ici que la vraisemblance n'est pas blessée (1), mais Cà-da-Mosto la ménage moins dans le récit qu'on va lire.

Les nègres, dit-il, sont de grands enchanteurs. Ils ont recours aux charmes dans toutes sortes d'occasions, mais surtout à l'égard de ces serpents. Un Génois, homme de bon sens, lui raconta qu'étant l'année d'au paravant dans le pays de Budomel, et

(1) Il s'agit ici des termites. Ce qu'en dit Cà-da-Mosto n'est point exagéré. Ces insectes forment un genre voisin de celui des hémerobes. Ils n'ont de commun avec les fourmis que les trois sexes, et l'habitude de vivre en société.

logé aussi chez Bisboror son neveu, il avait entendu à minuit de grands sifflements autour de la maison. Ce bruit ayant troublé son sommeil, il avait vu Bisboror qui se levait et qui donnait ordre à deux nègres de lui amener son chameau, en disant qu'il était temps de partir. Il lui avait demandé où il allait si tard. Bisboror avait répondu qu'il était appelé par quelques affaires, mais qu'il serait bientôt de retour. En effet, il était revenu avant la fin de la nuit. Le Génois, curieux d'apprendre le fond de cette aventure, lui fit de nouvelles questions à son arrivée. N'avez-vous pas entendu, lui dit Bisboror, des sifflements autour de la maison vers minuit ? c'étaient des serpents. Si je n'avais pas employé mes enchantements pour les faire retourner dans leurs cantons, ils m'auraient tué une grande partie de mes bestiaux.

Le Génois paraissant surpris de ce discours, Bisboror ajouta qu'il n'y avait rien de merveilleux, et que Budomel son oncle faisait beaucoup plus; que lorsqu'il voulait empoisonner ses dards, il avait coutume de former un grand cercle, dans lequel il rassemblait par la force de certaines paroles tous les serpents du voisinage; qu'ensuite il leur laissait la liberté de se retirer, à l'exception de celui qu'il jugeait le plus venimeux; que le voyant seul il le tuait, et que mêlant dans son sang la semence d'une certaine plante, il infectait si puissamment ses dards, que leur moindre blessure devenait mortelle en un quart d'heure. Le Génois assurait encore que le prince Bisboror lui avait offert de le rendre témoin de plusieurs enchantements, mais qu'ayant peu de goût pour cet odieux

spectacle, il avait refusé ses offres. Cà-da-Mosto conclut de ce témoignage que les nègres sont d'habiles sorciers; et, poussant la crédulité beaucoup plus loin, il ajoute que l'histoire des serpents lui paraît fort vraisemblable, parce qu'on lui a raconté qu'en Italie même il y a des chrétiens qui savent aussi les enchanter.

Le pays du Sénégal n'a pas d'autres animaux privés que des bœufs, des vaches et des chèvres. Il ne s'y trouve pas de moutons, parce qu'ils ne s'accommodent pas d'un climat si chaud. Ainsi la nature a pourvu, suivant la différence des pays, à toutes les nécessités du genre humain. Elle a fourni de la laine aux Européens, qui ne pourraient s'en passer dans un pays aussi froid que celui qu'ils habitent; au lieu que les nègres, qui n'ont pas besoin d'habits épais dans leurs chaudes contrées, ne peuvent élever de bêtes à laine. Mais le ciel y supplée, en leur donnant du coton qui convient mieux à leur pays. Leurs bœufs et leurs vaches sont moins gros que ceux d'Italie; ce qu'il faut encore attribuer à la chaleur. C'est une rareté parmi eux qu'une vache rousse. Elles sont toutes noires ou blanches, ou tachetées de ces deux couleurs. Les animaux de proie, tels que les lions, les panthères, les léopards et les loups, sont en grand nombre dans le pays des nègres. Les éléphants sauvages y marchent en troupes, comme les sangliers à Venise; mais ils ne peuvent jamais être apprivoisés comme dans les autres pays. Cet animal étant fort connu, l'auteur observe seulement qu'il est d'une grosseur extraordinaire. On en peut juger par les

dents qu'on apporte en Europe. Mais il n'en a que deux de cette espèce à la mâchoire inférieure, comme le sanglier, avec la seule différence que celles du sanglier tournent la pointe en haut, et que celles de l'éléphant la tournent en bas. Cà-da-Mosto' avait cru, sur des récits communs avant son voyage, que les éléphants ne pouvaient plier les genoux, et qu'ils dormaient debout. Il déclare que c'est une étrange fausseté, et qu'il les a vus non-seulement plier les genoux en marchant, mais se coucher et se lever comme les autres animaux. On n'aperçoit jamais leurs grandes dents avant leur mort. Quelque sauvages qu'ils soient naturellement, ils ne font aucun mal lorsqu'ils ne sont point attaqués. Mais si quelqu'un les irrite, ils se défendent avec leur trompe, que la nature leur a donnée à la place de nez et qui est d'une excessive longueur. Ils l'étendent et la resserrent à leur gré. S'ils saisissent un homme avec cette redoutable machine, ils le jettent presque aussi loin qu'on jette une pierre avec la fronde. C'est en vain qu'on croit pouvoir échapper par la fuite : ils sont d'une vitesse surprenante. Les plus jeunes sont ordinairement les plus dangereux. La portée des femelles est de trois ou quatre petits à la fois. Ils se nourrissent de feuilles d'arbres et de fruits qu'ils attirent jusqu'à leur bouche avec le secours de leur trompe. L'auteur, pendant tout le séjour qu'il fit chez les nègres, ne découvrit pas d'autres animaux que ceux qu'on vient de nommer.

Mais, il vit un grand nombre d'oiseaux, et surtout quantité de perroquets, que les nègres haïssent beau-

coup, parce qu'ils détruisent leur millet et leurs légumes. On prétend qu'il y en a de plusieurs espèces. Cà-da-Mosto n'en distingua que de deux sortes : les uns semblables aux perroquets qu'on apporte d'Alexandrie (1), mais un peu plus petits ; les autres beaucoup plus gros, qui ont la tête brune, et le cou, le bec, les jambes et le corps mêlés de jaune et de vert. Il en apporta un grand nombre en Europe, surtout de la petite espèce, dont plusieurs moururent dans le voyage. Cependant il lui en resta plus de cent cinquante qu'il vendit en Espagne un demi-ducat pièce. Ces oiseaux ont beaucoup d'adresse à construire leurs nids. Ils ramassent quantité de jones et de petits rameaux d'arbres dont ils forment un tissu qu'ils ont l'art d'attacher à l'extrémité des plus faibles branches ; de sorte qu'y étant suspendu il est agréablement balancé par le vent. Sa forme est celle d'un ballon, de la longueur d'un pied. Ils n'y laissent qu'un seul trou pour leur servir de passage. On est porté à croire que la nature leur fait choisir les branches faibles, pour se garantir des serpents, à qui leur pesanteur ne permet pas de les attaquer dans cette retraite. Les nègres ont une grande abondance de ces gros oiseaux, qu'on appelle en Europe poules de Pharaon (2), et qu'on y apporte du Levant ; oiseaux de couleur brune, ta-

(1) C'est-à-dire, qui venaient alors des Indes orientales par cette voie. C'est l'espèce de perroquet connue des anciens depuis Alexandre, le *pittacus alexandrinus*. C'est une perruche avec un collier rouge et une tache noire ; mais tous les perroquets d'Afrique en diffèrent.

(2) C'est la pintade, *numida meleagris*. La peine que prend Cà-da-Mosto de la décrire, prouve qu'alors cet oiseau n'était pas commun en Europe.

chetés de noir et de blanc (1). Ils ont aussi diverses espèces d'oies. Cà-da-Mosto, sans s'arrêter aux noms ni aux descriptions, ajoute qu'ils ont quantité d'autres oiseaux, petits et grands, qui n'ont aucune ressemblance avec ceux d'Italie.

Pendant le séjour qu'il fit chez Bisboror, sa curiosité le conduisit plusieurs fois au marché ou à la foire des nègres, qui se tenait le lundi et le vendredi dans une prairie à peu de distance de son habitation. Il s'y assemblait, de quatre ou cinq milles aux environs, quantité de personnes des deux sexes, avec leurs denrées. Ceux qui avaient leurs habitations plus loin, avaient aussi des marchés dans leurs cantons. C'est là qu'on reconnaît la pauvreté extrême de leur nation. On n'y voit que du millet, des légumes, des nattes de palmier, des tuyaux de bois, des armes du pays, un peu de coton cru, et quelques pièces d'étoffe. Cependant il s'y trouve quelquefois aussi de l'or, mais en fort petite quantité. Comme ils n'ont pas de monnaie ni aucune sorte de coin, le commerce ne se fait que par des échanges. Ils troquent une chose pour une autre, ou deux pour une, suivant les différentes valeurs. Ceux qui viennent de l'intérieur du pays s'arrêtaient long-temps à considérer Cà-da-Mosto, et regardaient un homme blanc comme un prodige. Ils ne paraissaient pas moins étonnés de ses habits que de sa couleur. Il était vêtu à l'espagnole, c'est-à-dire qu'il portait un manteau court sur un dessous de

(1) Il y a dans Ramusio : « Ucelli berretini, tutti machiati di punti « negri e bianchi. » *Viaggi*, t. 104, verso édit. 1613; mais ces mots manquent dans l'édit. de 1554.

damas noir. Ils admiraient également la forme et la qualité de l'étoffe. Ils lui prenaient les mains, qu'ils frottaient avec leur salive, pour s'assurer que la blancheur n'était pas artificielle. Le but de l'auteur, en se rendant à ces marchés, était de voir quelle quantité d'or on y apportait.

Les chevaux sont dans une estime égale à leur rareté parmi les nègres. Les Arabes et les Azanaghis leur en amènent de Barbarie et des pays voisins de l'Europe. Mais l'extrême chaleur ne les laisse pas vivre long-temps. D'ailleurs, les fèves et le millet, qui sont leur unique nourriture, les engraisent si fort qu'ils meurent ordinairement de gras fondu, ou de rétention d'urine. Un cheval, avec le harnois, s'échange contre plusieurs nègres, depuis neuf jusqu'à douze et quatorze, suivant sa beauté. Lorsqu'un seigneur en achète un, il fait venir ses sorciers, qui allument un feu d'herbes sèches, sur la fumée duquel ils tiennent la tête du cheval par la bride, en répétant quelques mots. Ils l'oignent ensuite de la meilleure huile; et, le gardant pendant dix-huit ou vingt jours, sans le laisser voir à personne, ils lui attachent au cou certains charmes enveloppés dans du cuir rouge. Après cette cérémonie, le maître se persuade qu'il peut s'exposer avec confiance à toutes sortes de périls.

Les femmes des nègres ont l'humeur fort gaie, surtout dans leur jeunesse, et prennent beaucoup de plaisir à la danse et au chant. Le temps de ces divertissements est la nuit, à la lueur de la lune. Leurs danses sont fort différentes de celles d'Italie.

Rien ne causait tant d'admiration à ces barbares

que les arquebusades et l'artillerie (1) de la caravelle portugaise. Cà-da-Mosto ayant fait tirer un coup de canon devant quelques nègres qui étaient montés à bord, leur effroi se fit connaître malgré eux par de violentes agitations, et parut croître encore lorsqu'il leur eut déclaré que d'un seul coup de cette furieuse machine il pouvait ôter la vie tout d'un coup à cent Maures. Après être un peu revenus de leur frayeur, ils déclarèrent à leur tour qu'une chose si pernicieuse ne pouvait être que l'ouvrage du diable. Leur étonnement fut plus doux lorsqu'ils entendirent le son d'une cornemuse. Les différentes parties de cet instrument leur firent croire d'abord que c'était un animal qui chantait sur différents tons. Cà-da-Mosto riant de leur simplicité, les assura que c'était une simple machine, et la mit entre leurs mains sans être enflée. Ils reconnurent que c'était effectivement l'ouvrage de l'art; mais ils demeurèrent persuadés que des sons si doux et si variés ne pouvaient venir que du pouvoir divin, en donnant pour raison qu'ils n'avaient jamais rien entendu de semblable. Ainsi tout leur paraissait admirable, jusqu'aux moindres instruments du vaisseau. Ils répétaient sans cesse que les Européens devaient être des sorciers beaucoup plus habiles que ceux de leur pays, et peu inférieurs au diable même; que les voyageurs de terre trouvaient de la difficulté à tracer le chemin d'une place à l'autre, au lieu qu'avec leurs

(1) L'italien (p. 105) se sert du mot *bombarde*, et le latin de Grynæus du mot *bombo*; mais ces mots désignent plutôt une petite espèce de canons que des bombes. L'art de jeter des bombes ne fut connu qu'après Cà-da-Mosto.

vaisseaux ceux-là ne manquaient pas leur route sur mer, à quelque distance qu'ils fussent de la terre.

Les nègres sucent le miel dans la gaufre, et laissent la cire comme une chose inutile. L'auteur ayant acheté d'eux quelques ruches, leur apprit la manière d'en tirer le miel, et leur demanda ensuite ce qu'ils croyaient qu'on pût faire du reste. Ils répondirent qu'ils ne le croyaient bon à rien. Mais ils furent extrêmement surpris de lui en voir faire des chandelles qu'il alluma en leur présence. Les blancs, s'écrièrent-ils, n'ignorent rien ! Cà-da-Mosto finit la description du pays de Budomel en nous apprenant qu'on n'y connaît que deux instruments de musique : l'un qui vient des Maures, et qui pourrait porter le nom de timbale ; l'autre, qu'on prendrait pour un violon, mais qui n'a que deux cordes qu'on touche avec les doigts, et qui ne rend aucune harmonie.

Un si long séjour ayant donné l'occasion à l'auteur de connaître la plus grande partie du pays (1), il résolut, après avoir acheté quelques esclaves, de doubler le cap Vert, pour faire de nouvelles découvertes et tenter la fortune. Il se souvenait d'avoir entendu dire au prince Henri, qu'au-delà du Sénégal il y avait une autre rivière nommée Garbra, d'où l'on avait déjà rapporté quantité d'or, et qu'on ne pouvait faire ce voyage sans acquérir d'immenses richesses. Une

(1) Il n'y a pas de description plus intéressante et plus curieuse du royaume de Cayor que celle de Cà-da-Mosto qu'on vient de lire. Les rapprochements des passages de Mungo-Park, que D. Placido Zurla a faits dans sa Dissertation, n'éclaircissent rien, parce que le voyageur anglais n'a pas visité ce pays.

si belle espérance lui fit regagner la caravelle et mettre aussitôt à la voile.

Un jour, au matin, il découvrit deux bâtimens dont il s'approcha. L'un appartenait à Antonio Uso di Mare, gentilhomme génois, et l'autre à quelques Portugais qui étaient au service du prince Henri. Ils s'avançaient de concert vers les côtes d'Afrique, dans le dessein de passer le cap Vert, et de chercher fortune en faisant de nouvelles découvertes. Cà-da-Mosto, qui n'avait pas d'autre vue, se joignit à eux. Ils firent voile ensemble vers le sud sans cesser de voir la terre; et dès le jour suivant ils découvrirent le cap.

On lui donne le nom de cap Vert, parce que les Portugais qui l'avaient découvert pour la première fois l'année précédente (1), l'avaient trouvé couvert d'arbres qui ne perdent jamais leur verdure. Il s'avance assez loin dans la mer, et sa pointe est terminée par deux petites montagnes. Autour du promontoire on trouve plusieurs villages de nègres du Sénégal, composés de chaumières qu'on découvre en passant à la voile. La côte a quelques bancs de sable qui s'étendent dans la mer l'espace d'un demi-mille.

Après avoir doublé le cap Vert, les trois vaisseaux aperçurent trois îles désertes et remplies de grands arbres. Le besoin d'eau leur fit prendre le parti de relâcher dans celle qu'ils jugèrent la plus grande et la plus fertile. Mais ils n'y trouvèrent aucune source.

(1) Denis Ferner avait découvert le cap Vert en 1446; et Cà-da-Mosto se trompe, quand il avance que cette découverte n'eut lieu qu'un an avant son voyage.

Cependant, comme elle était remplie de nids d'oiseaux et d'œufs dont ils ne connaissaient pas l'espèce, ils s'y arrêtrèrent un jour entier, qu'ils employèrent à la chasse et à la pêche. Ils prirent un nombre incroyable de poissons, entre lesquels il se trouva des dorades (1) qui pesaient douze et quinze livres.

On était alors au mois de juin (2). Le jour suivant, ils continuèrent leur course en conservant toujours la vue de la terre. Ce côté du cap forme un golfe. La côte en est basse et couverte de beaux arbres, dont la verdure s'entretient sans cesse, c'est-à-dire que les feuilles nouvelles succédant sans intervalle à celles qui tombent, on ne s'aperçoit jamais, comme en Europe, que les arbres se flétrissent. Ils sont si près de la mer, qu'on s'imaginerait qu'ils en sont arrosés. La perspective est si belle qu'après avoir navigué à l'est et à l'ouest, l'auteur déclare qu'il n'en a jamais vu de comparable. Le pays est arrosé de plusieurs petites rivières, dont on ne peut tirer aucun avantage, parce qu'il est impossible aux vaisseaux d'y entrer.

Au-delà du petit golfe, la côte est habitée par deux nations de nègres; l'une nommée les Barbasins, l'autre les Serrères, qui n'ont aucune dépendance du Sénégal. Ils sont sans rois et sans maîtres. La distinction ne vient parmi eux que des richesses ou des

(1) L'italien (p. 105, verso) dit *orate vecchie*. La dorade porte différents noms en français, selon l'âge. Lorsqu'elle est très-grande, on la nomme *subre*, et ce nom paraît être la traduction exacte de celui qui est dans Ramusio.

(2) Prevost dit juillet, mais c'est une erreur commise par lui ou les auteurs anglais; car l'italien et le latin portent juin.

qualités personnelles. Ils sont idolâtres, sans aucunes lois, et d'un caractère fort cruel. Leurs armes les plus familières sont l'arc et la flèche. S'il sort une goutte de sang de la blessure qu'ils ont faite, on en meurt immédiatement. Ils sont du plus beau noir du monde et de la plus belle taille. Leur pays est rempli de bois, de lacs et de rivières; ce qui sert merveilleusement à les défendre; car on ne peut approcher d'eux que par des défilés fort étroits. C'est aussi ce qui a toujours servi à la conservation de leur liberté. Les rois du Sénégal ont tenté plusieurs fois de les subjuguier, et n'ont remporté que de la honte de leur entreprise.

En avançant au long de cette côte avec le vent au sud, nos navigateurs découvrirent l'embouchure d'une rivière qui est large d'une portée d'arc, mais sans profondeur. Ils lui donnèrent le nom de Barbasini; et c'est celui qu'elle porte, dit Cà-da-Mosto, sur la carte de ma navigation que j'ai publiée récemment (1). Cette rivière est à soixante milles du cap Vert. Ils continuèrent de suivre la côte pendant tout le jour; et le soir ils jetèrent l'ancre à quatre ou cinq milles du rivage. Au lever du soleil, ils remettaient à la voile, avec la précaution d'avoir sans cesse un homme au sommet du grand mât, et deux à l'avant du vaisseau, pour observer si la mer battait sur quelque roc

(1) Ce passage important est omis ou au moins défiguré dans Ramusio et dans Prevost, ou les traducteurs anglais qui l'ont suivi. La traduction latine qui est dans Grynaeus est ici plus exacte, et se trouve d'accord avec le manuscrit de Morelli. Conférez Placido Zurla, p. 107, Ramusio, p. 106, et Grynaeus, p. 24. Cette rivière Barbasin est la rivière Boursalum de d'Anville, de Purdy, de la carte de Durand, et d'autres.

ou sur quelque banc de sable. Ils arrivèrent à l'entrée d'une autre rivière qui ne paraissait pas moins large que celle du Sénégal. Sa beauté et celle des arbres qui la bordaient jusqu'à la pointe du rivage, les déterminèrent à faire descendre un de leurs interprètes nègres. Chaque vaisseau en avait quelques-uns qu'il avait amenés de Portugal, anciens esclaves que les Portugais avaient enlevés dans leurs premiers voyages, et qui avaient fort bien appris la langue de leurs maîtres. On tira au sort lequel des trois vaisseaux enverrait les siens à terre. Ce fut celui du gentilhomme génois. Il dépêcha aussitôt une barque armée, avec ordre à ses gens de ne pas descendre au rivage avant que d'y avoir débarqué l'interprète, qui était chargé de prendre des informations sur le gouvernement et sur les richesses du pays.

Ils le mirent à terre ; et, s'étant éloignés à quelque distance, ils virent plusieurs nègres du pays qui s'avançaient à sa rencontre. Mais, après quelques discours, ils les virent tomber sur lui avec leurs armes, et le tuer misérablement sans qu'ils pussent lui donner du secours. Cette nouvelle, qu'ils se hâtèrent de porter à la flotte, fit juger aux commandants qu'une nation capable de traiter un homme du pays avec cette cruauté, n'aurait pas moins de barbarie pour eux. Ils continuèrent de ranger la côte, qui était basse, mais toujours couverte d'arbres dont la beauté ne faisait qu'augmenter. Enfin ils arrivèrent à l'embouchure d'une fort grande rivière. Dans sa moindre largeur elle n'avait pas moins de trois ou quatre milles, et rien ne paraissait s'y opposer à la navigation. Ils y

entrèrent avec confiance; et le jour suivant ils apprirent que c'était la rivière de Gambra (1).

Les gens des trois caravelles se crurent proches de quelque riche contrée qui allait les dédommager d'un voyage pénible, et remplir toutes leurs espérances. Ils résolurent de se faire précéder par le plus petit des trois bâtiments, qui avancerait aussi loin qu'il serait possible, avec ordre, s'il rencontrait des bancs de sable, de sonder toutes les profondeurs, et, si la rivière se trouvait toujours navigable, de retourner incessamment, de jeter l'ancre, et de faire connaître le succès de son entreprise par des signes. Il ne trouva pas moins de quatre brasses; sur quoi, lorsqu'il eut donné les avis dont on était convenu, on prit encore la résolution d'envoyer avec lui les chaloupes bien armées avec ces instructions, que si les nègres les venaient attaquer, la caravelle et les chaloupes retournassent sans aucune dispute, parce qu'il n'était pas question d'employer la force pour une entreprise de commerce, et qu'il ne fallait rien espérer que de la civilité et de la douceur.

Les chaloupes ayant commencé à remonter la rivière, trouvèrent, pendant l'espace de deux milles, douze et seize brasses de fond. Elles continuèrent d'avancer, et les rives leur parurent toujours extrêmement riantes par la multitude de beaux arbres dont

(1) La Gambie de nos cartes. M. Clarke, dans son ouvrage (*Progress of Maritime Discovery*, p. 265), reproche à notre voyageur de n'avoir pas fait mention de la découverte de la Gambra par Nuño Tristan, en 1447; ce reproche est injuste: c'est dans le rio Grande, et non dans la Gambra, que Nuño fit son entrée.

elles étaient bordées. Mais s'apercevant qu'elles commençaient à se courber, et que les détours devenaient fréquents dans les terres, elles ne jugèrent point à propos de pénétrer plus loin. En retournant, on aperçut à l'entrée d'une petite rivière qui tombait dans la grande, trois petites barques que les nègres nomment almadies, composées d'une seule pièce de bois, dans la forme de nos esquifs. Quoique les voyageurs fussent assez forts pour se défendre, la crainte des flèches empoisonnées, autant que les ordres de leurs chefs, leur fit prendre leurs rames avec une diligence extrême. Ils rejoignirent la caravelle; mais n'ayant pas été moins poursuivis par les nègres, ils furent surpris, en arrivant à bord, de ne les voir éloignés d'eux qu'à la portée de l'arc. Ces barbares étaient au nombre de vingt-cinq ou trente. Ils parurent étonnés à leur tour d'un spectacle aussi nouveau pour eux que celui de la caravelle. Ils demeurèrent quelque temps à la regarder; mais on employa inutilement toutes sortes de signes et d'invitations pour les faire approcher. Enfin ils remontèrent sur leurs traces.

Le jour suivant, à trois heures du matin, les deux caravelles qui étaient demeurées à l'embouchure, profitèrent de la marée et d'un petit vent pour entrer dans la rivière et rejoindre leurs compagnons. Elles s'y engagèrent l'une à la suite de l'autre. Mais à peine eurent-elles remonté l'espace de trois ou quatre milles, qu'elles se virent suivies d'un grand nombre d'almadies, sans pouvoir juger d'où elles venaient. Elles revirèrent de bord, et s'avancèrent vers les nègres,

après avoir pris soin de se couvrir de tout ce qui pouvait servir à les défendre contre leurs flèches empoisonnées. Le combat paraissait inévitable. Les almadies se trouvaient déjà sous la proue du vaisseau de Cà-da-Mosto, qui était le plus avancé ; et , se divisant en deux lignes , elles le tinrent dans leur centre. Elles étaient au nombre de quinze qui portaient environ cent cinquante nègres, tous bien faits et de belle taille. Ils avaient des chemises blanches de cotou, et sur la tête une sorte de chapeau blanc, relevé d'un côté, avec une plume qui leur donnait l'air fort guerrier. A la proue de chaque almadie, un nègre couvert d'une targe ronde, qui semblait être de cuir, observait les objets et les événements. Dans la situation où ces barbares étaient aux deux côtés du vaisseau, ils cessèrent de ramer ; et tenant leurs rames levés ils regardaient la caravelle avec admiration. Ils demeurèrent ainsi tranquilles jusqu'à l'arrivée des deux autres bâtiments, qui s'étaient hâtés de retourner à la vue du péril. Lorsqu'ils les virent fort proches, ils abandonnèrent leurs rames ; et sans autre préparation ils se mirent à lancer leurs flèches. Les trois caravelles ne firent aucun mouvement ; mais elles tirèrent quatre coups de canon, qui rendirent les nègres comme immobiles. Ils mirent leurs arcs à leurs pieds ; et jetant les yeux de tous côtés avec les dernières marques de frayeur, ils paraissaient chercher la cause d'un bruit si terrible. Cependant s'étant rassurés lorsqu'ils eurent cessé de l'entendre, ils reprirent courage, et ~~recommencèrent~~ à tirer avec beaucoup de fureur. Ils n'étaient plus qu'à la distance d'un jet de pierre. Les

Portugais leur envoyèrent quelques coups d'arquebuse, dont le premier perça un nègre au milieu de la poitrine, et le fit tomber mort. Sa chute effraya les autres; mais elle ne les empêcha point de continuer leur attaque. On leur tua beaucoup de monde sans perdre un seul homme sur les trois vaisseaux.

Cependant, lorsqu'ils eurent remarqué leur perte, ils prirent la résolution de tourner tous leurs efforts sur la plus petite des trois caravelles, qui était fort mal armée. Cà-da-Mosto jugea de leur dessein par la diversité de leurs mouvements. Il fit avancer la petite caravelle entre les deux autres. L'ordre fut donné en même temps pour une décharge générale de l'artillerie et des arquebuses. Quoiqu'on prît encore soin de ne pas tirer sur les almadies, le bruit et l'agitation même de l'eau causèrent tant d'épouvante aux nègres, qu'ils se retirèrent en désordre. Après leur départ, on lia les trois caravelles ensemble; et par le moyen d'une seule ancre on les rendit aussi fermes qu'un vaisseau l'est dans le plus grand calme.

Cà-da-Mosto chercha l'occasion, pendant les jours suivants, de faire connaître aux habitants du pays qu'on ne pensait point à leur nuire. Les interprètes s'approchèrent d'une almadie; saluèrent les nègres dans leur langue, et leur demandèrent pourquoi ils avaient attaqué des étrangers qui ne désiraient que leur amitié, comme ils s'étaient procuré celle des nègres du Sénégal, et qui, étant venus d'une région fort éloignée avec des présents pour eux de la part du roi de Portugal, n'aspiraient qu'à d'heureuses conditions de paix et de commerce. Ils les prièrent de

leur apprendre du moins quel était le nom de leur pays et celui de leur rivière; et, les invitant à venir prendre sur les trois vaisseaux toutes les marchandises qui pourraient leur plaire, ils les assurèrent qu'on ne leur demanderait en échange qu'une petite partie de leurs propres denrées, ou rien même, s'ils ne se croyaient obligés de rien donner en recevant beaucoup.

A toutes ces instances les nègres répondirent qu'ils avaient entendu parler des blancs et de leur arrivée au Sénégal; qu'il fallait être bien méchant pour former avec eux quelque amitié, puisqu'on n'ignorait pas que leur nourriture était la chair humaine, et qu'ils n'achetaient des nègres que pour les dévorer; que pour eux, ils ne voulaient aucune liaison avec des gens si cruels; qu'ils s'efforceraient de les tuer, et qu'ils feraient présent de leurs dépouilles à leur prince, qui faisait son séjour à trois journées de la mer; que leur pays se nommait Gambra (1), et leur rivière d'un autre nom dont l'auteur ne put se souvenir. Pendant cette conférence, le vent devint si favorable, que les trois caravelles en profitèrent pour s'avancer vers les nègres. Mais ils prirent la fuite à cette vue; et telle fut la fin d'une guerre pour la-

(1) Il paraît ici que le vrai nom de ce pays est Gambra et non Gambia, comme plusieurs historiens l'écrivent. Ce n'est donc pas des Portugais qu'il l'a reçu. Cependant Jobson dit qu'il n'a jamais entendu les habitants nommer autrement leur rivière que Gi ou Ji, qui signifie rivière dans leur langue. C'est peut-être ce nom que Cà-da-Mosto a oublié de retenir. Ce nom est important à cause de son analogie avec le nom de Djir, qui paraît être le nom d'une rivière à l'est de Bournou, et le nom de Gir, qu'on trouve dans Ptolémée. En mandingue, *gie* signifie *eau*.

qu'elle Cà-da-Mosto avait beaucoup plus d'éloignement qu'eux.

Les commandants des trois caravelles n'en résolurent pas moins de remonter la rivière l'espace de cent milles, dans l'espérance de rencontrer des peuples mieux disposés. Mais ils trouvèrent de la résistance dans leurs matelots, qui, dans l'impatience de retourner en Europe, déclarèrent ouvertement qu'ils n'iraient pas plus loin. Cà-da-Mosto et les autres chefs, se défiant de leur autorité, prirent le parti de mettre le lendemain à la voile pour retourner au cap Vert.

Pendant le séjour qu'ils avaient fait dans la rivière, ils n'avaient vu qu'une fois l'étoile du nord, et fort bas à l'horizon; car l'ayant observée dans un temps fort clair, elle ne paraissait que de la hauteur d'une lance au-dessus de la mer. Ils observèrent aussi presque à la même élévation six étoiles fort grandes et fort brillantes, qui se présentaient au sud sous cette figure,  et qu'ils prirent pour le chariot. Mais n'ayant point encore perdu de vue l'étoile du nord, ils ne pouvaient espérer de voir mieux cette constellation. Dans le même endroit ils trouvèrent que dans les premiers jours de juillet (1) la longueur de la nuit était d'onze heures et demie, et le jour de douze et demie. Le climat est excessive-

(1) Le manuscrit de Morelli porte le 10 juillet. Voy. Placido Zurla, p. 127. D. Zurla dit à tort que, dans Ramusio, on trouve la date du 2 juillet: le texte de cet auteur dit, p. 107, *i primi giorni di Luglio*, mots très-inexactement traduits par Prévost, ou plutôt par les auteurs anglais, qui ont mis le 1^{er} juillet; et Grynæus de *Itinere* p. 283: *Initio mensis julii*.

ment chaud. On assura l'auteur que dans l'intérieur des terres la pluie même est d'une chaleur extrême. Cependant l'air devient quelquefois plus tempéré; et le temps où cette diminution arrive porte le nom d'hiver. Il commence au mois de juillet, par des pluies qui continuent jusqu'au mois d'octobre, et qui tombent tous les jours vers midi. Lorsqu'il s'élève des nuées au nord-est quart-est, ou à l'est-sud-est, les pluies sont accompagnées de violents tonnerres. C'est néanmoins dans cette saison que les nègres commencent à planter et à semer comme ceux du Sénégal. Leurs vivres sont le millet, les légumes et les racines, la chair de chèvre, et le lait. Ils ont des crépuscules fort courts; car il ne se passe pas plus d'un quart d'heure entre les ténèbres et le lever du soleil. Dans ce petit intervalle le ciel paraît troublé, comme s'il était obscurci par une fumée épaisse. Cà-da-Mosto s'imagine que cette subite apparition du soleil vient de ce que le pays est fort bas et sans montagnes.

CHAPITRE II.

Second voyage d'Alvise da Cà-da-Mosto, en 1456, et découverte des îles du cap Vert.

LA barbarie des nègres de Gambra et la révolte des matelots portugais n'ayant pas laissé le temps à Cà-da-Mosto de connaître parfaitement le pays, il s'associa l'année suivante avec Uso di Mare (1), ce gentilhomme génois qu'il avait rencontré, pour recommencer le même voyage. Leur projet fut si agréable au prince Henri, qu'il les fit accompagner d'une troisième caravelle équipée en son nom. Les trois bâtimens partirent de Lagos, dans la province d'Algarve, au commencement du mois de mai. Un vent favorable les porta dans peu de jours aux Canaries, et sans s'y arrêter ils continuèrent leur course avec la même faveur du ciel jusqu'à la vue du cap Blanc. Mais ayant tenu la mer pendant toute la nuit suivante, ils furent surpris avant la fin des ténèbres par un orage du sud-ouest, qui les fit porter à l'ouest quart nord-ouest pendant trois jours et deux nuits, pour céder à la violence des

(1) Antonio Uso di Mare avait des dettes, et entreprenait ce voyage pour refaire sa fortune et échapper à ses créanciers. Conférez, sur ce qui regarde ce navigateur, Græberg, *Annali di Geographia e di Storia*, t. 1, p. 286, et les *Annales des Voyages*, de M. Malte-Brun, t. vii, p. 246, et t. viii, p. 190, et Zurla, p. 87 et 128.

vagues, plutôt que de retourner en arrière. Le troisième jour, ils découvrirent la terre avec une joie extrême de la trouver dans un lieu où ils s'en croyaient fort éloignés. Deux hommes qu'ils firent monter au perroquet, ayant reconnu clairement deux grandes îles, la satisfaction fut d'autant plus vive sur les trois vaisseaux, que tout le monde se persuada qu'elles étaient ignorées des Européens. Comme on les crut inhabitées, et que les chefs n'aspiraient qu'à trouver l'occasion de s'enrichir, ils oublièrent la Gambia pour saisir ce que la fortune leur présentait. Ils cherchèrent un ancrage commode autour de l'une des deux îles; et l'ayant trouvé, ils dépêchèrent au rivage une chaloupe bien armée.

Quelques matelots qui prirent terre rapportèrent qu'après avoir poussé assez loin leurs recherches, ils n'avaient découvert aucune marque d'habitation. Le jour suivant, Cà-da-Mosto, pour éclaircir tous les doutes, fit descendre dix hommes armés de fusils et d'arbalètes, avec ordre de se rendre au sommet d'une montagne qui paraissait fort élevée, et d'observer de là non-seulement si l'île était habitée, mais s'il n'y en avait pas d'autres à la portée de la vue. Ils ne virent point d'habitants; mais ils trouvèrent un prodigieux nombre de pigeons qui se laissaient prendre à la main, et dont ils apportèrent leur charge aux vaisseaux. De la montagne ils avaient découvert trois autres îles, dont l'une était sous le vent vers le nord, et les deux autres au sud, dans leur route, à la vue l'une de l'autre. Ils avaient cru découvrir encore à l'ouest quelque chose qui ressemblait à des îles, mais dans un si grand

éloignement, qu'ils n'avaient pu les distinguer. Cà-da-Mosto fut peu tenté de s'y rendre, parce que les jugeant désertes, comme celle où les caravelles avaient abordé, il craignit d'employer inutilement une saison précieuse. Mais il eut l'honneur d'en avoir découvert quatre. Ceux que cette nouvelle y conduisit après lui (1) en trouvèrent dix de différentes grandeurs, habitées seulement par des pigeons et d'autres oiseaux. Les trois caravelles levèrent l'ancre pour s'approcher des deux qu'on ne voyait point encore du sommet des mâts. Elles se firent bientôt apercevoir; et l'une paraissant couverte d'arbres, on chercha le moyen d'y aborder. Le hasard fit découvrir l'embouchure d'une rivière. Comme l'eau manquait sur la flotte, on y mouilla pour renouveler la provision. Plusieurs matelots, qui remontèrent assez loin dans la chaloupe, aperçurent des lacs couverts de fort beau sel, dont ils apportèrent une grande quantité sur leur bord. L'eau de la rivière ne leur parut pas moins bonne. Ils y trouvèrent une multitude de tortues, dont plusieurs avaient l'écaille de la grandeur d'une targette. Ils en prirent un grand nombre que les cuisiniers de la flotte préparèrent diversement, comme ils avaient déjà fait au golfe d'Arguim, où les tortues sont dans la même abondance, mais beaucoup plus petites. La curiosité en ayant fait goûter à l'auteur, il les trouva d'aussi

(1) Cet endroit fait connaître que la relation de Cà-da-Mosto fut composée quelques années après son voyage, et qu'elle fait ici allusion à la découverte d'Antoine de Noli, en 1462. Il est surprenant que *Seria* n'ait pas parlé de Cà-da-Mosto, à qui l'honneur de cette découverte appartient proprement.

bon goût que le veau, et d'une odeur excellente. On prit le parti d'en saler une bonne quantité pour la provision du voyage.

Cà-da-Mosto fit pêcher d'autres poissons dont l'abondance lui parut surprenante; et sans en connaître les noms, on en mangea beaucoup, avec autant d'admiration pour leur grosseur que pour leur bonté. L'embouchure de la rivière est large d'une portée d'arc. Son lit peut recevoir un bâtiment de cent cinquante tonneaux. La flotte y passa deux jours à se rafraîchir, et n'en partit qu'avec d'excellentes provisions, entre lesquelles il faut compter un nombre incroyable de pigeons gras. Cà-da-Mosto nomma la première de ces îles Buena Vista, comme la première sur laquelle sa vue était tombée à la fin de la tempête, et l'autre S. Jago, parce qu'il était parti de Lagos le jour de saint Jacques et de saint Philippe.

Il remit à la voile pour s'approcher du cap Vert; et tombant à la vue de la terre dans un lieu nommé Spedegar, il ne cessa pas plus de suivre les côtes jusqu'aux Deux-Palmes (1), lieu situé entre le cap Vert et la rivière du Sénégal. Il connaissait si bien cette mer, que dès le jour suivant il doubla le cap. Il continua de s'avancer sans obstacle jusqu'à la rivière de Gamba, dans laquelle il ne fit pas difficulté de s'en-

(1) La carte de Sanuto, n° XI, est la seule où l'on trouve la position de *Binae-Palmæ* (les Deux-Palmes). C'est celle qui est nommée Yof sur nos cartes modernes; et le lieu nommé Spedegar paraît être l'*Almadiarum Statio* de la carte n° XI de Sanuto. Nos cartes modernes ont donné à la pointe même du cap Vert le nom d'Almadies; mais l'*Almadiarum Statio* répond aux petites mamelles de nos cartes, *little pops* des cartes anglaises.

gager aussitôt. Quelques nègres qu'il rencontra dans leurs almadies n'eurent pas la hardiesse de s'approcher de la flotte. On remonta, la sonde à la main, l'espace d'environ dix milles, jusqu'à la vue d'une île dont on s'approcha pour y jeter l'ancre. Un matelot de la flotte, qui se nommait André, étant mort le même jour, y fut enterré; et, comme il était aimé de ses compagnons, ils donnèrent à cette île le nom de Saint-André, qu'elle porte encore.

On continua de remonter la rivière de Gambra, sans faire beaucoup d'attention à quelques almadies qui suivaient de loin les caravelles. Cependant Cà-da-Mosto mit dans sa chaloupe quelques-uns de ses interprètes, pour tenter les nègres par de nouvelles invitations. On leur fit voir quantité de colifichets. On les leur offrit. On leur répéta mille fois qu'ils pouvaient s'approcher sans crainte, et qu'ils ne devaient attendre que des bienfaits et des caresses d'une troupe d'étrangers qui leur ressembaient aussi peu par la férocité que par la couleur. Enfin, surmontant leur défiance, ils s'avancèrent par degrés; et deux d'entre eux, qui entendaient parfaitement le langage des interprètes, montèrent sur le vaisseau de Cà-da-Mosto. Ils marquèrent beaucoup de surprise en voyant l'intérieur de la caravelle, avec toutes ses voiles et tous ses agrès. Ils ne parurent pas moins étonnés de la couleur et de l'habillement des étrangers.

On leur fit beaucoup de civilités, et l'on y joignit plusieurs petits présents, dont ils parurent extrêmement satisfaits. Cà-da-Mosto leur demanda le nom de leur pays et celui de leur prince. Ils répondirent que

le pays se nommait Gambra, et leur prince Forosangoli; que sa résidence était entre le sud et le sud-ouest, à neuf ou dix journées de distance; qu'il était tributaire du roi de Melli, le plus grand prince des nègres: mais que des deux côtés de la rivière il y avait quantité d'autres seigneurs dont la demeure était moins éloignée; et que si Cà-da-Mosto souhaitait d'en être connu, ils lui en feraient voir un qui se nommait Batti Mansa (1). Cette offre fut si bien reçue, que redoublant les caresses on garda les deux nègres dans la caravelle, en continuant de remonter suivant leur direction. Enfin l'on arriva près du lieu où Batti Mansa faisait sa résidence; et suivant le calcul de l'auteur, ce ne pouvait être à moins de quarante milles de l'embouchure.

Il faut observer qu'on n'avait pas cessé de remonter à l'est, quoiqu'on eût rencontré plusieurs autres rivières qui tombent dans celle de Gambra. Dans le lieu où l'on était arrivé, sa largeur n'était plus que d'un mille. On y jeta l'ancre; et Cà-da-Mosto députa au prince, avec les deux nègres, un de ses interprètes, qu'il chargea de quelques présents. Il leur donna ordre aussi de déclarer à Batti Mansa qu'un roi chrétien, qui se nommait le roi de Portugal, avait envoyé de l'extrémité du monde quelques-uns de ses sujets pour lui offrir son amitié, et des richesses inconnues aux Africains, que le ciel avait accordées aux royaumes de l'Europe.

(1) C'est-à-dire le roi Batti Mansa ou manse signifie roi dans la langue mandingue.

Aussitôt que les messagers eurent expliqué leur commission à Batti Mansa, il envoya quelques nègres à la caravelle. On fit avec eux un traité d'amitié, et divers échanges pour de l'or et des esclaves. Mais la quantité d'or n'approchait pas des espérances qu'on avait conçues sur le récit des peuples du Sénégal, qui, étant fort pauvres, avaient une haute idée des richesses de leurs voisins. D'ailleurs les nègres de Gambia n'estimaient pas moins leur or que les Portugais. Cependant ils marquèrent aussi tant de goût pour les bagatelles de l'Europe, que les échanges furent assez avantageux. Pendant onze jours que les caravelles demeurèrent à l'ancre, il y vint des deux côtés de la rivière un grand nombre de ces barbares, les uns attirés par la curiosité, d'autres pour vendre leurs marchandises, entre lesquelles il se trouvait toujours quelques anneaux d'or. Ils apportaient du coton cru et travaillé. La plupart des pièces étaient blanches, quelques-unes rayées de bleu, de rouge et de blanc. Ils avaient aussi de la civette et des peaux de l'espèce de chat qui fournit cette substance (1); des singes maimons et de grands babouins (2) qu'ils donnaient à fort bon marché, c'est-à-dire pour la valeur de neuf ou dix marchetti ou sous de Venise (3). L'once de civette ne revenait pas à plus de quarante ou cin-

(1) Nous avons traduit littéralement ce passage, qui a quelque intérêt pour les naturalistes. L'italien, p. 108 verso, dit : « Et pelle di gatti che fanno il zibetto à vendere. »

(2) Molti gatti maimoni et babuini grandi.

(3) Le marchetti, ou sou de Venise, vaut actuellement 52 centimes; mais sa valeur était alors double d'aujourd'hui.

quante sous de Venise (1). Ils ne la vendaient point au poids, mais à la quantité. D'autres apportèrent des fruits, surtout des dattes sauvages et petites, que les matelots mangeaient avidement, quoiqu'ils les trouvassent inférieures à celles de l'Europe, et d'un goût fort différent. Cà-da-Mosto n'y voulut pas toucher, par ménagement pour sa santé.

Les caravelles étaient continuellement remplies d'une multitude de nègres qui ne se ressemblaient ni par la figure ni par le langage. Ils arrivaient et s'en retournaient librement dans leurs almadies, hommes et femmes, avec autant de confiance que si l'on s'était connu depuis long-temps. Ils n'ont pas d'autre instrument que leurs rames pour la navigation. Leur usage est de ramer debout sans tenir les rames appuyées sur le bord de la barque. Elles sont de la forme d'une demi-lance, longues de sept ou huit pieds, avec une planche ronde, de la grandeur d'une assiette, qui est attachée à l'extrémité. Ils s'en servent fort adroitement au long des côtes et dans leurs rivières; mais la crainte d'être pris par leurs voisins, et vendus pour l'esclavage, ne leur permet guère de se hasarder trop loin dans la mer.

Cà-da-Mosto s'étant aperçu que la fièvre commençait à se répandre parmi ses gens, fit consentir les autres chefs à regagner l'embouchure du fleuve. Les soins qu'il avait donnés au commerce ne l'avaient point empêché de faire ses observations sur les usages du pays. Il avait remarqué que la religion des nègres

(1) Environ trente sous de France.

de la Gambia consiste en diverses sortes d'idolâtries. Ils reconnaissent un Dieu; mais ils sont livrés à toutes les superstitions de la sorcellerie. On voit parmi eux quelques mahométans qui n'ont pas néanmoins d'habitation fixe, et qui portent leur commerce dans d'autres contrées, sans que les gens du pays connaissent leurs marches et leurs diverses relations. Il y a peu de différence pour les aliments entre les nègres de la Gambia et ceux du Sénégal. Mais ils mangent de la chair de chiens, usage que l'auteur n'a vu dans aucun autre lieu. Leur habillement est de toile de coton, qu'ils ont en abondance; ce qui est cause sans doute qu'ils ne vont pas nus comme au Sénégal, où le coton est plus rare. Les femmes sont vêtues comme les hommes; mais elles prennent plaisir, dans leur jeunesse, à se faire sur les bras, sur le cou et sur la poitrine, différentes figures avec la pointe d'une aiguille chaude. La chaleur du climat est extrême, et ne fait qu'augmenter à mesure qu'on avance vers le sud. Cà-da-Mosto trouva la température plus chaude sur la rivière qu'au rivage de la mer, parce que la grande quantité d'arbres qui couvrent ses bords y tient l'air renfermé. Il vit un arbre d'une grosseur prodigieuse près d'une source d'eau fort fraîche où les matelots faisaient leur provision. Ayant pris la peine de le mesurer, il lui trouva dix-sept coudées de tour. L'arbre était creux; mais son feuillage n'en était pas moins vert, et ses branches répandaient une ombre immense. Il s'en trouve néanmoins de plus grands encore; d'où l'on peut conclure que le pays est fort fertile. Aussi est-il arrosé par un grand nombre de ruisseaux.

Il est rempli d'éléphants; mais les nègres n'ont encore pu trouver l'art de les apprivoiser. Pendant que les caravelles étaient à l'ancre dans le fleuve, trois éléphants sortis des bois voisins vinrent se promener sur le bord de l'eau. On y envoya aussitôt la chaloupe avec quelques gens armés; mais à leur approche les éléphants rentrèrent dans l'épaisseur du bois. Ce sont les seuls que l'auteur ait vus vivants. Gnoumi Mansa, seigneur nègre, lui en fit voir un jeune, mais mort. Il l'avait tué dans les bois après une chasse de deux jours. Les nègres n'ont pour armes dans ces chasses que leurs arcs et des sagaies empoisonnées. Leur méthode est de se placer derrière les arbres, et quelquefois au sommet. Ils passent d'un arbre à l'autre en poursuivant l'éléphant, qui, de la grosseur dont il est, reçoit plusieurs blessures avant que de pouvoir se tourner et faire quelque résistance. Il n'y a pas d'homme qui osât l'attaquer en pleine campagne, ni qui pût espérer de lui échapper par la fuite. Mais cet animal est naturellement si doux, qu'il ne fait jamais de mal, s'il n'est offensé. Les dents de celui que l'auteur avait vu mort n'avaient pas plus de trois palmes de long; ce qui marquait assez qu'il était fort jeune, en comparaison de ceux qui ont les dents longues de dix et douze palmes. Jeune comme il était, il avait autant de chair que cinq ou six bœufs ensemble. Le seigneur nègre fit présent à Cà-da-Mosto de la meilleure partie, et donna le reste à ses chasseurs. Cà-da-Mosto apprenant qu'elle pouvait se manger, en fit rôtir et bouillir quelques morceaux, pour se mettre en droit de raconter dans son pays qu'il avait fait son

dîner de la chair d'un animal qu'on n'y avait jamais vu. Mais il la trouva fort dure et d'un goût désagréable; ce qui ne l'empêcha point d'en faire saler une partie dont il fit présent au prince Henri à son retour. Il observe que l'éléphant a le pied rond comme les chevaux, mais sans sabot, et qu'à la place il a reçu de la nature une peau noire, dure et fort épaisse, avec cinq gros durillons sur le devant, qui ont la forme d'autant de têtes de clous. Le pied du jeune éléphant avait une palme de diamètre. Gnoumi Mansa fit présent à Cà-da Mosto d'un autre pied d'éléphant qui avait trois palmes et un pouce de largeur, avec une dent longue de douze palmes. L'auteur porta l'un et l'autre au prince Henri, qui les envoya peu de temps après à la duchesse de Bourgogne, comme une curiosité des plus rares.

La rivière de Gambra et toutes les eaux de la même côte ont un grand nombre de ces serpents qui se nomment calkatritchi, et d'autres animaux qui ne sont pas moins redoutables. On y voit quantité de chevaux marins (1), animaux amphibies qui ressemblent beaucoup à la vache marine. Ils ont le corps aussi gros qu'une vache de terre, mais les jambes fort courtes et le pied fourchu; la tête large comme le cheval, et deux dents monstrueuses qui s'avancent comme celles du sanglier. L'auteur en a vu de deux palmes et demie de longueur. Cet animal sort de l'eau pour se promener sur la rive, et marche à la manière des

(1) C'étaient des hippopotames, animaux bien connus des anciens, quoiqu'ils le fussent fort peu des peuples de l'Europe au temps de Cà-da-Mosto.

quadrupèdes. Cà-da-Mosto se vante qu'aucun chrétien n'en avait vu avant lui, excepté peut-être dans le Nil. Il vit aussi des chauve-souris, ou plutôt des chouettes, longues de trois palmes, et quantité d'autres oiseaux fort différents des nôtres, mais presque tous fort bons à manger.

En quittant le pays du prince Batti Mansa, les trois caravelles mirent peu de jours à descendre la rivière. Elles emportaient assez de richesses pour leur servir de motif à s'avancer plus loin au long des côtes; et personne ne marqua d'éloignement pour cette entreprise. Cependant comme le cours de la Gambra les emportait fort loin au-delà de son embouchure, et que la terre, d'ailleurs, s'avançait au sud-sud-ouest jusqu'à une certaine pointe qu'on prit pour un cap, Cà-da-Mosto jugea qu'il fallait gagner le large à l'ouest. Mais en s'approchant de la pointe, on s'aperçut que ce n'était point un cap, et que de l'autre côté le rivage était fort droit et fort uni. On ne fut pas moins obligé de s'en éloigner à quelque distance, parce que le battement des vagues fit connaître qu'il y avait des bancs ou des rocs à plusieurs milles dans la mer; et l'on mit deux hommes, l'un à la proue, l'autre au perroquet, pour découvrir les dangers dont on se croyait menacé. A ces précautions on ajouta celle de n'avancer qu'à la lumière du jour, et de jeter l'ancre à l'entrée de la nuit. Pour éviter toute ombre de dispute, les caravelles tiraient chaque jour au sort laquelle des trois ferait l'avant-garde. On suivit cette méthode pendant deux jours, en se tenant sans cesse à la vue de la côte. Le troisième, on découvrit l'embouchure

d'une rivière qui avait un demi-mille de largeur ; et vers le soir on vit un petit golfe qu'on prit pour une autre rivière. Comme les ténèbres approchaient, on jeta l'ancre, dans la résolution d'y entrer le lendemain. C'était un golfe, mais on y aperçut bientôt la véritable embouchure d'une fort grande rivière, dont les deux rives étaient couvertes d'arbres verts d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires. On prit le parti non-seulement d'y mouiller, mais d'armer deux chaloupes pour se procurer des informations. Les interprètes, après quelques heures d'absence, rapportèrent que la rivière se nommait Caza Mansa (1), du nom d'un seigneur nègre qui faisait sa résidence à trente milles du rivage, mais qui était alors occupé d'une guerre contre ses voisins.

Les circonstances étant si peu favorables, on sortit le lendemain du golfe. Il est à cent milles de la rivière de Gambra. Trente-cinq milles plus loin on trouva un cap, ou du moins une pointe plus élevée que le reste de la côte. Sa terre, qui paraît rouge, lui fit donner le nom de capo Roxo, cap Rouge. En continuant d'avancer, on découvrit l'embouchure d'une rivière assez large, à laquelle on donna, sans y entrer, le nom de Sainte-Anne. Plus loin on en découvrit une autre à peu près de la même grandeur, qui fut nommée Saint-Dominique, ou San-Domingo. Celle-ci est à cinquante-cinq ou soixante milles de capo Roxo.

(1) Elle porte encore ce nom sur nos cartes, quoique probablement différemment nommée par les natifs, le mot Caza Mansa signifiant le roi Caza.

Le jour d'après on aperçut un enfoncement qu'on prit d'abord pour un golfe auquel on ne donnait pas moins de vingt milles de profondeur. Mais il fut aisé de reconnaître bientôt l'embouchure d'une très-grande rivière, et de distinguer les beaux arbres qu'elle avait de l'autre côté sur la rive du sud. On fut long-temps à la traverser; et ce ne fut qu'en touchant la terre, qu'on découvrit quelques îles à peu de distance en mer. Cà-da-Mosto, résolu de les reconnaître, fit consentir tous les chefs à mouiller l'ancre. Le lendemain, on en vit venir à la rame deux grandes almadies qui s'approchèrent hardiment des caravelles. L'une portait environ trente hommes, et l'autre seize. Leur audace faisant naître des défiances, on prit les armes pour les attendre. Mais lorsqu'ils furent assez près, ils levèrent un linge blanc au sommet d'une rame pour annoncer la paix. Les Portugais répondirent par le même signe. Alors la plus grande des deux almadies s'avança vers le bâtiment de Cà-da-Mosto; et tous les nègres donnèrent des marques de surprise en voyant des visages blancs. Ils examinèrent la forme du vaisseau, les mâts, les ponts, les voiles, et les cordages. Un interprète leur demanda le nom de leur pays; mais leur langage ne put être entendu. On ne laissa pas d'acheter d'eux quelques anneaux d'or, en convenant du prix par divers signes. Mais Cà-da-Mosto fut extrêmement mortifié de se voir dans la nécessité de les quitter sans en avoir tiré plus de lumières. Il en conclut même que ses interprètes ne lui étant plus d'aucune utilité; il se servirait peu de pénétrer plus loin. Ainsi, prenant le parti de retourner sur ses traces, il fit

entrer les deux autres commandants dans ses intentions.

Ils passèrent deux jours à l'embouchure de la rivière, qu'ils nommèrent rio Grande (1). L'étoile du nord leur parut fort basse. Entre d'autres observations ils trouvèrent dans les marées des différences qu'ils n'avaient encore vues dans aucun pays. Au lieu qu'à Venise et dans les autres pays de l'Europe le flux et le reflux s'entre-suivent de six en six heures, le flux dure ici quatre heures, et le reflux douze heures. L'arrivée du flux est d'une violence incroyable. Trois ancres suffisaient à peine pour soutenir chaque caravelle; et la force de l'eau l'emportant même sur celle du vent, on fut obligé de lever les voiles.

En se remettant en mer pour retourner en Portugal, la curiosité porta Cà-da-Mosto à visiter deux grandes îles et quelques petites qu'il découvrit à trente milles du continent (2). Les deux grandes sont habitées par des nègres. La terre en est fort basse et couverte de beaux arbres. Mais la difficulté du langage parut encore un obstacle invincible; et l'on partit enfin pour le Portugal, où l'on arriva heureusement.

(1) Suivant Faria, rio Grande avait été découvert par Nuño Tristau dès l'année 1447, c'est-à-dire neuf ans auparavant. Voy. ci-dessus, chapitre III, pag. 79.

(2) Il est question ici de l'archipel des Bissagos.

CHAPITRE III.

Voyage de Pedro de Cintra (1) à Sierra-Leone, écrit par
Cà-da-Mosto.

LES deux entreprises de Cà-da-Mosto excitèrent quantité de Portugais à tenter la fortune sur ses traces. Entre plusieurs vaisseaux qui firent le même voyage, le roi de Portugal fit partir deux caravelles, après la mort du prince Henri, sous le commandement du capitaine Pedro de Cintra, un de ses gentilshommes ordinaires, avec ordre de s'avancer plus loin sur les côtes des nègres, et d'y faire de nouvelles découvertes(2). Un jeune Portugais, qui s'engagea pour ce voyage, et qui avait servi de secrétaire à Cà-da-Mosto dans les siens, vint le voir à son retour, et lui donna la relation de toutes les découvertes de Cintra, en commençant à Rio Grande, qui avait été le terme du voyage précédent. Cà-da-Mosto prit ensuite la peine de l'orner de son style.

Les deux caravelles abordèrent aux deux grandes

(1) Ramusio écrit Sintra. Voy. édit. 1613, t. I, p. 110, id. 1550, p. 120; 1554, p. 119; et dans Grynaeus, édit. 1555, p. 36.

(2) Faria ~~met~~ voyage avant la mort du prince Henri; mais son témoignage ne peut être mis en balance avec celui de l'écrivain.

îles qui sont à l'embouchure de rio Grande(1). Quelques nègres que Cintra se fit amener parlant un langage auquel les interprètes ne purent rien entendre, il pénétra dans leurs terres pour y chercher leurs habitations. Il ne trouva que des chaumières fort pauvres, la plupart ornées de quelques statues grossières que les nègres adoraient. N'ayant pu tirer aucune information des habitants, il continua de faire voile au long des côtes jusqu'à l'embouchure d'une autre rivière qui n'a pas moins de trois ou quatre milles de largeur, et qui est à quarante milles de rio Grande. Elle s'appelle Beseguc, du nom d'un seigneur nègre qui fait sa résidence assez près dans les terres. Plus loin, les Portugais trouvèrent un cap, auquel ils donnèrent le nom de cap Verga(2). Toute la côte, qui est d'environ cent quarante milles depuis la rivière de Beseguc jusqu'à ce cap, est fort montagneuse et couverte de beaux arbres; ce qui en rend la perspective agréable dans l'éloignement. Quatre-vingts milles plus loin, au long de la même côte, ils trouvèrent un autre

(1) Probablement à l'île Harang et à l'île Yombere de la *Carte réduite de l'Archipel des Bissagos*, par le baron Roussin, publiée par le dépôt de la marine en 1822.

(2) Le cap Verga est marqué sur les cartes d'Afrique de d'Anville et de Purdy; mais la rivière Beseguc et le cap Sagres se retrouvent seulement sur la carte n° XI de Sanuto: cette rivière y est tracée un peu au nord du rio Nunez. Comme le cap Sagres, dans Sanuto, est à l'embouchure de cette dernière rivière, ce cap, selon Cintra, est à quatre-vingts milles au-delà du cap Verga; ce qui semble le placer dans les environs de Sierra-Leone. Arrowsmith, dans la carte spéciale qu'il a dressée pour l'ouvrage de Clarke, place le cap Sagres à l'embouchure de la rivière Pongo, et à peu de distance du cap Verga; ce qui ne s'accorde nullement avec la description de Cintra ou de Cà-da-Mosto.

cap, le plus haut qu'ils eussent jamais vu, et terminé au centre par une pointe fort aiguë. Il est couvert de beaux arbres, dont la verdure ne s'altère jamais. On le nomma Sagres, à l'honneur du prince Henri, qui avait fait bâtir une forteresse de ce nom au cap de Saint-Vincent; et pour distinguer ces deux lieux, les Portugais appellent celui-ci le cap Sagres de Guinée.

L'auteur, sans expliquer comment Cintra se fit entendre des habitants, entré dans un détail de leurs usages qui suppose une grande connaissance du pays. Ils sont idolâtres; les objets de leur culte sont des statues de bois qui ont la forme humaine, auxquelles ils offrent leurs aliments. Les hommes et les femmes sont plutôt basanés que noirs; ils ont au visage et sur les autres parties du corps différentes marques qu'ils se font volontairement avec un fer chaud. Les deux sexes sont également nus, et couverts seulement d'un morceau d'écorce d'arbre au milieu du corps. Leur nourriture est le riz, le millet, avec diverses sortes de fèves plus grosses que les nôtres. Ils ont aussi des bœufs et des chèvres, mais en petite quantité. A peu de distance du cap, on voit deux petites îles couvertes de beaux arbres, mais sans habitants (1).

Les nègres de cette rivière (2) ont de grandes alma-

(1) Ce sont les îles de los Idolhos; et il est probable que cabo Sagrès est le cap qui se trouve derrière une de ces îles. Les montagnes voisines sont nommées sur les cartes anglaises Highlands of Sangaree; et ce nom de Sangari est peut-être celui de Sagres, défiguré par les marins.

(2) Près de l'île los Idolhos, dans la carte d'Afrique, entre rio Grande et los Palmas, insérée dans l'ouvrage de Winterbottom (*An account of the*

dies qui sont capables de contenir jusqu'à trente et quarante hommes. Ils rament debout, comme on l'a déjà fait observer de plusieurs autres nations. Leurs oreilles sont percées de plusieurs trous, dans lesquels ils passent diverses sortes d'anneaux d'or; ils en portent de même au nez, qui est aussi percé; et lorsqu'ils prennent leur nourriture, ils quittent cet incommode ornement. Les femmes de distinction portent des anneaux jusqu'aux parties que la nature leur apprend à cacher.

Après avoir doublé le cap de Sagres, Cintra découvrit, quarante milles plus loin, l'embouchure d'une rivière qu'il nomma Saint-Vincent, et qui a quatre milles de largeur. A cinq milles de cette rivière, il en trouva une autre dont l'embouchure est encore plus large, et qu'il nomma rio Verde. Toutes ces côtes sont montagneuses, mais sûres pour la navigation et l'ancrage. Vingt-quatre milles au-delà de rio Verde, on trouva un autre cap que les Portugais nommèrent Liedo, c'est-à-dire gai et riant, parce que la vue en est fort agréable.

Depuis le cap Liedo, la montagne règne l'espace de cinquante milles au long de la côte; elle est fort haute et couverte de gros arbres verts. Dans l'endroit où elle finit, on découvre à sept ou huit milles en mer trois îles, dont la plus grande n'a pas plus de dix ou douze milles de tour. Cintra leur donna le nom d'îles Salvezze, et à la montagne celui de Sierra-Leone, à

native Africans in the Neighbourhood of Sierra-Leone, 1803, in-8°), il y a une rivière assez considérable, nommée Doumba ou Cacoundgi.

cause d'un effroyable tonnerre qui se fit entendre du sommet, et qui ressemblait au rugissement des lions (1).

Au-delà de cette montagne, dont la cime est toujours cachée dans les nues, on trouva une côte basse et dangereuse par ses bancs de sable, qui s'avancent fort loin dans la mer. A trente milles de Sierra-Leone, les Portugais découvrirent une grande rivière, dont l'embouchure est large de trois milles : ils lui donnèrent le nom de rio Roxo, parce que l'eau leur en parut rougeâtre. Plus loin, ils trouvèrent un cap qu'ils nommèrent aussi Roxo, parce que les terres étaient de la même couleur ; et, par la même raison, ils donnèrent le nom de Roxo à une petite île déserte qui est à sept ou huit milles de la côte. De cette île, qui n'est aussi qu'à neuf ou dix milles de la rivière, ils observèrent que l'étoile du nord ne paraissait élevée au-dessus de la mer que de la hauteur d'un homme.

(1) Les distances, dans la relation de Cintra, sont exagérées ou ne peuvent s'expliquer qu'en suivant les sinuosités des côtes. Au reste, les textes présentent ici des variantes considérables. Le manuscrit de Morelli, et P. Zurla, p. 130, donnent quarante milles de largeur, et la traduction latine cinquante milles, à la rivière de Saint-Vincent ; et ces deux textes mettent deux cent quatre milles de distance entre rio Verde et capo Liedo. Le manuscrit de Morelli ne donne que six milles de longueur à la montagne de Sierra-Leone ; ce qui la restreindrait au cap de ce nom. La traduction latine de Grynaeus se tait sur ce point. M. Clarke, dans son ouvrage (*Progress of Maritime Discovery*, p. 314), prétend que le cap Liedo est la pointe Tagrin, c'est-à-dire l'extrémité occidentale de la rive septentrionale de la rivière de Sierra-Leone. Nous croyons, au contraire, que c'est l'extrémité du rivage méridional qui est plus avancée, et où Sanuto a placé Leonina Rupes, qui est le cap Liedo ; et en cela nous sommes d'accord avec la carte de l'ouvrage même de Clarke, où le cap de Sierra-Leone est aussi nommé cap Lied ; mais plusieurs cartes mettent aussi le nom de Tagrin au cap de la rive sud.

Après le cap Roxo, la mer forme un golfe, vers le milieu duquel il entre une rivière que les Portugais nommèrent Sainte-Marie-aux-Neiges, parce qu'ils la découvrirent ce jour-là. De l'autre côté de cette rivière, la terre forme une pointe, au bout de laquelle on voit une petite île (1). Le golfe est rempli de bancs de sable qui s'avancent à dix ou douze milles de la côte, et contre lesquels l'eau bat fort impétueusement, avec des courants d'une grande violence. Ces bancs firent donner à la petite île le nom de Scanni. Vingt-quatre milles plus loin on trouva un grand cap auquel on donna le nom de Sainte-Anne, parce qu'il fut découvert le jour de cette sainte (2).

Soixante-dix milles au-delà du cap Sainte-Anne, on découvrit une rivière qui fut nommée Rio das Palmas, parce qu'il s'y trouve une grande abondance de palmiers. L'embouchure, quoique assez large, est remplie de bancs de sable et de basses qui rendent l'entrée fort dangereuse. Soixante milles plus loin, on vit une autre rivière qu'on nomma Rio de Fumi, parce qu'au moment qu'on l'aperçut, la côte parut couverte de fumée. A vingt-quatre milles de cette rivière, on trouva un cap qui s'avance beaucoup dans la mer, et derrière lequel est une haute montagne qui lui fit donner le nom de capo del Monte. Environ

(1) La rivière est celle de Cockoboro, de la carte de Winterbottom; et l'île est l'île Plantain, vis-à-vis la pointe Tassa.

(2) C'est le cap Sainte-Anne, à la pointe occidentale de l'île Sherbro. A l'ouest de cette île est un grand banc de sable, nommé les Écueils de Sainte-Anne (the Shoals of Saint-Ann). 3

soixante milles (1) plus loin, on tomba sur un autre cap, mais petit, avec une montagne de hauteur médiocre; ce qui le fit nommer *capo Cortese* ou *Mesurado* (2). Après avoir jeté l'ancre, on aperçut, la nuit suivante, entre les arbres, quantité de feux que les nègres, effrayés de la vue des vaisseaux, avaient allumés pour s'entr'avertir.

Au-delà du cap, pendant l'espace d'environ seize milles, on voit au long du rivage une grande forêt d'arbres verts, que les Portugais nommèrent *bois de Sainte-Marie*. Les caravelles y ayant mouillé, on vit paraître quelques *almadies*, dont chacune portait deux ou trois nègres armés de bâtons pointus. Deux ou trois d'entre eux avaient des arcs et des targettes de peau. Leurs oreilles et leur nez étaient percés; mais au lieu d'anneaux d'or, ils y avaient quelque chose de blanc qui ressemblait à des dents humaines. Les interprètes leur parlèrent long-temps sans pouvoir se faire entendre. Trois de ces nègres étant montés fort hardiment sur une caravelle, on en prit un, et les deux autres furent renvoyés libres, suivant l'ordre qu'on avait apporté du roi de Portugal. Ce prince, jugeant

(1) Un manuscrit cité par Racido Zurla, porte six milles au lieu de soixante milles.

(2) Pour l'éclaircissement et l'explication de la navigation de Cintra, il faut consulter la carte insérée dans l'ouvrage de Winterbottom, que j'ai déjà citée. On y verra que, par la montagne de Sierra-Leone, Cintra entend toute la côte élevée qui s'étend depuis le cap Liedo, ou le Sierra-Leone de nos cartes modernes, jusqu'à la pointe Shilling ou les îles Bananas. Les îles Salvezze de Cintra sont les îles Bananas de notre carte. Le rio das Palmas est le détroit de Shebar, à la pointe Manua; et le rio del Fiumi est le rio Manna. *Capo del Monte* est *cape Mount*. *Capo Cortese* ou *Mesurado* se trouve sous ce nom sur toutes nos cartes.

que les interprètes n'entendaient pas toujours la langue du pays qu'on allait découvrir, avait souhaité que, par force ou par adresse, on se saisît de quelque habitant, dans l'espérance qu'entre les nègres, dont le nombre était fort grand en Portugal, il s'en trouverait quelqu'un qui pourrait l'entendre, ou qu'en apprenant la langue portugaise il se mettrait lui-même en état de donner quelques lumières sur son propre pays.

Cintra n'ayant rien à se proposer dans un plus long voyage, prit la résolution de retourner en Portugal. Il y présenta son nègre au roi, qui le fit examiner par d'autres nègres. Mais il ne se trouva qu'une femme esclave d'un Portugais de Lisbonne à laquelle son langage ne fût pas inconnu; non qu'elle y trouvât celui de son propre pays, mais elle savait une autre langue que le nègre savait aussi. Cà-da-Mosto ignore quels éclaircissements on avait tirés de lui, parce que le roi les tint fort secrets, excepté néanmoins au sujet des licornes, dont on déclara ouvertement que le pays du nègre contenait un grand nombre. Ce barbare fut traité pendant quelques mois avec beaucoup de bonté et de caresses. On lui fit voir diverses curiosités du royaume. On lui donna des habits fort propres; et l'année suivante on le fit partir pour son pays dans une caravelle.

Cà-da-Mosto ajoute que ce fut le seul vaisseau qui entreprit ce voyage avant son départ pour Venise, qui fut le 1^{er} de février 1463.

CHAPITRE IV.

Voyage d'un pilote portugais, au service des Vénitiens, sur la côte occidentale d'Afrique, et à l'île Saint-Thomas, en 1520.

UNE autre preuve curieuse des efforts des Vénitiens pour participer aux richesses que le commerce d'Afrique procurait alors, se trouve dans la relation d'un pilote portugais au service de Venise, adressée au comte Raimond de la Torre, gentilhomme véronais. Cette relation a dû être écrite entre 1520 et 1540. Ramusio (1) en fit la traduction, et la publia dans son recueil en 1550; et elle a été traduite de l'italien en français en 1556, mais très-inexactement, par Jean Temporal (2); enfin elle a été donnée en anglais par Stanier Clarke (3), mais en partie seulement et par extrait.

Jérôme Fracastor, médecin, le premier poète latin, et un des plus savants hommes du seizième siècle, ce-

(1) Ramusio, *Delle Navigazioni et Viaggi*, etc., édit. 1613, p. 114 à 118; et dans l'édition de 1550, intitulée, *Itinerario di varij rinomati Viaggiatori*, p. 125.

(2) *Description de l'Afrique*, par Jean Temporal, 1556, in-folio, p. 473.

(3) J. Stanier Clarke's, *Progress of Maritime Discovery*, 1803, in-4°, t. 1, p. 298. Cet ouvrage n'a pas été continué.

lui qui engagea Ramusio à composer son recueil, et auquel celui-ci l'a dédié, avait écrit de Vérone au pilote portugais alors à Venise, et sur le point d'en partir, de lui envoyer, aussitôt son arrivée à Villa Conde, la relation détaillée des voyages que les Portugais ont continué de faire à l'île Saint-Thomas, située sous l'équateur, pour y chercher du sucre. Le pilote portugais, après avoir relu sa relation, ne la trouva pas d'abord digne d'être envoyée à un homme aussi savant et aussi célèbre que Fracastor. Cependant, pressé de nouveau à cet égard par le comte Raimond de la Torre, ami de Fracastor et de Ramusio, et zélé pour les progrès de la géographie, auquel notre pilote avait des obligations, il cède enfin à ses instances, et se décide à lui faire parvenir le récit de ce qu'il a appris durant plusieurs voyages qu'il a faits à l'île Saint-Thomas; mais il le prévient en même temps, qu'attendu son peu de savoir et d'habileté, son récit sera sans art, et n'aura d'autre mérite que la vérité. Comme ce récit est fort curieux à cause de l'ancienneté de l'époque, nous le donnerons presque en entier, et le plus souvent dans les termes mêmes du voyageur.

Les navires qui de Lisbonne vont charger le sucre à l'île Saint-Thomas, partent ordinairement en février. Cependant il y en a qui font voile aussi dans tout temps de l'année. Ils naviguent sud-ouest quart ouest jusqu'aux îles Canaries, les îles Fortunées des anciens; ils abordent à l'île Palma, qui appartient au royaume de Castille. Elle est placée, ajoute le pilote, à vingt-huit degrés et demi au nord de l'équateur, à

quatre-vingt-dix lieues du cap d'Afrique, que l'on nomme Bojador; elle abonde en vins, en bestiaux, en fromages et en sucre. Lorsqu'on est arrivé à cette île, on a fait deux cent cinquante lieues (1). La mer est dangereuse dans ces parages, surtout dans le mois de décembre, et lorsque souffle le vent du nord-ouest.

A partir de l'île Palma, les vaisseaux suivent deux routes différentes, selon qu'ils se trouvent ou non approvisionnés de poisson salé. S'ils en ont suffisamment, ils se dirigent toujours au sud-ouest-quart-ouest, jusqu'à l'île de Sel (Sal), une des îles du cap Vert. Cette île est à seize degrés et demi au nord de l'équateur, et le trajet pour y arriver, à partir de l'île de Palma, est de deux cent vingt-trois lieues (2). Par un bon vent on emploie au plus six à huit jours. L'île de Sel est inhabitée, stérile; on n'y trouve que des chèvres sauvages. Comme son sol est bas, l'eau de la mer, surtout dans les grandes marées, pénètre dans l'intérieur des terres, et y forme des lagunes. Cette eau, rapidement évaporée par le soleil du tropique, se convertit en couches de sel; de là le nom qu'on a donné à l'île. Cet effet a lieu dans toutes les îles du cap Vert et dans les Canaries; mais il est plus considérable dans cette île que dans les autres. Après l'île

(1) Le texte ajoute: « Qui font mille milles. » Mais deux cent cinquante lieues marines ne font que sept cent cinquante milles marins, et c'est encore ainsi que les Portugais les comptent: il y a donc erreur dans l'évaluation. Cette distance de deux cent cinquante lieues s'accorde assez bien avec le trajet de Lisbonne à l'île Palma.

(2) Le pilote estimait ses distances approximativement et d'une manière inexacte; car le trajet est plus grand entre l'île Sal et l'île Palma, qu'entre cette dernière île et Lisbonne.

de Sel, on rencontre celle de Bonavista, puis, à peu de distance de cette dernière, l'île Mayo, qui a une lagune de deux lieues de long, couverte de sel marin et de quoi fournir à la cargaison de plus de mille vaisseaux. Ceux qui abordent à cette île peuvent en charger autant qu'il leur plaît, et sans rien payer, quoique ces îles appartiennent au roi de Portugal. Elles sont au nombre de dix îles principales. Les chèvres qui s'y trouvent portent quatre mois, et mettent bas trois ou quatre chevreaux à la fois. La chair de ces chevreaux, lorsqu'ils sont assez avancés en âge, est grasse, et forme un manger délicat. Le pilote ajoute que ces chèvres boivent fréquemment de l'eau de mer.

Si les navires qui vont à Saint-Thomas ne se trouvent pas suffisamment approvisionnés de poissons salés, et qu'ils veuillent s'en procurer en partant de l'île Palma, ils se dirigent, droit au sud, sur la côte d'Afrique; et, après un trajet de cent dix lieues, ils arrivent à l'embouchure du rio do Ouro; et là, quand la mer est calme, au moyen de filets fabriqués exprès, ils prennent, en quatre heures de temps, autant de poisson qu'il leur en faut pour leur voyage. Les espèces de poissons qu'on pêche sur cette côte sont des pagres, qu'à Venise on nomme alberi (1), des

(1) On lit alberi dans l'édition de Ramusio, 1550; mais il y a albari dans celle de 1613. Ce nom nous indique que ce poisson est le spare pagel, le *sparus erythrinus* de Rondelet, qu'on nomme, selon Lacépède, pageur dans le midi de la France. Il dit qu'à Venise on le nomme alboro ou arboro. — Voy. Lacépède, *Hist. nat. des Poissons*, édit. in-12, t. VII, p. 16; et Cuvier, *Règne animal*, 1817, in-8°, t. II, p. 272.

corb ou corbeaux (1), et des oneros (2), poissons plus grands que les pagres, très-gros et de couleur obscure, qu'on ouvre et qu'on sale aussitôt qu'on les a pris, et qui forment un approvisionnement recherché des navigateurs. On voit dans ces mers une grande quantité de squales ou requins très-grands qui suivent les vaisseaux. Les Castillans qui vont aux Indes occidentales prennent ces poissons, et les mangent; mais les Portugais s'y refusent, non qu'ils les trouvent mauvais, mais parce que, selon eux, ils engendrent des maladies. Si à la hauteur du rio do Ouro la mer n'est pas tranquille, on file le long de la côte vers le cap Blanc, et ensuite jusqu'à Arguim (Argin). Entre le cap Bojador et le cap Blanc, qui est à vingt degrés et demi de latitude, la terre est basse et sablonneuse, et elle continue jusqu'à Arguim, où est un grand port, et un fort qui appartient au roi de Portugal, et où réside un de ses facteurs. Arguim est habité par des Maures et des nègres, et ce lieu est sur la limite de la Barbarie et de la Nigritie.

Mais revenons à la description de notre voyage à partir de l'île de Sel. De cette île on se rend dans l'île San-Jago (San-Jacobo), après avoir fait trente lieues au sud. Cette île est située sous le quinzième degré de latitude nord (3); elle a dix-sept lieues de long et un bon port de mer nommé Ribeira-Grande, ou

(1) Corvi dans l'original; c'est la *sciæna umbra*.

(2) Je n'ai pu trouver ce nom chez les ichtyologistes, et j'ignore le poisson dont parle notre auteur.

(3) Ceci est très-exact, et en général il en est ainsi de toutes les latitudes données par notre pilote.

grand rivage d'eau douce, parce que ce port est dans une vallée formée par deux hautes montagnes, au fond de laquelle coule une rivière qui prend sa source à deux lieues de distance. Entre cette source et la ville, de chaque côté de la rivière, sont deux suites de jardins plantés d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de figuiers de tous genres. Depuis quelques années, observe le pilote, on y plante cette espèce de palmier qui produit les cocos ou les noix des Indes. Il y vient toutes sortes d'herbes et de légumes dans les jardins; mais les graines qui en proviennent ne sont pas bonnes à semer l'année suivante, et tous les ans il faut faire venir d'Espagne de nouvelles semences. La ville de Ribeira est située au sud de l'île. Les maisons sont en pierre et en plâtre. Cette ville renferme plus de cinq cents feux, et est habitée par un grand nombre de gentilshommes portugais et espagnols. Le roi de Portugal y a un corrégidor, et chaque année on élit deux juges, dont l'un connaît des causes qui intéressent le commerce et la marine, l'autre décide sur les affaires civiles et sur les contestations que les habitants de l'île et des îles environnantes ont entre eux. L'île San-Jago est très-montueuse et a plusieurs espaces stériles et dépourvus d'arbres; mais les vallées sont très-bien cultivées, et dans le mois de juin il pleut presque continuellement: aussi les Portugais nomment-ils cette lune, la lune aqueuse (luna de las aguas); c'est dans le mois d'août qu'on commence à semer le grain qu'on appelle là *miglio zaburo*, et que dans les Indes occidentales on nomme maïs. On le récolte au bout de

quarante jours, et il sert à la nourriture, non-seulement des habitants, mais de tous ceux de la côte d'Afrique. Les habitants de l'île San-Jago sèment aussi du riz; ils cultivent le coton, qui y vient très-bien, et ils en fabriquent des étoffes chamarrées de plusieurs couleurs; ils portent ces étoffes sur les côtes d'Afrique, et les échangent contre des esclaves nègres.

Notre pilote donne ensuite des détails intéressants sur le commerce des esclaves et sur les pays d'où on les tire.

Sur la côte d'Afrique qui regarde le couchant, il est, dit-il, divers pays; tels sont la Guinée, la côte de Malaguette (1), le Benin, le royaume de Manicongo (2), qui est à six degrés au sud de la ligne, dans l'hémisphère où est le pôle antarctique. Dans ces régions il y a plusieurs souverains ou rois des nègres, et plusieurs peuples qui se gouvernent en républiques. Les habitants sont en partie mahométans et en partie idolâtres; ils se font entre eux continuellement la guerre. Les rois sont l'objet d'une sorte de culte de la part de leurs sujets; ceux-ci les croient envoyés du ciel et ne leur parlent jamais que de loin, à genoux, et avec les marques d'une profonde vénération. Plusieurs de ces rois ne se laissent jamais voir quand ils mangent, afin d'entretenir parmi leur peuple l'idée qu'ils peuvent vivre sans prendre aucune nourriture. Ils adorent le soleil et croient les ames

(1) Dans l'original, costa delle Melegete. Les Hollandais nomment cette côte Groenkust; les Anglais, Pepper coast, c'est-à-dire côte de Poivre.

(2) Le Manicongo est le Congo de nos cartes modernes, et la latitude du pilote portugais est encore ici fort exacte.

iminortelles. Dans le royaume de Benin, lorsque le roi meurt, ils font un grand souterrain pour l'ensevelir, et tous ceux qui étaient à son service et qui lui furent chers descendent dans ce souterrain, et sont enterrés avec lui.

Les nègres de Guinée mangent quatre ou cinq fois par jour; leur boisson est l'eau ou le vin de palmier. Ils ont peu de cheveux, et on leur en voit seulement quelques boucles sur la tête. Le reste de leur corps est sans poils; ils vivent long-temps, quelques-uns atteignent jusqu'à l'âge de cent ans; ils sont toujours bien portants, si ce n'est à une époque de l'année où ils sont sujets aux fièvres; alors ils se font saigner et guérissent, car ils sont d'un tempérament sanguin. Quelques-uns d'entre eux sont tellement superstitieux, qu'ils adorent le premier objet, quel qu'il soit, qu'ils rencontrent sur leur chemin.

C'est sur cette côte que croissent les diverses espèces de malaguètes (melegets). Cette plante est assez semblable au sorgho d'Italie (1); mais elle a une saveur forte et piquante comme le poivre. On trouve aussi dans ce pays une espèce de poivre deux fois plus fort que le poivre qu'on tire de Calcut; et comme il a un peu de viscosité, les Portugais le nomment piment enragé ou poivre à queue; pour la forme il ressemble au cubèbe, mais sa saveur est tellement forte, qu'une once produit plus d'effet qu'une demi-livre de poivre

(1) *Holcus sorgho*, qu'on appelle vulgairement le grand millet d'Inde ou millet d'Afrique.

commun. Le roi de Portugal, craignant que ce pinément ne dégoûte du poivre, qui est une des branches importantes du commerce de Calcut, en a défendu l'usage et l'exportation ; cependant on en tire secrètement, et on le porte en Angleterre, où il se vend le double du prix du poivre ordinaire.

On trouve aussi dans ces contrées des arbrisseaux qui produisent des cosses longues comme celles de nos haricots ; la semence que ces cosses renferment n'a aucun goût, mais les cosses elles-mêmes, lorsqu'on les mâche, ont une saveur délicate, qui ressemble un peu à celle du gingembre. Les nègres les nomment *ounias*, et ils les emploient comme assaisonnement pour le poisson ou toute autre nourriture. Le roi de Portugal a pareillement défendu l'exportation du savon qu'on fabrique dans ce pays avec l'huile de palmier, et qui blanchit les mains et le linge deux fois mieux que le savon ordinaire.

Toute cette côte de Guinée ; jusqu'au royaume de Manicongo, se divise en deux portions que l'on afferme tous les quatre ou cinq ans, au plus offrant, c'est-à-dire qu'on adjuge à des fermiers le droit exclusif d'aborder sur ces plages, de fréquenter les ports de mer qui s'y trouvent, et de trafiquer avec les natifs. Nul autre que ces fermiers ou leurs agents ne peut faire de chargement pour cette contrée, ne peut ni y rien acheter ni y rien vendre. Le commerce que l'on fait sur ces côtes y attire de nombreuses caravanes de nègres, qui apportent de l'or et des esclaves. Ces derniers sont souvent des ennemis pris à la guerre, mais bien souvent les pères et mères vendent leurs

propres enfants ; tous ces esclaves , mâles ou femelles , sont entièrement nus comme des troupeaux de bêtes qu'on mène au marché. Cet or et ces esclaves s'échangent contre des chapelets de verre diversement colorés , des bijoux en laiton , des toiles de coton peintes , et d'autres marchandises semblables que les nègres transportent dans toute l'Éthiopie (1). Les fermiers conduisent les esclaves à l'île San-Jago , où il se trouve des navires de divers pays , mais particulièrement des Indes , appartenant aux Espagnols. Les capitaines de ces navires achètent ces esclaves , en ayant soin de se procurer un nombre de femmes égal à celui des hommes ; sans cela ces derniers ne pourraient travailler. Dans la traversée on sépare les sexes , et on a bien soin , aux heures du repaïs , de les empêcher de se voir , afin de ne pas trop exciter leur sensibilité.

Pour faciliter le commerce des nègres , le roi de Portugal a fait construire un fort qu'on nomme la Mina , à six degrés au nord de l'équateur ; il n'y a que ses facteurs qui le fréquentent , et qui puissent trafiquer avec les nègres qui s'y rendent. Ceux-ci donnent de l'or en grains qu'ils trouvent dans les rivières et dans les sables de leur pays ; ils prennent en échange diverses marchandises , mais principalement des rosaires en verre coloré , et d'autres en pierre bleue d'azur qui n'est pas le lapis lazuli , mais une autre pierre qu'on trouve au Manicongo , et que le roi de

(1) Par l'Éthiopie notre pilote désigne le Soudan ou l'intérieur de l'Afrique.

Portugal tire de ce pays. On les convertit, en les perçant, en petits tuyaux, et on en fait des rosaires. Ces pierres, auxquelles on donne le nom de noisettes (corili), sont très-estimées des nègres; ils donnent beaucoup d'or en échange; et, comme ils savent très-bien que l'on sait les imiter avec du verre coloré, ils les passent au feu, parce que celles qui sont vraies supportent sans altération cette épreuve, au lieu que celles qui sont fausses ne le peuvent pas. Autrefois, dit le pilote, il y a quatre-vingt-dix ans, lorsque cette côte fut découverte, les commerçants pénétraient avec leurs navires dans l'intérieur du continent, par les grands fleuves qui l'arrosent; ils trouvaient un grand nombre de peuples avec lesquels ils trafiquaient; mais, de nos jours, cela leur est interdit par le roi de Portugal, qui ne permet le commerce qu'à ceux auxquels il a affermé.

Mais revenons au voyage de l'île Saint-Thomas.

Les vaisseaux qui partent de l'île San-Jago se dirigent au sud-est, et prennent la route de rio Grande, fleuve dont l'embouchure est à onze degrés de latitude nord (1). On croit qu'il est certain que ce fleuve est le Niger des anciens: c'est, dit-on, une branche du Nil qui se dirige vers l'occident. Les preuves qu'on en donne sont que ce fleuve croît et décroît en même temps que le Nil; qu'on y trouve

(1) C'est bien la vraie latitude de l'embouchure du rio Grande, et nous avons vu que les latitudes de notre pilote sont en général très-exactes. Il n'est donc pas vrai que les premiers navigateurs portugais aient désigné la Gambie par le nom de rio Grande, comme l'ont prétendu quelques géographes de nos jours.

des crocodiles et des chevaux marins ou hippopotames dont les dents sont très-estimées (1) aujourd'hui des nègres ; ils en font des amulettes qui, selon eux, ont le pouvoir de les préserver des maladies.

En naviguant au-delà de ce fleuve, et derrière cette côte, on aperçoit une haute montagne, qu'on a nommée serra Liona, montagne du Lion ; sa cime est toujours environnée de nuages épais, que le soleil si ardent de ce climat ne parvient même pas à dissiper. Le tonnerre, qui gronde continuellement dans ces nuages, se fait entendre au loin ; des éclairs les sillonnent continuellement, et la foudre en tombe fréquemment.

En allant au-delà, les vaisseaux se tiennent toujours en vue des terres, mais éloignés de la côte, et filent dans la direction du sud-est, jusqu'à ce qu'ils aient fait quatre-vingts lieues ; alors ils se trouvent à quatre degrés de latitude nord. A cette hauteur, ils tournent subitement à l'est-sud-est (2), ayant toujours

(1) Ainsi raisonnaient les anciens, pour prouver que les sources du Nil étaient en Mauritanie. Voyez nos *Recherches sur l'Afrique occidentale*, 1821, in-8°, p. 356. Un critique anglais qui, sans avoir compris notre ouvrage, a entrepris de le combattre, nous prête à ce sujet cette ancienne opinion, parce que nous la rapportons pour la réfuter ensuite. Toutes les critiques qu'il a dirigées contre nous sont de cette force. Il nous attribue aussi une compilation intitulée *l'Histoire des Voyages et des Découvertes faites en Afrique depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours*, en quatre volumes in-8°, à laquelle nous n'avons pas eu la moindre part, dont nous ignorons l'auteur, et que nous n'avons pas même lue. *Voy. Classical Journal*, vol. xxviii, p. 84 à 94.

(2) Cela est encore très-exact : le cap des Palmes, d'où la côte d'Afri-

à gauche la côte de l'Éthiopie (la côté d'Afrique), jusqu'à ce que, en se dirigeant ensuite au sud-est-quart-est, ils arrivent à l'île Saint-Thomas, qui est sous l'équateur. A partir du quatrième degré de latitude, ils font, en naviguant toujours au levant, un trajet de quatre cent soixante lieues.

Le pilote assure que, dans ces parages, on n'a jamais de bourrasques à craindre ; car les tempêtes sont rares entre les tropiques. Dans beaucoup de parties de cette côte de l'Éthiopie, à vingt milles de terre, on a cinquante brasses de fond ; mais, en s'éloignant un peu davantage, on trouve une mer très-profonde. Les pilotes portugais ont un journal où ils marquent exactement le chemin parcouru, les vents, et les degrés de la déclinaison du soleil.

Lorsque notre pilote fut arrivé au rio do Ouro, qui est sous le tropique du Cancer, il vit avec étonnement quatre nouvelles étoiles d'une grandeur et d'un éclat extraordinaires, qui sont, ajoute-t-il, disposées en croix, et à trente degrés de distance du pôle antarctique ; elles forment la constellation de la Croix. Notre pilote, lorsqu'il se trouvait au tropique du Cancer, les vit très-basses ; et, en dirigeant sa vue sur la plus inférieure avec une arbalétrille (balestra), il trouva cette étoile directement au sud, et par conséquent dans l'axe du pôle antarctique. Il s'aperçut, lorsqu'il fut arrivé à l'île Saint-Thomas, que cette constellation lui paraissait beaucoup plus élevée ; il vit

que se dirige vers l'est, se trouve à quatre degrés et demi de latitude nord.

aussi, après la pluie, que la lune reflète en arc les couleurs de l'iris, et forme, pendant la nuit, un véritable arc-en-ciel; mais les couleurs de cet arc-en-ciel, dit-il, sont beaucoup plus pâles et plus blanches que l'arc-en-ciel du soleil; elles sont aussi moins distinctes, et paraissent en quelque sorte nébuleuses (1).

Relativement aux marées, notre pilote, au sortir du détroit de Gibraltar, n'aperçut pas de changement notable; mais, lorsqu'il eut passé le tropique, qu'il fut arrivé à la hauteur du onzième degré de latitude, il observa un accroissement de marée considérable, surtout à l'embouchure de rio Grande; dans quelques endroits, la marée était semblable à celle que l'on observe sur la côte de Portugal. A l'est de Saint-Thomas, la marée est, dit-il, de même qu'à Venise.

L'île Saint-Thomas, selon notre pilote, fut découverte quatre-vingts ans avant son voyage; et il dit, à la fin de sa relation, que son premier voyage à cette île, eut lieu en 1520, mais qu'il en fit cinq en tout. En supposant ces voyages consécutifs, et que la date de quatre-vingts ans se rapporte au dernier de tous, il en résulte que l'île Saint-Thomas aurait été découverte en 1460, c'est-à-dire trois ans avant la mort du prince Henri. Quoi qu'il en soit, notre pilote en donne une description fort exacte. Elle est de forme ronde, située exactement sous l'équateur, ayant par conséquent toute l'année les jours égaux aux nuits. L'étoile polaire arctique y est invisible; et la constellation de la

(1) L'arc-en-ciel lunaire est un phénomène assez rare, qui cependant avait été observé par Aristote. Nous avons eu nous-mêmes occasion d'en voir un dans l'été de 1802.

Croix, dont nous avons parlé, y paraît très-élevé. A l'orient de Saint-Thomas, et à cent vingt milles de distance, est une autre petite île, que l'on nomme l'île du Prince (del Principe), parce que le fils aîné du roi de Portugal y a établi la culture du sucre. Elle est actuellement habitée et bien cultivée. A l'est-sud-ouest de Saint-Thomas et à deux degrés au sud, ou quarante lieues de l'équateur, est une autre petite île, qu'on nomme Anoban. Elle est pierreuse, stérile; les crocodiles et les serpents vénéneux y abondent. On s'y rend pour la pêche, qui est très-abondante.

Lorsque l'île Saint-Thomas fut découverte, son sol était revêtu d'une forêt très-épaisse d'arbres qui s'élevaient à une grande hauteur, mais dont toutes les branches, différentes de celles des arbres de nos climats, se dirigeaient toutes en en-haut. En peu d'années, on a déboisé une partie du sol de cette île, et on y a construit une ville qu'on nomme Povoasan (1). Toutes les habitations y sont en bois, et elles sont couvertes en planches. Le nombre des feux est de six à sept cents. Il y a un bon port, dont l'entrée fait face au nord-est-quart-est. Il y a un évêque pour le spirituel, et un corrégidor nommé par le roi de Portugal pour rendre la justice.

On voit dans cette ville beaucoup de marchands de diverses nations, et particulièrement des Portugais, des Castillans, des Français et des Génois. Tout étranger qui désire se fixer dans l'île est accueilli favorablement.

(1) M. Brun, *Afrika*, t. v, p. 62, écrit Panoasan; sur la carte d'Afrique d'Ortelius, en 1570, on lit Panosam Portus; mais dans des éditions postérieures Pavoasan.

Ils ont tous femmes et enfants, et ceux qui sont nés dans l'île sont aussi blancs que les hommes de nos climats; mais il arrive quelquefois que des femmes blanches, restées veuves, épousent sans difficulté des habitants nègres; car il en est de fort riches et de très-intelligents, qui ne se distinguent pas des Européens par leurs usages et par leur manière de se vêtir, et qui élèvent leurs enfants à la manière des nôtres. De ce mélange provient cette race d'hommes basanés que l'on appelle mulâtres (1).

Le principal commerce des habitants de l'île Saint-Thomas consiste en sucre. Les vaisseaux qui viennent tous les ans pour en composer leur cargaison, apportent en échange des tonneaux remplis de farine (2), des vins d'Espagne, de l'huile, des fromages, des cuirs, des souliers, des gobelets en verre, des chapelets et des coquilles petites, blanches, qu'en Italie on nomme des porcelaines, et qu'en Portugal on nomme burrios. On s'en sert au lieu de monnaie en Éthiopie. Si on ne portait pas des denrées propres à nourrir les commerçants de race blanche qui se trouvent dans cette île, ils ne pourraient pas vivre, parce qu'ils ne sont pas habitués à se nourrir des mêmes substances

(1) L'italien dit : *E quelli che nascono di queste tal negre, sono berretini, e vengono chiamati mulati.* Voici comme Jean Temporal traduit : « Ceux qui sont ainsi engendrés, d'hommes noirs et de femmes blanches, » sont appelés en leur langage berretini, et viennent quand on les appelle » mulati, » p. 486.

(2) Veut-on avoir encore une idée de la traduction de Jean Temporal ? ces mots italiens : *Navi.... le quali portano farine in botte,* il les rend ainsi : « Navires.... portant de la farine dans des bottes. » Voy. pag. 487. L'ignorance stupide de cet homme n'a été égalée que par certains traducteurs de Voyages de nos jours.

que les nègres. Chaque habitant qui veut s'établir dans l'île achète des esclaves nègres de Guinée, de Benin, du Manicongo, qu'il emmène avec lui pour travailler à la terre et fabriquer du sucre. Il y a des colons riches qui ont jusqu'à cent cinquante, deux cents et même trois cents de ces esclaves, tant nègres que négresses. Ceux-ci sont obligés de travailler toute la semaine pour leurs maîtres, excepté le samedi, qu'ils travaillent pour leur propre compte. Ces jours-là ils s'occupent à semer du millet (zaburo), dont nous avons parlé, des ignames ou patates douces, et beaucoup de légumes, tels que des laitues, des choux, des raves, de la poirée, du persil. Ces légumes poussent avec une grande rapidité, mais les semences doivent être renouvelées, et celles qu'on récolte dans l'île ne peuvent servir. La terre est grasse, forte, et de couleur rouge ou jaunâtre. Les arbres y acquièrent promptement une grande élévation; les cannes à sucre que l'on a plantées en janvier se coupent en juin, celles qui ont été plantées en février se coupent au commencement de juillet, et ainsi de suite: ainsi on plante et on récolte dans tous les mois de l'année; le soleil, qui darde perpendiculairement sur l'île dans les mois de mars et de septembre, ne nuit point à la culture, parce qu'à ces deux époques il tombe une quantité considérable de pluie, que le ciel est couvert par les nuages, que l'air est brumeux; ce qui forme un temps très-propice à la croissance des cannes à sucre.

L'île Saint-Thomas produit cent cinquante mille arrobes de sucre: l'arrobe vaut trente et une de nos

livres (1). De cette quantité on ôte le dixième, qui est dû au roi comme redevance. Cette redevance ne se monte cependant qu'à douze ou quatorze mille arrobes, parce qu'il y a un grand nombre d'habitants qui ne paient pas l'impôt. Il y a environ soixante moulins à sucre dont l'eau est le moteur. Pour d'autres on supplée à l'eau par le travail des nègres ou celui des chevaux. Lorsque la canne a été pressée, on jette le reste aux porcs, dont on nourrit ainsi un grand nombre; leur chair en devient si délicate et si saine qu'on la donne aux malades. Quoique les propriétaires de Saint-Thomas se soient procuré des raffineurs expérimentés de l'île de Madère, ils n'ont jamais pu obtenir un sucre aussi blanc et aussi compacte que celui qu'on fabrique dans cette dernière île; ce qu'on attribue à la chaleur et à l'humidité de l'air, et à diverses autres causes.

Les deux tiers de l'île Saint-Thomas ne sont encore ni déboisés, ni défrichés, ni soumis à la culture de la canne à sucre. Quand un négociant d'Espagne, ou de Portugal, ou de toute autre nation, vient s'y établir, le facteur du roi lui vend à très-bon marché autant de terrain inculte que ses moyens apparents lui permettent d'en cultiver. Celui-ci achète autant de nègres et de négresses qu'il lui est nécessaire, et il les emploie à abattre le bois, que l'on brûle, et à défricher le terrain pour y planter la canne à sucre. Au moyen

(1) Selon le *Cambiste universel* de Kelly, trad. franç., t. 1, p. 274, l'arrobe de Lisbonne vaut 3 livres ou arrateis : 32 1/2 arrobes valent 45,89 kilogrammes.

de ce qu'il laisse à ses esclaves le samedi pour travailler pour leur compte, il n'a pas besoin de pourvoir à leur subsistance. Ils se fabriquent eux-mêmes les pagnes de coton avec lesquels ils couvrent les parties honteuses : pour le reste, les hommes comme les femmes vont entièrement nus ; ils tirent de la farine du millet qu'ils ont planté, et dont nous avons parlé ci-dessus ; avec cette farine ils font des fouaches ou des gâteaux qu'ils font cuire sous la cendre. Ils boivent de l'eau, ou du vin de palmier, et se procurent aussi un peu de lait de chèvre. La racine de la plante qu'ils appellent igname, et que les Indiens d'Hispaniola (Saint-Domingue) nomment patate, forme aussi une des bases principales de leur nourriture ; ils la plantent et la cultivent avec soin ; son écorce est noire, mais elle est blanche dans l'intérieur ; elle a la forme d'un grand radis à plusieurs pivots ; elle a le goût de la châtaigne, et plus elle est tendre meilleure elle est ; elle renferme beaucoup de substance, et nourrit comme le pain. On la fait rôtir sous la cendre, et elle est facile à digérer : c'est un manger très-salubre. Il y en a de plusieurs espèces ; celle qu'on nomme tchicorero sert à l'approvisionnement des vaisseaux qui vont charger le sucre à Saint-Thomas. On en transporte par mer une grande quantité ; elles se conservent pendant un an sans se gâter : mais il y a trois autres espèces d'ignames, celle du Benin, celle de Manicongo, et une troisième, qui est de couleur jaune, qui ne se conservent pas aussi bien que la première dont il a été fait mention. L'espèce du Benin est de toutes la plus agréable au goût.

Il y a une montagne très-élevée, couverte d'un bois et de grands arbres tellement épais qu'il est très-difficile de gravir sur sa cime; sur les sommets de ces arbres on observe des nuages perpétuels qui ne quittent ni nuit ni jour, et qui sont permanents comme les neiges sur les très-hautes montagnes: l'eau de ces nuages se dépose sur les feuilles de ces grands arbres, qui, perpétuellement mouillés, laissent couler à terre une quantité d'eau qui forme des ruisseaux et des torrents plus ou moins considérables, selon la pente des terres; les nègres, par des irrigations et des coupures, fertilisent les champs avec cette eau, et s'en servent pour le travail des sucreries.

La ville de Povoasan est traversée par une petite rivière dont l'eau est très-limpide, et qui passe pour plus légère et plus saine que toutes les autres; aussi la donne-t-on de préférence aux malades: sans cette eau et celle de plusieurs autres sources, l'île serait inhabitable.

La plus grande partie des arbres qui croissent dans cette île ne donnent point de fruits. Les colons qui y sont venus d'Espagne ont voulu y naturaliser l'olivier, le pêcher et l'amandier; ces arbres y ont crû parfaitement bien, mais ils sont restés stériles; et il en est ainsi de tous les arbres qui portent des fruits à noyaux: mais les habitants ont transporté de la côte d'Afrique dans leur île le palmier, qui donne la noix de coco, et l'y ont naturalisé: l'amande de ce fruit est très-délicate, et l'eau que la noix contient est très-agréable à boire; en faisant des incisions à l'arbre, il en découle une liqueur blanche et claire,

qui, les premiers jours, donne un vin agréable ; mais en très-peu de temps il tourne à l'aigre. Ils ont commencé depuis quelque temps à planter cette herbe qui en une année devient aussi grande qu'un arbre, qui donne des grappes semblables aux figuiers, et qu'à Alexandrie on nomme muse (le bananier). Dans cette île on nomme cette herbe abellana (1).

Les saisons et les températures sont bien différentes dans cette île de ce qu'elles sont dans nos climats. La grande cause de cette différence est dans le soleil, qui y passe perpendiculairement en mars et en septembre ; il attire à lui les vapeurs, qui se résolvent ensuite en pluie. A mesure que le soleil s'éloigne et qu'il s'approche des tropiques ; les jours deviennent plus clairs et plus sercins ; aussi les habitants considèrent-ils comme leur hiver les mois de mars et de septembre : ils nomment mois venteux ceux de mai, de juin, de juillet et d'août, parce qu'alors le soleil se trouve dans les signes septentrionaux, et que les vents de sud, de sud-est et de sud-ouest

(1). La carte de l'atlas de Mercator, intitulée *Guinea nova descriptio*, p. 321 de l'édition d'Amsterdam, 1606, contient une carte détaillée de l'île Saint-Thomas, faite d'après les Portugais, où toutes les rivières ou ruisseaux, et l'emplacement des principales sucreries, se trouvent marqués. L'île est ronde, et divisée en deux sections égales par l'équateur. Les moulins à sucre y portent le nom d'engenhos (on écrirait, je crois, aujourd'hui, engenhos). Ils étaient principalement situés à l'est et au sud, où coulaient les principales rivières, dont deux au sud portent les noms de Saint-Jean et de D. Juan. — A l'est, près de la côte, sont les deux petites îles de Praya Lagarto et de S.-Anna, la première au nord, et la seconde au sud de l'équateur, et toutes deux presque à égale distance. Au nord-ouest est l'île de los Rolas, et au sud-ouest ceux d'Olivira, au nombre de quatre ou cinq.

soufflent presque continuellement. Ce sont là les vents régnants ; ceux de nord-est et de nord-ouest se font rarement sentir , ou sont peu forts, parce que l'île est protégée de ce côté par tout le continent d'Afrique. Les mois venteux paraissent rudes, surtout aux nègres qui sont maigres et ne sont pas vêtus : dès qu'ils sont gagnés par le froid, ils tombent malades et meurent. Mais pour les habitants blancs et originaires d'Espagne ou d'autres contrées de l'Europe, les mois venteux sont les plus agréables et les plus sains, parce que ce sont ceux où la chaleur est le plus modérée. Les mois qu'ils appellent chauds sont ceux de décembre, de janvier, de février, parce que durant ce temps les vapeurs s'élèvent dans un air calme, qu'échauffent sans cesse les rayons du soleil. Pendant ces mois, autant les nègres se sentent bien portants, gais et dispos, autant les habitants blancs sont faibles, accablés ; sans avoir positivement la fièvre, ils éprouvent une fatigue et un malaise général ; ils perdent l'appétit, ont toujours soif, vont sans habit et sans veste avec un simple jupon ; à peine peuvent-ils se traîner, ils ont toujours une canne à la main pour se soutenir : c'est à cette époque que le sang les tourmente le plus, et qu'ils se font saigner. La saignée est le remède universel de tous les habitants de l'île, pour les blancs comme pour les noirs.

Les habitants de Povoasan ont, pendant ces temps de fortes chaleurs, une coutume qui mérite d'être racontée. Quatre ou cinq familles, femmes, et enfants, se réunissent dans une grande salle au rez-de-chaussée,

apportant chacune ce qu'elles ont préparé pour leurs repas : l'on place le tout sur une grande table, où chacun prend à sa volonté, et lorsqu'il a faim; mais ils préfèrent presque toujours les provisions de leurs voisins à celles qu'ils ont apportées. Ils passent ainsi ces jours d'ennui et d'affaissement à causer et à se distraire mutuellement, ne pouvant sortir pour vaquer à leurs affaires. En effet, la terre alors est tellement échauffée, que ceux qui portent des souliers en cuir sont obligés, pour qu'ils ne soient pas brûlés, de mettre par-dessus de grosses sandales avec des semelles en liège.

Les habitants blancs de Povoasan qui y résident constamment sont sujets toute l'année à éprouver, tous les dix-huit jours, un accès de fièvre qui ne dure que deux heures ou un peu plus, selon le tempérament des individus. Ils ont soin de se faire saigner deux ou trois fois par an; mais lorsque la fièvre prend à ceux qui sont nouvellement arrivés, elle est presque toujours mortelle : cette fièvre, lorsqu'elle a tout son développement, dure vingt jours. On saigne le patient jusqu'à onze fois, et l'on tire un bocal entier de sang. Lorsque les malades ont été saignés, on leur donne à manger une soupe à l'eau et au sel mêlés avec un peu d'huile; les septième et quatorzième jours de la maladie sont critiques, et il y a tout lieu d'espérer si le malade les passe bien. A mesure que la fièvre diminue, on augmente la nourriture; dans le commencement on ordonne du poulet, et à la fin de la fièvre on prescrit la viande de porc.

Le mal français (la maladie syphilitique) est commun dans cette île: il en est de même de la gale;

les nègres qui en sont atteints n'y font pas d'attention. Quelques négresses font cependant un emplâtre dans lequel il entre du sublimé et autres ingrédients, qu'elles appliquent sur la peau, et qu'elles enlèvent ensuite; elles parviennent par ce moyen à guérir ce mal. Elles donnent aussi à boire une tisane faite avec le jus d'une certaine racine.

Dans les temps froids, c'est-à-dire en janvier, et lorsque souffle le vent du sud, les nègres qui sont pris de la fièvre s'appliquent des ventouses aux tempes et au front, qu'ils ont auparavant scarifié avec un rasoir; par ce moyen ils guérissent: quelquefois ils se saignent au-dessus des épaules. Leur nourriture est légère; c'est un peu de pain de millet et quelques herbes accommodées avec de l'huile.

On n'a pas d'exemple que l'île Saint-Thomas ait été affligée de la peste, comme cela est arrivé aux îles du cap Vert, où elle a régné une fois, dit-on, avec une violence extrême. Mais les habitants blancs y sont sujets à des fièvres ardentes et à des dysenteries causées en partie par la trop grande quantité de boissons qu'ils prennent, sans manger, durant le temps des chaleurs. Il est rare de voir un habitant blanc à barbe grise. Peu passent cinquante ans; mais les nègres vivent jusqu'à cent dix ans, parce qu'ils sont dans un climat approprié à leur tempérament. Notre pilote affirme que pendant les cinq fois qu'il se rendit à l'île Saint-Thomas, ce qui eut lieu pour la première fois en l'an 1520, il eut occasion de parler à un nègre nommé Jean Menino, qui avait été emmené de la côte d'Afrique dans cette île lors-

que, par l'ordre du roi de Portugal, on commença à la peupler. Ce nègre était fort riche et avait des fils, des arrière-petits-fils mariés, qui eux-mêmes avaient des enfants. Les habitants sont tourmentés par les puces, qui s'y trouvent en abondance : les nègres ont de la vermine, mais les blancs n'en ont pas. On n'y trouve pas non plus de punaises de lit.

On a essayé plusieurs fois de naturaliser le blé dans l'île Saint-Thomas, mais en vain ; il pousse en herbe, et ne produit qu'un épi stérile ; il en est de même de la vigne, dont on voit quelques treilles dans les cours des habitations, car on n'en a point planté en vignoble, attendu que ce serait une peine inutile : il mûrit quelques grappes sur ces treilles, tandis que d'autres sont encore vertes, et d'autres encore en fleurs : cet effet a lieu deux fois l'an, en janvier et février, et dans les mois d'août et de septembre. Les figuiers produisent de même deux fois l'an, aux époques que nous venons d'indiquer. Les melons n'y mûrissent qu'une fois l'an, c'est-à-dire en juin et juillet : les citrouilles y viennent toute l'année. Il y a dans toutes les parties de l'île une quantité considérable de grandes écrevisses, semblables à des écrevisses de mer ; celles qui naissent sur les montagnes sont meilleures que celles qu'on trouve dans les plaines, mais toutes se mangent. Les perdrix, les grives, les étourneaux, les merles et les perroquets sont, suivant notre pilote, les oiseaux les plus communs ; il fait aussi mention d'oiseaux verts, qui chantent beaucoup et qui y sont très-nombreux ; ce sont probablement des serins. On pêche sur les côtes de l'île toutes sortes de poissons ; mais les

aloses (1) qu'on prend à certaines époques de l'année, surtout dans les mois de juin et juillet, y sont très-déliçates. Entre l'île Saint-Thomas et la côte d'Afrique, on voit une quantité prodigieuse de baleines grandes et petites.

Notre pilote termine son intéressante relation en s'accusant du peu d'ordre qui y règne. « Je ne suis, dit-il, qu'un marin, et par conséquent peu habile dans l'art d'écrire. »

(1) Temporal (p. 495), ne sachant pas quel est le poisson désigné en italien par le mot *chieppe*, en forge un à sa manière, et dit : « L'ou y prend en certain temps les *soypes*. » Je ne crois pas que le mot *soype* ait jamais été un nom de poisson en aucune langue. M. Clarke (p. 309), ne sachant pas non plus ce que signifiait le mot italien, a eu le bon esprit de le transcrire. Le mot anglais était *shad*.

FIN DU LIVRE II.

LIVRE III.

PREMIERS VOYAGÉS DES ANGLAIS EN AFRIQUE.

CHAPITRE I.

Des Vénitiens et de leur commerce. Du projet de Jean Tintam, en 1481, et des expéditions qui suivirent.

GÈNES avait triomphé de Pise, et Venise de Gènes. La reine des cités de l'Adriatique était devenue la reine du commerce du monde; elle avait mérité le surnom de Venise la Dominante. Après s'être emparée de l'Istrie, de la Dalmatie, de la Morée, de Candie, de Négrepont, d'une partie de l'Albanie, de Corfou, de Céphalonie, de Zante, elle avait attiré à elle le monopole de toutes les productions d'Asie par ses intimes liaisons avec le gouvernement d'Égypte, par ses comptoirs établis dans toute la partie orientale de la Méditerranée, à Alexandrie, à Tyr, à Berythe, à Ptolémaïs, à Alep, à Constantinople, à Sinope, à Trébizonde, à l'embouchure du Phasc, à Caffa, et sur toutes les côtes intermédiaires entre l'Italie et l'embouchure du Tanais. Ses commerçants remontaient même par le Wolga jusqu'à Astracan. Plusieurs de ses plus illustres fa-

milles, les Zuliani, les Buoni, les Soranzi, les Contarini, s'étaient enrichies par le commerce de Barca, de Tunis et de Tanger, qui alors étaient des cités opulentes, habitées par des peuples polis et industrieux, et non pas, comme aujourd'hui, des repaires de brigands environnés de champs incultes.

Les vaisseaux de Venise franchissaient le détroit de Gibraltar, se montraient dans toutes les villes un peu considérables, depuis les sources du Danube jusqu'à son embouchure, et sur toutes les côtes de l'Allemagne et de la France. Des traités habilement ménagés leur assuraient un accueil toujours favorable à Marseille, à Aigues-Mortes, à Barcelone, à Anvers, à l'Écluse et à Londres.

Lorsque les Portugais eurent frayé une nouvelle route aux Indes orientales, les Vénitiens étaient parvenus à cette splendeur commerciale dont nous venons d'esquisser le tableau. On peut, juger de leurs alarmes quand leur ambassadeur à Lisbonne leur donna la première annonce des nouvelles découvertes, et qu'il leur apprit qu'on avait vu revenir d'Asie des vaisseaux chargés de poivre, de drogues, et d'autres marchandises. Ces habiles républicains virent que la branche la plus importante de leur commerce était près de leur échapper. Ils firent les plus grands efforts pour éviter ce malheur. Ils parvinrent à susciter un ennemi aux Portugais dans la personne du sultan d'Égypte, et, par ce moyen ils armèrent contre les nouveaux conquérants les rois de l'Inde. En même temps, ainsi qu'on vient de s'en convaincre dans le livre précédent, ils cherchaient, par la science de leurs

marins et par ceux qu'ils soudoyaient chez la nation rivale, à recueillir les avantages des nouvelles découvertes, sans avoir participé aux périls et aux sacrifices qu'elles avaient coûtés. Mais toutes ces tentatives d'une politique savante et adroite devaient être vaines. Les conséquences des événements étaient plus fortes, plus impératives, plus entraînantés que toutes les mesures qu'on pouvait prendre pour les prévenir. L'époque du déclin de Venise était arrivée, et cette prééminence dont elle avait si long-temps joui, allait passer rapidement aux peuples de la péninsule hispanique. Cependant sur les traces de ceux qui avaient montré aux nations les routes de l'Inde et du Nouveau-Monde, on vit paraître un peuple qui, tourmenté de la soif des richesses, se montra empressé à profiter de tous ces grands changements. D'abord uniquement occupé à des entreprises de pirates et de marchands, il devait élever, par la suite, la puissance de sa marine sur les désastres et la ruine de celle de toutes les autres nations, et parvenir, par la sagesse et la constance de ses industrieux efforts, au plus haut degré de grandeur, de gloire et de puissance qu'aucun peuple ait jamais atteint.

En effet, la Guinée avait été à peine reconnue en 1471 par les flottes du Portugal, que, dix ans après, on vit plusieurs vaisseaux, équipés en Angleterre, tenter la fortune sur cette côte.

Ce fut Jean Tintam, secondé de Guillaume Fabian, qui forma ce projet en 1481, sous le règne d'Edouard. On est incertain s'ils en commencèrent l'exécution à leurs propres frais, ou si ce ne fut point aux dépens

du duc de Médina Sidonia, seigneur espagnol, qui, dans un temps où la cour de Portugal venait d'obtenir de celle de Rome un privilège exclusif pour le commerce des Indes orientales, crut pouvoir éluder ce traité en prenant des Anglais à son service. Quelque parti qu'on embrasse sur un fait si obscur, Jean II, roi de Portugal, alarmé du bruit de ces préparatifs, fit partir aussitôt deux ambassadeurs pour la cour de Londres, dans le dessein, en apparence, de renouveler les traités du Portugal avec l'Angleterre, mais avec l'ordre secret de ne rien négliger auprès d'Édouard pour obtenir que les vaisseaux de Tintam fussent arrêtés dans le port. Ils l'obtinrent. Les raisons qui portèrent Édouard à cette déférence pour le Portugal ne sont pas venues jusqu'à nous; mais elles eurent la force d'interrompre une si belle entreprise. Ce fait, qui est rapporté par Garcie de Resende, historien portugais, dans la vie de Jean II, doit passer pour un témoignage irréprochable que les Anglais ont été des premiers et des plus ardents à former des vues de navigation par des mers éloignées. Peut-être faut-il attribuer à la même cause le long intervalle qu'ils mirent ensuite entre cette tentative et leurs premiers voyages au sud.

D'un autre côté, il paraît constant, par une lettre dont l'extrait se trouve dans le recueil d'Hakluyt (1), que, dès l'année 1526, et peut-être plus tôt, certains marchands anglais, entre lesquels on nomme Nicolas Thorne, de Bristol, et Thomas Spachefort, avaient des relations de commerce aux îles Canaries. Par cette

(1) Vol. II, part. II, p. 3.

lettre, que le hasard a fait conserver, Thorne donne avis à Thomas Midnal, son facteur, et à Guillaume Ballord, résidents à San-Lucar en Andalousie, que le Saint-Christophe, vaisseau parti de Cadix pour les Indes occidentales, portait, sous son nom, différentes marchandises qui devaient être débarquées à Santa-Cruz, dans l'île de Ténériffe. Il charge ces deux agents de se rendre dans cette île, et d'y demeurer en qualité de facteurs, non-seulement pour y vendre les marchandises qu'il y envoyait, mais encore pour lui renvoyer, du même lieu, une certaine quantité de sucre, des peaux et d'autres richesses.

Enfin, vers le milieu du seizième siècle, l'ardeur des Anglais, que d'autres espérances avaient fait tourner jusqu'alors du côté le plus opposé, prit son essor vers le sud. Il paraît qu'ils n'en eurent l'occasion qu'au hasard; mais ce fut la prudence qui la leur fit saisir. En 1551, le capitaine Thomas Windham fit voile à Maroc sur son propre vaisseau, qui se nommait le Lion, pour y conduire deux princes maures, dont on ignore les aventures. Les particularités de ce voyage ne sont pas mieux connues, excepté qu'on trouve dans le recueil de Hakluyt une lettre de Jacques Alday, domestique de Sébastien Cabot ou Cabota, dans laquelle il se présente comme le premier auteur de ce commerce en Barbarie, avec quelques autres circonstances qui ne regardent que sa propre fortune.

L'année suivante, Windham entreprit un autre voyage à Zafia ou Saffi, et à Santa-Cruz. Comme c'était s'écarter du détroit, cette hardiesse choqua si

vivement la cour de Portugal, qu'elle menaça de faire traiter en ennemis tous les Anglais qui reparaîtraient aux mêmes lieux. Cette menace n'empêcha point que, l'année d'après, le même Windham, accompagné d'un Portugais nommé Anes Pinteado, ne formât le dessein d'aller jusqu'en Guinée avec trois vaisseaux montés de cent quarante hommes. Ils firent le commerce de l'or au long de la côte; après quoi ils prirent la résolution de s'avancer jusqu'à Benin, pour y charger du poivre. Mais la chaleur du climat causa la mort aux deux chefs de l'entreprise. Une partie de leurs gens périt après eux de diverses maladies; et le reste, qui était réduit à quarante, revint à Plymouth avec peu de richesses, et un seul vaisseau, après avoir été forcés de brûler les deux autres, faute de matelots pour la manœuvre.

En 1554, Jean Lok fit le voyage de Guinée avec trois vaisseaux; et s'étant borné au commerce des côtes, il en rapporta une quantité considérable d'or et d'ivoire. Ces entreprises furent renouvelées presque tous les ans par d'autres aventuriers; et ce ne fut qu'en 1585 que certains marchands, ayant communiqué des vues plus régulières à la reine Elisabeth, obtinrent de cette princesse des lettres patentes pour le commerce de Barbarie (1). Cette première faveur fut

(1) Ces patentes ont été recueillies par Hakluyt. La première fut accordée pour douze ans aux comtes de Warwick et de Leicester, et à trente-deux marchands de Londres; la seconde, pour dix ans, à huit personnes d'Excester, de Londres et d'autres lieux. Il paraît, par ces patentes, qu'on ne faisait que suivre le conseil des Portugais qui résidaient à Londres, et qu'on avait déjà fait un voyage avant qu'elles eussent été accordées. Voy. Hakluyt, vol. II, p. 114 et 122.

suivic, en 1588, d'une autre permission de la cour pour le commerce de Guinée entre les rivières de Sanaga et de Gamba. Enfin, dans le cours de l'année 1602, d'autres marchands obtinrent aussi des lettres, qui leur accordaient la liberté de commercer depuis la rivière de Nunno ou Nunnès, jusqu'au sud de Sierra-Leone, c'est-à-dire l'espace d'environ cent lieues; et ce fut cette nouvelle société qui prit le nom de compagnie d'Afrique. Les voyages qui s'étaient faits sur cette côte n'avaient pas manqué d'exciter les plaintes des Portugais. Hakluyt nous a conservé l'histoire de tous ces différends, et nous ne rejetterons point l'occasion d'en rappeler une partie, lorsqu'elle s'offrira.

Les vues des Anglais s'étendant avec le succès de leurs entreprises, ils résolurent, surtout après avoir inutilement tenté de découvrir un passage au nord-est et au nord-ouest, de pousser leurs voyages autour de l'Afrique par les voies qui étaient devenues familières aux Portugais. En 1591, trois grands vaisseaux exécutèrent pour la première fois ce dessein, sous le commandement du capitaine Raymond. Une autre escadre, commandée par le capitaine Wood, suivit cet exemple en 1596, mais avec moins de succès. On ne manquait point, dans l'intervalle de ces navigations, d'employer des espions fort habiles, qui partaient souvent avec les flottes mêmes du Portugal, pour observer la disposition des mers et l'état des Portugais dans toutes ces régions. En 1600, un corps de marchands, de gentilshommes et de gens riches de toutes sortes de conditions, au nombre de cent seize, avec le comte

Georges de Cumberland à leur tête, obtinrent de la reine Elisabeth une charte qui leur accordait la permission d'exercer le commerce aux Indes orientales, sous le titre de compagnie de marchands aventuriers. Depuis ce temps-là il ne s'est point passé deux années sans qu'on ait vu partir des ports de l'Angleterre plusieurs vaisseaux pour cette riche partie du monde. Telle est l'origine du commerce oriental que les Anglais cultivent aujourd'hui, et qui les a placés en tête de toutes les nations navigatrices.

Nous avons remarqué que long-temps avant qu'ils eussent passé le cap de Bonne-Espérance dans leurs propres vaisseaux, divers particuliers de leur nation avaient fait le voyage de l'Inde, ou par terre, ou sur les flottes mêmes du Portugal, soit pour observer ce qui se passait dans ces nouveaux établissemens, soit pour y prendre quelque part au commerce. Il nous reste quantité de lettres, et plusieurs relations de ceux qui firent le voyage par terre; et ces pièces sont trop curieuses pour n'en pas faire entrer quelques extraits dans cet ouvrage. Mais de ceux qui passèrent sur les flottes portugaises, il ne s'est conservé, ou du moins l'on n'a publié que le voyage de Thomas Stephens, qui a pris la peine d'écrire ses propres aventures. Cependant on y peut joindre la relation du capitaine Davis, qui servit, en 1598, de pilote aux marchands de Midelbourg pour découvrir la route des Indes et la situation des Portugais. Ces deux journaux, qui sont remplis d'utiles observations, méritent aussi de n'être pas négligés.

Quoique les premiers voyages des Anglais en Afrique

et dans les Indes offrent beaucoup de variété, il ne faut pas s'attendre à cette suite continuelle de nouvelles découvertes, d'actions extraordinaires, de batailles, de sièges, et de conquêtes, qui composent l'histoire des expéditions portugaises. Il ne restait presque rien à découvrir pour les Anglais. Leurs voyages n'avaient guère d'autre but que le commerce. Leurs établissements se sont formés du consentement des nations dont ils ont recherché l'amitié. En un mot, ils n'ont point entrepris de conquêtes, et toutes leurs expéditions n'ont été que des entreprises de marchands. C'est peut-être par cette raison qu'il n'a jamais paru d'histoire régulière des voyages et des découvertes de la nation anglaise, comme les Portugais et les Espagnols ont pris soin d'en publier un grand nombre. Cependant les mémoires de la compagnie des Indes, les lettres de ses agents, et les comptes de ses facteurs, qu'on ne peut soupçonner d'infidélité, les relations particulières qui ont paru par intervalles, enfin les remarques que divers capitaines de vaisseaux et d'habiles pilotes ont publiées sur leurs navigations, nous mettront en état de rendre un compte assez exact des principaux voyages et de l'établissement des Anglais au sud et à l'est.

CHAPITRE II.

Voyage en Barbarie, par le capitaine Windham (1).

WINDHAM, ce père (2) de la navigation et du commerce des Anglais dans les mers éloignées de leur île, était un gentilhomme de Norfolk, qui demeurait à Marshfield Park, dans la province de Sommerset. Il n'était point assez riche pour se charger seul des frais d'une grande entreprise; mais ayant pris le goût de la mer et des voyages en conduisant à Maroc les deux princes maures (3) dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, il fit entrer dans ses vues, par les mêmes espérances, plusieurs personnes riches qui n'étaient pas moins passionnées que lui pour augmenter leurs richesses. On nomme sir John York, sir William Gerard, sir Thomas Wroth, et deux marchands de Londres nommés Cole et Lambert.

Windham fut choisi pour commander trois vaisseaux, qui mirent à la voile le 1^{er} de mai 1552, à King's Road, près de Bristol. Celui qu'il montait, et dont il était le principal propriétaire, était d'environ

(1) Collection d'Hakluyt, tom. II, part. II, pag. 8 et 9.

(2) On doit cette courte relation au secrétaire, ou si l'on veut à l'écrivain du vaisseau de Windham, qui se nommait Jones.

(3) J'ai remarqué qu'il ne reste aucune trace de ce premier voyage.

cent cinquante tonneaux. Les deux autres étaient moins considérables, et le troisième n'était même qu'une caravelle, achetée par hasard d'un Portugais qui s'était établi à Newport, dans le pays de Galles; mais il n'était pas surprenant que ceux qui les avaient équipés eussent voulu risquer peu, pour leur coup d'essai.

Le temps fut si favorable, qu'après une navigation de quinze jours on arriva au port de Zafia, ou d'Asafi, sur la côte de Barbarie, au trente-deuxième degré de latitude. Une partie des marchandises y fut déchargée pour être transportée par terre à Maroc. Après y avoir renouvelé les provisions, on gagna un autre port, nommé Santa-Cruz, où l'on acheva de se défaire de la cargaison. Elle consistait en diverses étoffes de laine, en plusieurs parties de corail, d'ambre, de jais, et d'autres marchandises estimées des Maures. Les Anglais trouvèrent à Santa-Cruz un vaisseau français, qui, n'étant point informé si l'Angleterre était en guerre ou en paix avec la France, se retira d'abord fort près de la ville pour se mettre à couvert. On y prit ses intérêts jusqu'à tirer des murs une volée de canon, qui passa entre les mâts de l'escadre anglaise. Windham n'en ayant pas moins jeté l'ancre, il lui vint une pinasse pour s'informer qui il était. Mais aussitôt que les Maures eurent appris qu'il avait fait le même voyage l'année précédente, et qu'il était venu avec la permission de leur roi, toutes les défiances se changèrent en amitié. Peu de jours après son arrivée, le vice-roi, qui se nommait Sibill Manache, vint le visiter avec beaucoup de politesse.

Cependant divers obstacles retardèrent si long-temps la cargaison, qu'il se passa trois mois avant qu'on pût rassembler le sucre, les dattes, les amandes et les autres marchandises qu'il devait recevoir en échange. On était alors dans la plus grande chaleur de l'été, et plusieurs de ses gens s'en ressentirent par diverses maladies; mais il eut le bonheur de ne perdre personne.

Les trois vaisseaux ayant quitté le port, pour attendre un vent favorable, celui de Windham fit bientôt une voie d'eau, qui l'obligea de relâcher à Lancerote, du côté de Forte Ventura. Les habitants s'imaginèrent, à la vue de la caravelle, qu'elle avait été prise sur leur nation. Ils fondirent sur quinze ou seize Anglais qui étaient descendus au rivage, et sur soixante-dix caisses de sucre dont on avait soulagé le vaisseau de Windham. Le sucre fut pillé, et les Anglais arrêtés. Windham fit avancer aussitôt ses trois chaloupes remplies de soldats, qui tuèrent dix-huit Espagnols, mirent le reste en fuite, et leur enlevèrent leur gouverneur, vicillard de soixante-dix ans. Mais la chaleur de l'action leur ayant fait oublier qu'ils étaient mal pourvus de munitions, ils se virent poursuivis à leur tour par des ennemis mieux armés, qui leur tuèrent six hommes dans leur retraite. On prit enfin le parti de s'expliquer, et l'on convint que les prisonniers anglais seraient échangés pour le vieux gouverneur. Ainsi la paix et l'amitié succédèrent à la guerre; ce qui n'empêcha point les Anglais d'exiger un certificat par écrit, du dommage qu'ils avaient souffert; et l'on ne manqua point, à leur retour; de

les en faire dédommager par les marchands espagnols qui se trouvèrent à Londres.

En s'éloignant de l'île, ils aperçurent le Cacafuego, et d'autres vaisseaux de l'armée portugaise, qui venaient jeter l'ancre dans le même lieu. C'était une raison de précipiter leur course avec toutes leurs voiles; car ils n'ignoraient pas combien les Portugais étaient offensés de leur nouveau commerce avec la Barbarie. Ils employèrent plus de sept semaines à regagner les côtes d'Angleterre; et, le vent les ayant forcés de relâcher à Plymouth, ils n'arrivèrent à Londres que vers la fin du mois d'octobre.

CHAPITRE III.

Voyage en Guinée et à Benin, en 1553.

LES Anglais (1) applaudirent si généralement au second essai de Windham, que l'honneur de rendre son nom immortel dans sa patrie devint pour lui un

(1) La relation de ce voyage a été publiée pour la première fois, avec celle du précédent, par Richard Eden, dans un petit recueil qui fut réimprimé en 1577, avec plusieurs additions, par les soins de Richard Willes. Hakluyt les a insérées toutes deux dans sa collection, tom. II, part. II, pag. 10 et 11. M. Eden avertit dans sa préface qu'il a reçu les matériaux de gens connus et respectés, qui avaient pris la peine de les rassembler. Le titre de Willes est en langage de ce temps-là : *Historye of Traveyle in the West and East Indies, etc. by Eden and Willes, in-4°, p. 336.* L'ouvrage est précédé d'une description de l'Afrique.

motif aussi pressant que l'intérêt. D'ailleurs, il se lia d'une amitié fort étroite avec un voyageur exercé, qui confirma son penchant en lui faisant naître de nouvelles vues. Il se nommait Antoine Anes Pinteado. C'était un Portugais disgracié de son roi, qui était venu chercher un asile en Angleterre. Il était né à Oporto; et son habileté dans tout ce qui appartient à la navigation l'ayant fait distinguer à la cour de Lisbonne, on lui avait confié la garde des côtes du Brésil et de la Guinée contre les entreprises des Français. Il avait été revêtu en même temps d'une charge de gentilhomme ordinaire de la maison du roi. Mais la jalousie de quelque concurrent lui avait fait perdre les fruits de son mérite et de son travail. Cet illustre étranger, digne d'un ami plus vertueux que Windham, consulta moins, pour se lier avec lui, la ressemblance de leurs principes et de leur caractère, que le goût qu'ils avaient tous deux pour les voyages. Il lui proposa celui de Guinée, dont il savait mieux que personne qu'il y avait de grands avantages à recueillir. Deux vaisseaux, qu'ils firent équiper à Portsmouth, se trouvèrent en état de partir au mois d'août 1553. Ils y mirent une bonne artillerie et cent cinquante soldats. Enfin, chacun prenant le commandement d'un sien, ils mirent à la voile le 12 du même mois.

En passant près de Madère, ils ne purent résister à l'envie de prendre du riz de l'île pour leur usage; et cette diversion leur fit rencontrer un grand galion du roi de Portugal, bien monté d'hommes et d'artillerie, qui était envoyé précisément pour empêcher les vaisseaux des autres nations d'exercer le commerce

sur les côtes occidentales d'Afrique. Il y a même assez d'apparence que la cour de Lisbonne avait été secrètement informée que les deux bâtimens anglais méditaient quelque projet nuisible au Portugal, quoique rien ne fût plus éloigné de l'intention des deux capitaines; et le galion, qui n'était parti vraisemblablement que pour les observer, aurait peut-être profité de l'occasion d'arrêter leur course à Madère, s'ils n'eussent paru assez forts et assez résolus pour se faire redouter.

Jusque-là, Windham s'était conduit avec Pintado d'une manière qui n'avait pu diminuer l'opinion qu'il lui avait fait prendre de son caractère. Mais aussitôt qu'ils eurent passé Madère, il changea de conduite et de langage. Non-seulement il prit le commandement sur lui seul; mais, s'expliquant dans des termes durs et grossiers, et ne craignant point d'abuser de l'ascendant qu'il avait sur un équipage composé d'Anglais, pour ôter tous ses droits à ce vertueux étranger, il le réduisit presque à l'état d'un simple matelot. Rien n'était plus capable de mortifier un Portugais, dont on connaissait la sensibilité pour l'honneur.

Les deux vaisseaux relâchèrent à Saint-Nicolas, une des îles du cap Vert, pour y prendre des provisions de chair, qui ne purent être que des chèvres sauvages; car cette île en est remplie, et n'a presque point d'autres animaux. Ils poursuivirent leur course dans la saison des plus grandes chaleurs; et, pour attendre le temps qu'elles diminuent en Guinée, ils s'arrêtèrent dans plusieurs îles désertes. Mais l'ignorance de Windham, qui ne prenait plus conseil que de son orgueil et de

son caprice, les y fit demeurer trop long-temps. Enfin ils tombèrent à l'embouchure de la grande rivière de Sestos, sur la côte de Guinée, où ils auraient pu faire leur cargaison du fruit de cette contrée, qui est une espèce de poivre fort chaud, et dont la figure ressemble à celle de la figue (1). Cette sorte d'épices est fort estimée dans les pays froids, et peut s'acheter en Guinée par des échanges fort avantageux. Mais tous les Anglais de l'équipage, entraînés par leur imprudent capitaine, dédaignèrent un bien, selon eux, si méprisable en comparaison de l'or dont ils étaient altérés, et demandèrent de pousser plus loin leur navigation. On avança l'espace d'environ cent lieues vers la Côte-d'Or, où, sans s'approcher trop d'un fort portugais situé sur la rivière de Mina, on se procura, pour des marchandises de peu de valeur, le poids de cent cinquante livres d'or. Toute la cargaison qu'on avait apportée d'Europe aurait pu être changée pour ce précieux métal, si les avis de Pintado eussent été suivis; mais Windham, incapable de raison, voulut pousser jusqu'à Benin, qui est cent cinquante lieues au-delà, et directement sous la ligne. En vain Pintado lui en représenta le danger; il n'obtint pour réponse que des injures et des menaces.

Son intention était de ménager l'équipage, parce qu'étant informé des qualités du climat, il savait qu'il

(1). L'arbrisseau qui le porte ne s'élève pas plus d'un pied et demi ou deux pieds au-dessus de la terre. Le fruit est rouge comme du sang, lorsqu'il est recueilli. Ce n'est qu'une cosse remplie de grains. C'est l'*amomum granum paradisi* de Linné, nommé vulgairement mauquette. Ce n'est, suivant Lamarck, qu'une variété de l'*amomum cardamomum*.

était également dangereux d'y arriver trop tard ou trop tôt. Si l'on arrivait trop tard, on s'y trouvait au temps du rossia, c'est-à-dire de l'hiver du pays, qui n'est pas dangereux par le froid, mais par une espèce de chaleur étouffante qui produit un air si corrompu que les habits y pourrissent sur le dos. Si l'on arrivait trop tôt, il fallait s'attendre aux plus terribles ardeurs du soleil ; seule raison qui avait retardé leur course. Mais Pintado n'étant point écouté, on gagna la rivière de Benin, où l'on jeta l'ancre.

Pintado, un autre Portugais nommé Francisco, Lambert, gentilhomme anglais, et d'autres particuliers des deux vaisseaux, se mirent dans leur pinasse pour remonter la rivière. Ils en suivirent les bords pendant cinquante ou soixante lieues, dans le dessein d'aller jusqu'à la ville capitale. Mais, étant descendus sur le rivage pour y lier quelque commerce avec les nègres, ils furent conduits par terre à la cour, qui n'était plus qu'à douze lieues.

En arrivant, ils furent présentés au roi, dans un cercle fort nombreux de spectateurs, qui s'empres-
saient pour les voir. Ce prince leur parut moins noir que le reste de ses sujets. Il était assis dans une grande salle, dont les murs étaient de terre, et qui n'avait aucune fenêtre ; mais à la voûte, qui était de planches légères, il y avait des ouvertures en forme d'entonnoirs, pour la communication de l'air. Le roi est servi avec beaucoup de respect. Ses courtisans n'osent le regarder au visage. Ils sont assis à plate terre, les coudes appuyés sur leurs genoux, et la tête penchée sur leurs mains, dont ils se cachent le visage. Ils ne lèvent

jamais les yeux que lorsqu'ils sont appelés par leur nom. Alors, s'approchant du roi, ils reprennent la même posture pour l'écouter; et lorsqu'ils se retirent, ils rampent en arrière avec le même respect, parce que c'est un crime de lui tourner le dos.

Les Anglais eurent la permission de se tenir debout; et les caresses du monarque africain leur inspirèrent de la confiance. Il leur demanda en portugais, qu'il avait appris dès son enfance, ce qui les amenait dans ses états. Pinteado répondit qu'ils étaient marchands, et qu'ils venaient pour faire l'échange des richesses de leur pays contre les siennes. Cette proposition fut si agréable au roi, qu'il leur offrit sur-le-champ de leur faire voir ce qu'il y avait de poivre dans ses magasins, à condition qu'ils fissent apporter aussi quelques essais de leurs marchandises. Pinteado fit aussitôt venir quelques Anglais de la pinasse, avec diverses sortes de petite bijouterie. Le roi en parut satisfait. Il promit que la cargaison de poivre serait prête dans l'espace de trente jours; et si les deux vaisseaux anglais n'avaient point assez de marchandises pour rendre la valeur égale, il offrit de leur faire crédit jusqu'à leur retour. En même temps il donna des ordres pour faire rassembler tout le poivre qui était aux environs. Il ne s'en trouva que trente ou quarante quintaux dans ses magasins; mais, dans le cours du mois, la ville et les lieux voisins en fournirent une quantité suffisante.

Dans cet intervalle, les Anglais des deux vaisseaux, s'abandonnant à leurs appétits déréglés, mangèrent toutes sortes de fruits à l'excès, et n'usèrent pas du

vin de palmier avec plus de ménagement. Abattus par la chaleur, qui se faisait sentir la nuit comme le jour, ils ne se refusaient pas non plus le plaisir d'être sans cesse dans l'eau, qu'ils croyaient propre à les rafraîchir. Mais, loin d'y trouver du soulagement, ils s'aperçurent trop tard que le remède était plus dangereux que le mal. Ils se trouvèrent attaqués de fièvres aiguës, et d'une enflure si mortelle, que ceux qui en étaient saisis périssaient sans ressource. Il en mourait régulièrement trois ou quatre, et jusqu'à cinq par jour. Windham, voyant disparaître ses gens avec cette rapidité, envoya promptement avertir Pinteado et ses compagnons qu'il fallait quitter cette pernicieuse côte. Ils lui firent répondre qu'il dépendait de lui de rendre ses gens plus modérés, en leur faisant observer une discipline plus exacte; qu'ils avaient déjà rassemblé une riche provision de poivre, et qu'ils en espéraient beaucoup davantage; qu'il fallait considérer de quelle importance il était de tirer tout l'avantage possible de ce premier voyage, et ne pas ruiner les espérances communes par un excès de précipitation. Mais Windham, choqué de la résistance qu'on apportait à ses ordres, leur fit protester que, s'ils tardaient à revenir, il mettrait à la voile sans les attendre. Pinteado se flatta de le persuader par de bonnes raisons, et retourna seul aux vaisseaux, dans cette espérance. Avant qu'il fût arrivé, le furieux Windham brisa de rage sa caisse de remèdes, et tous les instruments qu'il avait apportés pour la navigation, sans lui rien laisser de ce qui pouvait servir à sa santé et à son retour. Cet emportement venait de la crainte où il était lui-même de

né jamais quitter cette côte. En effet, la maladie, dont il commençait à se ressentir, l'emporta peu de jours après. Pinteado, le trouvant mort à son arrivée, n'en pleura pas moins un homme qu'il avait regardé long-temps comme son ami.

Cependant le désordre ne cessa point par la mort de son premier auteur. Plusieurs matelots, et même quelques officiers, s'emportèrent contre le capitaine portugais jusqu'à le traiter de juif, et lui reprocher de ne les avoir amenés dans un pays si dangereux que pour les y faire tous périr; d'autres tirèrent l'épée, en offrant de lui ôter la vie. Comme ils insistaient toujours à partir, il se réduisit à leur demander le temps de faire revenir les marchands qui étaient demeurés auprès du roi : cette prière fut rejetée. Enfin, il les conjura de lui laisser du moins une chaloupe, avec quelques vieilles pièces de voile, en leur promettant de ramener leurs compagnons en Angleterre. Rien n'ayant pu les toucher, il se servit d'un nègre du pays pour écrire aux marchands à quelle violence il était exposé, et leur promettre que, si l'on ménageait du moins sa vie, il viendrait incessamment les chercher. Les mutins ne tardèrent point à le faire monter à bord malgré lui : il fut relégué dans la cabane des valets, et traité si indignement qu'il ne recevait sa nourriture que de la pitié de cette vile canaille. Les maladies ayant tellement diminué l'équipage qu'il ne restait plus assez de matelots pour la manœuvre, ceux qui avaient conservé leur santé brûlèrent un des deux vaisseaux, et partirent six ou sept jours après. Pinteado, pénétré jusqu'au fond du cœur du cruel trai-

tement qu'il recevait, mourut de chagrin et de langueur. Ses bourreaux arrivèrent enfin à Plymouth; mais, d'environ cent quarante qu'ils étaient à leur départ pour l'Afrique, il n'en restait pas plus de trente-neuf.

Eden, historien de ce voyage, touché d'une vive compassion pour le sort de Pinteado, raconte, à la fin de sa relation, ce qui s'était passé entre la cour de Lisbonne et ce vertueux Portugais. Après avoir été long-temps emprisonné sur de fausses accusations, il avait obtenu la liberté, à la sollicitation du confesseur du roi, qui avait fait connaître manifestement son innocence. Le roi, se repentant de sa sévérité, lui avait accordé un brevet de gentilhomme ordinaire de sa maison, avec une pension et d'autres faveurs. Ce fait est vérifié par le brevet même, qui se trouve inséré dans Eden et dans la collection d'Ilakluyt, et par des lettres authentiques de dom Louis, infant de Portugal, datées le 8 décembre 1552, par lesquelles ce prince avait la bonté d'assurer Pinteado, qui s'était alors réfugié en Angleterre, que le roi lui pardonnait sincèrement, et que non-seulement il avait eu tort de sortir du royaume après sa prison, mais qu'il pouvait y revenir, avec certitude d'y être glorieusement employé. Eden rend témoignage qu'il a vu l'original du brevet et des lettres entre les mains de son ami Nicolas Liese, à qui Pinteado les avait laissés en partant pour le voyage de Guinée. Il ajoute que, malgré des invitations si avantageuses, Pinteado n'avait pu se déterminer à retourner dans sa patrie, ni même à se trouver sans témoins dans la compagnie d'un Portu-

gais, parce qu'il avait reçu des avis secrets qu'on en voulait à sa vie.

CHAPITRE IV.

Second voyage en Guinée, par le capitaine Jean Lok (1),
en 1554.

EDEN observe que comme il s'est moins attaché, dans le voyage précédent, au cours de la navigation qu'aux circonstances historiques, son dessein, dans celui-ci, est de suivre exactement les remarques d'un pilote fort habile, qui eut la principale direction de la flotte, et qui rédigea toutes les observations par écrit. Les aventuriers furent le chevalier Georges Burne, le chevalier Jean York, Thomas Lok, Antoine Hickman et Édouard Castelin. Eden prend soin d'avertir que les hauteurs furent prises avec de bons instruments; mais il paraît néanmoins qu'il s'y est glissé plus d'une erreur.

Le 11 d'octobre 1554, on sortit de la Tamise avec trois vaisseaux, la Trinité, de cent quarante tonneaux, le Barthélemy, de quatre-vingt-dix, et le Saint-Jean-l'Évangéliste, de cent quarante: il y avait aussi deux

(1) En attribuant le fond de cette relation à Jean Lok, on suit le témoignage de Hakluyt, t. II, part. II, p. 14 et suiv.; mais la première édition de cet ouvrage portait le nom de Robert Gainsh, pilote, du Saint-Jean-l'Évangéliste. Eden n'en était que l'éditeur.)

pinasses, dont l'une fit naufrage sur les côtes d'Angleterre. On s'arrêta quatorze jours à Douvres, et trois ou quatre à Rye; on toucha encore à Darmouth, après quoi l'on mit à la voile en haute mer.

On se trouva le 17 de novembre à la vue de l'île de Madère, qui paraît fort haute du côté nord-nord-est, et qui est au contraire très-basse du côté sud-sud-est, où elle jette une longue pointe. A l'ouest, on aperçut quantité de ruisseaux qui descendent des montagnes, et des campagnes d'une grande blancheur. On vit aussi quelques maisons blanches au sud-est. Le sommet de la montagne paraissait fort escarpé. Au nord-est, on découvrit une petite baie qui a l'apparence d'un port, et quelques ouvertures dans la montagne qui est au-dessus de la baie. On vit encore un grand rocher à peu de distance du rivage.

Le 19, à midi, on eut la vue des îles Canariés, dont la première, qui est celle de Palma, est au vingt-huitième degré (1). Elle s'élève en rondeur, et s'étend au sud-est et au nord-ouest. La partie du nord-ouest est la plus basse: dans celle du sud, elle a deux montagnes rondes qui se suivent. On compte cinquante-sept lieues entre la partie sud-est de l'île de Madère et la partie nord-ouest de l'île de Palma (2). La flotte, portant au sud et au sud-quart-d'ouest, découvrait librement Ténériffe et les autres Canariés. La partie sud-est de l'île de Palma est éloignée d'environ vingt

(1) Vingt-huit degrés quarante minutes.

(2) Madère étant à trente-deux degrés quarante minutes de latitude, il y a trois degrés au moins de distance entre ces deux îles, c'est-à-dire soixante lieues marines au moins.

lieues du nord-nord-est de Ténériffe, qui est située comme la grande Canarie, et la partie ouest de Forte Ventura, à vingt-sept degrés et demi. Gomera est une fort belle île, mais remplie de monts escarpés. Sa situation est à l'ouest-sud-ouest de Ténériffe; et le cours de la navigation, en passant entre les deux, est sud-quart-d'est. Dans la partie méridionale de Gomera on découvre une ville. Ténériffe est une île fort élevée, dont le nom est célèbre par son pic, c'est-à-dire par une montagne d'une prodigieuse hauteur, qui a la forme d'un pain de sucre, et dont le sommet, pendant toute l'année, est continuellement couvert de neige. La flotte fut arrêtée ici par un calme qui dura depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures après midi.

Des Canaries on remit à la voile sud-quart-est, et l'on fit cent lieues pour gagner le cap de las Barbas, au nord du cap Blanc, qui est à vingt-deux degrés et demi. La côte est fort plate aux environs du cap; on y trouve seize et dix-sept brasses d'eau. Tout l'espace qui est jusqu'à sept ou huit lieues de la rivière do Ouro est fréquenté par les Espagnols et les Portugais, qui y font le commerce du poisson pendant le mois de novembre. De là on porta au sud-sud-ouest et au sud-ouest-quart-d'ouest, jusqu'au vingtième degré et demi, sans s'écarter de plus de sept lieues du rivage. On suivit ensuite directement au sud jusqu'au treizième degré, sans se croire à plus de vingt-cinq lieues de la côte.

Le 1^{er} de décembre, étant à treize degrés, on continua sud-quart-est jusqu'au 4^e après midi, qu'on se

trouva à neuf degrés vingt minutes, et par estimation à trente lieues ouest-sud-ouest des bancs de rio Grande, qui ont trente lieues de longueur. Le 4, on commença à pousser au sud-est jusqu'au 9, qu'on suivit est-sud-est; et, se trouvant le 14 à cinq degrés trente minutes, on jugea, par le calcul, qu'on pouvait être à trente-six lieues des côtes de Guinée. Le 19, on tint est-quart-nord à la distance d'environ dix-sept lieues du cap Mesurado, qui fait face à l'est-nord-est, et la rivière Sestos à l'est.

Le 21, on tomba au sud-est du cap Mesurado, à deux lieues de distance. Ce cap, qui s'élève par la pointe avec la figure d'une tête de marsouin, se découvre aisément. Il est presque à six degrés. On voit du même côté trois grands arbres, qui sont les seuls sur une côte uniquement composée de sable. Le 22, on jeta l'ancre à l'embouchure de la rivière Sestos, où l'on demeura jusqu'au 29. On fit partir d'avance la pinasse pour la rivière Dolce, dans la vue d'y faire les premières ouvertures et les préparatifs du commerce.

On compte de l'une de ces rivières à l'autre vingt-cinq lieues. Celle de Sestos est aisée à reconnaître par une multitude de rocs qui se présentent au sud-est. On trouve aussi, à l'entrée de la rade, six arbres qui n'ont aucunes feuilles. Cette entrée, qui est fort étroite, a ses dangers par un roc qui demande des précautions. Toute la côte, entre le cap de Monte (1) et le cap de las Palmas, s'étend au sud-est-quart-

(1) Cape Mount des Anglais, un peu à l'ouest du cap Mesurado.

d'est, et nord-ouest-quart-d'ouest. Il s'y rencontre des rocs qui en sont éloignés jusqu'à deux lieues, surtout depuis la rivière Sestos jusqu'au cap de las Palmas.

L'espace de vingt-cinq lieues, qui sont entre les rivières Sestos et Dolce, s'appelle Cakcado. On y trouve au sud-est deux endroits, l'un nommé Chagro, l'autre Chae, où l'eau fraîche est en abondance. Il y a aussi une fort bonne rade, qui se nomme Saint-Vincent, vis-à-vis de laquelle est un roc caché sous l'eau, à deux lieues et demie du rivage. Au sud-est de ce roc on voit une île qui en est à trois ou quatre lieues, mais qui n'est pas à plus d'une lieue de la côte; et vers l'est-sud-est de cette île on découvre tout à la fois un autre roc qui s'élève au-dessus de l'eau, et l'embouchure de la rivière Dolce. Le côté nord-ouest de cette rivière est un pays plat et couvert de sable. Le côté sud-est a l'apparence d'une île, mais ne présente aucun arbre. Le fond est excellent dans ce lieu, et n'a pas moins de treize ou quatorze brasses. On y jeta l'ancre le 31 de décembre (1). Il faut re-

(1) Aucun de ces noms ni aucune de ces îles ne se retrouvent sur les cartes; toutes paraissent être défectueuses et insuffisantes dans cette partie. Sur la carte d'Afrique de Purdy, la distance indiquée porterait à la rivière Settra-Krou, ou Setre-Crou; mais on ne voit ni golfe, ni écueil, ni île dans cet espace. La carte de Sanuto nous indique un estuaire et plusieurs petites îles, et le fleuve Saint-Bernard de cette carte pourrait correspondre au fleuve Saint-Vincent. D'Anville ne marque non plus aucune île ni aucun de ces détails dans sa carte d'Afrique; mais on les trouve sur des cartes de la côte de Guinée, dressées en 1729 et en 1775. Au sud de Rio-do-Cestos, et près de l'embouchure de la rivière Sanguin, notre géographe a placé deux petits écueils qu'il nomme les Cagados. Ce sont les Cakcado de notre voyageur. Entre les Cagados et le Rio-do-Cestos, et à l'embouchure de

marquer que le cap de las Palmas est la partie la plus méridionale de toute la côte de Guinée, et qu'il est à quatre degrés un tiers.

On remit à la voile le 3 de janvier. Depuis le cap de las Palmas jusqu'à celui de Tres-Puntas, la côte est belle, et la navigation sans danger. A vingt-cinq lieues du premier, on s'aperçoit que la terre s'élève par degrés jusqu'à Santra; et, lorsqu'on avance vers celui-ci, on découvre, au nord-ouest, deux grands rocs, entre lesquels on trouve dans une petite baie le château d'Arra (1), qui appartient au roi de Portugal, et qu'on reconnaît d'autant plus facilement, qu'il n'y a point d'autres rocs depuis le cap de las Palmas jusqu'à celui de Tres-Puntas. Cette côte s'étend est-quart-nord et ouest-quart-sud. On compte d'un cap à l'autre quatre-vingt-quinze lieues. La pointe la plus occidentale du dernier s'étend, en terre basse, l'espace d'un mille dans la mer. La flotte y arriva le 11 de janvier.

Le 12, on se trouva vis-à-vis d'une ville nommée Chamma (2), à huit lieues est-nord-est du cap Tres-Puntas. On s'y arrêta quatre jours. Le gouverneur

la rivière nommée le petit Ceste, le géographe français place une île qu'il nomme da Palma.

(1) On ne trouve sur aucune carte gravée, pas même sur les deux cartes de la Guinée de d'Anville, ni Santra, ni le château d'Arra. Nous présumons, mais sans en être bien certains, que Santra est la rivière Saint-André de nos cartes. Il nous semble que les rocs dont parle notre voyageur sont les collines rouges ou les monts Santa-Appollonia des cartes de d'Anville.

(2) Chamma est, sur les cartes de d'Anville et sur celle de Purdy, près de l'embouchure et à l'occident de la rivière Saint-Jean ou Suiger, ou le Suecur.

portugais ne permit de débarquer qu'après avoir reçu des ôtages. On lui envoya le neveu de sir Jean York ; mais , faisant naître ensuite d'autres difficultés , il ne voulut souffrir aucune sorte de commerce avec les Anglais. Son injustice alla jusqu'à retenir l'ôtage qu'on lui avait confié , et à faire tirer quelques volées de canon sur la flotte. On leva l'ancre le 16 pour gagner le cap de Correa (1) , où demeurait un gentilhomme portugais que les Anglais ne connurent que par le nom de dom Jean , mais qui les reçut avec beaucoup de civilité. Ce cap n'est qu'à quatre lieues à l'est du château de Mina , où ils arrivèrent le 18. Ils y vendirent tous leurs draps , à l'exception de deux ou trois ballots.

Le 26 , ils firent voile vers la Trinité (2) , qui est à sept lieues de Mina , où ils vendirent une partie de leurs merceries , comme à Perekow , et à Perekow-Grande , qui sont deux autres places , huit ou neuf lieues plus loin. La dernière se reconnaît aisément à quantité de palmiers qu'on aperçoit sur le rivage. Elle a aussi une grande montagne à l'ouest , qui se nomme monte Rotondo (3).

(1) Ce cap Correa est le cabo Cors des cartes de d'Anville , et le fameux cape Coast des Anglais , lieu où ils ont leurs principaux établissemens.

(2) Le nom de Trinité ne se trouve plus sur aucune carte gravée de cette côte ; mais la mesure indiquée place ce lieu à l'embouchure de la rivière Pedro de la carte de Guinée de d'Anville , près de Cormantin , chez les Fantins ; et Perekow est le nom de Bapracas des Portugais , défiguré par la prononciation anglaise , et qui se trouve , sur la carte de Purdy , à l'ouest d'Accarah ou d'Acra. C'est le Berku de la carte de d'Anville , près de Wimba , et le Winebach des cartes anglaises.

(3) C'est le cabo das Redas des cartes de d'Anville.

Comme les Anglais ne s'étaient proposé que la vente de leurs marchandises, ils ne pensèrent, après l'exécution de ce dessein, qu'à retourner directement en Angleterre. Ils partirent le 13 de février, en suivant les côtes jusqu'à sept ou huit lieues du cap de Tres-Puntas. Le 15, à huit heures du soir, ils mirent en pleine mer; mais, dans la saison où l'on était, ils eurent l'occasion de remarquer combien les courants et la variété continuelle des vents rendent la navigation difficile et dangereuse.

Avant que d'arriver au cap de Tres-Puntas, on avait envoyé la pinasse au long de la côte pour achever de vendre quelques merceries qui restaient. Les nègres d'un canton qui n'est pas nommé, offrirent aux Anglais de les conduire dans un lieu où ils trouveraient de l'or en abondance. Mais la vue d'un brigantin portugais, qui croisait sur cette côte, leur fit prendre le parti de rejoindre promptement les deux vaisseaux.

Il paraîtra fort étrange qu'après avoir fait en sept semaines le voyage d'Angleterre en Guinée, on employa cinq mois entiers pour le retour. Le mal fut attribué à la force du vent, qui était continuellement à l'est, surtout vers le cap Vert; de sorte qu'on fut obligé de faire un tour immense pour trouver un vent ouest, dont on avait besoin. On perdit, dans tout le cours du voyage, vingt-quatre hommes, auxquels on avait substitué, pour la manœuvre, des esclaves nègres d'une très-belle taille, et qui s'accommodèrent fort bien de l'air et des aliments de l'Europe. Aussi l'auteur établit-il pour principe, que les habitants

naturess des pays chauds se font plus facilement au froid que ceux des pays froids à l'excès de la chaleur; et, quand l'expérience ne le prouverait pas, il suffit, dit-il, pour se le persuader, de faire réflexion que la chaleur excessive dissipe l'humide radical, et que le froid, au contraire, le resserre et le conserve. Mais ce qui est plus surprenant, c'est qu'au lieu qu'en Afrique, sous la ligne et dans les régions voisines, l'air est d'une chaleur extrême, et les peuples fort noirs, avec des cheveux courts et frisés, qui ressemblent à de la laine; au contraire, dans les pays de l'Amérique dont la situation est la même, l'air est tempéré, et les habitants ne sont qu'olivâtres, avec des cheveux plats et fort longs.

La petite flotte anglaise rapporta au port de Londres plus de quatre cents livres pesant d'or à vingt-deux carats, trente-six barils de poivre de Guinée, et deux cent cinquante dents d'éléphants de différentes grandeurs. Eden rend témoignage qu'il en mesura plusieurs, auxquelles il trouva neuf pieds de longueur. D'autres avaient l'épaisseur de la cuisse d'un homme, et quelques-unes pesaient quatre-vingt-dix livres. On prétend qu'il s'en trouve, en Afrique, qui pèsent jusqu'à cent vingt-cinq livres. Il y en avait d'une autre sorte; c'étaient des dents de jeunes éléphants d'un, de deux, et de trois ans, dont les unes avaient un pied et demi de longueur, d'autres deux pieds, suivant l'âge de l'animal. Les plus grosses dents de l'éléphant croissent à la mâchoire d'en-haut et non à celle d'en-bas, comme la plupart des peintres les représentent.

Les voyageurs anglais rapportèrent aussi de Guinée la tête entière d'un éléphant, que M. Eden vit chez un marchand nommé le chevalier Juddes. Elle était si grosse, que les os seuls et le crâne, sans y comprendre les dents, pesaient environ deux cents livres; de sorte que, au jugement de l'auteur, elle en aurait dû peser cinq cents dans la totalité de ses parties.

Les propriétés et les usages de la Guinée attirèrent aussi l'attention des marchands anglais. Lok raconte que les princes se piquent la peau et la font élever en diverses figures qui lui donnent assez de ressemblance à nos damas à fleurs. Quoiqu'ils soient nus, les principaux, et surtout les femmes, sont si chargés de colliers, de bracelets, de plaques et de chaînes d'or, de cuivre et d'ivoire, que ces ornements leur couvrent une grande partie du corps. Eden avait un de ces bracelets d'ivoire qui pesait trente-huit onces. Il était d'une seule pièce, et travaillé assez curieusement, avec un trou creusé au milieu pour y passer la main. Quelques nègres en portent, aux deux jambes, de si pesants qu'ils en sont gênés dans leur marche. Entre plusieurs instruments d'or que les Anglais reçurent d'eux en échange, il y avait des chaînes et des colliers pour des chiens. Leur manière de commercer est prompte et fidèle. Ils ont des mesures et des poids pour les marchandises qui en demandent. La politesse, ou du moins la douceur, est si nécessaire avec des peuples si barbares, que, s'ils s'aperçoivent qu'on en manque, ils refusent toutes les offres de commerce. Un Anglais prit un jour, sans leur per-

mission, une civette, dont il ne s'imaginait point qu'ils fissent beaucoup de cas, se persuadant encore moins qu'une incivilité, ou, si l'on veut, une violence commise dans un canton, pût nuire au commerce dans un autre endroit; mais, quoiqu'on n'eût pas perdu de temps pour se rendre dans un autre port assez éloigné, on y trouva déjà les nègres informés de cette injure. Ils refusèrent constamment d'envoyer leurs marchandises au bord de la mer, jusqu'à ce que l'offenseur eût restitué la civette.

Leurs maisons sont composées de quatre piliers ou de quatre troncs d'arbres couverts de branches. Ils ne se nourrissent communément que de racines et de poisson. Leur mer est si féconde, qu'ils n'ont pas besoin de beaucoup d'habileté pour la pêche. Le poisson volant s'y trouve comme dans les Indes occidentales. Quelques Anglais ayant entrepris de saler du poisson de la côte, eurent l'occasion de faire une autre remarque; ils trouvèrent qu'il ne prenait point le sel. Cependant l'auteur assure qu'ayant fait la même épreuve, il s'en trouva qui le prenait pour huit ou dix jours. Mais ce qui paraîtra plus admirable, c'est que le poisson qu'on avait apporté d'Europe se corrompit à mesure qu'on approchait de cette côte, et qu'au retour il redevint fort bon; lorsqu'on arriva dans les climats tempérés.

Le pain du même pays est d'assez bon froment; car on peut donner ce nom à leur blé, qui est rond comme nos pois, mais blanc et brillant, comme les perles qui ont perdu leur lustre. L'épi est long deux fois comme la main, et n'a pas moins de deux pouces

de grosseur. Le tuyau est de la grosseur du petit doigt. Leur manière de le préparer est fort bizarre. Ils écrasent avec les mains, entre deux pierres, autant de blé qu'ils croient en avoir besoin pour leur famille, et, l'ayant ainsi réduit en farine, ils en font une pâte fort mince, qu'ils mettent cuire au soleil. Toute la substance de ce blé tourné presque entièrement en farine, sans qu'il reste de son. M. Eden compta dans un seul épi deux cent soixante grains. Leur boisson est de l'eau, ou le jus qui distille des branches coupées de leurs stériles palmiers; car ces arbres ne portent là aucun fruit. Ils suspendent le soir sous ces branches de grandes gourdes pour recevoir la liqueur qui distille pendant la nuit. Le goût en est doux et agréable. Ils ont aussi des fèves aussi grosses que des châtaignes, et fort dures, qui sont couvertes d'écaillés au lieu de cosses.

Lorsque les trois bâtimens anglais arrivèrent au port de Londres, on trouva les quilles toutes couvertes de certains coquillages longs de deux pouces, et assez gros pour y introduire le doigt. Plusieurs matelots assurèrent, mais avec peu de vraisemblance, que d'une certaine substance glaireuse qui se trouve dans ces coquilles se formaient les oiseaux de mer qu'on appelle bernaches (1). On a vu quelquefois des coquilles de la même espèce, mais qui n'ont qu'un quart de cette longueur, attachées aux vaisseaux qui reviennent d'Irlande. L'auteur remarque encore que

(1) On voit jusqu'où était poussée à cette époque l'ignorance en histoire naturelle. Dans le nord, on croyait que cet oiseau naissait sur les arbres comme un fruit.

les trois bâtiments étaient mangés en plusieurs endroits par des vers qui s'appellent bromas et brissas, et qui, se glissant entre les planches, les dévorent entièrement, sans altérer la superficie.

Table des latitudes observées dans ce voyage (1).

	deg.	min.
Madère, pointe de N. N. E.	52	0
Ile de Palma	28	0
Ténériffe	27	30
Grande Canarie	27	30
Cap de las Barbas	22	30
Cap Mesurado	6	0
Rivière Sestos	5	40
Cap de las Palmas	4	20
Rivière de los Portos	4	40

Variations de l'aiguille aimantée.

LATITUDES.		VARIATIONS.	
degr.	min.	degr.	min.
45	0	8	0 ouest.
40	0	15	0'
30	30	5	0

(1) Presque toutes ces latitudes sont trop basses.

CHAPITRE V.

Premier voyage de Guillaume Towrson à la côte de Guinée,
en 1555 (1).

LA crainte des Portugais, ou la difficulté des préparatifs, arrêta encore les marchands d'Angleterre, puisqu'on ne trouve point d'autre voyage au sud, en 1555, que celui du capitaine Towrson (2). Il partit de Newport Haven, dans l'île de Wight, le lundi 30 de septembre, avec deux excellents vaisseaux, le Hart et le Hind, dont les pilotes se nommaient John Ralph et William Carter. Le projet du voyage était d'aller commercer aux environs de la rivière Sestos; et Towrson, qui avait accompagné l'année précédente le capitaine Lok en qualité de simple passager, se promettait beaucoup de fruit de son expérience. Il eut d'abord à combattre les vents, qui lui firent employer plus d'un mois à gagner Darmouth. Enfin il y remit à la voile le 20 d'octobre; et, portant au sud-ouest, il se trouva le troisième jour de novembre à la vue de Porto-Santo, petite île à trente-trois degrés de

(1) Ce voyage est tiré de la collection d'Hakluyt, t. II, p. 23—52. Il fut écrit par le capitaine même.

(2) Prevost a partout écrit à tort Towtson. M. Boucher de la Richarderie, dans sa *Bibliothèque universelle des Voyages*, t. IV, p. 124, a converti ce nom en celui de Townson. Purchass écrit Towerson. Hakluyt a écrit toujours Towrson.

latitude, qui est possédée par les Portugais. Elle n'a que trois lieues de long sur une de largeur. En venant du nord-nord-ouest, elle a l'apparence de deux petites montagnes, qui sont près l'une de l'autre. Le côté de l'est est une terre haute, séparée de l'autre partie par une vallée. Porto-Santo n'est qu'à douze lieues de Madère.

Il n'arriva rien de plus remarquable, jusqu'au 8, qu'un calme qui retarda la navigation de deux jours. Après avoir passé les îles Canaries, entre Palma et Gomera, on vit l'île de Ferro, qui est à treize lieues au sud des autres. La nécessité de porter le plus près du vent qu'il était possible, fit prendre au sud-est pour gagner la côte de Barbarie. Le 12, on aperçut un bâtiment qu'on prit pour un pêcheur, et dont on était fort impatient de recevoir des informations; mais il s'éleva un brouillard si épais que, ne pouvant voir leurs propres voiles, les deux vaisseaux anglais perdirent entièrement la vue l'un de l'autre; ils tirèrent plusieurs coups de canon qui ne furent pas même entendus d'un bord à l'autre. Cependant le Hind tira dans l'après-midi un autre coup, auquel le Hart répondit. Une demi-heure après, le brouillard se dissipa, et tous deux se trouvèrent à quatre lieues de la côte de Barbarie, sur un fond de quatorze brasses. Ils jetèrent l'ancre dans le même lieu, sans savoir précisément quel était l'endroit de la côte qu'ils avaient devant eux. Cette terre est si basse, qu'elle n'a aucune marque qui puisse la faire reconnaître. Cependant, par les calculs du pilote, on se crut à seize ou dix-sept lieues à l'est de la rivière do-Ouro. Le 13, après midi,

on découvrit un bâtiment, qu'on prit pour le même qui avait paru la veille, et dont on espérait encore d'approcher; mais le brouillard recommença aussitôt avec tant d'épaisseur, qu'il fut impossible de le distinguer long-temps.

Le temps s'étant éclairci le lendemain, on découvrit vers midi une caravelle de soixante tonneaux, qui paraissait être à la pêche. Towrson mit cinq Anglais dans sa chaloupe, sans armes, et sans autre dessein que de prendre langue; mais la caravelle, laissant couler ses câbles pour faire plus de diligence, abandonna ses ancres et prit la fuite. On la joignit en moins d'une heure. Elle portait quinze hommes, à qui l'on ne fit d'autre mal que de leur prendre quelques provisions de vin et de viande fraîche, qui leur furent payées le double de leur valeur. On apprit d'eux que Rio-do-Ouro n'était plus qu'à douze lieues, et l'on remit aussitôt à la voile. Cinq autres caravelles, qu'on découvrit vers la côte, prirent aussitôt la fuite à la vue des vaisseaux anglais.

Le vent fut si peu favorable jusqu'au 16, qu'on ne fit que quarante lieues pendant ces deux jours. Suivant le calcul des pilotes, on passa ce jour-là le tropique du cancer. Le 17, on fit vingt-six lieues, presque toujours à la vue de la côte de Barbarie. Le 18, on en fit trente; et, suivant les pilotes, on se trouva au milieu du jour vis-à-vis le cap Blanc. Le 22, les pilotes se crurent à la hauteur du cap Vert. Enfin, continuant avec un vent médiocre, on arriva le 12 de décembre à la vue des côtes de Guinée.

On tourna aussitôt vers la terre; et, vers minuit, on jeta l'ancre à deux lieues du rivage, sur un fond de dix-huit brasses. Towrson aperçut vers la côte une lumière qu'il prit pour celle de quelque vaisseau; et, ne doutant point que ce ne fût un bâtiment portugais, il employa le reste de la nuit à se mettre en état de combattre. Mais il ne vit le matin aucun vaisseau; ce qui lui fit croire que la lumière était venue du rivage. A deux milles de son bord il remarqua quatre rocs, un grand et trois petits. Quoiqu'il eût fait le même voyage l'année précédente, il ne reconnut aucune marque qui pût lui faire juger du lieu où il était; mais il ne se crut point assez avancé pour avoir passé la rivière Sestos. Toute la côte est basse et couverte de fort grands arbres, de sorte qu'il n'y avait point d'autre règle que la latitude.

Le 13, on avança est-sud-est, sans s'écarter plus de deux lieues de la côte. Elle n'offrait continuellement que des bois et de grands rochers au long du rivage, contre lesquels la mer se brise avec beaucoup d'écume et tant de violence, qu'il n'y a point de barques qui osent aborder. Par la hauteur du soleil à midi, on se crut à vingt-quatre lieues à l'est de la rivière Sestos. La côte paraissant plus douce, on jeta l'ancre à deux milles du rivage, sur un fond de quinze brasses. Dans l'après-midi, et le jour suivant, les chaloupes cherchèrent de l'eau fraîche au long de la côte, sans en pouvoir trouver jusqu'au soir, qu'elles vinrent annoncer l'embouchure d'une rivière.

Le 15, on employa tout le jour à sonder, en s'ap-

prochant du rivage. Tantôt on trouvait le roc, tantôt un fort bon fond, et jamais moins que sept brasses. On mouilla l'ancre sur sept brasses et demie, derrière les rocs qui sont à l'embouchure même de la rivière. Quantité de petits bateaux du pays, conduits chacun par un homme seul, s'approchèrent hardiment de la flotte. On donna du biscuit aux nègres qui parurent demander quelque chose; et ce présent, ou cette aumône, les satisfit beaucoup.

Cette rivière, qui se nomme Saint-Vincent, est à quatre degrés et demi de latitude; et, suivant le calcul des pilotes, huit lieues au-delà de Sestos (1). Mais elle est si difficile à découvrir, qu'on ne peut la distinguer d'un demi-mille, parce qu'ayant vis-à-vis d'elle une chaîne de rocs qui surpasse la largeur de son embouchure, il faut avancer long-temps entre ces rocs et le rivage, avant qu'on puisse l'apercevoir. Elle est d'ailleurs fort grande, et elle reçoit quantité d'autres rivières. L'entrée n'en est pas commode, parce que la mer est assez agitée entre le rivage et les rocs; mais lorsque cette difficulté est vaincue, on y est aussi tranquillement que dans le meilleur port.

Ses bords sont habités par une nombreuse nation

(1) Il est évident alors que c'est la rivière Sanguin de d'Anville; mais elle est tracée comme étant peu considérable. Elle paraît être celle que Sauto nomme rivière de Saint-Bernard, et à l'embouchure de laquelle il met des îles dont nos cartes modernes ne font pas mention. Elles semblent insuffisantes ou inexactes dans cette partie, et il est probable qu'il existe là des îlots ou écueils très-rapprochés de terre, ainsi que notre voyageur l'affirme.

de nègres qui sont nus, excepté vers le milieu du corps, où ils se couvrent d'un morceau d'étoffe, composée d'une sorte d'écorce qui se file comme le chanvre. Plusieurs d'entre eux en portent sur la tête une pièce teinte de diverses couleurs; mais la plupart ont la tête nue comme le corps, et les cheveux coupés en différentes formes. Les femmes n'ayant pas d'autre parure, il serait fort difficile de les distinguer, si elles n'avaient le sein fort difforme, et les mamelles si longues qu'elles leur pendent jusqu'aux genoux.

Dès le même jour, les Anglais entrèrent dans la rivière avec leurs chaloupes, chargées de bassins, de haches, de couteaux et d'autres ustensiles à l'usage de ces barbares. Ils apportèrent pour essai deux barils de poivre, et deux dents d'éléphant, à fort juste prix. Mais les nègres, qui étaient déjà fort exercés au commerce, n'avaient fait apparemment si bonne composition, la première fois, que pour engager les Anglais à la faire à leur tour. Les difficultés devinrent plus grandes les jours suivants; et, rejetant la plupart des marchandises anglaises, ils offrirent si peu pour celles qu'ils voulaient acheter, que Towrson résolut de chercher une nation plus traitable. Il ne les prévint pas néanmoins, car ils affectèrent de se retirer les premiers, dans l'espérance apparemment d'être rappelés; mais cet artifice leur réussit mal, et les Anglais prirent aussitôt le parti de lever l'ancre.

Ils abordèrent, deux jours après, dans un autre lieu, où, ne voyant paraître personne sur le rivage, ils descendirent hardiment pour observer le pays. Ils

rencontrèrent bientôt soixante nègres, qui parurent d'abord effrayés de les voir, mais qui, s'apercevant qu'on ne cherchait point à leur nuire, devinrent tout d'un coup familiers et caressants. Les Anglais ne firent pas difficulté de les suivre dans leur ville. Elle consistait en trente ou quarante cabanes semblables à des fours couverts de branches et de feuillages. Le dessus est ouvert de tous côtés, et c'est là qu'ils passent le jour à faire d'assez jolis ouvrages d'écorce; mais le dessous, que l'auteur appelle four, parce qu'il en a l'apparence, est le lieu où ils passent la nuit. Ils forgent aussi des dards et divers instruments de fer; mais, n'ayant pas l'art de fondre ce métal, ils ne peuvent lui donner de forme qu'en le pliant au feu. Les femmes travaillent comme les hommes. Elles entreprirent d'amuser leurs hôtes par des chansons et des danses, qui ne flattèrent pas beaucoup les Anglais. Les chansons de ces nègres consistaient dans les mêmes mots, qu'ils répétaient sans cesse. L'auteur nous les a conservés : sakere, sakere, ho, ho, sakere, sakere, ho, ho. Il ne vit parmi eux aucune autre sorte d'animaux que deux chèvres, avec quelques petits chiens et quelques poules.

Les Anglais n'ayant pensé qu'à satisfaire leur curiosité, retournèrent le soir à leurs vaisseaux; mais le chef de la ville se hâta d'envoyer à leur suite deux nègres, qui paraissaient être à son service, et qui portaient deux petits paniers remplis de poivre. Ils firent connaître par leurs signes que ce n'était que pour la montre, et que si l'on voulait entrer dans la rivière, après qu'on aurait dormi, on y en trouverait

une grande abondance. Towrson ne manqua point le jour suivant d'y envoyer ses deux chaloupes. Les nègres, qui s'attendaient à cette visite, s'étaient déjà rendus sur les bords avec tout le poivre qu'ils avaient. Mais ils le tinrent si cher, qu'on se contenta d'en prendre cinquante livres. Quelques Anglais ne laissèrent point de retourner à leur ville, où l'un d'entre eux eut l'indiscrétion de prendre une gourde. Les nègres offensés s'armèrent aussitôt de dards et de boucliers, en leur faisant signe de se retirer. On rendit la gourde, ce qui n'empêcha point que les témoignages de mécontentement ne fussent continués, comme pour faire entendre que la confiance était ruinée par une action de cette nature. Mais il y a beaucoup d'apparence que leur chagrin venait de ce qu'on n'avait pas voulu prendre le poivre au prix qu'ils y avaient mis.

Le vent n'ayant pas permis aux Anglais de lever l'ancre le même jour, ils eurent l'occasion d'observer que la rivière de Saint-Vincent a son flux et son reflux dans l'espace de douze heures, mais qu'il n'est pas considérable. Ils ne virent pas l'eau remonter de plus d'une brasse et demie. Aussi loin que leurs yeux purent s'étendre, le pays leur parut couvert de grands arbres qui n'ont point de ressemblance avec ceux de l'Europe, mais qu'ils n'étaient point capables de distinguer autrement. Il y a du côté de la mer une espèce de pois dont la tige est si haute, que Towrson en trouva une de vingt-sept pieds de longueur. Ils croissent sur le sable, comme les arbres, et si proche du rivage que, sur une côte fort basse, la mer les arrose

souvent, comme on s'en aperçoit aux traces de l'eau. Dans cette partie de l'Afrique, les arbres et tous les autres végétaux sont continuellement verts. Le vent y est de mer pendant le jour, et de terre pendant la nuit. Quoique cet ordre change quelquefois, il est si régulier que l'auteur en marque beaucoup d'étonnement.

On n'observa rien qui pût faire juger s'il y avait aux environs de l'or ou d'autres choses précieuses. La nation est si paresseuse, ou du moins si éloignée des entreprises pénibles, qu'elle se borne aux occupations que j'ai détaillées. Elle pourrait même recueillir plus de poivre, si elle était capable de ce travail ; mais tout ce qu'elle avait apporté sur le bord de la rivière n'allait pas à plus de trois ou quatre tonneaux. Elle ne se donne pas même la peine de chasser, quoique les bois ne manquent point de bêtes fauves et d'oiseaux. Elle vit de la pêche, qui est un exercice plus doux. Towrson a conservé quelques mots de leur langue. Bezau, bezau, est leur salutation. Menagate à faye signifie, assez de poivre. Krokau à faye, assez de poules. Zeramme à faye ? en avez-vous assez ? Beg sakk, donnez-moi un couteau. Beg kome, donnez-moi du pain. Borke, patience, ou attendez. Koutreke, vous mentez. Diago (i) ou dabo, capitaine ou chef. Ils parlent fort vite ; et, jugeant peut-être qu'on a de la peine à distinguer leur articulation, ils répètent plusieurs fois les mêmes mots, en les allongeant davantage.

(i) Diago n'est-il pas le mot *hidalgo* (gentilhomme, noble) qu'ils avaient appris des Espagnols ?

Le 18, ayant remis à la voile, on aperçut en suivant la côte quelques nègres dans de petits bateaux longs et étroits; et l'on apprit par leurs signes que, près une rivière voisine, il y avait beaucoup de poivre à vendre. En effet, après avoir passé trois grands rocs, et cinq petits qui en cachent l'embouchure, on aperçut un fort beau canal entre deux bords qui n'étaient pas sans verdure. On n'avait pas fait plus de vingt lieues depuis qu'on avait levé l'ancre. Le lendemain, quelques nègres s'approchèrent avec des montres de poivre, en marquant par leurs signes qu'il fallait se hâter. Comme le fond où l'on avait mouillé était si mauvais que le Hind y avait perdu une de ses ancres, on passa une partie du jour la sonde à la main. Les nègres allumèrent pendant la nuit des feux sur la côte, pour servir de direction aux deux vaisseaux. On avait reçu le même service dans quelques autres lieux où l'on avait jeté l'ancre. Cependant la multitude des petits rocs qui étaient presque à fleur d'eau, et la difficulté de trouver un meilleur fond pour l'ancre, fit prendre le parti de passer sans avoir accepté l'offre des nègres.

On continua de naviguer, jusqu'au 23, au long d'une côte bordée de rochers, et l'on doubla le même jour la pointe des Palmas. La partie occidentale de ce cap a vis-à-vis d'elle une chaîne de rocs qui est à deux ou trois lieues dans la mer; mais la côte orientale, qui est à quatre lieues de l'autre, présente une perspective fort agréable; et, deux ou trois lieues au-delà, la côte s'enfonce en forme de baie. Comme cet enfoncement ressemble assez à l'embouchure d'une

rivière , on prit le parti d'y jeter l'ancre à l'entrée de la nuit , dans la crainte de manquer la rivière , où l'on avait eu l'année précédente une si grande quantité de dents d'éléphants.

Entre le cap de Palmas , qui est à quatre degrés et demi , et la rivière de Sestos , le poivre est en abondance ; mais il ne s'en trouve pas quand on a passé le cap.

On fit ce jour-là seize lieues ; et l'on remarqua pendant la nuit que la marée , qui coulait jusqu'alors à l'ouest , prend son cours , après le cap , vers l'est. Le 24 , étant à la voile , vers huit heures du matin , on rencontra de petits bateaux de nègres , qui portaient des œufs mous et sans écailles. Les nègres firent signe que dans leur canton ils avaient de l'eau fraîche et des chèvres. Le capitaine , croyant qu'ils étaient à l'embouchure de la rivière , fit jeter l'ancre , et mit dans la chaloupe un matelot qui la connaissait , avec ordre de les suivre ; mais le matelot jugea que ce n'était pas celle qu'on cherchait. La chaloupe étant revenue , fut renvoyée à rames et à voile pour continuer ses recherches au long de la côte. Elle revint encore ; et ceux qui la conduisaient assurèrent qu'il ne s'y trouvait pas de rivière. Enfin le capitaine , impatient , descendit lui-même dans la chaloupe ; et , s'étant fait conduire à la rivière où les nègres étaient entrés , il la reconnut pour celle qu'il désirait , et dont le matelot avait oublié la situation depuis l'année précédente. L'agitation extraordinaire des flots en rendit l'entrée difficile ; mais aussitôt qu'on fut entre les rives , plusieurs nègres se présentèrent dans leurs bateaux

avec des dents d'éléphants. On les acheta sur-le-champ, tandis que d'autres nègres en montraient encore sur le rivage, et faisaient entendre par leurs signes que le lendemain ils en auraient beaucoup plus.

Towrson fit quelques petits présents à deux de leurs chefs; et, remettant ses espérances au lendemain, il envoya sa chaloupe dans un autre lieu, où quelques bateaux venus du rivage lui avaient fait signe qu'on trouverait de l'eau fraîche et des dents d'éléphants. Les gens de la chaloupe étant débarqués dans ce lieu, y trouvèrent une ville sans rivière; mais tous les habitants s'empressèrent de leur apporter de l'eau fraîche. Ils leur montrèrent aussi une dent d'éléphant; et, par leurs signes, ils leur en firent espérer d'autres pour le jour suivant.

Les cartes placent la rivière où l'on était entré à treize lieues du cap de Palmas (1). Elle a vers l'ouest un roc qui n'est pas à moins d'une lieue dans la mer, et une pointe qui part de sa propre rive, sur laquelle on découvre d'assez loin cinq grands arbres. Malgré ces marques, il faut être à son embouchure pour l'apercevoir. Elle a de chaque côté, mais à quelque distance de ses bords, une petite ville qui n'a aucune dépendance de l'autre, et qui est gouvernée par son propre capitaine. Ces deux villes ne sont qu'à deux milles l'une de l'autre; et c'était à la seconde que Towrson, sans la connaître, avait envoyé sa chaloupe. A trois ou quatre lieues de la côte, il se trouve quan-

(1) Ce doit être la rivière San-Pedro, et la distance est exacte.

tité de palmiers dont les nègres font leur vin. On distingue aisément ces arbres à deux lieues du rivage, parce qu'ils sont d'une hauteur singulière, surtout celui du centre, qui surpasse les autres de toute la tête. On sait que les palmiers sont sans branches jusqu'au sommet, qui est composé d'une touffe de feuilles; et cette forme sert à les faire découvrir de plus loin que d'autres arbres qu'on supposerait de la même hauteur.

¶ Du cap das Palmas au cap Tres-Puntas, il y a cent lieues; et du cap Tres-Puntas au port où l'on se proposait de vendre les étoffes, il y en a quarante. Townson crut s'apercevoir que le langage de ce lieu ne diffère pas beaucoup de celui dont j'ai rapporté quelques mots; mais les nègres sont de plus belle taille et plus civilisés, quoique leur parure soit à peu près la même. Il en vint l'après-midi de deux villes différentes, avec des dents d'éléphants. Après avoir fait jurer le capitaine anglais, par l'eau de la mer, qu'il ne leur ferait aucun mal, ils montèrent hardiment sur son vaisseau. On leur présenta de la viande, qu'ils mangèrent avidement. De quatorze dents qu'ils vendirent, dix étaient peu considérables pour la grandeur; mais en se retirant ils firent entendre qu'il fallait aller le jour suivant à leurs villes. Comme elles n'étaient qu'à trois milles, Townson, pour ménager le temps, envoya quelques-uns de ses gens à l'une, tandis qu'il se rendit lui-même à l'autre. On rapporta vingt dents de ces deux endroits; mais, pendant l'absence de Townson, d'autres nègres en apportèrent dix au lieutenant, avec une petite chèvre et quelques

poules. Enfin, levant l'ancre, on se remit à suivre la côte.

Le vent changea le 28, et força les deux vaisseaux de prendre le large pendant deux jours; ensuite, changeant encore, il les rapprocha de la côte, sans qu'ils eussent fait plus de quatre lieues dans l'espace de quarante-huit heures. On découvrit à l'est et à l'ouest des monts rouges (1), sur lesquels on distinguait quelques arbres; mais on ne put juger de ce qui donnait cette couleur au sable ou à la terre. Le pays paraissant trop désert pour donner la curiosité de s'y arrêter, on fit douze lieues pendant le reste du jour, et l'on fit une remarque qui s'accorde avec toutes les relations de ceux qui ont fait le même voyage; c'est que depuis ce lieu, c'est-à-dire trente ou quarante lieues avant le cap de Très-Puntas, le cours ordinaire du vent change sur cette côte, et qu'il est communément nord-ouest pendant la nuit, et sud-ouest pendant le jour. La côte, qu'on suivit pendant trois jours, est basse et couverte de bois, sans aucune apparence de rochers. Le 31, on vit venir plusieurs nègres dans des bateaux plus grands qu'on ne leur en avait encore vu, quoique de la même forme: ils étaient cinq ou six dans chaque bateau. On découvrit aussi, fort près du rivage, une ville plus étendue que les précédentes; ce qui fit juger aux pilotes qu'on n'était qu'à vingt-six lieues de Très-Puntas.

(1) D'Anville a placé ces détails sur ses deux cartes de Guinée, à l'est de la rivière Saint-André. On y voit les collines rouges, le pays rouge et les monts de Santa-Appollonia. Ceux-ci cependant ne figurent que sur la carte de 1775, et ne se trouvent pas sur celle de 1729.

Le matin du quatrième jour, on aperçut le cap, après avoir passé devant un château portugais qui en est à huit lieues. L'auteur ne le nomme point, mais il y a beaucoup d'apparence que c'est le fort San-Antonio, qui est à l'embouchure de la rivière Axim (1). Le cap, à la première vue, ne paraît qu'une terre fort haute, couverte d'arbres; mais lorsqu'on en est plus près, on distingue deux autres pointes, et deux baies entre les trois. Elles sont directement face à l'ouest. Le cap du milieu n'est pas à plus d'une lieue de celui qui est le plus à l'ouest, quoique les cartes fassent cette distance de trois lieues. Il y a vis-à-vis, et contre le rivage, un roc qu'on ne distingue point si l'on n'en est fort près. Le troisième cap n'est guère aussi qu'à une lieue de celui-ci; mais, entre les deux, s'avance une petite pointe de terre avec plusieurs rocs.

Huit lieues au-dessus du cap, la côte s'étend sud-est-quart-d'est; mais, au-dessous, elle reprend son cours est-nord-est.

Le même jour, après avoir doublé le cap, on prit le parti de jeter l'ancre, dans la crainte de manquer une ville que les Anglais nomment Dom-Jean. Il se présenta, pendant l'après-midi, un bateau chargé de cinq hommes, mais qui, n'ayant pas voulu s'approcher, donna lieu de croire qu'il ne cherchait qu'à observer

(1) C'est le rio Cobre,* ou Ancobar, selon les cartes d'Afrique de Pitrdy, d'Arrowsmith, et selon la carte de Guinée de d'Anville, de 1729. Dans celle de 1775, il donne à la rivière qui est près d'Axim le nom de rio Mansum, et met un peu plus à l'ouest le rio da Cobre. Le jeune Bowdich, dans une carte rare dont nous aurons occasion de parler par la suite, nomme la rivière Axim Ancobra à son embouchure, et Sennie vers sa source.

les pavillons. Towrson le fit suivre inutilement par sa chaloupe. Deux collines vertes, jointes par une terre plus basse, qui leur donne l'apparence d'une selle, firent croire que la ville n'en devait pas être éloignée, et qu'elle pouvait être cachée par une chaîne de rocs qui sont un peu plus loin, et qui s'étendent près de deux milles dans la mer. Cependant les recherches se trouvant encore inutiles, on continua d'avancer jusqu'à une grande baie, au-delà de laquelle on aperçut un mont fort rouge, que Towrson prit pour la ville de Dom-Jean. Il y envoya aussitôt la chaloupe. On trouva effectivement une ville, et une fort belle baie à l'est du mont. Les habitants, ayant découvert la chaloupe, élevèrent un drap pour lui faire signe de s'approcher. Les Anglais jugèrent à propos d'attendre, et virent bientôt, en effet, un bateau qui venait à eux. Quelques nègres, qui le conduisaient, leur montrèrent une pièce d'or, du poids d'un demi-écu, et demandèrent les poids et les mesures dont les Anglais se servaient, pour les faire voir à leur chef. On leur donna une mesure de deux aunes, et le poids d'un angel, qui était alors la monnaie d'or d'Angleterre (1). Ils revinrent immédiatement, avec une mesure de deux aunes et trois demi-quarts, et une pièce d'or du poids d'une cruzade (2), en faisant

(1) L'angel valait dix shillings, ou la moitié d'une livre sterling, et, à cette époque, sous la reine Marie, la valeur monnayée d'une livre troy d'or était de trente-six livres sterling de cette époque. Elle vaut quarante-six livres sterling quatorze shillings et six pences d'aujourd'hui.

(2) Valeur d'environ trois francs.

entendre que c'était l'or qu'ils donneraient pour une mesure d'étoffe de cette grandeur, et qu'ils ne voulaient pas donner davantage. Les Anglais, voyant leur obstination, et persuadés d'ailleurs que les meilleures villes pour le commerce étaient plus loin, partirent sans rien conclure avec eux. Ils firent deux lieues au long du rivage, en se faisant toujours précéder d'une chaloupe. Après avoir doublé une pointe de rocs qu'ils voyaient depuis long-temps, les gens de la chaloupe découvrirent une ville, qu'on crut reconnaître enfin pour celle de Dom-Jean. La nuit approchait. On jeta l'ancre le plus près qu'on put du rivage.

Le lendemain, on se confirma dans l'opinion que cette ville était celle de Dom-Jean (1). Mais les chaloupes s'en étant approchées, on fut surpris de ne voir aucun nègre empressé à se présenter. Ils étaient retenus par la crainte. Les Portugais, sur quelque mécontentement, avaient détruit, l'année précédente, une partie de leur ville à coups de canon, et leur avaient enlevé plusieurs de leurs gens. On fut obligé de faire entrer une des chaloupes dans la rivière, pour leur inspirer de la confiance. Alors ils firent signe, avec un drap, qu'on pouvait s'avancer sans crainte. Ils vinrent eux-mêmes sur le bord de la rivière en assez grand nombre, et plusieurs firent voir de l'or. Mais il ne parut aucun bateau, ce qui fit croire que

(1) Cette ville, que l'on prit pour celle de dom-Jean, devait être où d'Anville place, sur une carte de la Côte-d'Or (1775), le fort de Saint-Sébastien, sur la rivière Saint-Jean, et près de Chama.

les Portugais pouvaient les avoir détruits. Les Anglais, étant bien armés, ne firent pas difficulté de s'approcher de la rive.

Le chef des nègres, homme de bonne mine, parut aussitôt, un dard à la main, et suivi de cinq ou six autres nègres armés de dards et de boucliers. Un autre, qui était sans armes, portait une sorte de selle ou d'escabeau, pour le chef, qui était apparemment son maître. Les Anglais le saluèrent en ôtant leur chapeau. Il reçut cette civilité comme un roi la recevrait de ses sujets, sans se découvrir la tête, et presque sans la remuer; mais les gens de sa suite ôtèrent, à l'imitation des Anglais, une espèce de bonnet dont ils étaient couverts. Le chef s'assit gravement sur la selle. Son habillement, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, était d'une étoffe du pays, qui l'enveloppait sans aucune forme, et soutenue à la ceinture par une corde fort serrée. Son bonnet était de la même substance. Il avait le reste du corps et les jambes nus. Quelques-uns de ses gens étaient vêtus comme lui. D'autres n'avaient qu'un morceau d'étoffe entre les jambes, qui tenait des deux côtés à leur ceinture; et leurs bonnets étaient de peau, avec la forme d'une grande bourse. Leurs vêtements, leurs cordes, leurs filets pour la pêche, et leurs autres ustensiles de cette nature, sont faits de l'écorce de certains arbres, qu'ils travaillent assez curieusement. Ils n'ont pas moins d'adresse à travailler l'or et le fer. Ils font des dards, des hameçons, des crochets de toute espèce, et des poignards tranchants qui ressemblent assez à ceux de Turquie, et qu'ils portent suspendus au côté

gauche. Leurs boucliers sont aussi d'écorce, et la forme en est fort belle : ils sont assez grands pour leur couvrir tout le corps lorsqu'ils mettent le genou à terre. Leurs arcs sont courts, mais si roides qu'il faut une grande force pour les plier : la corde en est plate. Pour leurs flèches, comme elles étaient cachées dans une espèce de carquois, l'auteur, qui n'était occupé que de son commerce, n'eut pas la curiosité de les examiner.

On commença par offrir au chef deux aunes d'étoffe, et deux bassins de cuivre. Il donna, de son côté, au capitaine anglais un poids d'or qui surpassait la valeur de ce présent. Mais ne paraissant faire cas que du drap et des bassins, il ne permit point à ses nègres d'acheter d'autres marchandises. On vendit, à cette première entrevue, soixante-quatorze bassins, chacun pour le poids d'environ un demi-angel (1). Le chef revint après midi, et présenta au capitaine anglais une poule, avec deux grandes racines dont les nègres font leur principal aliment. Il fit entendre qu'avant la fin du jour on apporterait beaucoup d'or à sa ville, des différentes parties du canton. En effet, vers le soir, on vit arriver cent hommes, divisés en trois bandes, sous autant de chefs, tous armés d'arcs et de dards. Lorsqu'ils furent au bord de la rivière, ils enfoncèrent, auprès d'eux, la pointe de leurs dards dans la terre. Les capitaines s'étant assis sur des selles, envoyèrent à bord un jeune nègre, avec une mesure de deux aunes un quart et un sixième, pour laquelle

(1) Voy. ci-dessus, pag. 451.

ils offrirent le poids d'un angel et de douze grains. Tower son demanda le poids d'un angel pour chaque aune. Comme la nuit s'avançait, on se sépara sans avoir rien conclu.

Le matin, ce même jeune homme, qui savait quelques mots de portugais, et qui connaissait fort bien les poids et les mesures, revint à bord dans la chaloupe qu'on avait fait avancer exprès à la rive, et renouvela l'offre d'un angel et douze grains pour la mesure qu'il avait proposée, en faisant signe que si l'on ne s'accommodait pas de ce marché, on était libre de partir. Tower son prit en effet le parti de lever l'ancre. Lorsqu'il fut éloigné d'une lieue, il retourna vers l'entrée de la rivière, pour charger quelques pierres en forme de lest, ou plutôt pour donner aux nègres l'occasion de le voir encore. Cet artifice réussit. Le chef des nègres, ne s'apercevant point qu'on lui renvoyât les chaloupes, fit signe aux vaisseaux de se rapprocher. On convint à des conditions plus raisonnables. Les deux chaloupes rapportèrent soixante onces d'or; et le chef nègre, en les voyant partir, fit entendre que l'année suivante la ville serait mieux fournie de ce précieux métal, et ferait encore meilleure composition. Les Anglais différèrent jusqu'au lendemain à lever l'ancre, quoiqu'ils n'attendissent plus rien sur cette côte; mais ils furent agréablement surpris de se voir offrir le matin trois livres dix-neuf onces d'or, qu'ils achetèrent sur-le-champ au même prix. Dans le cours de la journée, ils en reçurent encore vingt-deux onces, sans pouvoir s'imaginer où les nègres trouvaient toutes ces richesses, à moins

qu'elles ne vinssent des parties les plus éloignées du canton, d'où l'on n'avait pas eu le temps de les apporter pendant les premiers jours. Il leur vint aussi un nègre qu'ils n'avaient point encore vu, et qui savait assez de portugais pour se faire entendre. Il avait été pris par cette nation, et mis au cachot dans un château, dont il s'était échappé. Il raconta que les Portugais traitaient cruellement leurs prisonniers, et qu'ils étaient résolus de faire pendre tous les Français et les Anglais qu'ils pourraient prendre sur cette côte. Ils étaient au nombre de soixante dans le château dont il parlait; et tous les ans il leur venait du Portugal un grand vaisseau avec une caravelle. Towrson, sur ce récit, prit la résolution d'aller droit à ce château, ne doutant pas que ce ne fût le même où les voyageurs de l'année précédente avaient vu un gentilhomme portugais qu'ils n'avaient connu que sous le nom de dom Jean, et qui les avait reçus avec beaucoup de civilité. Mais il résolut aussi de passer par cette autre ville où les mêmes Anglais avaient été maltraités. Comme le capitaine Lok, qui commandait la flotte précédente, avait enlevé quelques nègres qu'il avait conduits en Angleterre, celui qui parlait à Towrson eut la hardiesse de lui demander ce qu'étaient devenus ces captifs. On lui répondit avec douceur qu'ils étaient dans un pays beaucoup plus beau que l'Afrique, où ils étaient bien traités, et où ils se trouvaient eux-mêmes si bien qu'ils n'avaient pas voulu retourner dans leur patrie.

On se remit en mer pour suivre les côtes, mais en abordant à la plupart des lieux dont l'approche était

facile, et où l'on voyait quelques traces d'habitation; on reçut par échange, le jour suivant, sept livres et cinq onces d'or. La nuit, on aperçut des flammes, à la lueur desquelles on découvrit quelque chose de blanc, qu'on prit pour la ville de Dom-Jean. On mouilla aussitôt à deux milles du rivage; car la disposition de la côte faisait craindre que, si l'on passait la ville, il ne fût très-difficile de la retrouver. Ce n'était point encore la ville de Dom-Jean; mais le jour fit apercevoir, à l'entrée d'une baie fort profonde, une petite ville dont les habitants s'empressèrent d'accourir sur le rivage ou de s'approcher dans leurs bateaux. La plupart demandèrent des bassins et du drap. Cependant quelques-uns prirent aussi des couteaux, des chapeaux et d'autres petites marchandises. Ils firent voir à Towrson une sorte de drap grossier, qui lui parut venir de France. Comme ses oreilles commençaient à se faire à leur langage, il en distingua quelques mots qu'il eut soin de nous conserver. *Mattea*, *mattea*, était leur situation; *dassi*, *dassi*, je vous remercie; *schike*, de l'or; *kaurte*, couper; *krakka*, couteau; *foko*, drap ou étoffe. Mais les mots *bassina*, bassin, et *molta*, beaucoup, que notre voyageur rapporte, étaient évidemment empruntés des Européens.

Enfin l'on arriva le même jour à la vue de la ville de Dom-Jean, que le brouillard néanmoins ne permit pas de distinguer tout d'un coup. L'air s'étant éclairci, Towrson la reconnut à une maison blanche située sur une petite colline, qui a la forme d'une petite chapelle. Il fit jeter l'ancre à la distance d'un mille ou deux, sur sept brasses de fond. Là, comme dans les

lieux précédents, il remarqua que les courants prenaient la direction du vent. La terre est inégale, c'est-à-dire tantôt haute, tantôt basse, mais couverte d'arbres. La ville, qui s'appelle autrement *Equi* (1), et qui n'a pris, dans les écrivains anglais, le nom ou de *Dom-Jean* ou de *Saint-Jean*, que du gentilhomme portugais qui s'y était établi, n'est composée que de vingt ou vingt-cinq maisons, environnées d'un mur de pierre, dont la hauteur ne surpasse point la portée de la main. *Towrson*, après avoir attendu deux ou trois heures sans voir paraître personne, envoya ses chaloupes au rivage avec des marchandises. Il vint aussitôt un nègre, qui fit entendre par des signes que *dom Jean* était dans le pays, et serait le soir dans la ville. Le nègre demanda d'être récompensé de cet avis, suivant l'usage établi de faire quelque présent au premier qui vient à bord; et *Towrson* lui donna une aune d'étoffe.

Le lendemain on renvoya les chaloupes au rivage, d'où il vint un bateau, qui fit signe que *dom Jean* n'était point encore arrivé, mais qu'il viendrait infailliblement dans le jour. Un autre bateau, venu d'une ville voisine, nommée *Viso* ou de *Viso*, présenta aux Anglais de l'or pour montre, en leur indiquant de quel côté était cette ville. *Towrson* s'avança de ce côté-là avec le *Hind*. Il se présenta plusieurs bateaux, qui apportèrent une mesure de quatre aunes et demie, et le poids d'un angel et douze grains; mais le jour se passa sans rien conclure.

(1) Cette ville nous paraît être l'*Ekké-tekki* de *d'Anville*, à l'est de la rivière *Saint-Jean*, et nommée aussi *Petit-Comendo*.

Le 10, Towrson retourna à la même ville, et trouva sur le rivage plusieurs nègres, avec une grande quantité d'or. Après quelques difficultés, il convint d'une mesure de trois aunes pour le poids d'un angel et vingt grains; et dans l'espace d'un quart d'heure il reçut une livre et un quart d'or. Les nègres lui firent signe d'attendre qu'ils eussent fait entre eux le partage du drap; et, se retirant à quelque distance du rivage, ils avaient commencé à le couper par pièces sur le sable, lorsqu'un autre nègre, sorti de la ville, vint en courant leur donner un avis qui leur fit prendre la fuite avec leur drap vers les bois et les montagnes. Ils firent signe de la main aux Anglais de les suivre; mais Towrson, craignant quelque perfidie, retourna sur son vaisseau. Il n'y fut pas long-temps sans apercevoir trente hommes, qui se montrèrent sur une éminence avec un étendard, et qu'il prit pour des Portugais.

La curiosité d'apprendre ce qui s'était passé à l'autre ville, le fit retourner aussitôt vers son autre vaisseau. Il fut surpris en approchant de lui entendre tirer deux coups de canon; et son empressement augmentant pour le joindre, il vit la chaloupe et l'esquif qui revenaient du rivage avec beaucoup de précipitation. On l'informa de ce qui venait d'arriver. Les Anglais du Hart avaient été pendant tout le jour en commerce avec la ville. Ils avaient envoyé aux deux fils de dom Jean un présent de trois aunes et demie de drap et de trois bassins. Ils n'avaient pas été moins généreux à l'égard du père; mais tandis qu'ils attendaient sa réponse, une troupe de Portugais s'étaient

avancés pour fondre sur eux. Ce n'était pas sans difficulté qu'ils avaient regagné la chaloupe et l'esquif : on les avait même salués de quelques coups de coulevrine ; et les gens du vaisseau, qui avaient vu leur embarras, avaient lâché deux coups de canon sur l'ennemi.

Towrson, irrité de cette insulte, qu'il traitait de trahison, mit toute son artillerie dans les deux chaloupes, et retourna au rivage avec le dessein d'en tirer vengeance. Mais, le vent ne lui ayant pas permis d'approcher autant qu'il se l'était proposé, il fit sa décharge à quelque distance sur les Portugais qui étaient défendus par les rocs, d'où ils firent aussi grand feu de leurs coulevrines. La crainte força les nègres de se joindre à eux. Enfin, jugeant qu'il n'y avait plus de commerce à espérer dans ce lieu, Towrson leva l'ancre, et continua de suivre la côte.

Il ne fut pas difficile de juger que ce détachement de Portugais, qui était venu si brusquement l'interrompre, avait été envoyé d'un château voisin, qu'il n'avait point aperçu dans sa navigation, mais qu'il se souvenait d'avoir vu l'année précédente.

La ville de Viso est située sur une éminence, comme celle de Dom-Jean ou d'Equi, mais elle n'a pas plus de six maisons qui soient entières ; le reste paraît avoir été détruit par le canon et par le feu. L'or qui s'y trouve vient de divers endroits du pays ; et l'on se flatterait avec raison d'y en recueillir beaucoup, si les habitants n'étaient retenus par la terreur des Portugais. On doit admirer ici le génie des marchands anglais, qui, ne s'occupant que de leur com-

merce, négligent les objets de simple curiosité, jusqu'à n'avoir pu rendre aucun compte de dom Jean et des deux villes qui portent son nom; car, si la première s'appelle Dom-Jean dans les relations des Anglais, la seconde se nomme aussi Dom-Jean-de-Viso. A quatre lieues de celle-ci on aperçut, au long de la côte, une autre petite ville, et une autre encore deux milles plus loin. Une lieue au-delà, on en vit une assez grande sur le rivage même, où l'on résolut de faire quelque essai de commerce, pour retourner ensuite à Viso, dans l'espérance que les Portugais se seraient retirés. Toute cette côte offre de grandes montagnes, qui se font voir de loin au-dessus de toutes les autres. Elles sont couvertes de bois, et dans les endroits nus elles paraissent fort rouges. Les bateaux des nègres sont beaucoup plus grands que dans les autres lieux, et portent jusqu'à douze hommes, quoiqu'ils soient de la même forme. On trouve peu de rivières aux environs de toutes ces villes. Le langage y est le même qu'à la ville de Dom-Jean, avec un mélange de quelques mots portugais, que les nègres employaient pour parler aux Anglais.

On se disposait à relâcher dans la grande ville, lorsqu'à cinq heures du soir on découvrit à l'ouest, au long du rivage, vingt-deux bateaux chargés d'hommes qu'il fut impossible de distinguer. Towrson, qui n'était pas venu pour se battre, se crut menacé de quelque nouvelle attaque, et prit le large aussitôt. Ensuite, s'étant rapproché de la côte, il découvrit plus loin d'autres villes qui lui parurent plus grandes à mesure qu'il avançait. Il jeta l'ancre le lendemain à dix heures,

Quantité de bateaux se firent voir au long du rivage, sans avoir la hardiesse d'approcher. Towrson, à qui ce lieu n'était point inconnu, et qui s'était déterminé, par cette raison, à s'y arrêter, ne douta point que la cause de leur frayeur ne fût le souvenir de quelques hommes qu'on leur avait enlevés l'année précédente. Ils doutaient s'ils n'en conservaient pas autant de ressentiment que de crainte; mais ils lui firent signe enfin de s'approcher du rivage; et leur chef, paraissant avec une suite nombreuse, s'assit à leur manière pour l'entendre. Les Anglais, effrayés du nombre, balançaient encore; mais ils prirent le parti d'envoyer au chef nègre un présent de deux aunes de drap, deux bassins, une bouteille de liqueur, et une grande pièce de bœuf. Ces marques d'amitié furent reçues avec de vives acclamations. Les nègres firent entendre par leurs signes que leur chef était puissant; ils montrèrent leurs dards et leurs boucliers, pour faire connaître qu'ils étaient capables de se défendre; et par d'autres signes, ils remirent le commerce au lendemain.

Leur ville est grande et située sur une colline, au milieu d'un grand nombre d'arbres qui en cachent une partie. Au pied de la colline est une autre éminence, contre laquelle les flots de la mer viennent se briser. La côte s'enfonce ensuite et forme une petite baie, qui a sur ses bords une autre ville.

Le 13 au matin, Towrson envoya sa chaloupe au rivage, où elle fut jusqu'à dix heures sans voir paraître un seul nègre. Elle était prête à revenir, lorsqu'il en parut plusieurs qui lui firent signe de s'arrêter. Il

passa dans cet intervalle un bâtiment auquel on fit peu d'attention, à cause de sa petitesse. Cinq nègres, entrant dans un de leurs bateaux, vinrent à la chaloupe, avec une poule dont ils firent présent aux Anglais, en attestant le soleil que, dans l'espace de deux heures, les marchands du pays se présenteraient au rivage. On leur donna quelques bagatelles pour leur capitaine et pour eux-mêmes. Ils demandèrent, par leurs signes, un Anglais pour ôtage, en offrant d'en donner un de leur nation; cependant ils se retirèrent sans avoir insisté sur cette demande. A peine furent-ils retournés au rivage, dont la chaloupe n'était éloignée que de vingt pas, que leur chef parut avec un grand cortège, et salua fort civilement les Anglais. Ensuite il alla s'asseoir sous un grand arbre, où Tower-son se ressouvint que le commerce s'était fait l'année d'auparavant; mais quelques Anglais découvrirent alors un nombre considérable de nègres armés qui s'efforçaient de se cacher dans un chemin creux; et les Portugais, qui se trouvaient dans ce lieu sans qu'on sache par quel hasard, avaient planté derrière l'arbre une pièce de canon qu'ils tirèrent tout d'un coup. La chaloupe n'en reçut aucun mal, quoiqu'elle en fût si proche. Avant qu'elle pût se retirer, elle essuya deux autres coups qui ne lui furent pas plus nuisibles. Tous les nègres paraissant armés, on ne peut douter qu'ils n'eussent autant de part à cette trahison que les Portugais. Tower-son, dans le premier mouvement de sa colère, fit plusieurs décharges de son artillerie; mais les coups ne pouvaient atteindre à la ville, et les nègres du rivage étaient défendus par les rocs.

Le Hind avait réussi plus heureusement dans la baie, où il avait trouvé dix-huit onces d'or, sans aucune marque de défiance et de ressentiment. Les deux vaisseaux se rejoignirent pour chercher une ville où le vaisseau la Trinité avait été bien reçu l'année précédente. En suivant les côtes, ils rencontrèrent plusieurs bateaux avec lesquels ils profitèrent de sept ou huit onces d'or. Quelques nègres leur en ayant fait espérer beaucoup plus dans un autre lieu, le Hind se détacha pour les suivre, tandis que Towrson allait continuer ses recherches; mais les nègres le voyant partir, et s'imaginant que l'autre vaisseau prendrait la même route, s'efforcèrent de les retenir tous deux par de nouvelles instances : ils offrirent en ôtage deux de leurs gens pour un seul Anglais. Un domestique de la flotte jugea si bien de leur bonne foi, qu'il ne fit pas difficulté de se livrer volontairement : deux nègres demeurèrent à sa place. On leur donna des vivres en abondance; et le plaisir qu'ils prirent à manger leur rendit leur captivité fort agréable.

Pendant la nuit, les nègres allumèrent des feux sur le rivage, vis-à-vis des deux vaisseaux. On fut surpris d'entendre tirer trois coups de canon dans la plus épaisse obscurité, et ce ne fut pas tout d'un coup qu'on apprit de qui ils venaient. Le petit bâtiment qu'on avait vu passer la veille était un brigantin portugais, qui avait suivi depuis long-temps la flotte anglaise, pour donner des avis au long de la côte, et prévenir contre eux tous les nègres. Dans le chagrin de les voir, si bien reçus, et n'étant point assez fort pour les attaquer ouvertement, il avait lâché sur eux

ou sur les nègres du rivage les trois seules pièces d'artillerie qu'il eût à bord. On s'attendait le lendemain à quelque rencontre plus dangereuse; mais on sut des nègres mêmes qu'il ne portait pas plus de douze hommes, et sa faiblesse l'avait fait disparaître.

On vit arriver au matin le chef des nègres, accompagné de cent hommes armés; mais, pour témoigner sa confiance, il avait amené sa femme, et plusieurs de ses gens avaient suivi son exemple. Leur ville était à huit milles dans les terres; ce qui leur fit prendre le parti de coucher sur le rivage jusqu'à la fin du marché. Le chef, sans chercher d'autres précautions, se rendit à bord avec sa femme et ses meilleurs amis. Il fit présent d'une chèvre et de deux grandes racines au capitaine anglais, qui lui donna de son côté deux bassins avec une bouteille de liqueur, et à sa femme diverses bagatelles dont elle parut fort satisfaite. On convint ensuite du poids et des mesures. La quantité d'or que Towrson tira de ce seul endroit, dans l'espace de peu de jours, doit paraître surprenante. Elle commença par huit livres et une once; le jour suivant produisit quatre livres quatre onces et demie; le troisième, cinq livres et cinq onces; le quatrième, quatre livres quatre onces et un quart; le cinquième, quatre livres six onces et un quart; le sixième, huit livres sept onces et un quart; le septième, trois livres et huit onces. La malvoisie avait paru si bonne au chef, qu'il offrit une pièce d'or pour en obtenir encore; Towrson lui en fit un second présent, et voulut même qu'on en distribuât quelques verres aux prin-

cipaux d'entre les nègres de sa suite. Ils partirent fort contents des Anglais, qui l'étaient encore plus d'eux.

Pendant ce temps-là, le Hind, dont la présence n'avait pas été nécessaire sur le même rivage, s'était montré si heureusement dans d'autres lieux, qu'il y avait recueilli quarante-huit livres quatre onces d'or. Les deux vaisseaux se rejoignirent avec de grands témoignages de joie pour le succès de leur commerce; et pendant quelques jours qu'ils continuèrent de visiter la même côte, ils tirèrent encore de divers lieux plus de trente livres d'or. Enfin, l'eau commençant à leur manquer, et le peu qui leur en restait se corrompant de jour en jour, ils résolurent de ne pas s'arrêter plus long-temps sur cette côte.

Le 4 de février, ils profitèrent du vent pour tourner à l'ouest; et le 6, portant au sud-ouest, ils avancèrent fort heureusement jusqu'au 13, qu'ils crurent avoir passé, suivant leurs calculs, le cap das Palmas. Le 22, ils étaient à la hauteur du cap de Monte, environ trente lieues à l'ouest de la rivière Sestos. Le 5 de mars, ayant perdu le Hind de vue dans un orage, Towrson fit allumer des flambeaux pendant la nuit, et tira un coup de canon qui ne fut point entendu; mais le lendemain au matin ce vaisseau, dont on augurait déjà fort mal, reparut sans avoir rien souffert de la tempête. Le 22, on se trouva vis-à-vis du cap Vert, qui est à quatorze degrés et demi. Le 29, on était au vingt-deuxième degré, et le 30 sous le tropique. On vit les Açores le 20 d'avril; et le 7 de mai on tomba sur la côte méridionale de l'Irlande, où l'on se pourvut de quelques rafraîchissements dont on ne

pouvait plus se passer pour le reste du voyage. Enfin, le 14 au soir, on vint jeter l'ancre à l'heure de la marée dans le port de Bristol.

Latitudes observées.

	deg.	min.
Ile de Porto-Santo	33	8
Rivière Saint-Vincent	4	30
Cap das Palmas.....	4	30
Cap Vert.....	14	30

CHAPITRE VI.

Second voyage de Guillaume Towrson sur les côtes de Guinée et au château de Mina, en 1556 (1).

LE capitaine Towrson avait tiré trop d'avantages de sa dernière entreprise pour demeurer long-temps dans l'inaction; et quoique la vue des trésors qu'il avait rapportés dût inspirer beaucoup d'ardeur à toute la nation pour les mêmes voyages, il était naturel que sa propre impatience fût toujours la plus vive. Aussi ne prit-il que le temps nécessaire pour équiper deux nouveaux bâtiments; le Tigre, de cent vingt tonneaux, dont il se réserva le commandement; et le Hart, de soixante tonneaux, dont il donna la conduite

(1) Hakluyt, t. II, part. II, p. 36.

au capitaine Shire. Il y joignit une pinasse de seize tonneaux, commandée par le capitaine John Davis. Les reproches qu'il avait essuyés pour l'enlèvement des nègres qui avaient été amenés en Angleterre deux ans auparavant, et l'espérance qu'un si long séjour à Londres leur aurait fait prendre quelque attachement pour la nation anglaise, le portèrent à s'en faire accompagner dans le nouveau voyage qu'il allait faire en Guinée.

Le 14 de septembre 1556, le Tigre partit de Harwich pour l'île de Scilly, où il devait rencontrer le Hart et la pinasse qui avaient été équipés à Bristol. Ils ne se joignirent néanmoins que le 15 de novembre, qu'ils mirent à la voile ensemble. Ils arrivèrent dès le 22 à la vue de Porto-Santo, et le jour suivant à celle de Madère. Le 3 de décembre, ils doublèrent les Canaries; et six jours après ils se trouvèrent devant le cap Blanc, où ils virent quantité de caravelles occupées à la pêche. Le 19, ils étaient à la hauteur de Sierra-Leone; et certains courants de l'ouest au sud-ouest, qui semblaient n'être qu'un débordement de sable, tant l'eau de la mer en était chargée; leur causèrent beaucoup d'embarras. Il leur fut impossible de trouver un fond où l'ancre pût s'arrêter. Le 30, ils tombèrent sur la côte de Guinée, qu'ils découvrirent à quatre lieues de la terre. Cette perspective, qui leur était assez connue, consistait en trois monts, entre deux desquels, au nord, on voit deux grands arbres, et un peu plus loin, au nord-ouest, un grand rocher.

Ayant vogué quelque temps avec peu d'attention, sans autre guide que la côte, ils se crurent au-delà

de la rivière Sestos. Tandis qu'ils la cherchaient, ils découvrirent trois vaisseaux et deux pinasses, qui s'avançaient vers eux avec toutes leurs voiles; mais le vent étant fort bas, leur vitesse ne répondait point à leurs efforts. Dans l'incertitude de leur dessein, les Anglais se préparèrent au combat. On s'approcha bientôt, parce qu'on ne pensait point à s'éviter; et, ce qui paraît singulier dans la relation, aucune des deux flottes ne s'était fait reconnaître à son pavillon. Cependant Towerston, qui ne crut pas voir la fabrique des vaisseaux espagnols ou portugais, dépêcha sa chaloupe pour s'informer quels ennemis il avait à combattre. L'explication fut courte. C'étaient trois vaisseaux français, qui, n'ayant rien alors à démêler avec l'Angleterre, apprirent avec joie qu'ils avaient affaire à des Anglais. Ils demandèrent aux gens de la chaloupe quels Portugais ils avaient rencontrés. On leur répondit qu'on n'avait vu que des pêcheurs. Ils assurèrent qu'il était passé certains vaisseaux portugais, qui allaient au secours de Mina, qu'ils en avaient rencontré un de deux cents tonneaux à la rivière Sestos, qu'ils l'avaient brûlé, sans qu'il en fût échappé plus de cinq ou six hommes, fort maltraités par les flammes, qui étaient restés dans le même lieu sur le rivage. Les noms des trois vaisseaux français étaient l'Espoir, commandé par le capitaine Denis Blondel; le Laurier de Rouen, commandé par Jérôme Baudet, et le Honfleur, commandé par Jean d'Orléans.

Le capitaine de l'Espoir passa sur le vaisseau de Towerston avec plusieurs de ses gens; et l'on s'entretint avec beaucoup d'amitié. Ils proposèrent à Towerston

de les accompagner pour donner la chasse aux Portugais, et d'aller ensemble à Mina. Il leur répondit qu'il manquait d'eau, et qu'il ne faisait qu'arriver sur la côte. Les Français insistèrent. Quoiqu'on fût cinquante lieues au-delà de la rivière Sestos, ils assurèrent qu'il n'était point impossible de trouver de l'eau, et qu'ils aideraient Towrson avec leurs propres chaloupes. Enfin, l'ayant pressé par toutes sortes de raisons, ils ajoutèrent qu'ils étaient depuis six semaines sur la côte, et qu'ils n'avaient pas rassemblé plus de trois tonneaux de poivre.

Towrson pesa leur proposition. Il considéra que si la côte de Mina était nettoyée par les seuls Français, ils nuiraient au profit de son voyage en allant avant lui; et que si, loin de nettoyer la côte, ils étaient pris par les Portugais, ceux-ci deviendraient plus redoutables pour les Anglais, d'autant plus qu'apprenant qu'ils étaient en mer, ils ne manqueraient pas de les attendre; d'un autre côté, que s'il allait avec les Français, et qu'ils trouvassent la côte libre, le pis-aller était que chacun ferait ses affaires le plus avantageusement qu'il pourrait, mais que si la côte n'était pas libre, il serait heureux pour lui d'avoir trouvé un secours assez puissant pour se délivrer de la crainte des Portugais. Sur toutes ces réflexions, qui le tenaient en suspens, il demanda jusqu'au jour suivant pour se déterminer. Le capitaine français le pria d'aller dîner le lendemain sur son bord, et d'amener avec lui M. Shire, avec les marchands de sa flotte dont il voudrait se faire accompagner. Il offrit aussi de lui fournir de l'eau de ses propres vaisseaux,

ou de l'aider, comme il l'avait déjà promis, à s'en procurer sur la côte.

Les Français envoyèrent le lendemain une chaloupe pour leurs convives, qui profitèrent volontiers de cette politesse. Ils se rendirent à bord de l'Espoir. Le festin fut somptueux pour des gens de mer, et fut prolongé long-temps avec toute l'amitié possible. Le capitaine français renouvela sa demande, en offrant à Towrson tout ce qu'il pouvait avoir sur ses trois vaisseaux d'utile aux Anglais, et lui promettant même d'être soumis à ses ordres. A la fin, on convint de jeter l'ancre, et d'envoyer au rivage, pour chercher de l'eau, une des deux pinasses anglaises avec deux chaloupes, une de chaque nation. Elles revinrent le 1^{er} de janvier, sans avoir pu trouver le moindre ruisseau d'eau fraîche. Les deux flottes levèrent l'ancre; et, suivant assez long-temps la côte, elles découvrirent enfin une rivière, où les chaloupes des deux nations entrèrent aisément. Chacun chercha à se procurer des dents d'éléphants. Towrson en acheta cinq. Les Français en trouvèrent aussi. Trente hommes bien armés, des deux nations, entreprirent de tuer eux-mêmes des éléphants à la chasse. Ils en trouvèrent deux, qu'ils pressèrent long-temps à coups d'arquebuse et de piques, mais qui s'échappèrent néanmoins après avoir blessé un des chasseurs. On remit à la voile le 5, pour suivre la côte. Le 6, on arriva à la rivière de Sainte-Anne (1), qui a une fort belle baie à l'ouest.

(1) A sept degrés de latitude, à peu de distance de Sierra-Leone. Cette rivière porte le nom de Sainte-Anne sur la carte de Guinée de d'Anville; mais sur les cartes anglaises on a donné à cette baie le nom de

Les deux flottes entrèrent dans la baie; mais elles n'y trouvèrent que des nègres sauvages, qui n'étaient point accoutumés au commerce. On continua d'avancer les jours suivants. Le 10, il y eut une conférence entre les capitaines des deux flottes. On se promit de s'entr'aider dans toutes sortes d'entreprises, de vivre en bonne intelligence, et de faire le commerce sans nuire au marché les uns des autres. On régla même que, pour éviter toute occasion de jalousie, deux chaloupes de chaque nation feraient le prix des marchandises, et qu'ensuite chaque vaisseau achèterait par sa propre chaloupe. On rencontra le même jour quelques nègres, de qui l'on apprit que cette côte avait de l'or; et l'on y jeta l'ancre aussitôt.

Le lendemain on ne recueillit, pendant tout le jour, que le poids de quelques angels. Le jour suivant, les chaloupes qui parcouraient le rivage aperçurent une petite ville, dont la violence des flots ne leur permit pas d'approcher. On eut les mêmes difficultés à vaincre pendant les trois jours suivants; parce que la mer ne cessa point d'être fort agitée. Le 14, on fut surpris de se trouver à la portée du canon de Mina. Une almadie, qui fut envoyée aussitôt du château, reconnaissant que ce n'étaient point des Portugais, se retira fort promptement vers la ville; car le château portugais est voisin d'une grande ville, que les nègres appellent Dondou (1). Il est situé sur la pointe d'un

Sherbro River, quoique le banc de sable qui contribue à la former conserve le nom de Sainte-Anne.

(1) Probablement le Grand-Gommendo des cartes de d'Anville.

des deux grands rocs qui s'avancent avec l'apparence de deux îles. Cinq ou six lieues avant que d'y arriver, on trouve une côte assez haute. Il n'est qu'à cinq lieues à l'est du cap Tres-Puntas (1). Towrson se mit dans sa chaloupe, avec les nègres qu'il avait amenés d'Angleterre, et visita la côte jusqu'au cap. Il y trouva deux petites villes, mais sans bateaux et sans commerce. Ses nègres lui servaient d'interprètes; et quoiqu'ils fussent d'un pays beaucoup plus éloigné, ils furent aussi bien reçus que s'ils eussent été du même canton. Un d'entre eux, que les Anglais avaient nommé George, descendait à chaque lieu, et rapportait des informations.

Le jour suivant, Towrson entra dans une belle baie, à deux lieues du côté oriental du cap, et découvrit une petite ville (2), avec quelques bateaux qui rôdaient autour du rivage. Il ne réussit point à les faire approcher par ses signes; mais il leur envoya ses nègres, qui se firent écouter. Il fit présent au chef d'un bassin. Cette libéralité les disposa si bien, qu'ils lui montrèrent le poids d'environ cinq ducats d'or. Cependant ils mirent leur or à si haut prix, qu'on ne put s'accorder avec eux, d'autant plus que c'eût été violer le traité par lequel on était convenu avec les Français, que le prix serait réglé, de l'avis commun des deux nations. La petite ville se nomme Bulle. On y apprit que, un mois auparavant, deux vaisseaux

(1) En lieues marines, la distance est de plus du double.

(2) Cette ville était l'Insumas de d'Anville, ou le Dixroy de la carte de Parly, ou peut-être Boswa.

en avaient attaqué un autre, qu'ils avaient mis en fuite; et que, vers le même temps, un seul vaisseau français avait battu quatre portugais. Le français avait été suivi, peu de temps après, par deux autres vaisseaux de sa nation; l'un de deux cent quarante tonneaux, nommé le Chaudet, l'autre de quatre-vingts; et la flotte devait être beaucoup plus nombreuse, puisque les mêmes nègres assurèrent qu'il en était resté un vaisseau au cap Vert, et un autre à la rivière Sestos.

Le 16, Towrson recommençant à visiter la côte avec deux des pinasses françaises, découvrit une autre baie et une rivière. Ensuite, doublant le cap, il trouva, douze lieues au-delà, une ville nommée Hanta (1), où ses nègres furent reconnus. Les habitants pleurèrent de joie en les voyant, et leur demandèrent des nouvelles des deux autres nègres qui étaient restés en Angleterre. Le récit qu'on leur fit de l'abondance où ils vivaient, et du goût qu'ils avaient pris pour l'Europe, inspira beaucoup d'affection pour les Anglais à toute la ville. Cependant les habitants n'en furent pas plus traitables dans le commerce; et le poids qu'ils présentèrent était si petit, qu'on ne put convenir de rien avec eux. Ils apprirent à Towrson que les Portugais avaient cinq vaisseaux et une pinasse dans le port du château, et qu'ils tenaient tous

(1) Tous les environs du cap des Trois-Pointes forment les côtes d'un état nègre nommé Ahanta; et Hanté; la capitale, se trouve, dans la carte de Guinée de d'Anville, sur la côte, mais à l'est du cap des Trois-Pointes. Towrson, dans son exploration, avait donc déjà doublé le cap, et la rivière qu'il avait trouvée devait être celle de Cobre, ou d'Ancober, à l'ouest du cap.

les nègres voisins dans un rude esclavage. Leur joie fut extrême à la promesse qu'on leur fit de les délivrer de ces tyrans.

Toutes les recherches des deux nations réunies ne leur produisirent presque aucun fruit sur cette côte. Les nègres étaient devenus si difficiles pour les poids et les mesures, que leurs prétentions révoltaient les marchands. On avança deux lieues plus loin, jusqu'à Chama; et, dans la crainte qu'il ne s'y trouvât des Portugais, on ne fit entrer les chaloupes dans la rivière qu'après les avoir armées pour toutes sortes d'événements. Il ne s'y présenta rien qui pût passer pour un obstacle. Les habitants furent transportés de joie à la vue de quelques nègres de Towrson, qui étaient du même lieu. On ne s'imaginerait pas combien la tendresse du sang a de force parmi ces barbares. Towrson les fortifia contre la crainte des Portugais, en leur promettant la protection de l'Angleterre. Il s'attendait bien que ces ennemis communs seraient informés tôt ou tard de son arrivée sur cette côte, et que les vaisseaux de Mina ou des autres places entreprendraient de lui causer quelque embarras; mais, loin de craindre leur rencontre, il souhaitait, autant que les Français, de trouver l'occasion de les attaquer, et de leur faire payer les peines qu'ils lui avaient causées dans son précédent voyage. Il ne comprit pas bien ce que les nègres lui apprirent d'un vaisseau anglais qui était à Mina, où il avait ramené un nègre que les Anglais avaient pris l'année dernière. On fit dès le même jour quelque commerce à Chama. La part des Français fut de 40 angels,

c'est-à-dire du même poids en or ; et celle des Anglais , de 30.

Le 19, on descendit librement au rivage , et chacun eut la liberté de commercer pour son propre avantage. L'or parut avec assez d'abondance. Townson, sans savoir quel avait été le profit des Français, se trouva le soir quatre livres et deux onces d'or. Shire, capitaine du Hart, ne s'en trouva que trente-deux onces. Le prix étant réglé en commun, c'était le bonheur ou l'adresse qui décidait de l'avantage. Mais vers le soir on fut averti, par les nègres, qu'il avait paru des Portugais du côté des bois, et qu'apparemment ils se feraient voir le lendemain sur mer ou sur terre. En effet, lorsque les chaloupes se disposaient à rejoindre la flotte, on entendit tirer quelques coups de fusil à l'entrée des bois. Ce ne pouvait être que les Portugais ; mais ils n'osèrent s'approcher de la rivière ; et leur espérance était sans doute d'effrayer les nègres, et de leur faire interrompre le commerce.

Les officiers des deux nations résolurent d'éclaircir cet incident, et de saisir l'occasion pour braver les Portugais. Ils mirent dans les cinq chaloupes et dans une grande barque française tout ce qu'ils avaient de gens aguerris, avec quelques pièces de canon, quatre trompettes, une paire de timbales et un fifre. Entre les soldats, il y en avait douze qui auraient servi d'officiers au besoin, et les autres brûlaient de se faire la même réputation. Ils étaient tous parfaitement armés. Les chaloupes et les barques étaient parées de petites voiles de soie et d'autres ornements.

Dans cet équipage, on remonta la rivière au bruit des instruments, tandis que la flotte se tint à l'embouchure; et l'on recommença le commerce avec une contenance ferme et tranquille. Il ne parut aucun Portugais; mais les nègres assurèrent qu'il était arrivé quelques vaisseaux à Hanta. On ne laissa point de visiter d'autres parties du même canton, sans s'éloigner beaucoup, à la vérité, et toujours à portée de retourner à la flotte. Towrson, jusqu'au 23, recueillit encore neuf livres et plusieurs onces d'or; mais le même jour au soir les nègres vinrent l'avertir que les vaisseaux du Portugal étaient sortis du port de Mina, dans le dessein de le venir attaquer. Il répondit qu'il attendrait avec joie ces ennemis publics; et, pour témoignage de sa fermeté, il fit sonner aussitôt les trompettes et tira plusieurs coups de canon. Les nègres, encouragés par ces marques de résolution, le prièrent de ne faire aucun quartier à leurs tyrans, et lui promirent que, s'ils venaient par terre, les informations ne lui manqueraient pas.

Le commerce fut continué le 24 avec la même affectation de joie et de tranquillité. Towrson traita le chef des nègres à dîner, et le son des trompettes accompagna la bonne chère. Les chaloupes étaient déjà parties le lendemain pour rentrer dans la rivière, lorsqu'on aperçut de la flotte cinq vaisseaux qui ne pouvaient être que des portugais. On tira aussitôt un coup de canon qui rappela les chaloupes. Le jour fut employé aux préparatifs du combat; et le soir on mit à la voile, dans l'espérance de gagner le vent, s'il était possible. Le Tigre s'étant avancé, dans les téné-

bres, assez proche de l'ennemi, entendit tirer un coup de canon, qu'il regarda comme un signal de l'amiral portugais pour donner quelques ordres à sa flotte.

Le 26, les vaisseaux des deux nations, n'ayant rien vu paraître autour d'eux, se rapprochèrent du rivage. Ils découvrirent alors les Portugais; ce qui ne les empêcha point de jeter l'ancre. Towrson fit prendre à tous ses gens une sorte d'écharpe blanche, afin que les Français pussent toujours les distinguer, si l'on en venait à l'abordage; mais le jour se passa encore sans que l'ennemi se fût approché, quoique depuis le matin il eût été presque à la portée du canon. Le matin du jour suivant on remit à la voile, et les Portugais y mirent aussi. Les deux flottes cherchèrent à gagner le vent; celle des deux nations y réussit. Les Portugais, à cette vue, se rapprochèrent du rivage, et les alliés ne balancèrent point à profiter de l'avantage du vent pour les suivre; mais lorsqu'on croyait le combat prêt à s'engager, les Portugais, après avoir suivi pendant quelque temps la côte, profitèrent du vent, qui changea tout d'un coup, pour reprendre le large. Towrson et les Français, las de cette manœuvre, prirent le parti de caler leurs grandes voiles et de les attendre. En effet, un petit vaisseau bien monté d'artillerie et bon voilier, qu'on distinguait à ses moindres mouvements, s'avança d'abord seul, et lâcha sa bordée sur le Tigre. Cette décharge n'ayant frappé que l'air, le portugais revira de bord, et lâcha son autre bordée sur l'Espoir, qui fut percé en deux ou trois endroits. Une caravelle portugaise, qui s'avança dans

le même temps, fit aussi sa décharge sur le Tigre, et lui tua deux hommes. Elle fut suivie de l'amiral, grand vaisseau de guerre, mais que cette raison même rendait moins redoutable que les petits, parce que son artillerie était montée trop haut : aussi la décharge de toute sa bordée n'eut-elle rien de terrible que le bruit. Les deux autres bâtiments portugais n'avancèrent point, soit qu'ils fussent sans canon, ou que, par l'ordre de leur amiral, ils se réservassent pour quelque dessein qu'ils n'eurent pas l'occasion d'exécuter.

La flotte combinée rendit avec usure leur canonade aux Portugais, sans pouvoir juger si elle avait causé quelque tort à l'amiral, sur qui les bordées du Tigre et de l'Espoir avaient porté particulièrement. Mais par un mouvement de prudence, qui doit paraître étrange dans la chaleur d'un combat, les commandants des deux nations, voyant que l'ennemi s'en tenait à quelques volées d'artillerie, et se retirait même pour éviter un combat plus serré, résolurent de se borner aussi au feu de leur canon, sans faire aucun mouvement pour s'approcher davantage. La principale raison qui les arrêta, fut qu'une partie de leurs gens étaient malades, et qu'étant moins venus pour la guerre que pour le commerce, ils devaient se contenter qu'on leur laissât l'avantage de cette action, comme il leur demeurerait effectivement, lorsqu'on paraissait renoncer à les éloigner de cette mer. Ils admirèrent même que les Portugais se retirassent si tranquillement, après avoir marqué tant d'ardeur pour les joindre; et Towrson n'attribue leur retraite qu'à

la fausse opinion qu'ils prirent de ses forces, et en lui voyant des apparences de courage qui étaient fort au-dessus de sa situation et de celle même des Français.

Quelque explication qu'on puisse donner à cet événement, la flotte des deux nations demeura maîtresse de la mer, et si libre sur cette côte, qu'elle y continua pendant plus d'un mois son commerce. Cependant, outre les maladies qui commençaient à se répandre dans les équipages, les vaisseaux mêmes étaient en si mauvais état, que deux des français n'avaient plus la force de soutenir toutes leurs voiles. Le maître d'une des pinasses anglaises avertit Towrson qu'il ne pouvait plus répondre de son bâtiment, parce que les cordages et tous les ouvrages de fer commençaient à manquer. On examina le mal, qui se trouva si grand au jugement de tout le monde, qu'on prit le parti de la mettre en pièces pour sauver ce qui pouvait être encore utile, et de faire passer les matelots dans le *Hart*. On rencontra le 30 plusieurs nègres qui avaient vu depuis peu quelques vaisseaux français, avec lesquels ils n'avaient pu convenir du prix des marchandises; mais ils ignoraient la route que les Français avaient prise.

Le 3 de février Towrson prit terre à quelque distance d'une ville qu'il crut reconnaître du rivage. Il tira deux coups de canon, et le chef des nègres ne tarda point à paraître. Un matelot, nommé Thomas Rippon, qui avait été du dernier voyage, fut envoyé à terre, et reconnu aussitôt par le chef et par d'autres nègres qui lui demandèrent des nouvelles de Towrson. Ayant appris qu'il était à bord, ils se hâtèrent d'en-

trer dans un de leurs bateaux; et le chef, en approchant du vaisseau, appela Towrson à haute voix. Sa joie parut fort vive de le revoir et de l'embrasser. Les Anglais lui firent un présent, et les Français y en joignirent un autre. On convint du poids et des mesures. L'or n'était point en abondance dans cette ville, parce que les difficultés du prix n'avaient point empêché que les Français dont j'ai parlé n'en eussent enlevé une partie; mais les deux flottes en tirèrent vingt-deux onces. Il vint le 6 une almadie, ou un bateau, dont les nègres prièrent Towrson d'aller à leur ville. Ils se ressouvenaient aussi de l'avoir vu l'année précédente; et leurs instances firent juger qu'ils avaient beaucoup d'or. On ne balança point à les suivre. Leur ancien chef était mort; mais son successeur ne marqua pas moins d'inclination pour les Anglais. Il demanda néanmoins un otage pour lequel il en donna deux. Le nègre George ayant rejoint Towrson dans ce lieu, servit beaucoup à la conclusion du marché; et dès le même jour Towrson tira cinq livres une once d'or. George lui dit que, s'étant trouvé à Chama pendant le combat avec les Portugais, il avait vu du rivage tout ce qui s'était passé dans l'action; que les Portugais s'étaient retirés dans la rivière de Chama, et qu'ils s'étaient plaints d'avoir perdu quelques hommes par le canon de leurs ennemis; qu'ils avaient demandé aux nègres de Chama la liberté de se radouber dans leur rivière, et qu'elle leur avait été refusée. Les officiers des deux flottes conclurent de ce récit, que l'amiral portugais avait été plus maltraité qu'on ne s'en était aperçu. Dans l'es-

pace de trois jours on recueillit vingt-quatre livres d'or.

Le 10, Jérôme Baudet, capitaine du vaisseau français le Laurier de Rouen, vint, avec son vaisseau et sa pinasse, faire des plaintes amères de ce qu'on l'avait adressé dans des lieux d'où il ne tirait aucun avantage. Il déclara que sa résolution était de faire voile vers l'est. Les Anglais et les autres vaisseaux de sa nation lui représentèrent inutilement le danger qu'il allait courir à s'écarter, surtout dans l'état où il voyait son propre bâtiment. Rien n'ayant été capable de l'arrêter, il prit la haute mer avec sa pinasse. L'Espoir et le Honfleur se déterminèrent à le suivre.

Les vaisseaux anglais n'étaient point en meilleur état. Mais la vue de l'or leur faisait oublier le danger; et se croyant délivrés des Portugais pour long-temps, ils méprisèrent des périls qui leur paraissaient bien moins redoutables. Ils trouvèrent encore dans le même endroit six livres neuf onces d'or. S'étant avancés dans un autre lieu, ils apprirent des nègres, que trois des cinq vaisseaux portugais étaient retournés au port du château, et que les deux autres étaient entrés dans une rivière si voisine, qu'elle n'était point à plus de trois heures de navigation. Ce nombre d'ennemis ne leur parut point assez terrible pour les refroidir par la crainte. Le chef des nègres était allé à la capitale du pays, pour y prendre les ordres du roi sur les poids et les mesures. Il en rapporta qui satisfirent les marchands anglais; mais on s'aperçut bientôt qu'il y avait peu d'or dans ce canton. Cependant Towrson apprenant qu'il n'était pas éloigné de la demeure d'un roi

fort puissant, députa quelques-uns de ses gens à la cour de ce prince. Il recueillit pendant leur voyage onze livres d'or; et pour la première fois il trouva les nègres fort difficiles sur la qualité du drap, qui ne leur paraissait pas assez fin.

Les députés revinrent après cinq jours d'absence. Ils avaient vu le roi Abaam, qui les avait reçus fort civilement, mais qui ne leur avait pas montré beaucoup d'or. Cependant il leur avait promis, s'ils voulaient s'arrêter dans ses états, d'en faire chercher par ses sujets. Il souhaitait qu'à leur retour ils amenassent des ouvriers pour bâtir un château près de sa ville, avec des tailleurs pour lui faire des habits; mais il n'avait pas besoin de draps, s'ils n'étaient beaucoup plus fins que ceux qu'il avait achetés des Français, et dont il était pourvu pour long-temps.

Sa ville est à cinq ou six lieues de la côte, et les Anglais ne la trouvèrent pas moins grande que Londres. Mais les maisons ne valent pas mieux que les édifices ordinaires des sauvages. Le blé et le millet croissent en abondance aux environs. Il ne serait pas aisé d'y arriver sans guide, parce que le chemin est coupé par un grand nombre de bois et de ravines. A mesure qu'on avance, on trouve les défilés gardés par des nègres: à moins qu'on n'ait mieux penser que la commodité de ces lieux les y rassemble sans aucun dessein. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'ils y sont pour défendre les avenues de la capitale, parce que s'ils n'ont point de fortifications qui puissent les garantir d'une surprise, ils y suppléent par des cordes, qui traversent ces chemins étroits, et qui sont gar-

nies de sonnettes. Au moindre son qu'ils entendent, ils se présentent pour arrêter les voyageurs. La ville est environnée aussi de ces cordes, qui sont soutenues par des troncs d'arbres, mais dont les Anglais ne comprirent pas l'usage.

Ils y étaient arrivés à cinq heures du matin, après avoir marché la nuit pour se garantir de la chaleur. Le roi les avait fait appeler à neuf heures; car on ne se présente point devant lui sans ordres. Ils voulaient porter d'abord leur présent; mais on leur dit qu'il fallait paraître trois fois devant le prince avant que de lui rien présenter. Il les reçut avec un visage fort ouvert. Il s'entretint avec eux l'espace d'une demi-heure; et quoiqu'ils eussent un nègre qui leur servait d'interprète, il prenait plaisir à se servir de divers signes, pour se faire entendre directement. Il les fit venir deux autres fois, après lesquelles il reçut volontiers leur présent. On apporta un vase rempli de vin de palmier, dont il leur fit boire; mais ce fut avec des cérémonies fort singulières. On fit un petit trou dans la terre, où l'on versa quelques gouttes de cette liqueur. On reboucha le trou, et l'on mit le vase dessus. Ensuite, avec une petite tasse qu'on remplit de vin, on arrosa divers fagots d'écorce de palmier qui se trouvaient dans la salle, et que les nègres respectent beaucoup. Alors le roi prit une coupe d'or, dans laquelle on lui versa du vin. Il but, tandis que les assistants criaient *Abaam Abaam*, et prononçaient quelques autres mots. Lorsque le roi eut cessé de boire, on présenta du vin aux Anglais dans la même coupe. Ce prince avait près de lui neuf ou dix cour-

tisans , qui avaient tous la barbe grise. En sortant de l'audience, on le salue trois fois par une profonde inclination, pendant laquelle on lève les bras et l'on joint les mains sur la tête.

Towrson, avec l'indifférence ordinaire aux marchands anglais, a négligé de nous apprendre le nom du pays et de la ville du roi Abaam. Peut-être cette ville est-elle le grand Commendo, ou Guaffo, qui est situé sur une éminence, près de la rivière qui passe à Mina, et qui est encore la demeure d'un roi. Dans cette supposition, le port où les Anglais avaient abordé serait le petit Commendo. Mais il s'en faut beaucoup que la ville royale soit aussi grande que Londres l'était en 1556. Elle n'a pas plus de quatre cents maisons, qui sont à la vérité séparées les unes des autres; ce qui peut faire paraître l'étendue plus considérable. Towrson, dans quelques jours qu'il passa encore sur cette côte, joignit treize livres d'or à ce qu'il avait déjà recueilli. Le 1^{er} de mars il aborda près d'une ville qu'il nomma Mawri, où il ne trouva point de bateaux ni même de nègres. Mais à son départ il arriva deux almadies d'une autre ville, avec lesquelles il profita de quelques onces d'or. Les nègres lui apprirent que tous les habitants de Mawri s'étaient retirés depuis peu à Laguy ou Lagova, qui est neuf lieues à l'est de Mawri, comme Mawri (1) est quatorze lieues à l'est de Mina.

Le 2, on se trouva vis-à-vis du château de Mina, à deux lieues en mer, d'où l'on aperçut les cinq vais-

(1) Mawri est le Mouré des cartes de d'Anville, et c'est le lieu où a été depuis bâti le fort Nassau par les Hollandais. Les distances sont inexactes.

seaux portugais qui étaient à l'ancre dans le port. Le soir on jeta l'ancre près de Chama, dans la résolution d'abandonner enfin les côtes de Guinée, pour retourner en Europe par les plus courtes voies. Ce dessein, que l'état de la flotte commençait à rendre assez pressant, le parut encore plus le lendemain à la vue d'un gros vaisseau, qui n'était pas à plus de quatre milles, et qui fut bientôt suivi d'un autre plus gros encore, et d'une pinasse : c'était une nouvelle flotte qui arrivait de Portugal. On tendit aussitôt toutes les voiles pour s'éloigner. Les Portugais reconnurent leurs ennemis, et leur donnèrent la chasse jusqu'au soir. Towrson s'apercevant que leur amiral était fort éloigné de l'autre vaisseau, pensait à faire face, avec d'autant plus de raison qu'il croyait pouvoir gagner le vent. Mais Shire s'excusa sur le mauvais état de son bâtiment, et sur les maladies qui étaient augmentées dans son équipage. Comme on commençait à s'éloigner des lieux où l'on connaissait de l'eau, les deux capitaines commencèrent aussi à faire cuire la viande dans de l'eau salée, et à diminuer la part ordinaire de la boisson, pour se précautionner contre les nécessités d'un long voyage. Ils portèrent au nord-ouest avec un vent favorable; et le 12 de mars ils se trouvèrent à la hauteur du cap das Palmas. Le 16, ayant été poussés malgré eux près des côtes, ils crurent apercevoir le cap Mesurado, aux environs duquel les terres sont fort hautes. Le 18, Towrson perdit de vue le Hart; et quelques reproches de lâcheté qu'il avait faits indiscrètement au capitaine, lui firent craindre que dans son ressentiment

il ne se fût approché exprès du rivage pour se briser contre les rocs. Mais, l'ayant rejoint vers le soir, ils continuèrent leur navigation jusqu'au 27, qu'ils eurent la vue de deux petites îles qui ne sont qu'à six lieues de Sierra-Leone, quoique, suivant leurs calculs, ils s'en crussent à trente ou quarante lieues; d'où Towrson prend droit de recommander à ceux qui doivent naviguer dans ces mers, de se défier beaucoup des courants, qui tournent au nord et au nord-ouest, sans quoi l'on est sujet à des erreurs dangereuses.

Le 14 d'avril ils rencontrèrent deux vaisseaux portugais, qui ne marquèrent aucune envie de les attaquer, quoiqu'ils eussent l'avantage du vent; ce qui fit juger à Towrson qu'ils étaient chargés pour Calcut. Le 18 ils se virent à la hauteur du cap Vert, et le 24 ils passèrent le tropique du Cancer. Ils perdirent, dans les premiers jours de mai, plusieurs hommes de l'équipage, qui souffraient depuis long-temps de violentes douleurs.

Le 23 ils découvrirent près d'eux, à la fin d'un brouillard fort épais, un corsaire français de quatre-vingt-dix tonneaux, qui, reconnaissant que les deux navires anglais avaient souffert d'un long voyage, s'avança tout d'un coup, et vint sans balancer à l'abordage. Il avait peu d'artillerie; et sa confiance paraissait basée sur le courage de ses gens, qui étaient bien armés. Mais le Tigre, qu'ils menaçaient le premier, leur lâcha si heureusement sa bordée, qu'ils se trouvèrent forcés de renoncer au combat, pour se garantir de l'eau, qui les gagnait de toutes parts. On leur vit baisser aussitôt leurs voiles; et Towrson, en s'éloi-

gnant, les salua encore de quelques coups qui augmentèrent peut-être leur embarras. Un trompette français qu'il avait à bord, et qui était presque expirant de la maladie commune, ne laissa pas de sonner dans cette occasion avec tant d'ardeur, qu'il mourut la trompette à la bouche.

Le 28, les deux capitaines résolurent, dans une conférence, de gagner la Severn, pour débarquer à Bristol. Mais ils arrivèrent avant la nuit à la vue du cap Léopard; et, ne se croyant pas en état de doubler la pointe de Land'send, parce qu'ils avaient le vent à combattre, ils prirent le parti de relâcher le lendemain à Plymouth.

TABLE

ANALYTIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

DATES AV. J.-C.		PAGES.
3800	Empires des Babyloniens et des Égyptiens, et premières invasions des Scythes	1
2760	Fondation de Tyr	2
2291	Règne de Ninus	Ibid.
2234	Fondation de Babylone	Ibid.
1520	Conquête de l'Asie par Sésostris	3
1350	Expédition des Argonautes	4
	Les Grecs remontent le Danube jusqu'à son embouchure	5
	Fondation de Gadir ou Cadix	4
	Fondation de la ville d'Adria	6
1000.	Voyages des Carthaginois Hannon et Himilcon, ...	Ibid.
	Les Phéniciens et les Carthaginois découvrent la Grande-Bretagne et l'Irlande	7
700	Fondation de Marseille	8
	Conquête de l'Égypte par Nabuchodonosor	4
	Navigation sur la côte orientale d'Afrique, sous Necos	7
529	Invasion de Cambyse en Égypte	3
450	Voyages d'Eudoxe de Cyzique	
334	Voyages de Pytheas	
	Des causes qui empêchent qu'on ne puisse écrire une histoire de la géographie	8-14

AV. J.-C.

PAGES.

1188	On ne peut que tracer les limites des connaissances de chaque auteur.....	14
1900	Limites des connaissances géographiques de Moïse.	Ibid.
1000	D'Homère.....	15
639	Voyage de Colœus de Samos.....	Ibid.
	Significations diverses des mots hyperboréens, éthiopiens, cimmériens.....	16-17
500	Limites des connaissances géographiques d'Hérodote.	17
556	Conquêtes d'Alexandre.....	19
	Voyage de Néarque.....	Ibid.
	Dicéarque.....	20
312	Conquêtes de Seleucus Nicator dans l'Inde.....	21
	Ptolémée Evergète recule les connaissances géographiques au sud du Nil.....	22
260	Limites des connaissances géographiques d'Eratosthènes.....	Ibid.
200	De Polybe.....	24
140	D'Hipparque.....	23
	Conquêtes des Romains.....	25
50	Posidonius.....	* Ibid.

APRÈS J.-C.

1	Nouvelles découvertes sous Auguste.....	27
	Agrippa.....	Ibid.
25	Strabon.....	27-28
43	Conquête de l'île de Bretagne, sous Claude.....	28
	Voyage de Julianus en Germanie.....	29
	Voyage de Cornelius Balbus chez les Garamantes... ..	Ibid.
	De Septimus Flaccus.....	30
	De Julius Maternus au pays d'Agysimba.....	Ibid.
113	Extension de l'empire romain, sous Trajan.....	31
150	Ptolémée.....	Ibid.
	Limites de ses connaissances géographiques.....	32
	Itinéraires terminés sous Théodose II.....	39
370	Ammien Marcellin.....	39
555	Procope.....	40
	Cosmas.....	41
	Martien Capella et Isidore de Séville.....	42
795	Découverte de l'Islande.....	48
820	Dicuïl et l'anonyme de Ravenne.....	42
	Conquêtes des Arabes.....	Ibid.
	Voyage de deux mahométans en Chine.....	44
	Des découvertes des Arabes, et de leurs connaissances géographiques.....	44-46

DES MATIÈRES.

491

APRÈS J.-C.

PAGES.

	Ebn Haukal.....	44
820.	Conquêtes de Charlemagne.....	49
	Voyages d'Ohther et de Wulfstan.....	Ibid.
982	Découverte du Groenland.....	48
1150	Edrisi.....	44
1188	Giraud de Barri.....	50
1220	Conquêtes de Gengis-Khan.....	51
	Voyages de Carpini et de Rubruqui.....	52
	Nassir Eddin.....	45
1271 à 1297	Voyages de Marc-Pol.....	Ibid.
1330	Voyage d'Oderic de Portenau.....	53
	Jean de Mandeville.....	Ibid.
	Schildberger.....	Ibid.
	Itinéraire de Pegoletti.....	Ibid.
	Aboul-Feda.....	45
1403	Voyage de Clavijo.....	53
	Oulough-Beigh.....	45
1419.	Premiers voyages des Portugais.....	54-55

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

57

LIVRE PREMIER.

HISTOIRE DES PREMIÈRES CONQUÊTES DES PORTUGAIS.

CHAPITRE I.

	Premières expéditions des Portugais en Afrique.....	59
711	Domination des califes en Espagne.....	59
1085	Affranchissement de ce pays sous Alphonse VI....	60
1415	Prise de Ceuta en Afrique.....	Ibid.

CHAPITRE II.

	Voyage et découvertes des Portugais au long des côtes d'Afrique jusqu'au cap Vert.....	61
1418	Premières tentatives du prince Henri pour les dé- couvertes.....	Ibid.

DATES.		PAGES.
1419	Ile de Madère.....	64
	Camera de Lobos.....	Ibid.
	Aventure de l'Anglais Macham.....	Ibid.
	Établissement des Portugais à Madère.....	65
	Donation du saint-siège.....	66
1434	Les Portugais doublent le cap Bojador.....	67
	Angra de Ruyvos.....	Ibid.
	Multitude de loups marins.....	68
1440	Puerto Cavallero.....	69
1442	Poudre d'or vue pour la première fois par les Portugais.....	Ibid.
1443	Rio do Ouro.....	70
	Ile d'Arguim.....	Ibid.
1445	Ile de Nar, et île de Tider.....	71
	Premier sang qu'il en coûte aux Portugais.....	Ibid.
	Angra de Cintra.....	Ibid.
1446	Découverte du cap Vert.....	72
1447	Cabo del Rescate.....	Ibid.
	Aliments et qualités du pays.....	73
	Diverses entreprises des Portugais.....	Ibid.
	Ile de Gomera.....	75
	Découvertes et premier état des Canaries.....	Ibid.
	Mœurs des habitans.....	76
	Découverte de la rivière Ovedech, nommée Sanaga, ou Sénégal.....	77
	Devise du prince Henri.....	Ibid.

CHAPITRE III.

Continuation des découvertes depuis le cap Vert
jusqu'au cap de Bonne-Espérance. 78

	Incertitude des Portugais.....	Ibid.
	Rio Grande.....	79
	Portugais maltraités par les nègres.....	Ibid.
	Voyage de Gilianez, ou Gilles Anez.....	80
	Bravoure de Diego Gonzalez.....	Ibid.
1448	Messa et cap Guer, ou Geer.....	81
	Ballarte, Danois, passe en Afrique avec les Portugais.....	Ibid.

DES MATIÈRES.

493

DATES.		PAGES.
1448	Il est tué au cap Vert.....	81
	Mort du roi de Portugal. Son fils lui succède.....	82
1454	Voyages du Vénitien Cà-da-Mosto.....	80
1461	Iles Açores peuplées.....	82
1462	Fort élevé à l'île Arguim.....	83
	Découverte des îles du cap Vert.....	Ibid.
	Le récit des écrivains portugais, à ce sujet, contre- dit par Cà-da-Mosto.....	84
1463	Mort du prince Henri. Son caractère.....	Ibid.
1469	Commerce de Guinée affermé.....	85
1471	Oro de la Mina.....	Ibid.
	Cap Sainte-Catherine.....	Ibid.
	Ile Hermosa.....	Ibid.
	Graine de Paradis, son origine.....	86
	Iles Saint-Thomas, Annobon et Principe.....	Ibid.
	Découvertes déjà faites, mais ignorées.....	Ibid.
1479	Traité conclu entre Ferdinand, roi de Castille, et Alphonse, roi de Portugal.....	Ibid.
1481	Fort bâti à Mina.....	87
	Conférence avec un roi nègre.....	88
	Le fort de Mina devient une ville.....	89
1484	Précautions du roi de Portugal à l'égard des autres couronnes de l'Europe.....	Ibid.
	Il prend le titre de seigneur de Guinée.....	90
	Rivière de Congo.....	91
	Le roi de Congo reçoit le christianisme dans ses états.....	Ibid.
	Royaume de Benin.....	Ibid.
	Feinte conversion du roi.....	Ibid.
	Ogane, prince puissant, pris pour le prêtre Jean..	92
1486	Sierra Parda.....	93
	Los Vaqueros.....	Ibid.
	Ile de Santa-Cruz.....	Ibid.
	Rivière de l'Infante.....	Ibid.
	Discussion à ce sujet.....	93-94
	Découverte du cap de Bonne-Espérance.....	95-96

CHAPITRE IV.

DATES.		PAGES.
	Les Portugais entreprennent de découvrir, par terre, les Indes orientales. Circonstances de leurs premiers établissements dans les royaumes de Mandinga, de Guinée et de Congo.	96
1487	Deux habiles Portugais chargés d'une commission difficile.....	97
	Leurs voyages.....	Ibid.
	Mort de l'un.....	98
	Arrivée du prince de Jalof à Lisbonne.....	99
	Sa conversion au christianisme.....	Ibid.
	Situation du pays des Jalofs.....	100
	Cap Vert.....	101
1489	Baptême de plusieurs seigneurs de Congo.....	102
	Le roi se fait baptiser avec son fils aîné.....	Ibid.
	Il s'en repent et déshérite son fils.....	103
	Le prince de Congo remonte sur le trône, et fait fleurir la religion.....	104
1493	Christophe Colomb vient en Portugal.....	Ibid.
	On conseille au roi de le faire tuer.....	104
	Jalousie entre les Espagnols et les Portugais.....	Ibid.
	Ils s'accordent par un traité.....	Ibid.
	Commerce des Portugais sur la rivière de Sanaga..	105
	Diverses ambassades.....	Ibid.
	Jugement d'un roi nègre sur le roi de Portugal.....	106
	Mort du roi Jean, et son éloge.....	Ibid.

CHAPITRE V.

	Premier voyage des Portugais aux Indes orientales par les mers d'Afrique.	107
	Remarque sur la fidélité de cette histoire.....	Ibid.
	Emmanuel, successeur du roi Jean, s'anime pour les découvertes.....	Ibid.
	Il méprise les opinions vulgaires.....	108
1497	Vasco de Gama est choisi pour commander la flotte portugaise.....	Ibid.
	Elle part.....	109

DATES.		PAGES.
1497	De quoi elle est composée.....	109
	Angra de Santa-Elena.....	Ibid.
	Ses habitants.....	110
	San-Jago.....	Ibid.
	Doutes sur la distance du cap de Bonne-Espérance.	Ibid.
	Crainte causée par les nègres.....	111
	Gama double le cap de Bonne-Espérance.....	112
	Perspective du pays.....	Ibid.
	Ils arrivent à Angra-de-San-Blaz; ses habitants et ses animaux.....	113
	Prodigieuse quantité de loups marins.....	Ibid.
	Art de Gama pour apprivoiser les nègres.....	114
	Nègres d'un bon caractère.....	116
1498	Alonso visite hardiment leur ville.....	Ibid.
	Rio do Cobre.....	117
	Peuple et pays plus civilisés.....	118
	Rio dos Bos-Sinaes.....	119
	La flotte portugaise est attaquée du scorbut.....	Ibid.
	Diverses îles et leurs habitants.....	120
	Situation de Mozambique et ses habitants.....	121
	Les Portugais sont reçus dans le fort.....	122
	Visite que le roi fait à Gama; son habillement....	123
	Question qu'il fait aux Portugais.....	Ibid.
	Il leur accorde des pilotes.....	124
	Projet qu'il forme pour leur ruine.....	Ibid.
	Dangers auxquels la flotte portugaise est exposée...	Ibid.
	Elle part de Mozambique.....	125
	Rocs Saint-George.....	Ibid.
	Ile Assoutado.....	Ibid.
	Mombassa.....	126
	Les Portugais y sont bien reçus, et visitent la ville.	127
	Dangers de la flotte à Mombassa.....	129
	Elle part, et prend deux sambusques.....	130
	Elle arrive à Mélinde; situation de cette ville....	Ibid.
	Adresse des Maures à tirer de l'arc.....	131
	Beauté des femmes de Mélinde.....	Ibid.
	Gama fait alliance avec le roi; présents mutuels...	132
	Chrétiens des Indes, et leur dévotion.....	Ibid.
	Entrevue du roi et de Gama.....	133
	Elle tourne à l'avantage des Portugais.....	Ibid.
	Curiosité des princes maures.....	134
	La boussole et les cartes conçues aux Indes orien- tales.....	135

DATES.		PAGES.
1498	Habileté d'un Indien dans la navigation.....	135
	Réflexion de M. de Rossel à ce sujet.....	Ibid.
	Gama quitte Mélinde.....	136

§ II.

	État de l'Inde à l'arrivée de Gama.	Ibid.
	Principales parties de l'Inde.....	137
	Divisions particulières des royaumes de l'Inde.....	Ibid.
	Premiers établissemens des Arabes dans les Indes.	
	Savana Perimal embrasse la religion mahométane.	138
	Origine de Calecut et de ses richesses.....	139
	Sa situation.....	Ibid.
	Étonnement des Indiens à la vue des vaisseaux portugais.....	140
	Gama fait pressentir le peuple.....	Ibid.
	Conversation de son député avec un Maure nommé Bentaybo.....	141
	Bentaybo offre ses services aux Portugais....,	142

§ III.

	Gama est invité à la cour. Il est reçu à l'audience du zamorin.	Ibid.
	Disposition du zamorin.....	143
	Gama descend à terre, malgré l'opposition de son conseil.....	Ibid.
	Il est conduit à Calecut.....	144
	Temple malabar où il entre en chemin.....	145
	Image que les Portugais honorent sans la connaître.	146
	Gama est reçu avec beaucoup de pompe.....	Ibid.
	Palais du zamorin.....	147
	Salle d'audience.....	Ibid.
	Figure, habillement et magnificence du zamorin...	148
	Cérémonie de l'audience.....	Ibid.
	L'amiral veut s'expliquer avec le zamorin.....	149
	Son discours au zamorin.....	150
	Réponse de ce prince.....	Ibid.
	Difficultés pour les présents, qui sont trouvés trop modiques.....	151

DATES.

PAGES.

1498	Gama est irrité des objections	152
	Alarmes et jalousie des Maures	Ibid.
	Mauvais offices qu'ils rendent aux Portugais	153
	Le zamorin change d'inclination par leurs artifices	154
	Démêlé pour les présents	Ibid.
	Demande du zamorin	155
	Lettre du roi de Portugal	Ibid.
	Le zamorin s'adoncit par des vues d'intérêt	Ibid.
	Gama retourne à sa flotte	156
	Complot des Maures pour ruiner la flotte portugaise	157
	Gama est enfermé et gardé	159
	Résolution à laquelle il s'arrête	160
	Il obtient la liberté; usage qu'il en fait	Ibid.
	Mollesse du zamorin pour le satisfaire	161
	On revient aux termes d'un accommodement	162
	Proposition de Gama avant son départ	Ibid.
	Nouvelles injustices de la part du zamorin	163
	Gama prend le parti des représailles	164
	Il arrête plusieurs seigneurs de la cour	Ibid.
	Fermeté de Gama	165
	Elle force le zamorin à lui renvoyer ses gens	166
	Lettre singulière du zamorin au roi de Portugal	Ibid.
	Bentaybo est réduit à demander un asile aux Portugais	167
	Gama retient ses prisonniers	Ibid.

§ IV.

Retour de Gama en Portugal. 168

	Périls dont le ciel délivre les Portugais	Ibid.
	Ils quittent Calecut	Ibid.
	Iles où la flotte s'engage	169
	El Padrang de Santa-Maria	Ibid.
	Bois de cannelle	Ibid.
	Rencontre d'une flotte indienne	170
	Iles Anjedives	Ibid.
	Superstitions des Maures	171
	Arrivée de deux corsaires	Ibid.
	Feinte trahison d'un Maure	172
	L'amiral découvre sa perfidie	Ibid.
	Il le punit rigoureusement	173

DATE.		PAGES.
1498	Aveux qui font obtenir sa grace au Maure.....	173
	Gama remet à la voile.....	Ibid.
	Nouveaux aveux du Maure, qui lui attirent de la considération.....	174
	Il embrasse le christianisme.....	Ibid.
	Maladie qui se répand dans l'équipage.....	Ibid.
1499	Extrémité où la flotte est réduite.....	175
	Elle passe à Mangadoxo.....	Ibid.
	Elle arrive au port de Mélinde.....	176
	Elle remet à la voile, et Gama brûle un de ses vais- seaux.....	Ibid.
	Iles de Zanzibar; leur commerce.....	Ibid.
	Coello quitte l'amiral.....	177
	Mort de Paul de Gama.....	Ibid.
	Arrivée de l'amiral à Lisbonne.....	178
	Joie des Portugais, et récompenses accordées à Gama.....	Ibid.

1500

CHAPITRE VI.

	Voyage d'Alvarez Cabral, en 1500, et pre- mière découverte du Brésil.....	179
	Ardeur des Portugais pour retourner aux Indes.....	180
	Instruction de Cabral, et projet d'établissement à 'Calecut.....	Ibid.
	Départ de la flotte.....	181
	Elle découvre une côte nouvelle.....	182
	Puerto-Seguro.....	Ibid.
	Tierra de Santa-Cruz.....	Ibid.
	Comète suivie d'une affreuse tempête.....	183
	Colonne d'eau.....	Ibid.
	Quatre vaisseaux sont submergés.....	Ibid.
	La flotte se trouve sur la côte d'Afrique.....	184
	On prend deux vaisseaux chargés d'or.....	Ibid.
	Cabral arrive au port de Mozambique.....	185
	Situation et qualités du pays.....	Ibid.
	Vaisseaux sans clous et sans fer.....	Ibid.
	La flotte mouille à Quilloa.....	Ibid.
	Inconstance du roi.....	186
	Cabral arrive à Mélinde.....	Ibid.

DATES.		PAGES.
1500	Sa conférence avec le roi.....	187
	Cérémonie superstitieuse des Maures.....	Ibid.
	Aventures d'un banni portugais	188

§ II.

	Cabral arrive à Calcut. Établissement du premier comptoir portugais dans l'Inde.	188
--	--	-----

	Cabral relâche aux îles Anjedives ou Anchedives..	Ibid.
	Arrivée de la flotte à Calcut.....	Ibid.
	Cabral prend confiance au zamorin.....	189
	Cabral descend à terre.....	Ibid.
	Sa conférence avec le zamorin.....	190
	Richesses et faste du zamorin.....	191
	Propositions des Portugais.. ..	192
	Réponse du zamorin.....	Ibid.
	Présents de Cabral.....	Ibid.
	Malentendu qui met la paix en danger	Ibid.
	Les otages indiens prennent la fuite.....	Ibid.
	On se dispose à la guerre.....	Ibid.
	On se réconcilie.....	194
	Autre semence de mécontentement.....	195
	Maison donnée aux Portugais par le zamorin.....	196
	La sûreté paraît rétablie dans le commerce.....	Ibid.

§ III.

	Le comptoir des Portugais est ruiné à Calcut par la malignité des Maures. Cabral en tire vengeance, fait voile à Cochin et à Cananor, où il jette les fondements d'un nouveau commerce, et retourne en Portugal.	197
--	--	-----

	Malignité des Maures.....	Ibid.
	Ils sont soutenus par l'amiral de Calcut.....	Ibid.
	Artifices de cet amiral pour perdre les Portugais ...	Ibid.
	Cabral donne dans le piège.....	Ibid.
	Cabral prend un vaisseau de Ceylan.....	198
	Premiers exploits de Pacheco Pereyra.....	199

DATES.		PAGES.
1500	Intrigues des Maures.....	199
	Leurs accusations.....	Ibid.
	Elles ne font pas d'impression sur le zamorin.....	200
	Effet de l'opposition des Maures.....	201
	Cabral en porte ses plaintes à la cour.....	Ibid.
	Il reçoit une satisfaction dangereuse.....	Ibid.
	Les Maures font détourner contre lui les faveurs de la cour.....	Ibid.
	Cabral fait saisir un des vaisseaux des Maures.....	202
	Sédition des Maures.....	Ibid.
	Les Portugais sont attaqués.....	Ibid.
	Ils se défendent dans leurs maisons.....	203
	Ils sont forcés de prendre la fuite avec perte.....	204
	Vengeance que Cabral tire de cet outrage.....	Ibid.
	Une partie de Calecut est réduite en poudre.....	205
	Le zamorin risque d'être tué.....	Ibid.
	La flotte portugaise se rend à Cochîn.....	Ibid.
	Situation de cette ville.....	Ibid.
	Alliance des Portugais avec le roi de Cochîn.....	206
	Le roi leur donne audience.....	207
	Bonne foi du roi de Cochîn.....	Ibid.
	Indiens de Cranganor qui veulent aller à Rome.....	208
	Mélange des religions dans ce pays.....	Ibid.
	Députations des rois de Cananor et de Coulan aux Portugais.....	209
	Flotte de Calecut qui cherche à se venger de Cabral.....	Ibid.
	Fermeté de l'amiral portugais.....	Ibid.
	Le vent sépare les deux flottes.....	210
1501	Les Portugais abordent à Cananor.....	Ibid.
	Avantages de cette ville.....	Ibid.
	Alliance des Portugais avec le roi.....	Ibid.
	Cabral ménage l'amitié du roi de Cambaye.....	211
	Accident qui arrive à la flotte portugaise.....	Ibid.
	Cabral fait reconnaître Sofala.....	212
	Il retrouve Diego Diaz.....	Ibid.
	Arrivée de Cabral à Lishonne.....	Ibid.

CHAPITRE VII.

DATES.		PAGES.
1501	Troisième voyage des Portugais le long des côtes d'Afrique et aux Indes orientales, sous la con- duite de Jean de Nueva.	213
	Nouvelle flotte envoyée aux Indes orientales.....	Ibid.
	Instructions données à l'amiral.....	Ibid.
	Le hasard lui fait rencontrer une lettre dans un sou- lier.....	214
	Ile de Nueva ou de Nova.....	Ibid.
	Conférences avec le roi de Cananor.....	215
	Nueva arrive à Cochin.....	Ibid.
	État du comptoir.....	Ibid.
	Générosité du roi de Cananor.....	216
	La flotte de Calecut vient attaquer les Portugais... ..	Ibid.
	Elle est défaite.....	217
	Lois du vainqueur.....	Ibid.
	Nueva retourne à Lisbonne	218
	Il déconvre sur sa route l'île Sainte-Hélène.....	Ibid.
	Retour d'un Portugais à Cananor	Ibid.

CHAPITRE VIII.

	Second voyage de Vasco de Gama aux Indes orientales, et quatrième des Portugais. Gama commence à porter la guerre aux Indes.	219
1502	Motifs qui soutinrent la confiance des Portugais..	Ibid.
	Ils font partir tout à la-fois trois escadres... ..	220
	Vasco de Gama est nommé général.....	Ibid.
	Circonstance de son départ.....	Ibid.
	Jalousie des Vénitiens.....	221
	Comptoir établi à Sofala.....	Ibid.
	Comptoir à Mozambique.....	222
	Adresse de Gama pour assujettir le roi de Quilloa... ..	Ibid.
	Il prend plusieurs vaisseaux maures.....	223
	Prise d'un riche vaisseau égyptien.....	Ibid.
	Fin tragique de ce bâtiment et des Maures' qui le montaient.....	224

DATES.		PAGES.
1502	Complaisance forcée du roi de Cananor pour les Portugais	225

§ II.

Vasco de Gama canonne Calecut. Il court risque d'être pris. Fermeté du roi de Cochin.	226
Alarmes du zamorin.....	Ibid.
Il fait déguiser un de ses gens en franciscain.....	Ibid.
Motif de cet artifice.....	227
Fermeté de Gama.....	Ibid.
Il exerce une furieuse vengeance sur Calecut.....	Ibid.
Affection du roi de Cochin pour les Portugais.....	228
Présents du roi de Portugal à ce prince indien....	229
Traité entre les deux rois.....	Ibid.
Nouveaux artifices du zamorin	Ibid.
L'amiral court risque d'être pris.....	230
Le zamorin s'efforce d'animer le roi de Cochin contre les Portugais.....	Ibid.
Son ressentiment contre ce prince	231
Reconnaissance des Portugais pour le roi de Cochin.	Ibid.
La flotte de Calecut est encore défaite.....	232
Statue monstrueuse.....	Ibid.
Fidélité du roi de Cananor	233
Retour de Gama en Portugal.....	234
Faveurs et récompenses qu'il reçoit de la cour.....	Ibid.

CHAPITRE IX.

1503 Progrès des Portugais aux Indes, depuis 1503 jusqu'en 1507. Exploits de Pacheco.	235
Le zamorin déclare la guerre au roi de Cochin.....	Ibid.
Fidélité du roi de Cochin envers les Portugais.....	Ibid.
La ville de Cochin est prise et brûlée.....	236
Départ de trois flottes portugaises.....	Ibid.
Naufrage de Vincent Sodre.....	Ibid.
François d'Albuquerque arrive à Cochin.....	237
Il achève le fort.....	238
Albuquerque défait la flotte de Calecut.....	239

DATES.		PAGES.
1503	Le zamorin fait la paix, et la viole.....	240
	Pacheco est envoyé au secours de Cochin.....	Ibid.
	Retour d'Alphonse Albuquerque en Portugal.....	Ibid.
	Naufrage de son frère.....	Ibid.
	Saldanha donne son nom à une baie.....	241
	Diverses expéditions des Portugais sous Ruy Lorenzo.....	Ibid.

§ II.

	Victoire de Pacheco sur le zamorin et d'autres rois indiens. Injuste récompense de ses services.	242
1504	Ligue du zamorin contre les Portugais.....	Ibid.
	Le roi de Cochin est soutenu par la fermeté de Pacheco.....	243
	Pacheco bat trois fois la flotte de Calecut, et brûle quatre villages.....	244
	Trahison des Maures à Cochin.....	Ibid.
	Valeur surprenante de Pacheco et des Portugais... ..	245
	Leurs ennemis joignent le stratagème à la force du nombre.....	Ibid.
	Châteaux mobiles.....	246
	Généreuse action de Pacheco.....	Ibid.
	Attaque terrible, et résistance des Portugais.....	247
	Le zamorin est repoussé et battu plusieurs fois.....	Ibid.
	Il prend le parti de se retirer.....	248
	Nouveaux exploits de Pacheco.....	249
	Il canonne la ville de Calecut.....	250
1505	Les Portugais soutiennent et vengent le roi de Cochin.....	Ibid.
	Leurs exploits contre divers rois de l'Inde.....	Ibid.
	Barrato laissé à Cochin pour la sûreté du roi.....	251
	Pacheco et Soarez défont une flotte turque.....	Ibid.
	Réflexions sur leurs exploits.....	Ibid.
1506	La flotte portugaise retourne à Lisbonne.....	252
	Fin malheureuse du brave Pacheco.....	253

CHAPITRE X.

DATES.		PAGES.
1507	Expéditions des Portugais, en 1507, sous François d'Almejde, premier vice-roi des Indes orientales. État du commerce. Prise de Quilloa et de Mombassa. Forts bâtis en plusieurs lieux.	253
	Utilité que toute l'Europe tire des découvertes des Portugais.....	Ibid.
	État du commerce et ses anciennes voies.....	Ibid.
	Les puissances de l'Orient ouvrent les yeux sur leurs pertes.....	254
	Feint projet du soudan d'Égypte.....	255
	Les moines de Sinaï s'en alarment, et députent au pape.....	Ibid.
	Les Portugais songent à se fortifier aux Indes orientales.....	256
	François d'Almejde, premier vice-roi de l'Inde...	Ibid.
	Il arrive à Quilloa et bâtit un fort.....	Ibid.
	Descriptions de plusieurs parties de l'Afrique....	257
	Origine du commerce de l'or.....	258
	Villes bâties en Afrique par les Arabes.....	Ibid.
	Progrès des Arabes en Afrique.....	259
	Description de Quilloa.....	Ibid.
	Almejde prend et pille Quilloa.....	260
	Il établit un nouveau roi.....	Ibid.
	Les Portugais y construisent un fort.....	261
	Almejde s'empare de Mombassa.....	Ibid.
	Fort construit dans l'île d'Anchedive.....	262
	Onor brûlé par les Portugais.....	Ibid.
	Leur bonheur.....	Ibid.
	Almejde continue de répandre l'effroi de son nom.	263
	Il arrive à Cochin. Le roi quitte le trône en faveur de son neveu.....	Ibid.

§ II.

DATES.		PAGES.
1508	Fort bâti à Sofala. Étrange disgrâce de quelques Portugais. Ligue pour les chasser des Indes orientales. Découverte de Ceylan. Brinjan brûlé.	264
	Importance de Sofala pour son commerce d'or.....	Ibid.
	Les Portugais y élèvent un fort.....	Ibid.
	Le roi de Sofala entreprend de les chasser.....	265
	Ils le tuent dans le palais.....	Ibid.
	Ils lui donnent un successeur.....	266
	Aventure surprenante de vingt Portugais.....	Ibid.
	Royaume de Sofala sujet de Benomotopa.....	Ibid.
	Description du pays.....	267
	Édifices anciens avec des inscriptions.....	269
	Mœurs, usages et religion des habitants.....	Ibid.
	François de Nhaya remonte la côte jusqu'à Guardafu.....	270
	Nouvelles entreprises du zamorin contre les Portugais	Ibid.
	Le vice-roi Almejde bat la flotte indienne, par l'entremise de Lorenzo son fils	271
	Les Maures perdent courage.....	272
	Découverte de l'île de Ceylan par Lorenzo.....	Ibid.
	Il brûle une ville indienne.....	273
	Disgrâce des Portugais.....	Ibid.

§ III.

	De Cunha et d'Albuquerque ² , sont envoyés aux Indes. Prise d'Oja. Soumission de Lamo. Incendie de Brava. Prise de Socotra. Entreprise du zamorin. Actions cruelles à Cananor et à Panani.	274
	Réflexions sur les entreprises du Portugal.....	Ibid.
	Fristan de Cunha et Alphonse Albuquerque partent de Lisbonne avec une puissante flotte.....	Ibid.

DATES.		PAGES.
1508	Ile de Cunha ou d'Acunha découverte.....	275
	Tellez prend cinq vaisseaux maures.....	Ibid.
	Pereyra reconnaît l'île de Madagascar.....	Ibid.
	Baie de Donna Maria.....	Ibid.
	Rivière de Lulangate.....	Ibid.
	La flotte portugaise venge le roi de Mélinde.....	276
	Situation d'Oja.....	277
	Prise de cette ville et massacre des Maures.....	Ibid.
	Belle action de Silveyra.....	Ibid.
	Le schah de la ville de Lamo se soumet.....	278
	La ville de Brava est forcée.....	Ibid.
	Ile de Sokotra.....	279
	Usage singulier des femmes de cette île.....	280
	Les Portugais attaquent cette île et s'en rendent maîtres.....	281
	Bon mot d'un aveugle.....	282
	Noronha demeure dans l'île avec cent hommes....	Ibid.
	Lorenzo commande une flotte contre le zamorin..	283
	Il se conduit mal.....	Ibid.
	Cruauté de Gonzalo Val.....	Ibid.
	Elle irrite le roi de Cananor.....	Ibid.
	Exploits d'Almejde.....	284
	Il termine la reconnaissance des côtes de l'Afrique..	285

LIVRE II.

PREMIERS VOYAGES DES VÉNITIENS SUR LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE.	287
--	-----

CHAPITRE I.

Premier voyage d'Alvise de Cà-da-Mosto au long des côtes d'Afrique, jusqu'au rio Grande.	Ibid.
État de l'Italie après la chute de l'empire romain..	Ibid.
Commerce des Vénitiens.....	287
Craintes que leur inspirent les découvertes des Por- tugais.....	Ibid.
Moyens qu'ils emploient pour leur nuire et profiter de leurs découvertes.....	288

PAGES.		PAGE.
1508	Des voyages de Cà-da-Mosto, et des diverses éditions et traductions qu'on en a faites.....	288
	De leur influence, et des projets de Ramusio à ce sujet.....	289
	Cà-da-Mosto, dans sa préface, fait l'éloge du prince Henri.....	291
	Cà-da-Mosto entreprend le voyage de la Méditerranée et celui de Flandre.....	293
1454	Il se rend auprès du prince Henri.....	294
1455	Cà-da-Mosto part pour l'Afrique sur un vaisseau commandé par Vincent Diaz.....	296
	Il arrive à Puerto-Santo.....	Ibid.
	Ile de Madère et Monchrico.....	Ibid.
	Détails sur Madère.....	297
	Cà-da-Mosto arrive aux Canaries.....	298
	Détails sur les Canaries et sur leur commerce.....	Ibid.
	Exagération sur la hauteur du pic de Ténériffe....	299
	Détails sur les habitants de Ténériffe.....	300
	Détails sur les anciens Canariens.....	301
	Cà-da-Mosto arrive au cap Blanc.....	302
	Forna d'Arguim.....	Ibid.
	Ile de Garzas.....	Ibid.
	Ile de Cuori ou Cori.....	Ibid.
	Détails sur la côte entre le cap Cantin et le cap Blanc.....	303
	Désert de Sahra ou Sahara.....	Ibid.
	Golfe d'Arguim.....	Ibid.
	Détails sur l'intérieur de l'Afrique.....	304
	Hoden.....	Ibid.
	Tombonctou.....	Ibid.
	Commerce de l'or.....	Ibid.
	Commerce des Portugais à Arguim.....	305
	Commerce des Maures Arabes avec Tunis, Hoden et la Sicile.....	Ibid.
	Esclaves faits par les Portugais à Arguim.....	Ibid.
	Commerce des Azanaghis avec les nègres.....	306
	Détails sur la nation des Azanaghis.....	Ibid.
	Teggazza.....	308
	Royaume de Melli.....	Ibid.
	Comment se fait le commerce avec cette contrée....	309
	Pays où l'on transporte l'or qui vient de Melli....	312
	Kokhia.....	Ibid.

DATES.		PAGES.
1455	Toet, ou Touat.....	313
	Villes d'Oran et de Hona.....	Ibid.
	Monnaies de ces peuples et des Azanaghis.....	314
	Habillement des peuples de ces contrées.....	315
	Climat et température.....	Ibid.
	Cà-da-Mosto arrive au Sénégal.....	Ibid.
	Détails sur ce fleuve.....	316
	Côte Anterota.....	Ibid.
	Détails sur les habitants.....	Ibid.
	Peuples Jalofs.....	317
	Pays de Tukhusor et royaume de Gambra.....	Ibid.
	Royaume du Sénégal.....	318
	Nègres mahométans.....	319
	Leurs mœurs et leurs habitudes.....	320
	Climat et température.....	Ibid.
	Guerres des nègres, et des armes dont ils se servent.....	* 321
	Cà-da-Mosto fait voile au-delà du fleuve Sénégal, et arrive dans le pays de Budomel.....	322
	Rade de Palma et de Budomel.....	323
	Le roi de Budomel fournit des chevaux à Cà-da-Mosto pour voyager dans l'intérieur du pays....	Ibid.
	Visite de Cà-da-Mosto au roi de Budomel.....	324
	Habitation de ce roi.....	325
	Détails sur ce roi et sur sa cour.....	Ibid.
	Il conduit Cà-da-Mosto dans une mosquée. Détails sur la religion.....	329
	Climat et température du pays de Budomel.....	Ibid.
	Productions de ce pays.....	333
	Éléphants.....	336
	Manière dont les perroquets font leurs nids.....	337
	Poules de Pharaon, ou pintades.....	Ibid.
	Étonnement des habitants de l'intérieur en voyant Cà-da-Mosto et sa suite.....	338
	Détails sur les chevaux.....	339
	Femmes des nègres.....	Ibid.
	Effet de l'artillerie et des arts européens sur les habitants d'Afrique.....	340
	Cà-da-Mosto leur apprend à tirer le miel des ruches et à fabriquer des bougies.....	341
	Cà-da-Mosto rencontre Uso di Mare.....	342
	Ils font voile ensemble pour le cap Vert.....	Ibid.

DES MATIÈRES.

509

DATES.		PAGES.
1455	Ils trouvent trois îles désertes.....	342
	Ils y pêchent beaucoup de poisson et de dorades..	343
	Description du cap Vert.....	Ibid.
	Côte habitée par les Barbassins et les Serrères.....	Ibid.
	Rivière Barbassini.....	344
	Cà-da-Mosto et Uso di Mare arrivent à l'embou- chure de la Gambra.....	345
	Ils débarquent un de leurs nègres interprètes. Les nègres de la côte le tuent.....	Ibid.
	On sonde la côte.....	346
	On remonte la rivière.....	347
	Les nègres, dans leurs almadies, s'approchent des caravelles portugaises et les attaquent.....	348
	Ils sont repoussés.....	349
	On leur fait des propositions.....	350
	Ils les rejettent.....	Ibid.
	Ils prennent la fuite.....	Ibid.
	Les caravelles portugaises retournent au cap Vert..	351
	Les Portugais aperçoivent la constellation de la croix.....	Ibid.
	Longueur des jours et des nuits.....	Ibid.
	Climat, température, productions, état du ciel...	352

CHAPITRE II.

1456	Second voyage d'Alvise da Cà-da-Mosto, en 1456, et découverte des îles du cap Vert.	353
	Cà-da-Mosto entreprend un second voyage, et s'as- socie avec Uso di Mare.....	Ibid.
	Le prince Henri le protège, et le fait accompagner par une de ses caravelles ø.....	Ibid.
	Les trois bâtimens partent de Lagos au mois de mai.....	Ibid.
	Il découvre les îles du cap Vert.....	354
	Il se rapproche de la côte.....	356
	Spedegar et les Deux-Palmes.....	Ibid.
	He Saint-André.....	357
	On remonte la Gambra.....	Ibid.
	Étonnement des nègres à la vue des Européens.....	Ibid.
	Le prince Forsangoli tributaire du roi de Melli...	358

DATES.		PAGES.
1456	On continue à remonter la Gambra; largeur de ce fleuve.....	358
	Du prince Batti-Mansa.....	Ibid.
	On fait le commerce avec ses sujets.....	359
	Leur manière de naviguer.....	360
	Cà-da-Mosto redescend le fleuve..	Ibid.
	Détails sur les habitants de la Gambra.....	361
	Le pays est rempli d'éléphants; détails sur ce quadrupède.....	362
	Serpents, chevaux marins ou hippopotames.....	363
	Chauves-souris ou chouettes.....	364
	Navigation sur la Gambra.....	Ibid.
	Rivière de Caza-Mansa.....	365
	Cap Rouge ou capo Roxo.....	Ibid.
	Rivière Sainte-Anne et rivière de Saint-Dominique ou San-Domingo.....	Ibid.
	Cà-da-Mosto découvre le rio Grande.....	366
	Violence des marées de ce pays..	367
	Découverte des îles Bissagots.....	Ibid.
	Retour de Cà-da-Mosto en Portugal.....	Ibid.

CHAPITRE III.

1462	Voyage de Pedro de Cintra à Sierra-Léone, écrit par Cà-da-Mosto.	368
	Le roi de Portugal fait partir deux caravelles, sous le commandement de Pedro de Cintra, pour faire de nouvelles découvertes.....	Ibid.
	Un Portugais, secrétaire de Cà-da-Mosto, lui remet la relation de ce voyage.....	Ibid.
	Les deux caravelles abordent à l'embouchure du rio Grande.....	369
	Cap Verga et rivière Besègue.....	Ibid.
	Cap Sagres; sa description.....	370
	Détails sur les habitants.....	Ibid.
	Îles de los Idolos.....	Ibid.
	Costumes et habillements des natifs.....	371
	Rivière Saint-Vincent.....	Ibid.
	Rio Verde.....	Ibid.
	Cap Liedo.....	Ibid.
	Sierra-Leone; sa description.....	Ibid.
	Rio Roxo' et île Roxo.....	372

DATES.		PAGES.
1462	Sainte-Marie-aux-Neiges	373
	Ile de Scanni et cap Sainte-Anne.....	Ibid.
	Rio das Palmas et rio de Fumi.....	Ibid.
	Capo del Monte	Ibid.
	Capo Cortese ou Mesurado.....	374
	Bois de Sainte-Marie.....	Ibid.
	Armes et costume des nègres de cette côte.....	Ibid.
	Cintra en fait un prisonnier, et l'emmène en Portugal	Ibid.
	Son pays contient, dit-on, des licornes.....	375
	Cintra retourne en Portugal.....	Ibid.

CHAPITRE IV.

1520	Voyage d'un pilote portugais, au service des Vénitiens, sur la côte occidentale d'Afrique, et à l'île Saint-Thomas.	376
------	---	-----

	Motifs qui ont engagé le pilote portugais à écrire sa relation.....	Ibid.
	Dans quel temps et comment les navires partent de Lisbonne pour se rendre à l'île Saint-Thomas. A...	377
	Ils abordent à l'île Palma.....	Ibid.
	Ils se dirigent sur l'île de Sal.....	378
	Description de cette île.....	Ibid.
	Ile de Bonavista et île Mayo.....	379
	D'autres navires se dirigent droit au rio do Ouro...	Ibid.
	Poissons qu'on pêche sur cette côte.....	Ibid.
	Cap Blanc et Arguim.....	380
	Ile San-Jago, port de Ribeira-Grande.....	Ibid.
	Productions de cette île.....	381
	Détails sur la Guinée, la côte de Malaguette, le Benin et le royaume de Manicongo.....	382
	Détails sur le commerce des esclaves.....	382-384
	— sur les habitants et les productions.....	383
	Poivre nommé malaguette.....	Ibid.
	Autres productions.....	384
	Habitants des îles du rio Grande.....	385
	Fort, nommé la Mina, construit par les ordres du roi de Portugal pour faciliter le commerce.....	Ibid.
	Pierres très-estimées des nègres.....?	386

DATES.		PAGES.
1520	Époque de la découverte de cette côte.	386
	Les vaisseaux qui partent de l'île San-Jago se ren- dent au rio Grande.	Ibid.
	On croit que ce fleuve est le Niger, parce qu'on y trouve des hippopotames.	Ibid.
	Sierra-Liona ou Sierra-Leone.	387
	Île Saint-Thomas.	388
	Constellation de la croix.	Ibid.
	Détails sur les marées.	389
	Situation et forme de l'île Saint-Thomas.	Ibid.
	Île du Prince et île Anoban.	390
	État de l'île Saint-Thomas lors de sa découverte.	Ibid.
	Détails statistiques sur Pavoasan, sa capitale.	Ibid.
	Des divers habitants de cette ville.	Ibid.
	Race des hommes basanés ou berretini.	391
	Détails sur le commerce de l'île Saint-Thomas.	Ibid.
	Culture et productions de cette île.	392
	Des concessions faites à ceux qui viennent s'y éta- blir.	393
	Culture de la canne à sucre.	Ibid.
	Sort des esclaves.	Ibid.
	Manière dont ils se fabriquent des pagnes.	394
	Des diverses espèces d'ignames ou de patates.	Ibid.
	Montagne très-élevée.	395
	Irrigation des terres.	Ibid.
	Rivière qui coule à Pavoasan.	Ibid.
	Le cocotier transporté dans l'île.	Ibid.
	Saisons et températures.	396
	Coutume singulière des habitants de Pavoasan pen- dant les chaleurs.	Ibid.
	Maladies qu'ils éprouvent.	398
	Insectes nuisibles de l'île Saint-Thomas.	400
	Le blé y pousse en herbe.	Ibid.
	Productions qu'on recueille dans les jardins.	Ibid.
	Écrevisses de mer, oiseaux et poissons.	Ibid.
	Balcines.	401
	Excuses du pilote sur le désordre de sa narration.	Ibid.

LIVRE III.

PREMIERS VOYAGES DES ANGLAIS EN ATRIQUE.

CHAPITRE I.

MÈS.		PAGES.
	Des Vénitiens et de leur commerce. Du projet de Jean Tintam, en 1481, et des expéditions qui suivirent.	
	Du commerce des républiques d'Italie.....	402
	Des conquêtes et de la puissance de Venise.	403
	Observations sur les premiers voyages des Anglais.	404
1481	Voyage de Jean Tintam.....	Ibid.
1526	Commerce des Anglais aux Canaries.....	405
	Leur premier voyage en Barbarie.....	406
	Voyage de Wândham à Saffi et à Santa-Cruz.....	Ibid.
	Premier voyage des Anglais en Guinée.....	407
1554	Voyage de Jean Lok.....	Ibid.
1585	Compagnies d'Afrique.....	Ibid.
	Tentatives et préparatifs des Anglais pour le voyage des Indes orientales.....	408
	Divers particuliers le font par occasion.....	409
	Idee qu'il faut prendre des premiers voyages et des premières relations des Anglais.....	410

CHAPITRE II.

1552.	Voyage en Barbarie, par le capitaine Windham.	411
	Premiers associés de Windham.....	Ibid.
	Il arrive à Asafi.....	412
	De là à Santa-Cruz.....	Ibid.
	Il est bien traité par les Maures.....	Ibid.
	Il est jeté aux Canaries, et maltraité par les Espagnols.....	413
	Son retour à Londres.....	414

CHAPITRE III.

DATES.

P. 611.

1553

Voyage en Guinée et à Benin.

Anès Pinteado, voyageur portugais.....	415
Il se lie avec Windham.....	Ibid.
Rencontre qu'ils font à Madère.....	Ibid.
Windham en use mal avec Pinteado.....	416
Présomption de Windham.....	Ibid.
Il prend un mauvais parti en Afrique.....	417
Il arrive à Benin.....	418
Audience du roi de Benin ; usage du pays.....	Ibid.
Les Anglais sont bien reçus de ce prince.....	419
Ils se livrent à des excès d'intempérance.....	Ibid.
Maladies qui causent leur perte.....	420
Emportement des Anglais contre Pinteado.....	421
Il meurt de chagrin.....	422
Éclaircissement honorable pour sa mémoire.....	Ibid.

CHAPITRE IV.

1554 Second voyage en Guinée, par le capitaine
Jean Lok.

423

Noms des voyageurs.....	Ibid.
Départ de la flotte anglaise.....	Ibid.
Observations qu'elle fait à Madère.....	424
Cap de las Barbas.....	425
Cap Mesurado.....	426
Rivière de Sestos ou Cestos et Dolce.....	Ibid.
Rade de Saint-Vincent.....	427
1555 Belle côte et sans danger pour la navigation.....	428
Ville de Chama.....	Ibid.
Cap de Correa.....	429
Dom Jean, gentilhomme portugais.....	Ibid.
La Trinité.....	Ibid.
Retour des Anglais.....	430
Variété des courants.....	Ibid.
Observations sur la longueur du retour dans ce voyage.....	Ibid.
Profit que les Anglais retirèrent de ce voyage.....	431



00086024

